H. ADENIS

LA LECTURE VIVANTE

NOUVEAUX PROGRAMMES

CERTIFICAT D'ÉTUDES

Cours Moyens et Supérieur

Classes de 7e des lycées et collèges

CLASSES DE FIN D'ÉTUDES

ÉDUCATION POPULAIRE

Maisons de jeunes, Foyers ruraux.

éditions  magnard

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

OUVRAGES PARUS

par ETIENNE BARON :

GÉOGRAPHIE, Cours Elémentaire.

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE ET DU MONDE, C. M., C. S., C. E. P.

HISTOIRE DE LA FRANCE, C. M., C. S., C. E. P.

par MARCEL DRAUX :

LE CALCUL AU COURS ÉLÉMENTAIRE.

TOUTE L'ARITHMÉTIQUE, Fin d'Etudes.

ARITHMÉTIQUE, Cours Moyen 1re et 2e Années.

ARITHMÉTIQUE, Cours Elémentaire.

LE DESSIN GÉOMÉTRIQUE au C. E. P.

ÉCOLES URBAINES GARÇONS. C. E. P.

ÉCOLES RURALES GARÇONS. C. E. P.

ÉCOLES DE FILLES. C. E. P.

par G. LAURENT :

LES SCIENCES PAR L'OBSERVATION ET L'EXPÉRIENCE, Cours Moyen et Supérieur.

par BRACONNIER et THEOBALD :

TERRE DE FRANCE, Sciences appliquées, Ecoles rurales.

VIE PRATIQUE, Sciences appliquées. Ecoles urbaines.

par Mme FOULON-LEFRANC :

L'ÉCOLE DU BONHEUR, Enseignement ménager.

par ECHARD et AUXÉMÉRY :

MÉTHODE MODERNE D'ÉCRITURE.

CAHIERS D'ENTRAINEMENT A L'ÉCRITURE.

par VERDIER et BRESSON :

LE DESSIN A L'ÉCOLE, en 13 fascicules. Tous les cours.

par CARPENTIER :

LE SOLFÈGE RECRÉATIF.

par AUMONT et LEHÉRICY :

NOUVELLE MÉTHODE DE LECTURE.

par GUILBAUD :

L'ORTHOGRAPHE FACILE, Toutes Classes.

Henri ADENIS
Inspecteur de l'Enseignement primaire hors cadres.
Inspecteur principal de la Jeunesse et des Sports.

LA LECTURE VIVANTE

CERTIFICAT D'ÉTUDES
C. M. 2 et C. S.
Classes de 7e des lycées et collèges
CLASSES DE FIN D'ÉTUDES
ÉDUCATION POPULAIRE
Centres d'éducation ouvrière
Centres de formation professionnelle
Maisons de jeunes - Foyers ruraux
Cercles d'amicales laïques UFOLEA

PLUS DE 200 ILLUSTRATIONS
de MM. R. BRESSON, A. CLERGEAU
de la PINTIÉRE
12 GRAVURES EN HÉLIO, HORS-TEXTE



ÉDITIONS MAGNARD
122, Boulevard Saint-Germain - PARIS

PROGRAMMES OFFICIELS

LA LECTURE

dans les classes de préparation au Certificat d'Études

Extraits des INSTRUCTIONS du 24 septembre 1938

...Les maitres estiment avec raison que les heures de lecture devraient être consacrées à lire et non à expliquer des mots ou des tournures...

Dégager et commenter le sens général d'un texte, en chercher, quand il y a lieu, la composition, analyser les nuances des mots essentiels, montrer la valeur logique ou esthétique des constructions, c'est un exercice qui n'est pas de l'école primaire élémentaire. Il suppose que le texte a déjà été très suffisamment compris et senti par l'élève. Cette explication d'un texte est prématurée.

Les programmes nouveaux prévoient simplement, au cours supérieur première année : « lecture à haute voix des textes en prose... ». Comme le prescrivent les instructions de 1923, l'instituteur commencera par lire lui-même le texte à haute voix; il pourra faire remarquer aux enfants comment les inflexions de la voix servent à exprimer les nuances de la pensée et du sentiment; pourquoi il s'arrête à tel ou tel mot; pourquoi ici il laisse tomber la voix et ailleurs marque fortement l'intensité ou la durée d'une syllabe; il indiquera les liaisons à faire et celles à éviter, car on en abuse parfois à l'école primaire. Evidemment le texte entier de la lecture ne sera pas ainsi commenté, mais seulement une ou deux phrases; un court paragraphe pourrait même être écrit au tableau, en marquant par exemple de traits verticaux les pauses ou silences de la voix, en indiquant par un arc les liaisons à faire. Les élèves liront ensuite; le maitre exigera une prononciation distincte et correcte, une diction simple et naturelle; s'il obtient qu'on marque exactement le rythme des phrases, cette lecture sera une excellente leçon de langue française qui, à cet âge, suffit...

Jamais un exercice de vocabulaire ou un exercice de grammaire ne doit se greffer intempestivement sur la lecture...

Le programme indique que les textes en vers seront toujours lus à haute voix, et il rappelle que la lecture des vers présente des difficultés particulières.

Au cours supérieur première année, c'est, comme au cours moyen, par **la pratique de la lecture, de la récitation et de la diction,** *qu'on amènera les enfants à prendre conscience de ces difficultés et à les surmonter. Il faut leur apprendre à saisir par l'oreille, et à reproduire par la parole, le rythme des vers; leur faire sentir comment, par la prononciation, un vers peut devenir « faux » c'est-à-dire perdre sa cadence rythmée; il faut veiller à l'articulation des syllabes habituellement muettes, et qui, en poésie, doivent être prononcées; veiller au maintien des liaisons nécessaires au nombre régulier des syllabes.*

Un texte en vers doit être préparé avant d'être appris; cette préparation comporte non pas seulement l'explication des mots, comme pour tout texte en prose, mais aussi et surtout une explication du rythme et de l'harmonie des vers. Les élèves apprendront, sans rompre l'armature syntaxique de la phrase, à prononcer dans les alexandrins les douze syllabes, à accentuer les syllabes qui portent l'accent rythmique...

PRÉFACE

(3e édition)

A côté de la composition française qui devient, dès le cours moyen 2e année, l'exercice fondamental des disciplines littéraires, il faut laisser une place de choix à la lecture.

Par lecture, nous entendons désormais **lecture expressive.** *Plusieurs années ont été nécessaires pour que l'enfant apprenne à déchiffrer, puis à lire couramment. Oserons-nous dire qu'il ne s'est guère diverti pendant cet apprentissage ?... Quoi qu'il en soit, il appartient maintenant au maître de stimuler le goût de lire en perfectionnant la diction. Seule, la lecture expressive peut donner aux textes vie et fraîcheur, peut déclencher cet intérêt fécond par lequel débute modestement toute culture.*

Lire convenablement un beau morceau, c'est en quelque sorte le chanter. Comme le chant, l'art de lire doit être enseigné par une **méthode directe.** *Pas d'explications visant à définir les procédés, à analyser les effets avant de les produire, à « faire sentir la beauté du morceau » comme le demandaient les instructions de 1923. Si la beauté des textes doit être sentie, ce n'est point par le détour des explications, mais bien directement, grâce à une lecture expressive écoutée d'abord avec intérêt, puis reproduite par plaisir. Ici encore, la pratique intelligente et spontanée doit précéder l'étude réfléchie, la synthèse précéder l'analyse.*

Pas d'explications littéraires donc, mais des conseils précis. Je dirai à l'enfant — vous lui direz !... : fais comme moi, arrête-toi ici, fais porter la voix sur ce mot, détache cette phrase, prononce lentement celle-ci, précipite le débit en lisant celle-là... ». Je ne justifierai pas ces conseils, trop persuadé que mes explications échapperaient à mon jeune ami, et que la seule justification à laquelle il puisse être sensible réside dans le plaisir qu'il éprouvera à comprendre et à sentir. De ce texte mort qu'il lisait mécaniquement sans en saisir les intentions, je veux tirer une parole vivante et nuancée, une musique suggestive à la faveur de laquelle le sens entrera plus pleinement dans son esprit.

Mais comment trouver cette heureuse occasion de bien lire s'il faut encore étudier, pendant la leçon de lecture, à la façon de quelques-uns de nos très désuets manuels, les divers sens du mot bureau par exemple, ou les règles d'accord du participe ? Disons-le catégoriquement avec les auteurs des instructions de 1938 : « Jamais un exercice de vocabulaire ou un exercice de grammaire ne doit se greffer intempestivement sur la lecture... **les heures de lecture doivent être consacrées à lire** ».

Cela ne signifie pas que toute explication portant sur le sens sera proscrite. « Il suffit, ajoutent les mêmes auteurs, de prévenir par de très brèves indications les contre-sens possibles ». Comment nier, en effet, qu'il faille s'assurer, avant de passer à l'exercice de lecture intelligente, que les mots difficiles sont compris ? Je dis bien : s'assurer; car il suffira le plus souvent de faire remplacer tel ou tel mot

par une expression de même sens. Une véritable explication s'imposera certes de temps à autre. Qu'elle soit brève, qu'elle ne tourne pas à la digression, qu'elle se borne à suggérer le sens par des expressions équivalentes : voilà ce que nous désirons.

La lecture expressive demeure ainsi notre objectif essentiel. Elle est d'ailleurs à la fois but et moyen. Car, si nous souhaitons que les enfants lisent de façon nuancée, c'est surtout parce que la lecture expressive favorise une compréhension plus accomplie. Ne faut-il point quelquefois savoir prendre l'attitude d'une émotion pour éprouver l'émotion elle-même ?

Ce but ne devait pas manquer de nous guider dans le choix des morceaux. Nous nous sommes efforcé de rassembler des textes vivants et suggestifs, préférant aux auteurs de second ordre les grands écrivains et ménageant une place importante à la poésie.

Ainsi conçu, en dehors des routines les plus dangereusement établies, l'exercice de lecture ne doit pas manquer de laisser une impression vive et durable sur les enfants. Belle occasion pour les inciter à participer activement à ce grand jeu d'écriture où les impressions se fixent, où les émotions prennent forme. La lecture expressive est peut-être la meilleure **initiation à la rédaction.** *C'est pourquoi, nous avons fait suivre chaque texte d'un exercice de composition française qui trouve en lui, dans le cadre des programmes officiels, une base solide et comme une ferme invitation.*

Mais, en choisissant ces textes, nous avons aussi pensé qu'il ne suffisait pas d'apprendre aux enfants à bien lire, voire à bien écrire, qu'il fallait encore meubler leur esprit et former leur cœur. Peut-être les instructions de 1938 n'insistent-elles pas assez sur ce rôle essentiel. Toute une formation intellectuelle sans doute, mais aussi et surtout toute une **formation morale** *doivent se faire par la lecture. Qu'on ne s'y trompe point. Mon intention n'a pas été de ressusciter un enseignement périmé en plaçant sous les yeux des élèves ces fades productions moralisantes qui n'ont jamais provoqué le plus petit acte de charité. Par éducation morale, j'entends ici une* **humanisation** *de l'enfant, persuadé que* **les textes de sève populaire** *par essence simples, directs, exaltants, peuvent mieux que les autres faire naître dans les cœurs ces grands sentiments généreux si indispensables pour la formation de l'homme et du citoyen.*

Les livres sur lesquels nous avons versé des larmes sincères, avant et après la douzième année, ont peut-être autant fait pour notre éducation et pour notre bonheur que les efforts pourtant si méritoires de nos parents et de nos maîtres. Ce sont ces aventures-là, et quelques autres, qui « firent nos âmes, non tant d'histoires qu'on nous apprit ». (1)

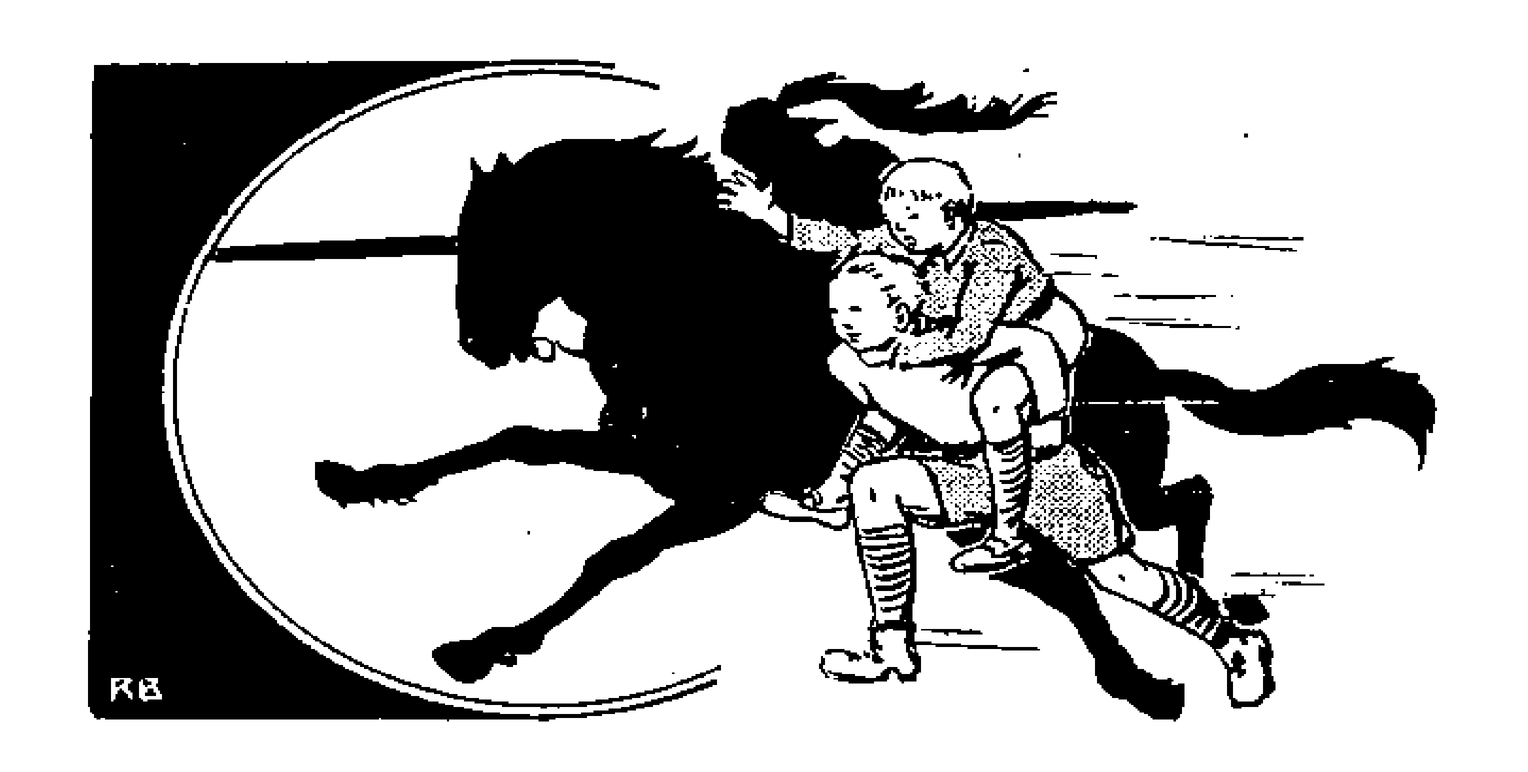
Je souhaite que les enfants et les jeunes gens d'aujourd'hui trouvent, pour leur secrète joie, dans ces lectures que j'ai rassemblées à leur intention, parmi tant d'occasions de rire, l'occasion mémorable de pleurer.

Lille, le 11 novembre 1949.

H. ADENIS.

---

(1) Guéhenno : Journal d'un homme de 40 ans.



I. — LE TOURNOI

De tous les plaisirs nouveaux que le bohémien dès ce matin-là, introduisit chez nous, je ne me rappelle que le plus sanglant : c'était une espèce de tournoi[1] où les chevaux étaient les grands élèves chargés des plus jeunes grimpés sur leurs épaules.

Partagés en deux groupes qui partaient des deux bouts de la cour, ils fondaient les uns sur les autres, cherchant à terrasser l'adversaire par la violence du choc, et les cavaliers, usant de cache-nez comme de lassos, ou de leurs bras tendus comme de lances, s'efforçaient de désarçonner[2] leurs rivaux. Il y en eut dont on esquivait le choc et qui, perdant l'équilibre, allaient s'étaler dans la boue, le cavalier roulant sous sa monture. Il y eut des écoliers à moitié désarçonnés que le cheval rattrapait par les jambes et qui, de nouveau acharnés[3] à la lutte, regrimpaient sur ses épaules. Monté sur le grand Delage qui avait des membres démesurés, le poil roux et les oreilles décollées, le mince cavalier à la tête bandée excitait les deux troupes rivales et dirigeait malignement[4] sa monture en riant aux éclats.

Augustin, debout sur le seuil de la classe, regardait d'abord avec mauvaise humeur s'organiser ces jeux. Et j'étais auprès de lui indécis... Il resta là un long moment, sa tête rase au vent, à maugréer contre ce comédien qui allait faire assommer tous ces gars dont il avait été peu de temps auparavant le capitaine. Et, enfant paisible que j'étais, je ne manquais pas de l'approuver.

Partout, dans tous les coins, en l'absence du maître, se poursuivait la lutte : les plus petits avaient fini par grimper les uns sur les autres; ils couraient et culbutaient avant même d'avoir reçu le choc de l'adversaire... Bientôt il ne resta plus debout, au milieu de la cour, qu'un groupe acharné et tourbillonnant d'où surgissait par moments le bandeau blanc du nouveau chef.

Alors le grand Meaulnes ne sut plus résister. Il baissa la tête, mit ses mains sur ses cuisses et me cria : « Allons-y, François ! » Surpris par cette décision soudaine, je sautai pourtant sans hésiter sur ses épaules et en une seconde nous étions au fort de la mêlée[5], tandis que la plupart des combattants, éperdus[6], fuyaient en criant :

— Voilà Meaulnes ! Voilà le grand Meaulnes !

Au milieu de ceux qui restaient, il se mit à tourner sur lui-même ... Grisé par la bataille, certain du triomphe, j'agrippais au passage les gamins qui se débattaient, oscillaient un instant sur les épaules des grands et tombaient dans la boue. En moins de rien il ne resta debout que le nouveau venu monté sur Delage; mais celui-ci, peu désireux d'engager la lutte avec Augustin, d'un violent coup de reins en arrière se redressa et fit descendre le cavalier blanc[7].

La main à l'épaule de sa monture, comme un capitaine tient le mors de son cheval, le jeune garçon debout par terre regarda le grand Meaulnes avec un peu de saisissement et une immense admiration :

— A la bonne heure ! dit-il.

Mais aussitôt la cloche sonna dispersant les élèves qui s'étaient rassemblés autour de nous dans l'attente d'une scène

curieuse. Et Meaulnes, dépité de n'avoir pu jeter à terre son ennemi, tourna le dos en disant avec mauvaise humeur :

— Ce sera pour une autre fois.

ALAIN-FOURNIER,
(Le grand Meaulnes)
Editions Emile-Paul

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Tournoi : fête militaire où les chevaliers combattaient à cheval. — **2. Désarçonner** : faire tomber de cheval; l'arçon est l'armature en bois d'une selle. — **3. Acharnés :** excités violemment contre quelqu'un. — **4. Malignement :** avec l'intention de faire du mal, ici, de désarçonner ses camarades. — **5. Au fort de la mêlée :** au milieu de la mêlée. — **6. Eperdus :** très troublés par une émotion, ici : la peur. — **7. Cavalier blanc:** sa tête blessée est bandée de linges blancs.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des termes suivants est compris (les faire remplacer par des expressions de même sens) : **fondaient, monture, esquivaient, indécis, maugréer, oscillaient, dépité, saisissement.**

C. Questions sur le sens général du texte :

Pourquoi Augustin Meaulnes regarde-t-il avec mauvaise humeur s'organiser les jeux?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

A. Ensemble du texte :

Bien mettre les verbes en évidence et faire sentir que leur accumulation rend l'activité désordonnée des combattants.

B. Etude du passage suivant : **Alors le... grand Meaulnes!**

Dire très simplement la première phrase et bien marquer la pause finale. Faire porter la voix sur: **baissa, mit, cria, sautai.** — Dire : **« Allons-y, François! »** comme un cri de guerre. — Bien détacher : **éperdus.** — Faire porter la voix sur **Meaulnes** pour rendre le sentiment de frayeur que traduit l'exclamation.

Nota : Les coupures, faites dans le texte original pour les besoins du manuel de lecture, sont indiquées par le signe conventionnel suivant : ...



2. — UNE BONNE PEUR

Deux enfants, deux amis, Mataké et Breche-Dent, sont partis à l'aventure sur le Baragan, immense étendue désertique couverte de chardons qui s'étend en Roumanie entre la Valomitsa et le Danube.

Nous courûmes toute cette première journée, longue et riche comme une vie, pleine de ciel, de terre, de soleil et de crivatz[1]. Le soir, elle se remplit de ténèbres inconnues, qui nous surprirent en plein désert. Alors nous eûmes peur, mais nous nous gardâmes de nous l'avouer, chacun voulant paraître vaillant aux yeux de l'autre ...

Nous nous étions arrêtés pour camper dans un petit vallon plein de ronces, où il faisait encore plus noir qu'autre part. Là, abrités contre le crivatz, nous allumâmes un bon feu et décidâmes de passer la nuit. Brèche-Dent sortit nos vivres de ses poches, mais la chaleur et la fatigue nous écrasèrent sur-le-champ. Nos bras alourdis refusèrent de porter les aliments à nos bouches. Les bâillements nous décrochaient les mâchoires. Et nous nous renversâmes l'un contre l'autre, les yeux pleins

de notre feu rouge entouré de nuit noire. C'est l'image que j'emportai dans mon sommeil qui n'alla pas jusqu'au matin. ✕

Un coup de vent, pendant la nuit, avait projeté la cendre brûlante contre l'amas de ronces, de chardons et de broussailles, entassé depuis toujours dans le vallon, et y avait mis le feu. Nous nous réveillâmes hallucinés[2], devant les flammes qui montaient jusqu'au ciel. La grande chaleur nous contraignit à nous réfugier sur les bords de la fosse, où nous somnolâmes une éternité, face à l'incendie, le dos tourné au Baragan noir, quand un galop furieux, traversant les ténèbres, fit vibrer le sol et nos entrailles, et nous précipita au fond du vallon où le feu se mourait lentement.

Mon cœur battait à me couper le souffle. Le visage de Brèche-Dent était cadavérique[3]. Muets tous deux, c'est en vain que nous nous interrogions des yeux sur la nature de ce galop inexplicable. J'avais peur d'entendre le son même de ma voix. Pendant longtemps, au milieu du silence, chaque craquement des branches que le feu consumait secoua douloureusement nos corps pétrifiés d'épouvante[4].

A un moment donné mon compagnon voulut me dire quelque chose. Il ne put bouger les lèvres. Puis, avec la disparition des dernières flammes, nous ne pûmes même plus nous regarder dans les yeux, ce qui accrut notre terreur. Alors, nous nous enlaçâmes bien étroitement.

Il était juste temps, car de nouveau le galop fantastique[5] trépida[6] dans la nuit, en rasant cette fois le bord de notre fosse.

Cela dura jusqu'à l'aube, quand, épuisés, les joues inondées de larmes, nous sûmes que nous devions toute cette frayeur à un jeune étalon, échappé de quelque ferme seigneuriale. Il parcourait le Baragan en long et en large, et prenait peur des chardons qui volaient par-dessus sa tête.

Panaït ISTRATI.

(*Les chardons du Baragan*)

Bernard Grasset, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Crivatz : vent violent de l'Europe centrale, sorte de mistral. — **2. Hallucinés :** frappés de visions terrifiantes. — **3. Visage cadavérique :** visage dont les traits déformés et le teint décoloré ressemblent à ceux d'un cadavre. — **4. Pétrifiés d'épouvante :** comme s'ils étaient changés en pierre sous l'effet d'une grande peur. — **5. Galop fantastique :** qui semble provenir d'une bête étrange, telle qu'on peut en voir dans les contes. — **6. Trépida :** produisit des trépidations, fit trembler le sol.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des termes suivants est compris (les faire remplacer par des expressions de même sens) : **écrasèrent, sur-le-champ, contraignit, somnolâmes, une éternité, galop furieux, enlaçâmes, épuisés.**

C. Questions sur le sens général du texte :

Pourquoi les petits garçons ont-ils eu si peur?

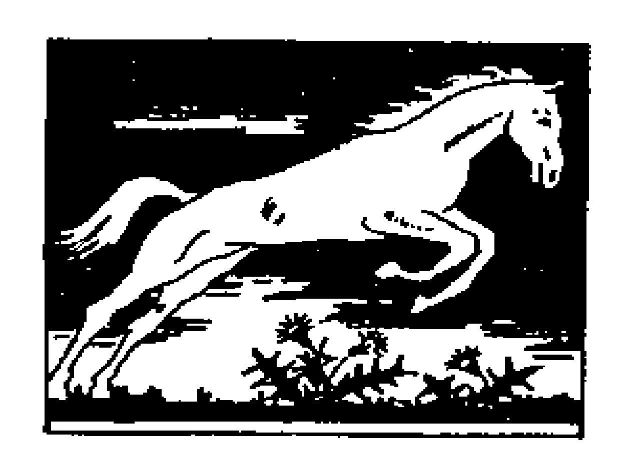
II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

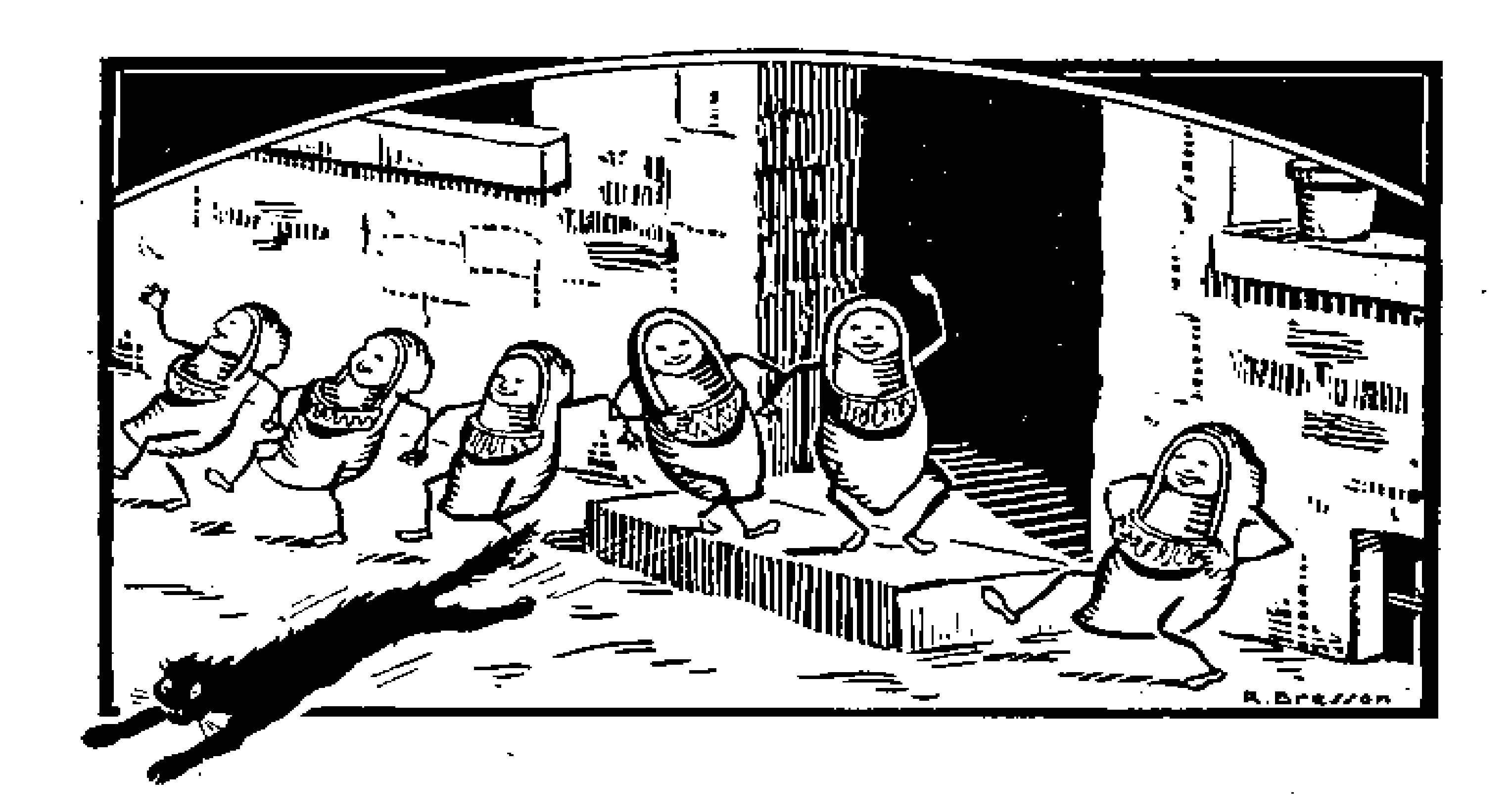
Etude du passage suivant : **Un coup... mourait lentement.**

Marquer normalement les arrêts du récit après : **vent, ronces, broussailles, vallon.** — Détacher brusquement : **et y avait mis le feu.** — Faire porter la voix sur : **hallucinés et ciel.** — Marquer fortement les arrêts après : **fosse, éternité, incendie, noir.** — Détacher brusquement : **quand un galop furieux.** — Faire porter la voix sur : **furieux.** — Laisser tomber la voix après : **lentement.**

III. — LA REDACTION

1. Vous est-il arrivé à vous aussi d'avoir peur ? Où ? et quand ?... Racontez. — **2.** Illustrez votre récit par un dessin.





3. — LE SABOTIER

La maison de Baptiste Dumont était pleine de sabots ...

— Il n'y aura bientôt plus de place, lui disait-on parfois.

Il répondait :

— Je les mettrai dehors, j'en paverai les routes.

Et au milieu de la boutique, dans un espace qu'il s'était réservé, entouré de son matériel, de ses outils et de ses quartiers de bois, avec un courage que jamais il ne laissait décroître, il était en train de faire d'autres sabots.

Les sabots ne se font pas tout seuls. Le bois est plus dur que les pierres, on dirait qu'il tient tête à l'ouvrier et s'acharne à lui rendre la vie difficile. Baptiste l'attaquait comme un ennemi. D'un bras terrible[1], lorsqu'il était parvenu à enfoncer dans son morceau les coins de fer, il levait son maillet, et lorsqu'il l'abattait, il semblait dans une lutte corps à corps s'élancer sur le bois en même temps. Il fallait que l'un des deux cédât, que les coins entrassent jusqu'au bout dans la fibre éclatée ... Après avoir posé le maillet et les coins, il s'emparait d'une hache. La bataille était chaude, les outils faisaient penser à des armes ... Chacun d'eux avait son usage, chacun son moment, tout avait été prévu : après la hache, on passait à l'asciot[2].

Il fallait être un habile homme et d'une conscience enragée[3] pour pousser les sabots jusqu'à terme[4]. Le bois, on l'a vu, ne s'attaque qu'à grands coups. Dans un élan continuel, emporté par une sorte de fureur guerrière, on eût dit que Baptiste se jetait, son outil dans une main, sur le quartier de bois qu'il maintenait de l'autre, et que, lui portant des coups droits, cette fois-ci enfin, il tenait sa vengeance.

... D'autres fois on eût dit que, soudain, changeant de tactique, il allait prendre le bois en travers. Il le fixait d'abord, le perçait, le creusait avec méthode, puis, lui ayant introduit un outil qu'il épaulait et qui s'appelait une cuiller[5], de tous côtés il arrachait et faisait sauter ce qui se présentait à ses coups ...

Mais bientôt on le voyait faire quatre pas en arrière. Ce qu'il tenait entre ses mains n'était plus ce quartier de bois informe qui lui avait donné tant de mal. Deux sabots faisant la paire, d'un bois veiné, à la belle courbe, lisses, creux, bombés, avec leur talon bien détaché, étaient le fruit de son travail. Ils étaient parfaits comme s'ils fussent sortis directement des mains du Créateur[6] Il les examinait sur leurs deux faces avec orgueil, les cognait l'un contre l'autre; ils rendaient un son clair et plein, comparable au son que rend une belle pièce d'argent. Une fois de plus, l'homme avait remporté une grande victoire.

Charles-Louis PHILIPPE.
(Charles Blanchard)
N. R. F., éditeurs.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. D'un bras terrible : avec une force effrayante. — **2. Asciot :** outil tranchant. — **3. Conscience enragée :** volonté extraordinaire de bien faire. — **4. Jusqu'à terme :** jusqu'à ce qu'ils soient terminés. — **5. Cuiller :** outil en forme de cuillère qui sert à creuser. — **6. Créateur :** Dieu.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **s'acharne, fureur, coups droits, changeant de tactique.**

C. Questions sur le sens général du texte :

Sur quoi le sabotier a-t-il remporté une grande victoire? Pourquoi dit-on que c'est une victoire? Relevez des expressions qui montrent que la bataille était chaude. Trouvez les qualités de cet ouvrier.

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

A. Ensemble du texte :

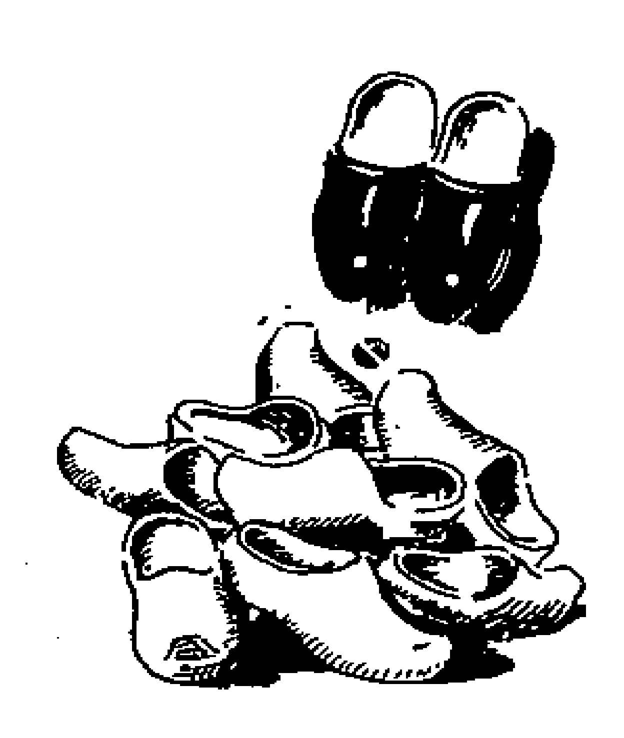
Faire ressortir les verbes qui peignent un combat acharné. — Adopter une diction assez rapide pour lire la description du combat. — Lire lentement le dernier paragraphe en observant avec exactitude la ponctuation.

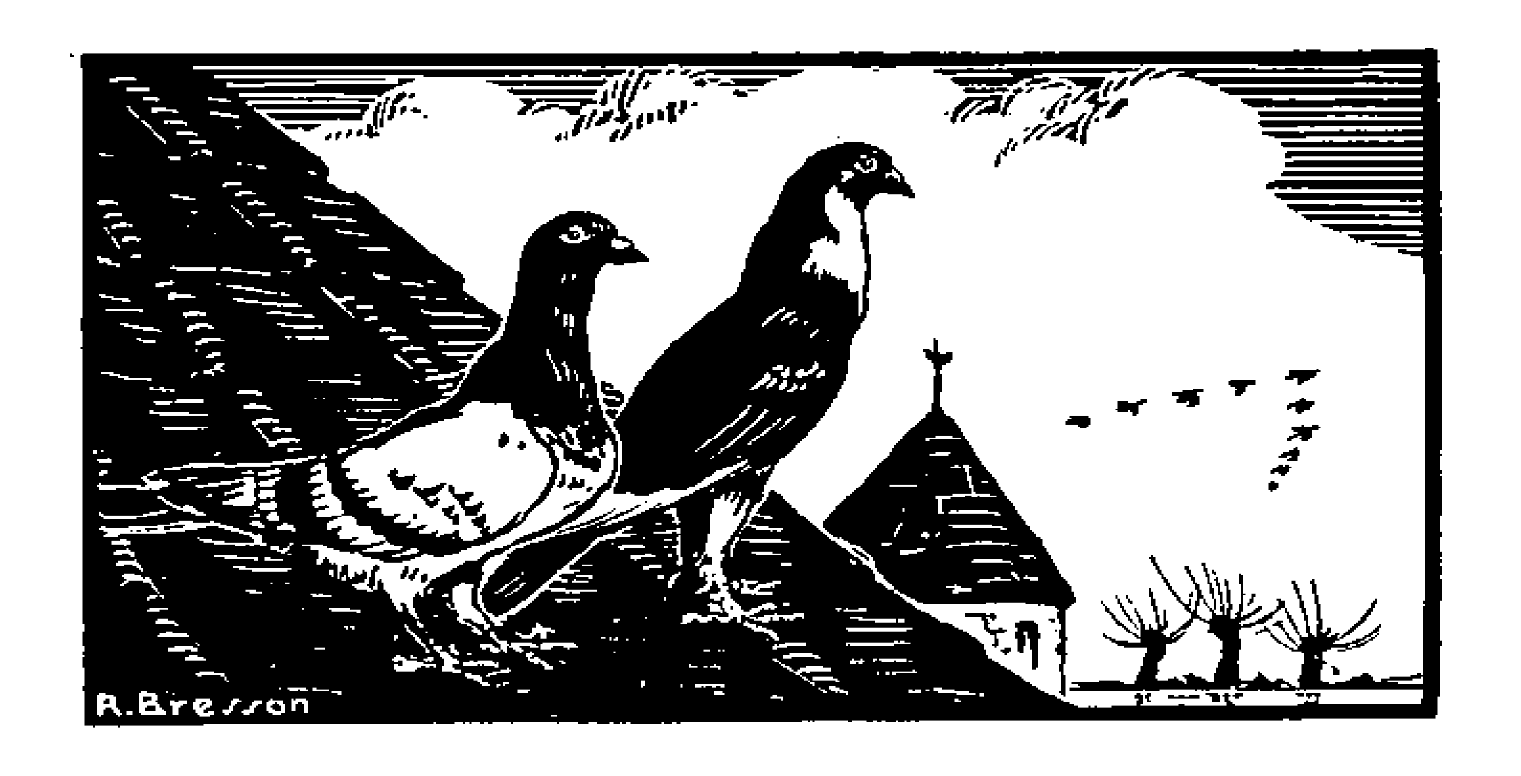
B. Etude du passage suivant : **Il n'y... d'autres sabots.**

Hasarder cette remarque : **il n'y aura bientôt plus de place.** — Dire brusquement et sur un ton de défi : **je les mettrai dehors, j'en paverai les routes.** — Bien détacher : **et au milieu de sa boutique,** ainsi que : **il était en train de faire d'autres sabots.** — Faire porter la voix sur : **avec un courage que,** etc. — Les trois liaisons de ce fragment doivent être faites : **disait-on, jamais il, était en train.**

III. — LA REDACTION

1. Imaginez un conte d'après le dessin placé en tête de la lecture. — **2.** Imitez la phrase : **Deux sabots faisant la paire... travail** en évoquant l'attitude d'un autre artisan.





4. — AUTOMNE

1 Les arbres se sont rabougris[1];
La chaumière ferme sa porte,
Et le petit papillon gris
A fait place à la feuille morte.
Plus de nénuphars sur l'étang;
L'herbe languit[2], l'insecte râle,
Et l'hirondelle en sanglotant
Disparaît à l'horizon pâle.

2 Près de la rivière aux gardons
Qui clapote[3] sous les vieux aunes,
Le baudet cherche les chardons
Que rognaient si bien ses dents jaunes.
Mais comme le bluet des blés,
Comme la mousse et la fougère,
Les grands chardons s'en sont allés
Avec la brise et la bergère.

3 Tout pelotonné sur le toit
Que l'atmosphère mouille et plombe[4],
Le pigeon transi[5] par le froid
Grelotte auprès de sa colombe,
Et, tous deux, sans se becqueter,
Trop chagrins pour faire la roue,

Ils regardent pirouetter
La girouette qui s'enroue.

4 Au-dessus des vallons déserts
Où les mares se sont accrues,
A tire-d'aile, dans les airs,
Passe le triangle des grues;
Et la vieille, au bord du lavoir,
Avec des yeux qui se désolent
Les regarde fuir et croit voir
Les derniers beaux jours qui s'envolent.

Maurice ROLLINAT.
(Le livre de la Nature)
Delagrave, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Se sont rabougris : se sont rapetissés; les arbres dépouillés paraissent plus petits. — **2. Languit** : dépérit, meurt peu à peu. — **3. Clapote** : fait un bruit léger de vagues. — **4. Plombe** : donne des reflets plombés, bleuâtres. — **5. Transi** : saisi, engourdi par le froid.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **râle, pelotonné, s'enroue.**

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Ensemble du texte :

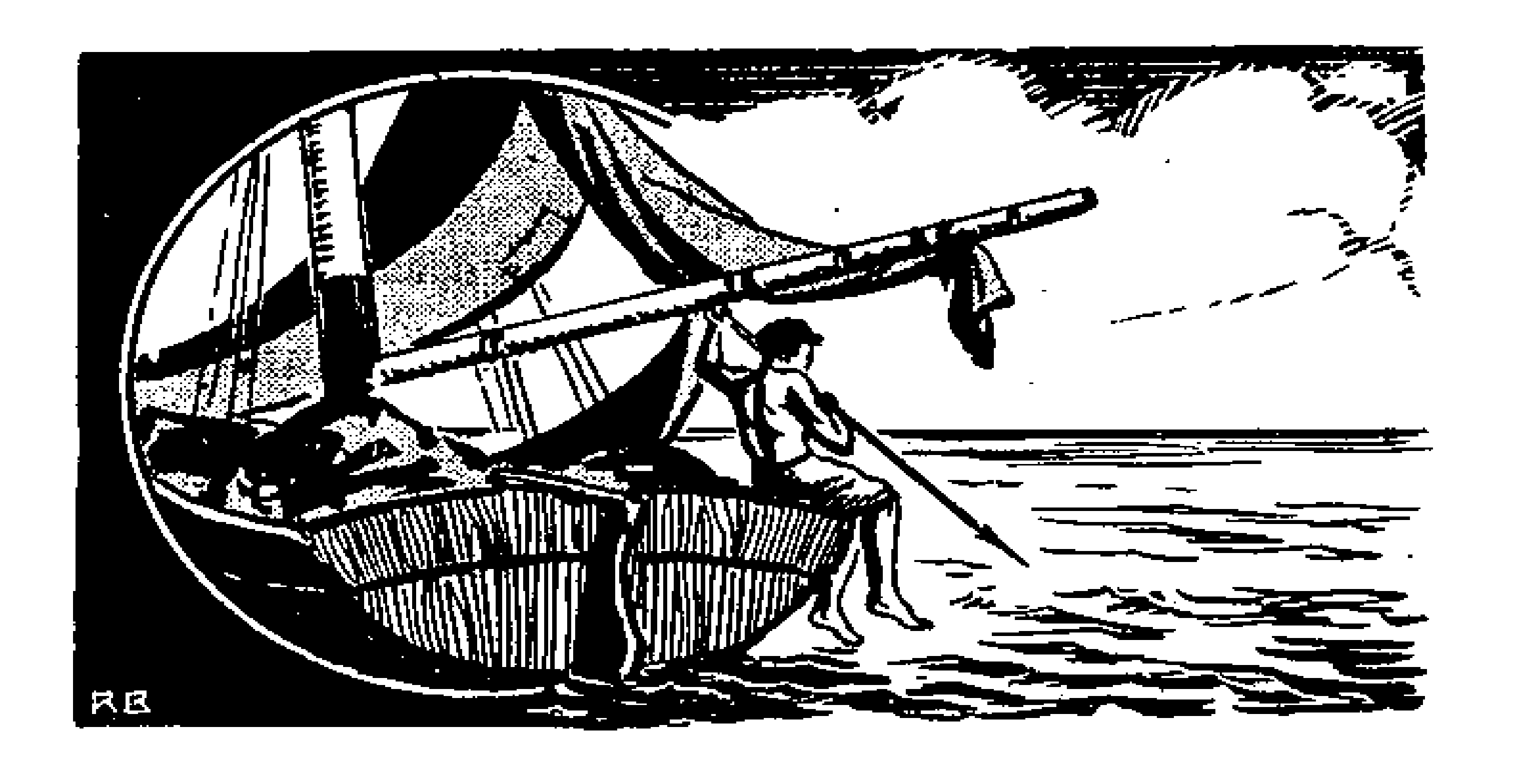
Prononcer distinctement la dernière syllabe des mots suivants : **arbres, chaumière, ferme, herbe, insecte** (1re strophe) ;
clapote, cherche, comme (2e strophe) ;
atmosphère, faire, regardent, girouette (3e strophe) ;
mares, tire, d'aile, passe, triangle, regarde (4e strophe).

Ne point prononcer le e final des mots suivants et faire les liaisons. Exemple : pla/c'a.
place, hirondelle (1re strophe) ;
rivière, mousse, brise (2e strophe) :
grelotte (3e strophe) ;
vieille (4e strophe).

Détacher ainsi les syllabes des mots suivants : **chau/miè/re; pi/rou/et/ter; gi/rou/et/te; viei/lle; der/niers.**

Exercice :

On dit que les vers ont 8 syllabes. — Exerçons-nous à les compter. — A la fin des vers, les syllabes muettes ne comptent pas.



5. — UNE PÊCHE ORIGINALE

Parti seul le Gibraltar, le 7 juin 1923, sur un petit voilier de 11 mètres de long, le Firecrest, *Alain Gerbault parvenait à New-York le 15 septembre. Voici une scène empruntée à la traversée :*

Il faisait toujours chaud et le temps était beau. Le bateau se gouvernait lui-même et j'étais allongé, un jour, sur le pont, regardant par-dessus bord, essayant de percer les insondables[1] profondeurs : plus de 6.000 mètres. C'est alors que je remarquai, pour la première fois, trois formes suivant mon bateau. Nageant à quelques mètres de la surface, dans l'ombre du *Firecrest,* était un trio de daurades qui sont d'énormes poissons du genre maquereaux, dépassant souvent un mètre de longueur.

Deux semaines auparavant, j'avais jeté mon bœuf salé. Je n'avais pas goûté de nourriture fraiche depuis mon départ de Gibraltar et, seuls, quelques poissons volants m'avaient permis de changer mon régime. Et là, nageant près de moi, il y avait plusieurs kilogrammes de poisson frais.

Sortant un hameçon et une ligne, j'essayai d'en attraper un, employant comme appât un petit poisson volant, mais ils n'y

firent aucune attention. Et pourtant, en avant de mon bateau, les poissons volent et les daurades sautent après. Les gros sont rapides comme l'éclair et les poissons volants n'ont qu'une très faible chance d'échapper, car, au-dessus d'eux, les albatros[2] les guettent du haut des airs.

Si les daurades se nourrissent de poissons volants, pourquoi ne mordent-elles pas les miens ? ...

Et pourtant, je désire ces poissons et j'ai besoin d'en prendre un; mais comment? J'essaie de les tirer à la carabine, mais ils coulent si rapidement que, même si le bateau ne remuait pas, je ne pourrais pas les attraper en plongeant.

Je me demande si je pourrai en prendre un avec mon harpon[3] à trois branches, mais ils restent toujours hors de mon atteinte.

Découragé, j'abandonnai mon projet et je m'assis sur le bord de mon navire, plongeant les pieds nus dans l'eau. C'est alors que l'inattendu arriva : trois daurades se précipitèrent vers mes pieds. Elles furent rapides, mais je fus plus rapide encore. J'en perçai une de mon harpon et bientôt j'avais un poisson de près d'un mètre sur le pont[4].

C'était de la nourriture fraîche à profusion et je savais maintenant la manière de m'en procurer.

Je connaissais la curiosité des daurades et savais que, pour en attraper, je devais attirer leur attention. Mais bientôt elles furent accoutumées à voir mes pieds le long du bord. J'eus à trouver quelque chose de nouveau et découvris qu'une assiette blanche tournoyant dans l'eau excitait leur curiosité. Je pris alors plus de poissons que je n'en pouvais manger.

Les couleurs de ces animaux, comme ils gisaient mourants sur le pont du *Firecrest*, étaient étonnantes ... C'était une des nombreuses merveilles de la mer que je connaissais par mes livres, mais que je n'avais jamais vue auparavant.

Les daurades sont d'excellents poissons, mais elles n'ont pas la saveur délicieuse de leurs frères ailés dont elles se nourrissent presque exclusivement. Souvent, je trouvais, dans leur estomac, les restes de nombreux poissons volants.

Ce fut à cette époque que je découvris une curieuse espèce d'algues sur les flancs de mon bateau; elles avaient l'apparence de fleurs noires et blanches attachées à la coque par une longue tige flexible. Ceci m'explique pourquoi tant de poissons suivaient le *Firecrest;* en mer, ils escortent toujours les navires dont la carène[5] est sale.

J'avais maintenant suffisamment à manger, mais presque rien à boire.

Alain GERBAULT.
(Seul à travers l'Atlantique)
Bernard Grasset, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Insondable: dont on ne peut atteindre le fond avec une sonde. — **2. Albatros:** grand oiseau de mer qui atteint quatre mètres d'envergure; vole et nage. — **3. Harpon:** sorte de javelot se terminant par une pointe de flèche à deux ou à trois branches. — **4. Pont:** plancher recouvrant le bateau. — **5. Carène:** coque d'un navire jusqu'à fleur d'eau.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens:

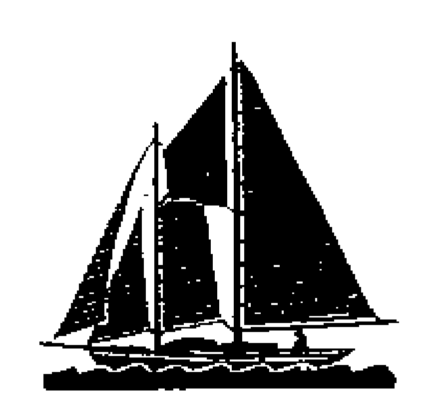
à profusion, accoutumées, coque, coulent, hors de mon atteinte.

C. Questions :

Pourquoi les poissons suivent-ils le bateau ? Quelles qualités faut-il avoir selon vous pour s'en aller seul à travers l'Atlantique ? Aimeriez-vous ce genre de voyage ? Pourquoi ?

II. — LA REDACTION

Imaginez un nouvel épisode directement relié au récit.



6. — ESTULA

... Deux frères très pauvres vivaient ensemble. Une nuit, ils n'en pouvaient plus de froid, de faim et de soif... Ils se mettent donc à réfléchir sur la façon dont ils pourraient bien se débarrasser de la pauvreté qui les opprime[1] ...

Un homme, qu'on disait très riche, habitait tout près de chez eux : ils étaient pauvres, le riche était sot. Dans son jardin, il avait des choux, et dans son étable, des brebis. Voilà les deux frères qui s'en vont de ce côté-là : la pauvreté fait perdre son bon sens à plus d'un homme.

L'un prend un sac, qu'il attache à son cou; l'autre saisit dans sa main un couteau, et tous deux se mettent en route. L'un d'eux entre dans le jardin, et, sans plus tarder, commence à couper des choux; l'autre se dirige vers le bercail[2], pour ouvrir la porte, et fait si bien qu'il en vient à bout. Il cherche à tâtons le plus gros parmi les moutons.

Mais on veillait encore au logis, et l'on entendit fort bien grincer la porte du bercail quand elle s'ouvrit. Le maître appela son fils :

« Va voir, dit-il, dans le jardin s'il ne se passe rien. Et appelle le chien de la maison. »

Le chien s'appelait Estula, mais heureusement pour les deux frères, il n'était pas dans la cour cette nuit-là. Le jeune homme se mit aux écoutes, ouvrit la porte qui donnait sur la cour, et cria : « Estula! Estula ! »

Le larron[3] qui était dans le bercail répondit : « Oui, vraiment, je suis ici. » Il faisait fort nuit et le jeune homme ne put voir celui qui lui avait répondu. Et il crut en lui-même que c'était le chien qui parlait. Aussitôt, il s'en revint tout droit à la maison, tout épouvanté[4] :

— Qu'as-tu, beau fils ? dit le père.

— Sire... Estula vient de me parler.

— Qui ? notre chien ?

— Oui, vraiment... Et si vous ne voulez pas me croire, appelez-le, et vous l'entendrez répondre. »

Le maître sortit aussitôt pour se rendre compte d'une telle merveille. Il va dans la cour, et appelle « Estula », son chien. Et le larron qui ne se doute de rien répond :

« Mais oui, vraiment, je suis là. »

Le maître en est tout émerveillé. « Va vite, mon fils, cours conter ces miracles[5] au curé, et ramène-le avec son étole, et de l'eau bénite ! »

Le jeune homme, en grande hâte, se met à courir, et arrive chez le curé. Il lui dit bien vite : « Sire, venez à la maison, vous entendrez de grandes merveilles... Prenez l'étole à votre cou. » Le curé répond : « Tu es complètement fou de vouloir me faire aller dehors à pareille heure. Je suis nu-pieds, et ne peux sortir. » Mais l'autre de répondre aussitôt : « Si, vous viendrez. Je vous porterai. »

Le curé prend son étole [6], et, sans plus de paroles, il monte sur le dos du jeune homme, et tous deux se mettent en route...

Le larron, qui était en train de cueillir les choux, aperçut le surplis[7] blanc du prêtre, et crut que c'était son compagnon qui revenait chargé de quelque butin. Il lui demanda donc : « M'apportes-tu quelque chose ? »

— Oui, répondit le jeune homme, croyant que c'était son père qui parlait.

— Eh! bien, jette-le vite à terre. Mon couteau est bien aiguisé... Je m'en vais lui couper la gorge. »

Quand le curé l'entendit, il crut aussitôt qu'on l'avait attiré dans un guet-apens[8]. Il lâcha le cou du jeune homme, sauta par terre et s'enfuit tout effrayé... Le larron, qui cueillait des choux, ne fut pas moins ébahi[9] que le curé qui s'enfuyait en grande peur. Il ne comprenait rien à ce qui se passait...

Son frère alors sortit de la bergerie avec un mouton. Il appela son compagnon qui avait rempli son sac de choux. Ils

chargèrent leurs fardeaux sur leurs épaules et se sauvèrent sans plus attendre pour se réfugier dans leur logis. Une fois là, ils plaisantèrent et rirent fort.

(Fabliaux du Moyen Age)
Hatier, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Opprime: écrase. — **2. Bercail:** bergerie. — **3. Larron:** voleur. — **4. Epouvanté:** ayant une grande peur. — **5. Miracle:** événement contraire aux lois naturelles; ici le chien parle. — **6. Etole:** large bande d'étoffe que le prêtre porte par-dessus le surplis. — **7. Surplis:** vêtement d'église de toile blanche. — **8. Guet-apens:** piège tendu dans une intention criminelle. — **9. Ebahi:** très surpris.

B. Questions :

Pourquoi le larron répond-il : **oui vraiment je suis là,** quand le fils de la maison appelle le chien? Pourquoi le larron dit-il au jeune homme qui porte le prêtre sur son dos : **Eh bien jette-le vite à terre; mon couteau est bien aiguisé... je vais lui couper la gorge?** Trouvez-vous que l'acte des deux frères soit suffisamment excusé par cette phrase : **« Ils étaient pauvres, le riche était sot » ?**

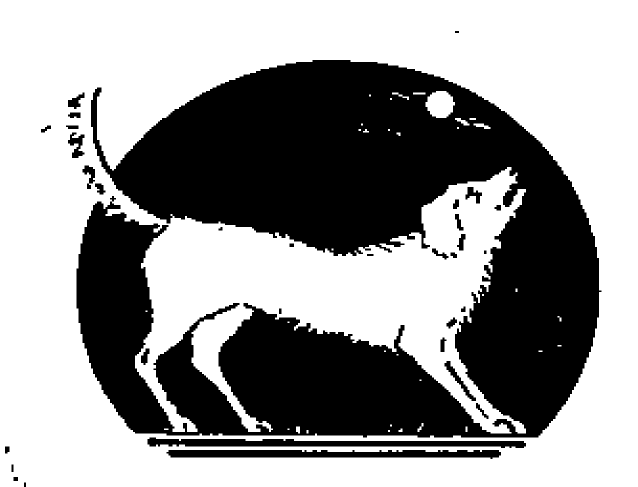
II. — LA LECTURE

Tout l'effort devra consister à changer de voix avec chaque personnage.

Il sera facile de faire sentir le comique du texte. Ne pas craindre de mimer.

III. — LA REDACTION

Imaginez le dialogue des deux frères une fois qu'ils furent à l'abri dans leur logis. Faites-les plaisanter et rire.





7. DANS LES OUBLIETTES DU CHATEAU DE L'HERM

I

La scène se passe en Périgord, il y a plus de cent ans. Un jeune paysan, Jacquou, a vengé son père en mettant le feu à la forêt du comte de Nansac, un bien méchant homme. Le comte lui tend une embuscade.

Il était sur les deux heures du matin; le brouillard s'était épaissi, la lune se couchait, de manière qu'il faisait très brun. Il fallait connaitre comme moi les passages et les sentiers pour se diriger dans cette humide obscurité. Je marchais, mon fusil sous le bras, jetant un coup d'œil à droite et à gauche pour me garder ... Je me dépêchais car il commençait à bruiner ... *Soudain* je m'entrave les pieds dans une corde tendue à travers le sentier; et comme je marchais vite, je tombe tout à plat et mon fusil avec moi. Je n'étais pas à terre que des gens se jettent sur moi, me bâillonnent au moyen d'un mouchoir, m'entortillent la tête dans un sac, me lient les mains derrière

le dos, puis les jambes, me prennent mon couteau, m'attachent en travers sur un cheval, et me voici enlevé ...

Quoique je n'eusse pas ouï un mot, j'avais la certitude que c'était un coup du comte de Nansac, et je me demandais ce qu'il allait faire de moi ... Ayant marché une heure à peu près, je connus au pas résonnant du cheval que nous passions sur un pont : « C'est le pont des fossés du château », me dis-je en moi-même. Un instant après, le cheval s'arrêta, et je fus porté, ou plutôt traîné par des escaliers de pierre, puis rudement jeté à terre. Ensuite, on me passa une corde sous les bras et bientôt je sentis qu'on me descendait dans le vide en filant la corde. Après une descente que j'estimai à huit ou dix mètres, je touchai le sol, où je restai étendu sur le ventre. En même temps la corde, tirée par un bout, remonta en haut; j'entendis un bruit comme celui d'une dalle retombant sur la pierre, et ce fut tout.

« Me voici enterré dans les oubliettes de l'Herm ! » ce fut alors ma première pensée. Puis, je songeai à me tirer de la position incommode où j'étais. Mais les gredins m'avaient ficelé de telle sorte que ce n'était pas chose facile. Je tâchai d'abord de me retourner sur l'échine, et, après plusieurs sauts de carpe, j'y parvins. Cela fait, j'essayai de me mettre sur mes jambes, mais je ne pus y réussir, et plusieurs fois je chutai lourdement à terre. Meurtri et las, je restai assez longtemps immobile, puis, me roulant péniblement plusieurs fois, je finis par me trouver le long d'un mur, auquel, tournant le dos, je frottai les cordes qui me liaient les mains. Mais, outre que la manœuvre n'était pas aisée, les cordes étaient solides, de manière que, après avoir longtemps frotté, je m'arrêtai épuisé de fatigue ... Aucun bruit léger ou sourd, même lointain, n'arrivait jusqu'à moi : j'étais dans un tombeau.

On pense que je faisais là de tristes réflexions. J'étais condamné à mourir lentement de faim dans le fond de cette basse-fosse; je connaissais trop le comte de Nansac pour en douter un instant. Pourtant, je ne perdis pas courage, et, après m'être

reposé, je recommençai à user la corde à la muraille non sans m'écorcher aussi les mains. Et elle tenait toujours cette corde; heureusement, en tâtonnant, je trouvai une pierre plus rugueuse que les autres, en sorte qu'après avoir raclé à plusieurs reprises, pendant une dizaine d'heures, je pense, je sentis mes liens se relâcher, et bientôt mes mains furent libres. Le premier usage que j'en fis, ce fut de me débarrasser du sac qui m'enveloppait la tête, et du mouchoir qui me couvrait la bouche, après quoi, je me déliai les jambes et je me mis en pieds.

Eugène Le Roy.

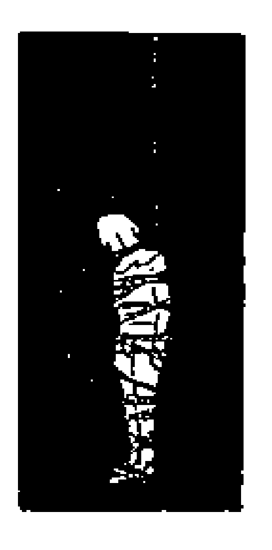
(*Jacquou le Croquant*).
Calmann-Lévy, éditeur.

LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Bâillonnent: lui mettent un tampon dans la bouche pour l'empêcher de crier. — **2. Filant la corde:** laissant filer la corde dans leurs mains. — **3. Dalle:** tablette de pierre servant ici de couvercle.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **me garder, bruiner, ouï, j'avais la certitude, j'estimai, chutai, épuisé de fatigue, je me mis en pieds.**







8. — DANS LES OUBLIETTES DU CHATEAU DE L'HERM (suite)

II

Il y avait longtemps que je n'avais mangé, au moins vingt-quatre heures à en juger par des tiraillements d'estomac qui me fatiguaient beaucoup : dans la nuit profonde où j'étais, je n'avais que ce moyen de mesurer le temps. Accablé[1], je m'assis à terre, adossé à la muraille ... J'attendais là, quoi ? une mort lente, affreuse, dont la pensée me donnait le frisson. D'espérance, je n'en avais plus guère ... J'étais bien certain que le comte avait pris toutes ses précautions pour qu'en cas de recherches au château on ne pût me retrouver ...

J'étais fatigué d'être assis, et cependant je n'osais me coucher, car mon imagination enfiévrée par la privation de sommeil et de nourriture me faisait redouter de m'endormir pour toujours. Et alors, malgré ma faiblesse, je rampai à tâtons sur le sol humide ; j'essayai de le creuser avec mes mains, je m'épuisai à agrandir des trous que je trouvai, semblables à des

trous de taupe, et enfin je m'arrêtai à bout de forces, haletant, étendu sur la terre. Longtemps après, je recommençai à explorer mon tombeau, cherchant machinalement une issue, contre tout espoir. Tandis que je me traînais ainsi à quatre pattes, je m'en vais poser les mains sur quelque chose qui me parut d'abord être un petit tas de menus morceaux de bois mort ; mais tout à coup, ayant palpé[2] plus attentivement, l'horrible vérité m'apparut : c'était les débris d'un squelette qui, pourris par le temps, s'écrasaient sous mes mains ...

Ecrasé par le désespoir, je m'affaissai sur le sol, la tête me tourna et je m'évanouis. Une douleur aiguë[3] à la joue me réveilla, et, y portant la main, je sentis quelque chose qui lâcha prise et s'enfuit, tandis que, le long de mon corps, j'avais la sensation de semblables choses qui s'enfuyaient aussi, effarouchées par mes mouvements.

Et alors j'eus l'explication des trous que j'avais trouvés dans le sol de l'oubliette : c'étaient des anciens terriers de rats. Ces animaux qui foisonnaient[4], énormes, dans les vieilles murailles, avaient creusé des souterrains au-dessous des fondations de la tour, et, sentant une proie, accouraient affamés ...

Les rats, me voyant épuisé, étaient revenus nombreux, prêts à se jeter sur moi. Je les entendais trottiner dans la nuit, et ils s'enhardissaient jusqu'à ronger le cuir de mes souliers. L'idée me vint à ce moment d'en attraper un, pour apaiser la faim qui me torturait ...

J'attendis, et bientôt je les sentis grimper sur moi, cherchant le visage et les mains. En vain, j'essayai plusieurs fois de les saisir, mes mains n'avaient plus l'agilité nécessaire et je ne pus y réussir.

Et alors, tenaillé par la faim qui me torturait les entrailles, la tête perdue, je portai mes mains à ma bouche et, machinalement, j'essayai de les ronger, mais je n'en avais plus la force et je restai longtemps sans mouvement, comme anéanti. Maintenant, les rats couraient sur moi sans que je pusse les chasser; leurs morsures mêmes me laissaient presque insensible, et je



devenais leur proie sans avoir la force de me défendre. Il me semblait que j'étais là depuis huit jours; mes oreilles bourdonnaient, ma tête ne pouvait plus produire une idée ... Je sentais la vie me fuir, et je finis par tomber dans un évanouissement précurseur de la mort.

Jacquou, cependant, est sauvé à la suite d'une perquisition de la gendarmerie et il jure de se venger du comte de Nansac.

Eugène Le Roy.
(*Jacquou le Croquant*).
Calmann-Lévy, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Accablé: écrasé de fatigue et de désespoir. — **2. Palpé:** touché attentivement pour reconnaître. — **3. Douleur aiguë:** douleur vive, qui pénètre. — **4. Foisonnaient:** ils étaient très nombreux.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **haletant, une issue, menus, effarouchés, comme anéanti, précurseur de.**

C. Questions :

A quoi vous font penser ces arrestations arbitraires, ces cachots ?

II. — LA REDACTION

Vous avez visité une ruine féodale. Décrivez-la brièvement en évoquant les images qui vous sont venues à l'esprit et les réflexions que vous avez faites.





9. — UN LABOUREUR DE QUINZE ANS

A ma grande joie, ce matin-là, le grand-père, mon professeur habituel de labour, consentit à me confier un attelage, à me laisser faire tout seul. Lui, à côté, me surveillerait tout en travaillant pour son compte avec une autre charrue et deux autres bœufs.

Parce qu'ils étaient mieux dressés, plus forts et plus doux, il m'octroya[1] « les deux gros ». Les deux gros, Charolais et Limousin, deux braves bêtes travaillant depuis trois ans, ayant fait leurs preuves. Charolais, massif, pelage blanc un peu frisé, membres robustes et tête puissante. Limousin, métis[2] au poil froment clair, plus petit et plus léger de forme ... D'ailleurs tranquilles et doux l'un et l'autre. Un rien seulement de malice et de ruse chez Limousin alors que Charolais, gros géant bonasse, ignorait jusqu'à l'idée du mal.

Avec un brin d'émotion, un léger tremblement, j'accrochai la chaîne à tirer et, saisissant la charrue trop grosse pour mes bras de gamin, je commandai d'une voix qui voulait être autoritaire, mais qui, plutôt, ressemblait à une supplique[3] :

— Allez, Charolais !... Allez, Limousin !...

J'eusse dit volontiers, la casquette à la main :

— Messieurs, je vous en prie, faites-moi le plaisir de bien marcher... Soyez pitoyables au novice[1], au débutant qui voudrait bien faire... Je me confie à vous.

Ils n'auraient pas compris. Sagement, je m'en tins à la formule ordinaire :

— Allez, Charolais !... Allez, Limousin !...

Tendant ma gaule, je les touchai d'un timide effleurement d'aiguillon.

Ils démarrèrent à pas lents; la charrue pénétra en douceur dans le sol plutôt détrempé.

— Allez, Charolais !... Allez, Limousin !...

Charolais, le bon géant au poil frisé, n'eut point songé à se jouer de l'inexpérience de son conducteur. Mais Limousin trouva spirituel d'en profiter pour un méchant coup de tête. Au lieu de suivre l'ancien fond, ou sillon d'écoulement, par où devait commencer la planche nouvelle, il se prit à marcher à grands pas au travers du champ, entraînant de par sa volonté énergique son camarade pourtant plus fort. Toujours les méchants s'arrangent à prendre l'avantage sur les bons... Impuissant, je suivais à grand'peine la charrue cahotée qui, à chaque pas, menaçait de se retourner, de me renverser, et m'époumonnais à crier :

— Holà Charolais !... Holà Limousin !...

Alors, le grand-père, railleusement :

— Tu ne pourras pas les mener, va petit !... Je le savais bien...

J'avais des larmes plein les yeux.

— Si! Si! je veux continuer, ça ira mieux...

Il replaça mes bœufs, se tint à proximité durant quelques minutes, puis me laissa poursuivre. Après cette algarade[2], ils se montrèrent très dociles d'ailleurs, et j'eus le grand plaisir de creuser des sillons, de former une planche entière de cinq tours, puis une autre et une autre encore. Pas très régulière sans

doute, ces planches; de-ci, de-là, des bosses et des trous, et aussi des fonds un peu zigzaguants, sans grâce.

Qu'importe, je pouvais labourer seul !

Emile GUILLAUMIN.
(Tableaux champêtres)
Crépin-Leblond, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. M'octroya: me donna. — **2. Métis:** animal dont le père et la mère sont de races différentes. — **3. Supplique:** prière, la voix du gamin est suppliante. — **4. Novice:** apprenti peu exercé, peu habile. — **5. Algarade:** brusque sortie contre quelqu'un; le bœuf a joué un mauvais tour à l'enfant.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **massif, soyez pitoyables, spirituel, planche, cahotée, railleusement.**

C. Questions :

Pourquoi le commandement du petit garçon ressemble-t-il à une supplique? Pourquoi le petit garçon a-t-il des larmes plein les yeux?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant: **Avec un... à vous.**

Bien détailler: **Avec un brin d'émotion, un léger tremblement.** — Détacher nettement: **saisissant la charrue trop grosse pour mes bras de gamin.** — Mettre légèrement en relief: **saisissant,** puis: **grosse** et **gamin.** — Dire comme à part, mi-triste et mi-souriant: **mais qui plutôt,** etc. — Jeter avec force et brusquerie les deux: **Allez!** — Prendre un ton suppliant pour dire: **Charolais, Limousin.** — Pour cela laisser traîner la voix sur la dernière syllabe de ces deux mots comme dans une interrogation. — Dire la phrase finale sur un ton hésitant.

III. — LA REDACTION

C'est à vous que cette aventure est arrivée en vacances. Vous écrivez à votre maman que vous savez enfin labourer, mais que vous n'avez pas réussi sans mal...

A moins que vous ne préfériez relater par lettre une autre victoire durement acquise par vous.



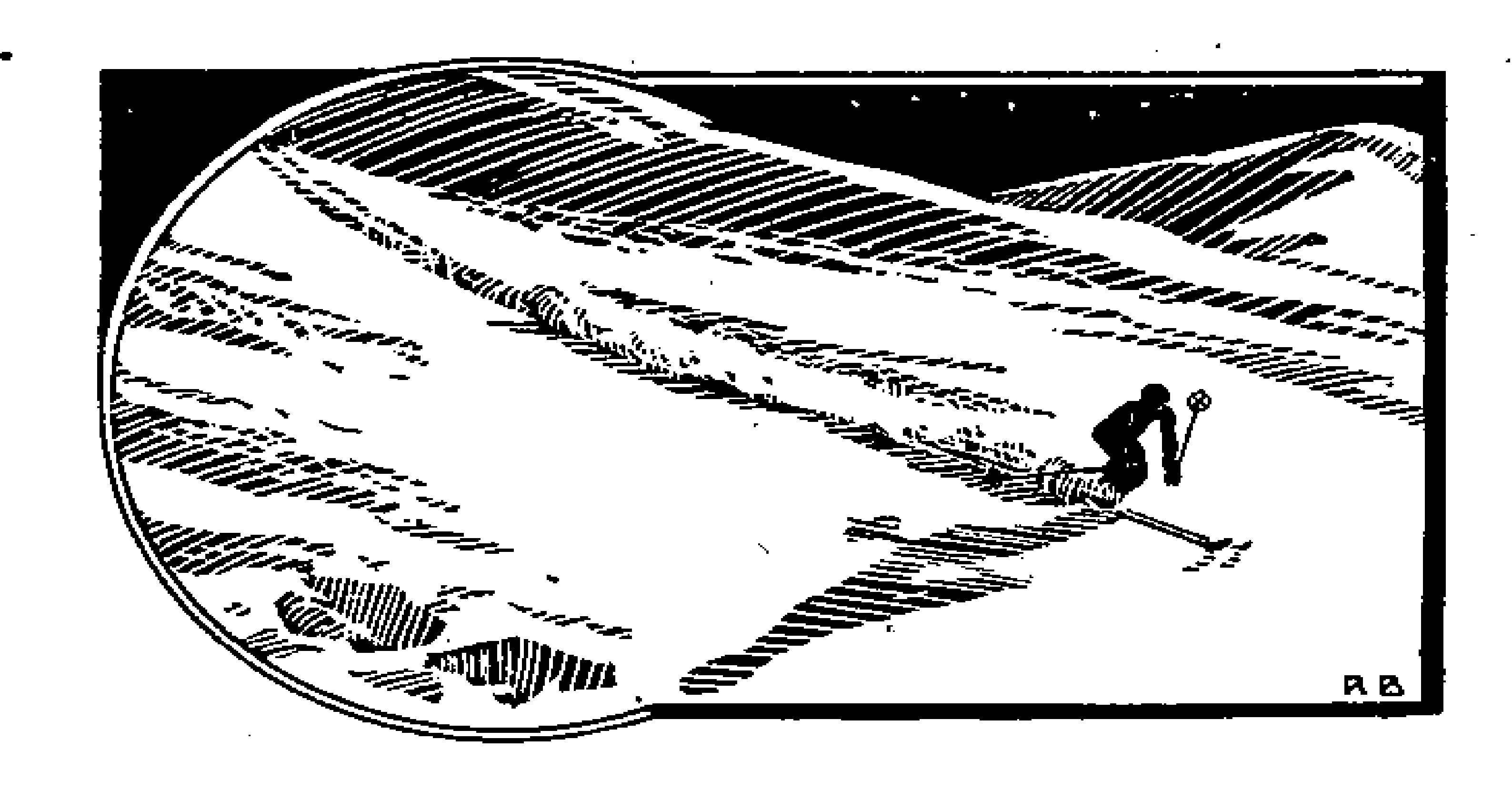
Phot. Yvon

LES LABOURS



Phot. Doucet

SKIEUR EN HAUTE MONTAGNE



10. — CHANSON DES SKIS DANS LA TEMPÊTE

Ces notes ont été extraites d'un journal rédigé à l'Observatoire du Pic du Midi (2.860 *mètres d'altitude*).

Mars ! Solitude terrible !

Le ciel s'épaissit. La boule rose du soleil tombe tout d'un coup dans un grand trou noir de la montagne. J'ai passé de très mauvaises nuits. Il faut chercher et retrouver le sommeil dans la fatigue causée par la respiration d'un air raréfié[1].

Ce soir, le ciel s'est déchiré tout d'un coup. Etoiles scintillantes[2]; la lune brille. Je ne résiste pas au désir de m'élancer sur mes skis.

Le vent est calmé. Quatorze degrés sous zéro. Descente vertigineuse sur les pentes glacées, où le verglas roule comme les boules d'un collier.

Plus bas, la neige molle ralentit ma course. J'augmente la pente, j'accélère. Je regarde les étoiles. Malheur ! Cette distraction me fait perdre l'équilibre, et je voltige au milieu de la poudre blanche. Tout pailleté[3] de neige, je repars de plus belle; mais déjà la pente diminue : je suis arrivé à 200 mètres

au-dessous du Pic... Je m'étends sur le lit douillet de la neige. J'admire la robe du ciel entr'ouverte. Mais bientôt le gouffre sans fond se referme; la robe laiteuse et transparente ne laisse plus distinguer que les plus grosses étoiles; la lune grimpe lentement au centre d'un halo. Un souffle glacé se lève. Mal vêtu, le froid me prend. Me voilà debout. La chanson des skis commence, dans la plainte du vent lointain. J'ai froid, j'ai peur soudain, je ne pense plus qu'à moi.

Cla! cla! cla! chantent les skis.

Posément, je ramène mon rythme à une allure modérée. Les rafales obscurcissent la vue. Mes cils se prennent dans de petits glaçons. Tout à coup, le voile est descendu; je suis dans le brouillard. Voici une heure que je marche : je halète, je n'ai plus de moufles[4]; mes yeux ne servent plus à rien.

Je règle la montée d'après la pente. Cla! cla! cla! font monotonement les skis. La rafale devient violente; inutile de vouloir la traverser. Je me couche pour protéger ma respiration, cependant que le vent tourbillonne autour de moi.

La rafale passée, la chanson des skis recommence... Mais quatorze degrés sous zéro, peut-être quinze, sont difficiles à supporter nu-tête dans la tourmente[5]. Mes oreilles sont gelées à bloc et couvertes d'une carapace; le souffle me manque; éperdument[6] j'accélère. Je devrais être arrivé.

Soudain, un vent violent me freine. Je reconnais les ascendances[7] des à-pics d'ouest. Je me suis donc égaré; mais maintenant je sais où je suis. Je viens d'éviter une chute mortelle dans le ravin.

Ma respiration fléchit; le râle dur commence à gagner ma gorge. J'accélère, j'accélère toujours — ce qu'il ne faut pas faire — mais la bête se défend.

Enfin, dans le brouillard et la tempête, un trou carré apparaît : c'est l'entrée ouest de [l'Observatoire] que j'ai laissée ouverte en partant.

Je tombe évanoui. Une heure plus tard, je me chauffe auprès

d'un poêle tout rouge qui ronfle encore plus furieusement que la tourmente...

Le cuisinier m'appelle.

Dans la fumée opaque, la lumière électrique donne un halo, comme la lune, tout à l'heure. On n'y voit pas à trois pas. Mais il fait tout de même bien bon.

Sardines, oignons crus ! C'est le menu depuis seize jours ...

La tourmente secoue l'Observatoire comme un arbrisseau. Cette nuit, je dormirai... J'ai dormi, assommé !

H. G.

(La Montagne)

Revue du Club Alpin Français.

LE SENS

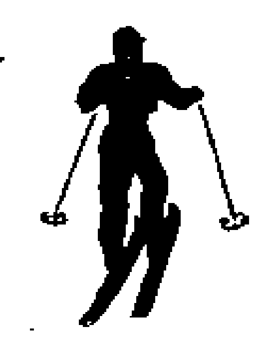
A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

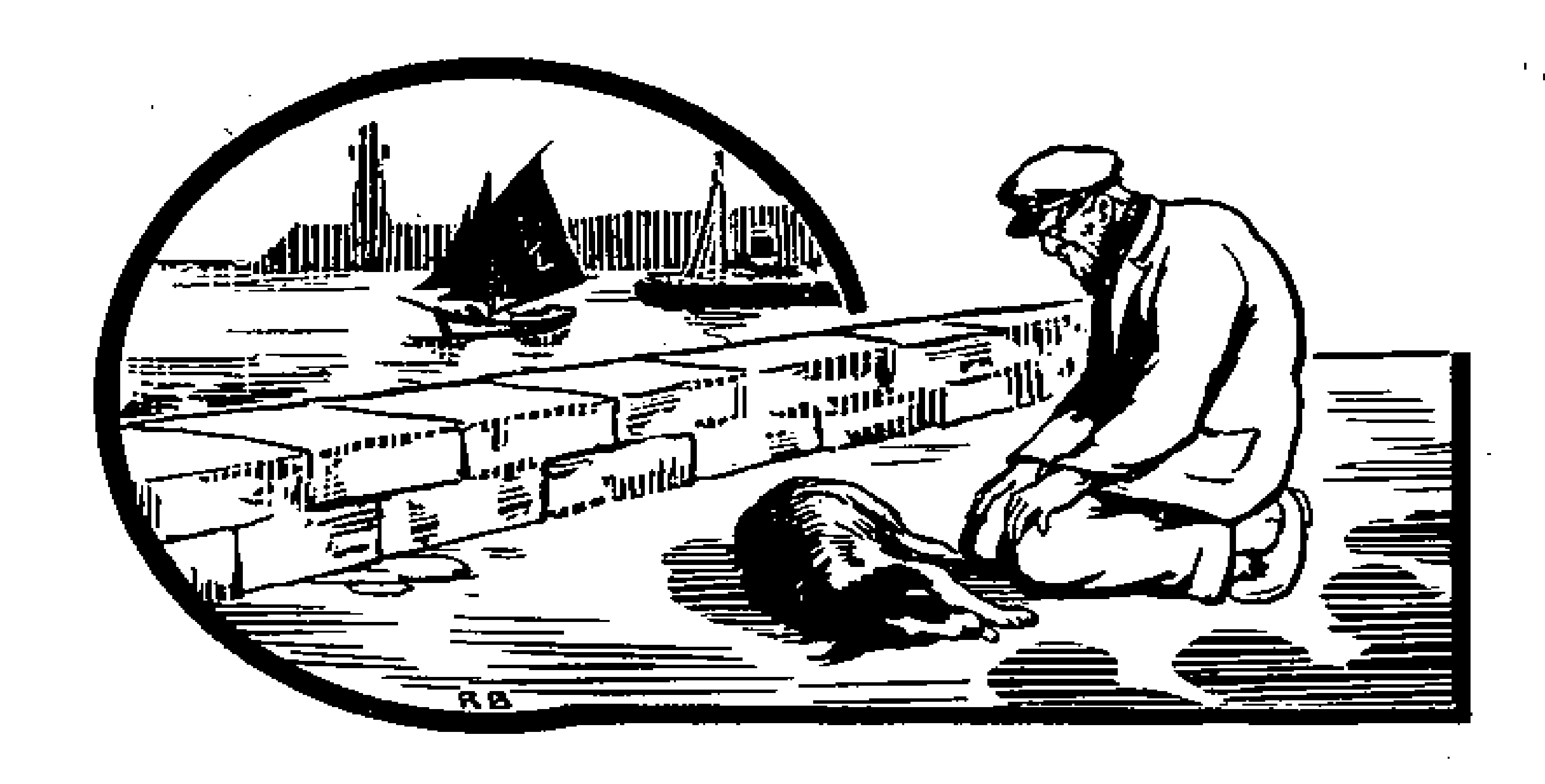
1. Air raréfié : aux hautes altitudes, l'air ne contient pas suffisamment d'oxygène; on respire avec peine. — **2. Scintillantes** : la lueur des étoiles tremble. — **3. Pailleté** : couvert de paillettes, de parcelles brillantes de neige. — **4. Moufles** : sorte de gros gant où il n'y a de séparation que pour le pouce; mitaine. — **5. Tourmente** : tempête violente, mais de courte durée. — **6. Eperdument** : de toutes mes forces, poussé par la peur de mourir. — **7. Ascendances des à-pics** : courant d'air qui montent des précipices.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **douillet, gouffre, laiteux, halo, halète, carapace, fléchit, râle, opaque.**

C. Questions :

Que signifie : la boule rose du soleil tombe tout d'un coup dans un grand trou noir de la montagne; le ciel s'est déchiré; la robe du ciel entr'ouverte? — Pourquoi le skieur a-t-il peur soudain? Pourquoi ne faut-il pas accélérer?





II. — LA MORT DU CHIEN

Un groupe tout à l'heure était là sur la grève[1],
Regardant quelque chose à terre. « Un chien qui crève!
M'ont crié des enfants; voilà tout ce que c'est. »
Et j'ai vu sous leurs pieds un vieux chien qui gisait[2].
L'océan lui jetait l'écume de ses lames[3].
« Voilà trois jours qu'il est ainsi, disaient les femmes;
On a beau lui parler, il n'ouvre pas les yeux. »
« Son maître est un marin absent », disait un vieux.
Un pilote passant la tête à sa fenêtre,
A repris: « Le chien meurt de ne plus voir son maître.
Justement le bateau vient d'entrer dans le port.
Le maître va venir, mais le chien sera mort. »
Je me suis arrêté près de la triste bête,
Qui, sourde, ne bougeant ni le corps ni la tête,
Les yeux fermés, semblait morte sur le pavé.
Comme le soir tombait, le maître est arrivé,
Vieux lui-même; et, hâtant son pas que l'âge casse,
A murmuré le nom de son chien à voix basse.
Alors, rouvrant ses yeux pleins d'ombre, exténué[4],
Le chien a regardé son maître, a remué
Une dernière fois sa pauvre vieille queue,
Puis est mort.

Victor Hugo.
(Les quatre vents de l'esprit).

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Grève : plage de sable et de gravier. — **2. Gisait** : était couché : verbe gésir. — **3. Lames** : vagues de l'Océan. — **4. Exténué** : très affaibli.

B. Questions :

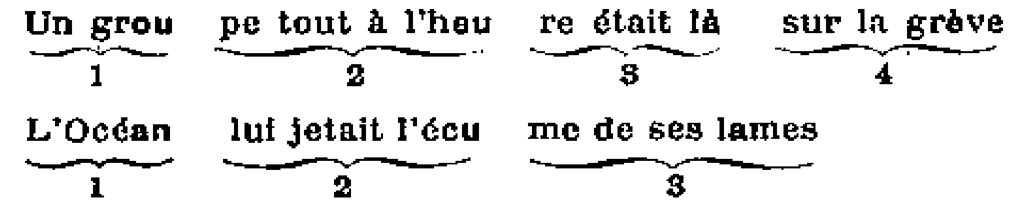
Que pensez-vous de la réflexion des enfants? Pourquoi le chien rouvre-t-il ses yeux?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Ensemble du texte :

Lire avec une grande simplicité. — Bien séparer les divers épisodes en marquant un temps d'arrêt assez long après : **ce que c'est, sera mort, pavé, basse, queue.** — Bien voir que les vers ont douze syllabes et que les uns comportent trois, les autres quatres syllabes accentuées. Le son voyelle de ces syllabes est figuré en gras. C'est sur lui que doit porter la voix.

On dit que les uns ont trois, les autres quatre mesures. Exemples :



III. — LA REDACTION

Au choix :

1. Une bête à laquelle vous vous étiez attachée est morte. Racontez.

2. En vous aidant de vos souvenirs personnels ou de vos souvenirs de lecture, décrivez une scène montrant la fidélité du chien à son maître.





12. — LE BRACONNIER ET SA CHIENNE AÏCHA

Raboliot, à présent, marchait en bordure d'une pineraie, tout droit vers une allée que jalonnaient des arbres alternés[1], des épicéas, des pommiers ...

Lorsqu'il toucha l'allée, il marqua un bref arrêt ... En quelques pas il traversa l'allée, toucha de la main un grillage ... Il enfourcha la clôture et, pour aller plus vite passa Aïcha dans ses bras; elle frémissait[2], les narines battantes :

— Allez! Allez!

Il l'avait lâchée; elle était partie à fond de train, galopant le long du grillage. Il y eut aussitôt, en tous sens, des piétinements menus, affolés, et tout à coup un choc grattant de griffes, un cri effilé, suraigu. Raboliot marcha vers sa chienne, noire et boulée contre le taillis, les ongles plantés raides en terre, un lapin pantelant[3] dans la gueule.

— Allez! Allez!

Aïcha desserra les mâchoires. Elle repartait déjà, pendant que Raboliot, pattes d'une main, oreilles de l'autre, disloquait

d'une traction appuyée la colonne vertébrale du lapin. Et dans l'instant cela recommença : les fuites désordonnées, le choc sourd de la chienne se ruant contre le grillage, freinant des pattes et labourant le sol, et le cri suraigu du lapin capturé. Raboliot ne courait pas : il avait fort à faire pour soutenir l'allure d'Aïcha; mais il prévoyait chaque fois le point juste où elle allait bondir ; dès que les crocs entraient dans le poil, la main de Raboliot était là. Dans sa musette de toile, les petits cadavres chauds s'amoncelaient; la bretelle commençait de lui tirer fort sur la nuque.

— Allez ! Allez !

Une nuit d'or, une besogne bien faite ! La petite noire avait le diable dans la peau. Etrangement muette, elle virevoltait, fonçait soudain en flèche vertigineuse, bondissait à travers le champ ainsi qu'un ténébreux follet. De temps en temps, par-dessus l'épaule, Raboliot regardait vers l'ouest, vers la maison du garde et le bois de la Sauvagère. Et, cependant, ses mains n'arrêtaient pas de travailler, arrachaient à la gueule d'Aïcha les lapins qui gigotaient, empoignaient les oreilles et les pattes, et tiraient : les vertèbres fragiles craquaient, la bête pesait, inerte et molle, comme une loque tiède. Au sac ! Il y en avait déjà sept ou huit, et la noire galopait toujours, et Raboliot l'encourageait toujours, d'une voix basse et pressante, poussée raide entre les dents :

— Allez ! Allez !

Contre sa hanche, le grillage, quelquefois, tremblait. Les petits cris, pointus comme vrille, retentissaient de-çà de-là. Et Raboliot murmurait, exultant : « Si ça couine, bon d'la, si ça couine ! » Qu'est-ce qu'il y avait, qu'est-ce qu'il pouvait y avoir de meilleur au monde ? Il chassait dans la nuit, avec pour compagnon le halètement chaud d'Aïcha, sa forme ardente et sombre et ses bonds meurtriers. Chaque piaulement de détresse lui pénétrait au fond de l'être, lui faisait basculer le cœur. Au sac ! Au sac !... De la joie ? C'était bien autre chose ! Une soûlerie capiteuse, un vertige de bonheur qui lui enflait la

poitrine, qui lui montait en rire à la gorge. Et les gaillards, là-bas, qui fouillaient les taillis de la Sauvagère, qui le guettaient à la Sauvagère !

Maurice GENEVOIX.
(Raboliot)
Bernard Grasset, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Alternés : tantôt une espèce, tantôt une autre. — **2. Frémissait** : tremblait; il lui tarde de chasser. — **3. Pantelant** : le lapin, à demi étouffé, se débat faiblement. — **4. Disloquait** : déboîtait. — **5. Virevoltait** : faisait des tours et retours sur elle-même. — **6. Exultant** : qui éprouve et laisse voir une grande joie. — **7. Halètement** : respiration précipitée, bruyante. — **8. Capiteux** : qui porte à la tête. — **9. Les gaillards** : le garde et le fermier général.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **pinerale, menu, effilé, boulée, se ruant, traction, capturé.**

C. Question :

Pourquoi le braconnier trouve-t-il cette chasse si intéressante?

II. — LA LECTURE

Ensemble du texte :

Dans . **Allez! Allez!** faire entendre très peu la première syllabe et appuyer sur la deuxième. — Faire sentir la succession rapide des actions dans la phrase:« **Et cependant... craquaient** ». — Lire sur un ton de moquerie la dernière phrase: faire porter la voix ironiquement sur: **Sauvagère, guettaient, Sauvagère.**

III. — LA REDACTION

Vous imaginez assez bien le personnage de Raboliot. Décrivez-le dans les instants qui précèdent cet épisode de braconnage, soit au départ de sa maison, soit en route.





13. — LA TOMBE FLEURIE

1 Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

2 Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

3 Je ne regarderai ni l'or du soir[1] qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur[2],
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor HUGO.
(Les Contemplations).

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Les yeux fixés sur mes pensées : le poète veut dire qu'il ne regardera pas ce qui l'entoure, qu'il sera tout entier occupé par la pensée de

sa fille. — **2. Le jour pour moi sera comme la nuit** : le poète ne verra rien autour de lui, exactement comme s'il faisait nuit. — **3. L'or du soir qui tombe** : les traînées d'or que le soleil couchant laisse dans le ciel. — **4. Harfleur** : petit port de la Manche.

B. Questions :

Pourquoi le poète ne peut-il demeurer plus longtemps loin de sa fille? Pourquoi ne regardera-t-il pas les beaux spectacles qui se présenteront à lui?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Ensemble du texte :

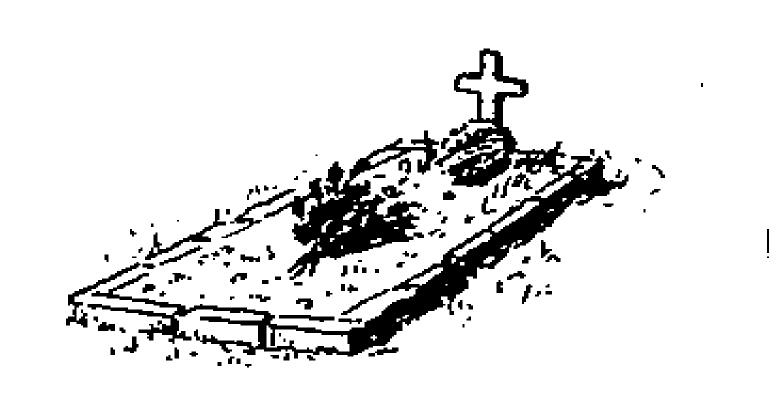
Marquer fortement l'arrêt après : **je partirai, tu m'attends.** — Mettre en relief : **J'irai, j'irai, je marcherai, je ne regarderai, je mettrai.** — Faire les liaisons suivantes : **l'aub'a, l'heur'ou, trist'et, bruyèr'en, tomb'un.** — Bien détacher les termes : **seul, le dos courbé, les mains croisées.** — Ne point sarrêter après : **aube** et **triste,** mais faire porter la voix sur les sons : **au** et **is.** — Lire ainsi : **voi/le/z'au/loin.**

La voix doit porter sur certaines syllabes accentuées. Exemple : première strophe :

Demain, dès **l'aube,** à l'heure où blanchit la campagne,
Je **partirai.** **Vois-tu,** je **sais** que tu m'**attends.**
J'irai par la **forêt,** j'irai par la montagne,
Je ne **puis** demeurer **loin** de **toi** plus **longtemps.**

III. — LA REDACTION

Vous êtes allé vous recueillir sur la tombe d'un ami, d'un parent. Racontez.





14. — LE RETOUR DES TROUPEAUX

1 ...Et maintenant les troupeaux revenaient,
Fuyant l'ombre mystérieuse des neiges[1].
On entendait la plaine et la vallée
S'emplir du bourdonnement désolé
Des clarines[2] sombres qu'accompagnaient
Les piétinements précipités.

2 Et les enfants qui allaient à l'école
Dans l'aigre vent de la tombée d'automne
Voyaient venir sur la route monotone
L'âne au collier de bois et le chien jaune,
Les parapluies et les bidons qui sonnent,
Et le berger pensif et les moutons.

3 Sous le troupeau ennuagé du ciel,
Il conduisait le troupeau de la terre,
D'un geste large et rond il étendait
Son long bâton, comme s'il bénissait
Les brebis donneuses de laine et de lait.
Et tout à coup, son chien il le sifflait.

4 Et alors, l'être fidèle entre tous,
Le chien, aux yeux fixes et pleins d'amour,
Celui qui aime l'homme sans détour,
Celui qui se nourrirait de cailloux
Lorsqu'il a pour maître un mendiant des routes,
Le chien, mordait les brebis en déroute.

5 On le voyait. Il dressait les oreilles.
Puis, immobile et les yeux pleins de braise,
Prêt à bondir sur les retardataires,
Il surveillait le troupeau de côté,
Et le troupeau passait, passait, passait.

Francis JAMMES.
(Choix de poésies)
Mercure de France.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Ombre mystérieuse des neiges : les neiges s'annoncent par des signes mystérieux comme une personne s'annonce par son ombre. — **2. Clarines :** petites cloches qu'on suspend au cou des bêtes dans les pays de montagne.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **bourdonnement désolé, aigre vent, tombée d'automne, qui aime l'homme sans détour, yeux pleins de braise.**

C. Questions :

Que signifie : le troupeau ennuagé du ciel? Quel trait de caractère l'auteur veut-il noter quand il écrit que le chien se nourrirait de cailloux?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Ensemble du texte :

Prononcer les syllabes finales des mots suivants : **ombre, mystérieuse, clarines, sombres** (strophe 1) ; **aigre, route** (strophe 2) : **geste, comme, donneuses** (strophe 3) ; **fixes** : dire : fi/xe/z'et, **aime, l'homme** (strophe 4). — Faire les liaisons suivantes : l'ân'au, larg'et, lain'et (strophes 2 et 3) ; fidèl'entre, maîtr'un, immobil'et (strophes 4 et 5). — Pour le rythme, suivre la ponctuation. En outre, marquer un léger arrêt après : son chien (strophe 3) ; bien détacher à la fin : passait, passait, passait.



15. — MON CAMARADE CORETTI

Ma mère m'a envoyé cet après-midi faire une promenade avec le fils aîné du concierge. Comme nous passions près d'une charrette arrêtée devant une boutique, je m'entendis appeler. Je me retournai. C'était Coretti, mon camarade de classe. Il était tout en sueur et paraissait content ; il portait sur son épaule une charge de bois assez forte. Un homme, debout sur la charrette, lui tendait des bûches, qu'il transportait dans la boutique de son père; là, il les disposait en monceau, puis revenait vivement vers la voiture.

« Que fais-tu, Coretti ? » lui demandai-je.

« — Tu le vois bien, me répondit-il, en tendant ses bras pour prendre une charge, je travaille et en même temps je repasse ma leçon ! »

Je me mis à rire. Mais Coretti parlait sérieusement et, tout en prenant le bois, il commença à murmurer en courant vers la boutique : « ... On appelle accidents du verbe... ses variations en nombre et en genre et ses variations de personne... »

Il répétait ainsi notre leçon de grammaire pour le jour suivant : « Que veux-tu, me dit-il, je mets le temps à profit. Mon père est sorti avec le garçon, pour livrer une commande ; ma

mère est malade; il faut bien que j'aide à décharger la voiture. Cela ne m'empêche pas de répéter ma grammaire. Nous avons une leçon difficile aujourd'hui, je ne peux pas me la mettre dans la tête.

« Mon père m'a dit qu'il serait ici à sept heures pour vous payer », ajouta-t-il, en s'adressant au charretier.

La voiture partit : « Entre un instant dans la boutique », me dit Coretti. Craignant que mon refus ne lui causât quelque déplaisir, j'entrai dans une grande pièce pleine de bois et de fagots, où se trouvait une balance placée non loin de la porte.

« J'ai eu aujourd'hui beaucoup de tracas, je te l'assure, reprit Coretti; je fais mes devoirs par bribes et par morceaux. J'étais en train d'écrire les prépositions, quand on est venu pour une commande... Je m'y remettais. Bon ! voilà le charretier qui arrive !... Je ne sens plus mes jambes et j'ai les mains gonflées... »

Tout en parlant, le courageux enfant donnait un coup de balai, pour enlever les feuilles sèches qui couvraient le plancher.

« Mais où fais-tu tes devoirs, Coretti? lui demandai-je.

« — Par ici, viens voir ! »

Il me conduisit dans l'arrière-boutique, qui servait de cuisine et de salle à manger. Dans un coin, sur une table, étaient posés les livres et les devoirs commencés.

« Justement, dit Coretti, j'ai laissé la seconde réponse en l'air : avec le cuir on fait les chaussures, les courroies... maintenant j'ajoute les valises. » Et, prenant la plume, Coretti se mit à écrire de sa belle écriture.

« Il n'y a personne ? » demanda une voix dans la boutique. C'était une femme qui venait acheter des fagots.

« — Me voilà! s'écria Coretti; et, quittant la chambre, il pesa des fagots, reçut l'argent, courut à un coin où était pendue une ardoise, y inscrivit sa vente, puis revint à son devoir, en me disant : « Voyons un peu si on me laissera finir ma page »; et il continua à écrire...

« Ah! mon pauvre café qui s'en va ! » fit-il en s'interrompant tout à coup. Puis, courant au fourneau, il enleva la cafetière du feu : « C'est le café de maman », me dit-il ...

Une charrette, pleine de sacs noirs, s'arrêta devant la boutique. Coretti courut parler à l'homme et revint : « Maintenant, je ne puis plus te garder, me dit-il, à demain; et merci d'être venu me voir un peu ! Bonne promenade, heureux Henri ! »

Et, me serrant la main, il courut prendre le premier sac sur son dos, recommençant à trotter de la boutique à la charrette et de la charrette à la boutique, toujours si vif, si gai, si empressé, que c'était plaisir de le voir.

« Heureux Henri ! » m'a-t-il dit. Ah! non, Coretti, non, tu es plus heureux que moi; tu études et tu travailles tout à la fois; tu es plus utile à ton père et à ta mère, tu es plus courageux que moi et cent fois meilleur, mon cher camarade !

DE AMICIS.
(Grands cœurs)
Traduction A. Piazzi,
Delagrave, éditeur.

I. — LE SENS

Questions

Dites pourquoi Coretti est un bon petit garçon. — Pourquoi Henri dit-il que Coretti est plus heureux que lui?

II. — LA LECTURE

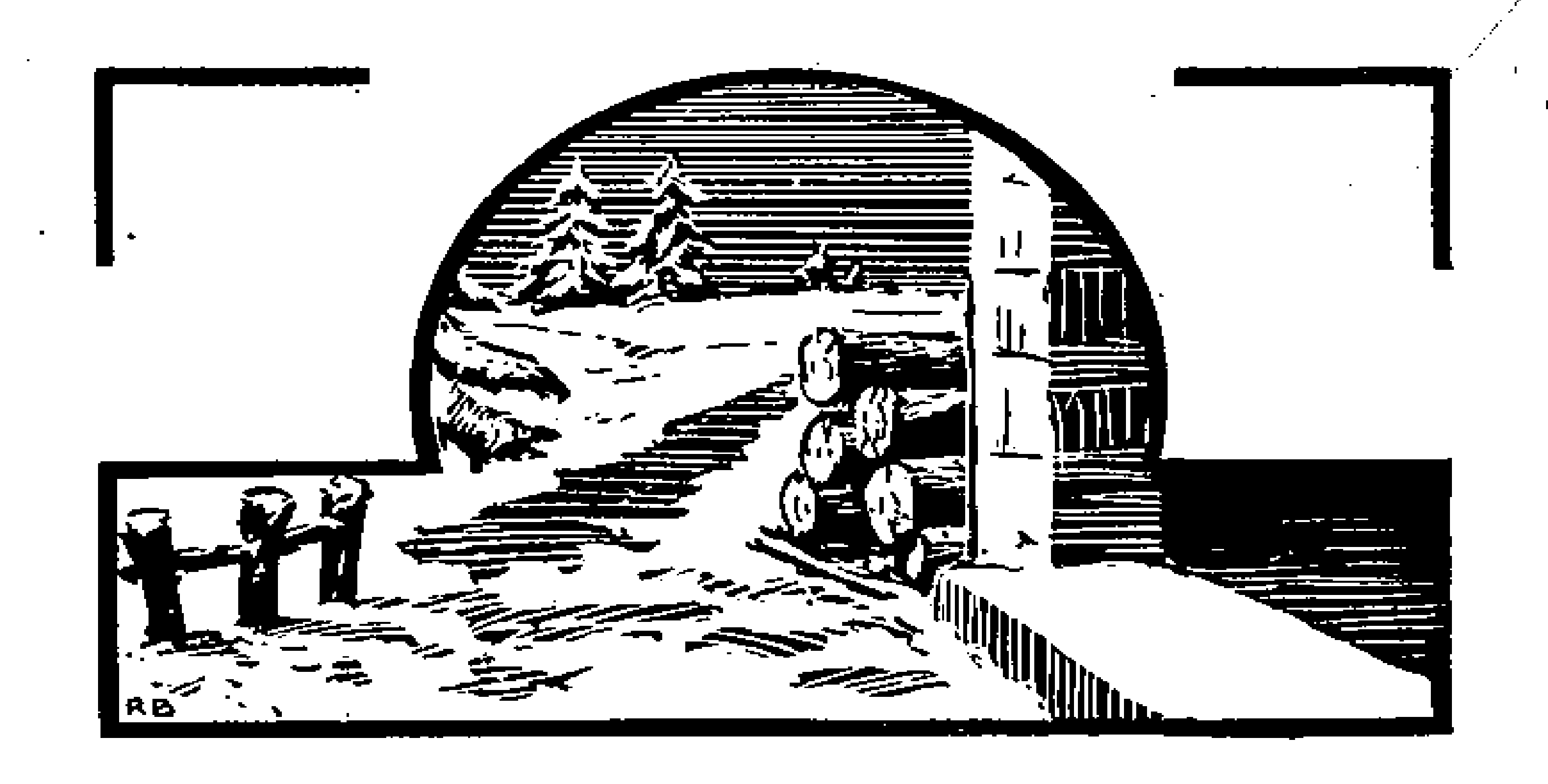
Ensemble du texte :

Il faudra bien se mettre à la place de Coretti pour faire entendre les intonations de sa voix.

Sur un ton ferme : **Mon père m'a dit, etc...** — Sur un ton de confidence : **J'ai eu aujourd'hui, etc...** — Très fort : **Me voilà!** — Avec tristesse et regret : **Ah! mon pauvre café qui s'en va!**

III. — LA REDACTION

Et vous, êtes-vous toujours tranquille pour faire vos devoirs ? Vous arrive-t-il d'étudier et d'aider en même temps vos parents ?



16. — AU CANADA

PRÉPARATIFS A L'APPROCHE DE L'HIVER

Un matin d'octobre, Maria vit en se levant la première neige descendre du ciel en innombrables flocons paresseux. Le sol était blanc, les arbres poudrés, et il semblait bien que l'automne fût déjà fini, au temps où il ne fait que commencer ailleurs.

Mais Edwige Légaré[1] prononça d'un air sentencieux[2] :

— Après la première neige, on a encore un mois avant l'hivernement[3]. J'ai toujours entendu les vieux dire ça, et je pense de même.

Il avait raison, car deux jours plus tard une pluie fit fondre la neige et la terre brune se montra de nouveau. Pourtant, l'avertissement n'avait pas été perdu et les préparatifs commencèrent : les préparatifs annuels de défense contre les grands froids et la neige définitive.

Avec de la terre et du sable, Esdras et Da'Bé renchaussèrent[4] soigneusement la maison, formant un remblai au pied des murs ; les autres hommes s'armèrent de marteaux et de clous et firent aussi le tour de la maison, consolidant, bouchant les trous, réparant de leur mieux les dommages de l'année. De

l'intérieur, les femmes poussèrent des chiffons dans les interstices, collèrent sur le lambris[6] intérieur, du côté du nord-ouest, de vieux journaux rapportés des villages et soigneusement gardés, promenèrent leurs mains dans tous les angles à la recherche des courants d'air.

Cela fait, il restait encore à ramasser la provision de bois de l'hiver. De l'autre côté de la clôture des champs, à la lisière de la forêt, les chicots[6] secs abondaient encore. Esdras et Légaré prirent leur hache et bûchèrent[7] pendant trois jours ; puis les troncs furent mis en tas, pour attendre qu'une nouvelle chute de neige permît de les charger sur le grand traineau à bois. Tout au long d'octobre, les jours de gel et les jours de pluie alternèrent, cependant que la forêt devenait d'une beauté miraculeuse[8] ... Du feuillage des bouleaux, des trembles, des aunes, des merisiers semés sur les pentes, octobre vint faire des taches jaunes et rouges de mille nuances ...

Mais voici que du nord vint bientôt un grand vent froid qui ressemblait à une condamnation définitive, à la fin cruelle d'un sursis[9], et présentement les pauvres feuilles jaunes, brunes et rouges, secouées trop durement, jonchèrent le sol ; la neige les recouvrit et le sol blanchi ne connut plus comme parure que le vert immuable[10] des arbres sombres ...

La maison devint le centre du monde, et, en vérité, la seule parcelle du monde où l'on pût vivre, et, plus que jamais, le grand poêle de fonte fut le centre de la maison. A chaque instant, quelque membre de la famille allait sous l'escalier chercher deux ou trois bûches, de cyprès le matin, d'épinette dans la journée, de bouleau le soir, et les poussait sur les braises encore ardentes. Lorsque la chaleur semblait diminuer, la mère Chapdelaine disait d'un ton inquiet :

— Ne laissez pas amortir le feu, les enfants !

Louis Hémon.
(Maria Chapdelaine)
Bernard Grasset, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Terres de nuit baignées : la nuit s'étend peu à peu comme la mer qui baigne le rivage à marée montante. — **2. Haillons:** vêtements en mauvais état. — **3. La moisson future :** le grain. — **4. Silhouette :** le semeur se détache sur le ciel. — **5. A la fuite utile:** pour semer, il faut bien croire que la semence deviendra moisson. — **6. Semble élargir jusqu'aux étoiles:** à mesure que la nuit tombe, les étoiles apparaissent, et le semeur, dont la silhouette se détache sur le ciel, semble les toucher de la main. Il semble donc semer des étoiles.

B. Questions :

Pourquoi le geste du semeur impose-t-il le respect et l'admiration? Sur quoi le poète peut-il bien méditer? (à quoi réfléchit-il?)

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Prononcer le e final des mots suivants: reste, heure, terres, haute silhouette, domine, utile, marche, lance, rouvre, auguste. — Faire les liaisons suivantes: j'admir'assis, dernièr'heure, contempl'ému, jett'à, futur'aux, fuit'utile, grain'au, médit'obscur, ombr'ou, mêl'une, sembl'-élargir, gest'auguste. — Au lieu de s'arrêter après: j'admire, je contemple, et je médite, faire porter la voix sur **mi, tem, di.** — Bien détacher: va, vient, lance, etc.

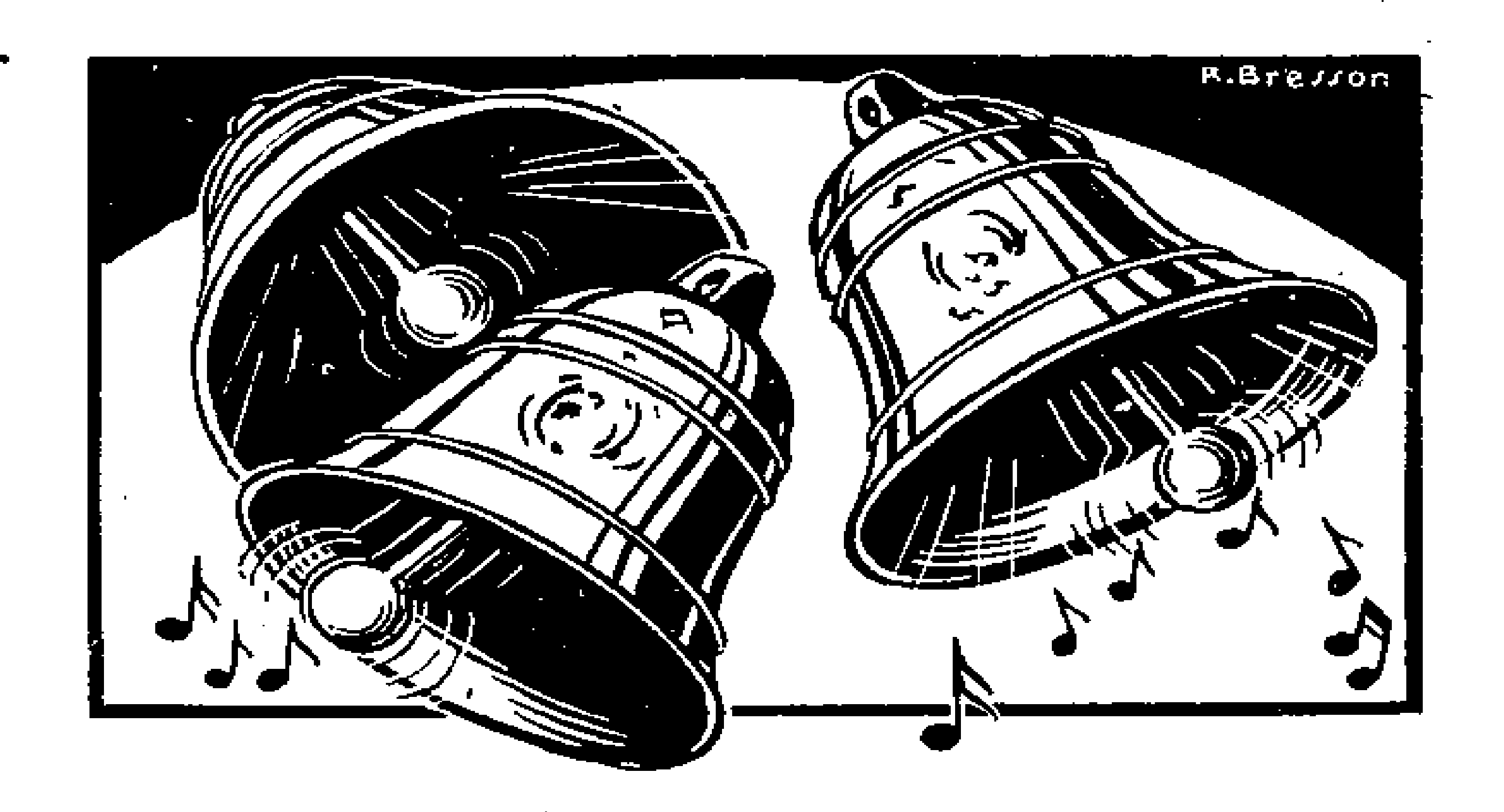
Syllabes accentuées. — Exemple: dernière strophe.

Pend**ant** que, déploy**ant** ses voi**les**,
L'om**bre**, où se **mê**le une ru**meur**,
Sem**ble** élar**gir** jusqu'aux étoi**les**
Le ges**te** au**gus**te du se**meur**.

III. — LA REDACTION

Vous avez certainement assisté vous aussi à une scène où le travail de l'homme prend tout son sens, que ce soit dans les champs ou à l'usine. Décrivez-la.





18. — JUILLET 1914

La scène se passe dans un petit village de la Champagne pouilleuse. Un petit garçon, d'une dizaine d'années, raconte ce qu'il a vu.

La nouvelle de l'ordre de mobilisation nous parvint sur les quatre heures d'un après-midi orageux et mit le village sens dessus dessous. Les hommes qui étaient aux champs jetèrent là leurs outils et coururent vers leurs maisons. On ne voyait que des gens aller, venir, rebrousser chemin comme des fous, sans but précis ou plutôt avec dix idées à la fois. On eût dit que le danger était tout à fait imminent. En ce moment de trouble et de panique[1], si un mauvais plaisant avait annoncé les uhlans[2] aux confins de la commune, on se serait fusillé l'un l'autre au coin des ruelles. Les femmes versaient des ruisseaux de larmes sur des figures fripées[3] et rougies, les hommes juraient et un gros rassemblement était à la porte de la mairie pour lire l'affiche blanche, ornée de deux petits drapeaux tricolores, qui criait au peuple français : « Garde à toi ! »

Il y avait à Rauve quelques personnes étrangères au village : elles s'entassèrent sur la carriole du courrier pour essayer de prendre les derniers trains ...

Le premier mouvement de stupeur[4] et de désolation passé, on perçut le son des cloches des paroisses[5] voisines. Tout le tour de l'horizon, sous un ciel bas où menaçait l'orage, elles faisaient une rumeur continue, dolente[6] et tragique. Nous eûmes le sentiment qu'elles répondaient elles-mêmes à d'autres cloches plus éloignées, liées elles aussi par leurs ondes sonores à d'autres cloches plus lointaines, et ainsi de suite d'église en église et de province en province jusqu'au fin fond du pays. Nous nous hâtâmes donc d'aller lancer nos trois campanelles[7]... J'étais du groupe des sonneurs; nous nous remplacions par deux toutes les cinq minutes, et j'eus la joie de joindre mes jeunes forces à celles du vieux Paulus en élans qui nous enlevaient du sol le long du câble de chanvre ... Peu à peu, nous nous fatiguâmes de tant sonner; la paume des mains nous cuisait; l'horizon ne nous renvoyait plus aucun autre bruit que les roulements affaiblis des orages sur la montagne de Reims et sur l'Argonne[8]; le jour mourait dans une lumière livide; toutes les cloches s'étaient tues, mais on s'était senti au coude à coude et on s'était compris ...

A la tombée de la nuit, des tonneaux furent roulés sur la chaussée, des voitures mises en travers, et, derrière les barricades ainsi formées, des volontaires armés de fourches et de fusils de chasse montèrent la garde toute la nuit... Que craignait-on au juste? On ne savait. Des histoires d'espions déguisés en prêtres, en marchands de lunettes, circulaient déjà.

Le lendemain, ceux des hommes qu'on appelait les réservistes commencèrent à partir. Ils rejoignaient leurs régiments. Ils avaient mis leurs bons gros souliers de chasse et de labour soigneusement graissés et emportaient du linge de rechange et des provisions de bouche ... A chaque groupe étaient affectées cinq ou six carrioles où flottaient des drapeaux tricolores. Les dernières embrassades aux femmes pleurantes, aux enfants et

aux vieux qui criaient, vous eussent fendu le cœur. Puis les fouets claquaient, le convoi s'ébranlait, s'éloignait au galop ..

Bientôt, il ne resta plus au village que les femmes, les enfants, les infirmes et les vieillards.

Léonce BOURLIAGUET.
(La forêt sereine)
Nelson, éditeurs.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Panique : grande peur subite qui produit de l'affolement. — **2. Uhlans :** cavaliers allemands utilisés comme éclaireurs. — **3. Fripées :** défraîchies comme des étoffes chiffonnées. — **4. Stupeur :** les gens sont subitement privés de force, de volonté, d'intelligence. — **5. Paroisses :** territoire situé autour d'une église, ayant à peu près les mêmes limites que la commune. — **6. Dolente :** qui exprime la douleur. — **7. Campanelle :** petite cloche. — **8. Argonne :** région formée de collines boisées entre la Marne et l'Aisne.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer par des expressions de même sens) : **danger imminent, lumière livide :** voir texte n° 4, **aux confins de, désolation, rumeur.**

C. Questions :

Pourquoi les gens sont-ils affolés et ont-ils dix idées à la fois ? Pourquoi sonne-t-on les cloches ? Pensez-vous que les mesures de défense qu'on prend au village seraient bien efficaces ? Quels sentiments éprouvent les gens au moment du départ ?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **Le premier... du pays.**

Pour mettre en relief : **on perçut,** marquer un arrêt assez long après passé. — Lire la phrase suivante sur un ton grave et monotone, en observant de près la ponctuation. On dirait des vers :

Tout le tour de l'horizon//
Sous un ciel bas/ où menaçait l'orage//
Elles faisaient une rumeur continue//
Dolente et tragique.//

Prononcer : **El/les, u/ne, dolen/t'et.** Souligner de la voix : **elles-mêmes, elles aussi, ainsi de suite, jusqu'au fin fond.**

III. — LA REDACTION

Imitez la phrase citée ci-dessus, d'abord en parlant des cloches de Pâques, ensuite de tout autre sujet qu'il vous plaira.



19. — ON CREUSE UNE TRANCHÉE !

Pendant la grande guerre. En avant des premières lignes.

Il est deux heures du matin : dans quatre heures, il fera trop clair pour qu'on puisse rester ici. Il n'y a pas une minute à perdre ...

On attaque la première couche de la ligne nouvelle : des mottes de terre filandreuses d'herbes. La facilité et la rapidité avec lesquelles s'entame le travail donnent l'illusion qu'il sera vite terminé, qu'on pourra dormir dans son trou, et cela ravive une certaine ardeur.

Mais soit à cause du bruit des pelles, soit parce que quelques-uns, malgré les objurgations[1], bavardent presque haut, notre agitation éveille une fusée, qui grince verticalement sur notre droite avec sa ligne enflammée.

— Couchez-vous !

Tout le monde s'abat, et la fusée balance et promène son immense pâleur sur une sorte de champ de morts. Lorsqu'elle est éteinte, on entend, çà et là, puis partout, les hommes se relever et se remettre au travail avec plus de sagesse.

Bientôt, une autre fusée lance sa longue tige dorée... Puis une autre, puis une autre. Des balles déchirent l'air autour de nous. On entend crier : « Un blessé ! » Il passe soutenu par des camarades...

L'endroit devient mauvais. On se baisse, on s'accroupit. quelques-uns grattent la terre à genoux. D'autres travaillent allongés, peinent et se tournent et retournent, comme ceux qui ont des cauchemars[1]. La terre, dont la première couche nous fut légère à enlever, devient glaiseuse et collante, est dure à manier et adhère à l'outil comme du mastic. Il faut, à chaque pelletée, racler le fer de la bêche...

On transpire quand on travaille; dès qu'on s'arrête, on est transpercé de froid. Aussi est-on obligé de vaincre la douleur de la fatigue et de reprendre la tâche. Non, on n'aura pas fini... La terre devient de plus en plus lourde... Les fusées nous harcèlent[2], nous font la chasse, ne nous laissent pas remuer longtemps... C'est avec une lenteur désespérante, à coups de souffrances, que le trou descend vers les profondeurs.

Le sol s'amollit, chaque pelletée s'égoutte et coule, et se répand de la pelle avec un bruit flasque[3]. Quelqu'un enfin crie : « Y a d'la flotte ! » Ce cri se répercute et court tout le long de la rangée de terrassiers. « Y a d'la flotte. Rien à faire ! »

On s'arrête, dans le désarroi[4]. On entend au sein de la nuit, le bruit des pelles et des pioches qu'on jette comme des armes vides. Les sous-officiers cherchent à tâtons l'officier pour réclamer des instructions...

C'est à peu près à ce moment — autant qu'il me souvient — que le bombardement a commencé. Le premier obus est arrivé dans un craquement terrible de l'air, qui a paru se déchirer en deux, et d'autres sifflements convergeaient déjà sur nous lorsque son explosion souleva le sol... Sans doute, à force de fusées, ils nous avaient vus et avaient réglé leur tir sur nous...

Les hommes se précipitèrent, se roulèrent vers le petit fossé inondé qu'ils avaient creusé. On s'y inséra[5], on s'y baigna, on s'y enfonça, en disposant les fers des pelles au-dessus des têtes.

A droite, à gauche, en avant, en arrière, des obus éclatèrent, si proches, que chacun nous bousculait et nous secouait dans notre couche de terre glaise ...

Il ne s'est pas passé de seconde que tous n'aient pensé ce que quelques-uns balbutiaient[7] la face par terre : « On est foutu, ce coup-ci. »

Henri BARBUSSE.
(Le Feu)
Flammarion, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Objurgations : vives réprimandes, reproches violents. — **2. Cauchemars :** rêves pénibles. — **3. Harcèlent :** ne nous laissent point tranquilles, recommencent sans cesse. — **4. Flasque :** mou. — **5. Désarroi :** désordre. — **6. On s'y inséra :** on s'introduisit dans le petit espace. — **7. Balbutiaient :** disaient avec difficulté et de façon peu distincte sous le coup de la peur.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **filandreuses d'herbes, s'entame le travail, ravive une ardeur, adhère, se répercute, convergeaient.**

II. — LA REDACTION

Que signifie : notre agitation éveille une fusée ? Pourquoi dit-on que la fusée se balance sur une sorte de champ de morts ? Pourquoi peut-on écrire que la tranchée est creusée à coups de souffrances ?





20. — LA RELÈVE

La scène se passe pendant la guerre de 1914-1918.

Nos quatre jours de tranchées sont finis. La relève[1] aura lieu à la tombée de la nuit. On se prépare lentement au départ. On remplit et on range le sac, les musettes, on donne un coup au fusil et on l'enveloppe.

Il est déjà quatre heures. La brune[2] tombe vite. On devient indistincts les uns aux autres.

— Bon sang, la voici, la pluie !

Quelques gouttes. Puis c'est l'averse. Oh! là là là! On ajuste des capuchons, des toiles de tente ...

— Allons, en route !

On se hisse dans l'ombre mouillée et venteuse du dehors ...

On marche. On se bouscule. On fait quelques faux pas. La pluie ne cesse pas et l'eau ruisselle dans le fond de la tranchée. Les caillebotis[3] branlent sur le sol devenu mou : quelques-uns penchent à droite ou à gauche et on y glisse. Et puis, dans le

noir, on ne les voit pas, et il arrive qu'aux tournants on met le pied à côté dans les trous d'eau ...

Je m'évertue à suivre de tout près le casque de Poterloo, qui luit faiblement dans la nuit devant mes yeux, et je lui crie de temps en temps :

— Ça va ?

— Oui, oui, ça va, me répond-il, en reniflant et en soufflant...

Le sac tire et fait mal aux épaules. La tranchée est bouchée par un éboulement dans lequel on s'enfonce... On est obligé d'arracher ses pieds de la terre molle et adhérente, en les levant très haut à chaque pas. Puis, ce passage franchi, on redégringole tout de suite dans le ruisseau glissant. Les souliers ont tracé au fond deux ornières étroites où le pied se prend comme dans un rail, ou bien il y a des flaques où il entre à grand floc. Il faut, à un endroit, se baisser très bas pour passer au-dessous du pont massif et gluant qui franchit le boyau[1], et ce n'est pas sans peine qu'on y arrive. On est forcé de s'agenouiller dans la boue, de s'écraser par terre et de ramper à quatre pattes pendant quelques pas ...

On parvient à un carrefour.

— Allons, en avant !... dit l'adjudant, qui s'est plaqué dans une encoignure pour nous laisser passer et nous parler ... Allons, grouillez-vous[2], l'endroit est mauvais. Il a été marmité[3] à la dernière relève ... En avant ! En avant !

Je baisse la tête et je ne vois plus rien; mais j'entends à nouveau les semelles entrer dans la vase et en sortir, le cliquetis des fourreaux de baïonnettes, les exclamations sourdes et le halètement précipité des poitrines ... Poterloo, me crie :

— Courage, vieux, on arrive ! ...

Tout à coup, une explosion formidable tombe sur nous. Je tremble jusqu'au crâne, une résonance métallique m'emplit la tête, une odeur brûlante de soufre me pénètre les narines et me suffoque. La terre s'est ouverte devant moi. Je me sens soulevé et jeté de côté, plié, étouffé et aveuglé à demi dans cet éclair et ce tonnerre... Je me souviens bien pourtant : pendant cette

seconde où, instinctivement⁷, je cherchais mon frère d'armes, j'ai vu son corps monter, debout, noir, les deux bras étendus de toute leur envergure, et une flamme à la place de la tête !

H. BARBUSSE.
(Le Feu)
Flammarion, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

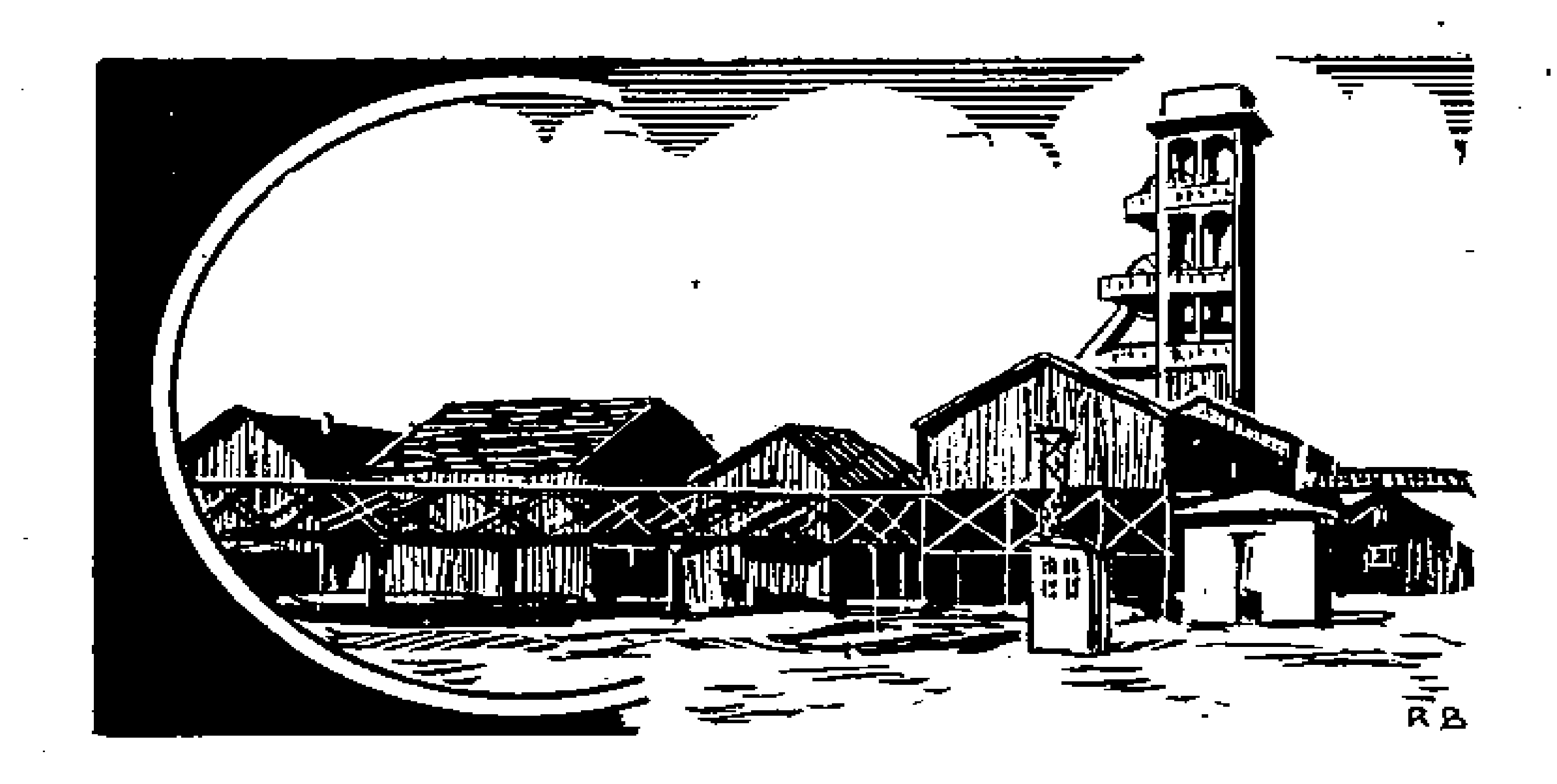
1. Relève: mouvement de troupes dans la zone de combat; il a pour but de remplacer les soldats de première ligne par des troupes fraîches. — **2. Brune:** l'obscurité de la nuit qui arrive. — **3. Caillebotis:** treillis de lattes déposés sur le sol pour éviter le contact de l'eau; on trouve des caillebotis dans les établissements de douches. — **4. Boyau:** tranchée étroite. — **5. Grouillez-vous:** mot d'argot signifiant dépêchez-vous. — **6. Marmité:** bombardé; pendant la guerre, on appelait marmites les gros obus. — **7. Instinctivement:** sans même avoir réfléchi.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **on devient indistincts les uns aux autres, on se hisse, je m'évertue, gluant, plaqué dans une encoignure, halètement, me suffoque.**

C. Question :

Relevez les mots et expressions qui peignent la difficulté de la marche.





21. — DANS LA MINE

1. - LA DESCENTE DES CAGES

Etienne regardait en l'air filer les câbles, plus de trente mètres de ruban d'acier, qui montaient d'une volée[1] dans le beffroi[2], où ils passaient sur les molettes[3], pour descendre à pic dans les puits s'attacher aux cages d'extraction. Une charpente de fer, pareille à la haute charpente d'un clocher, portait les molettes. C'était un glissement d'oiseau, sans un bruit, sans un heurt, la fuite rapide, le continuel va-et-vient d'un fil de poids énorme, qui pouvait enlever jusqu'à douze mille kilogrammes, avec une vitesse de dix mètres à la seconde ...-

Près du puits, le signal fonctionnait, un lourd marteau à levier, qu'une corde tirée du fond, laissait tomber sur un billot. Un coup pour arrêter, deux pour descendre, trois pour monter ...- *Les cages* apparaissaient et s'enfonçaient, se vidaient et se remplissaient, sans qu'Etienne comprît rien à ces besognes compliquées.

Il ne comprenait bien qu'une chose : le puits avalait des

hommes par bouchées de vingt et de trente. et d'un coup de gosier si facile, qu'il semblait ne pas les sentir passer. Dès quatre heures, la descente des ouvriers commençait. Ils arrivaient de la baraque, pieds nus, la lampe à la main, attendant par petits groupes d'être en nombre suffisant. Sans un bruit, d'un jaillissement doux de bête nocturne, la cage de fer montait du noir, se calait sur les verrous, avec ses quatre étages contenant chacun deux berlines[4] pleines de charbon. Des moulineurs, aux différents paliers, sortaient des berlines, les remplaçaient par d'autres vides ou chargées à l'avance des bois de taille[5]. Et c'était dans les berlines vides que s'empilaient les ouvriers, cinq par cinq, jusqu'à quarante d'un coup lorsqu'ils tenaient toutes les cases. Un ordre partait du porte-voix, un beuglement sourd et indistinct ... Puis, après un léger sursaut, la cage plongeait silencieuse, tombait comme une pierre, ne laissait derrière elle que la fuite vibrante du câble.

— C'est profond ? demanda Etienne à un mineur, qui attendait près de lui, l'air somnolent.

— Cinq cent cinquante-quatre mètres, répondit l'homme. Mais il y a quatre accrochages[6] au-dessus, le premier à trois cent vingt.

Tous deux se turent, les yeux sur le câble qui remontait. Etienne reprit :

— Et quand ça casse ?

— Ah ! quand ça casse...

Le mineur acheva d'un geste. Son tour était arrivé, la cage avait reparu, de son mouvement aisé et sans fatigue. Il s'y accroupit avec des camarades, elle replongea, puis jaillit de nouveau au bout de quatre minutes à peine, pour engloutir une autre charge d'hommes. Pendant une demi-heure, le puits en dévora de la sorte, d'une gueule plus ou moins gloutonne, mais sans un arrêt, toujours affamé ... Cela s'emplissait, s'emplissait encore, et les ténèbres restaient mortes, la cage montait du vide dans le même silence vorace.

... Les cages montaient, descendaient avec leur glissement de bête de nuit, engouffraient toujours des hommes, que la gueule du trou semblait boire.

E. Zola.
(Germinal)
Flammarion, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. D'une volée: sans point d'appui intermédiaire. — **2. Beffroi:** sorte de tour; ici: la tour est située au-dessus du puits. — **3. Molettes :** grandes poulies de métal sur lesquelles passe le câble de descente. — **4. Berlines:** chariots à houille. — **5. Bois de taille:** bois qui servent à étayer les galeries. — **6. Accrochages:** endroits où s'arrêtent les cages, sortes de stations entre l'ouverture du puits et le fond de la mine.

B. Questions :

A quoi la mine, dont le puits « avale » les hommes, vous fait-elle penser? — Relevez dans le texte d'autres termes exprimant la même idée que avaler. — Que veut dire le mineur quand il s'exprime ainsi: **Ah! quand ça casse...**

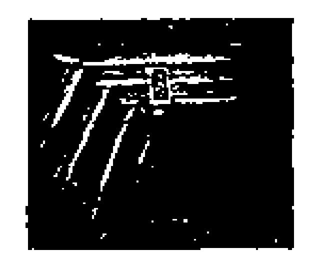
II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

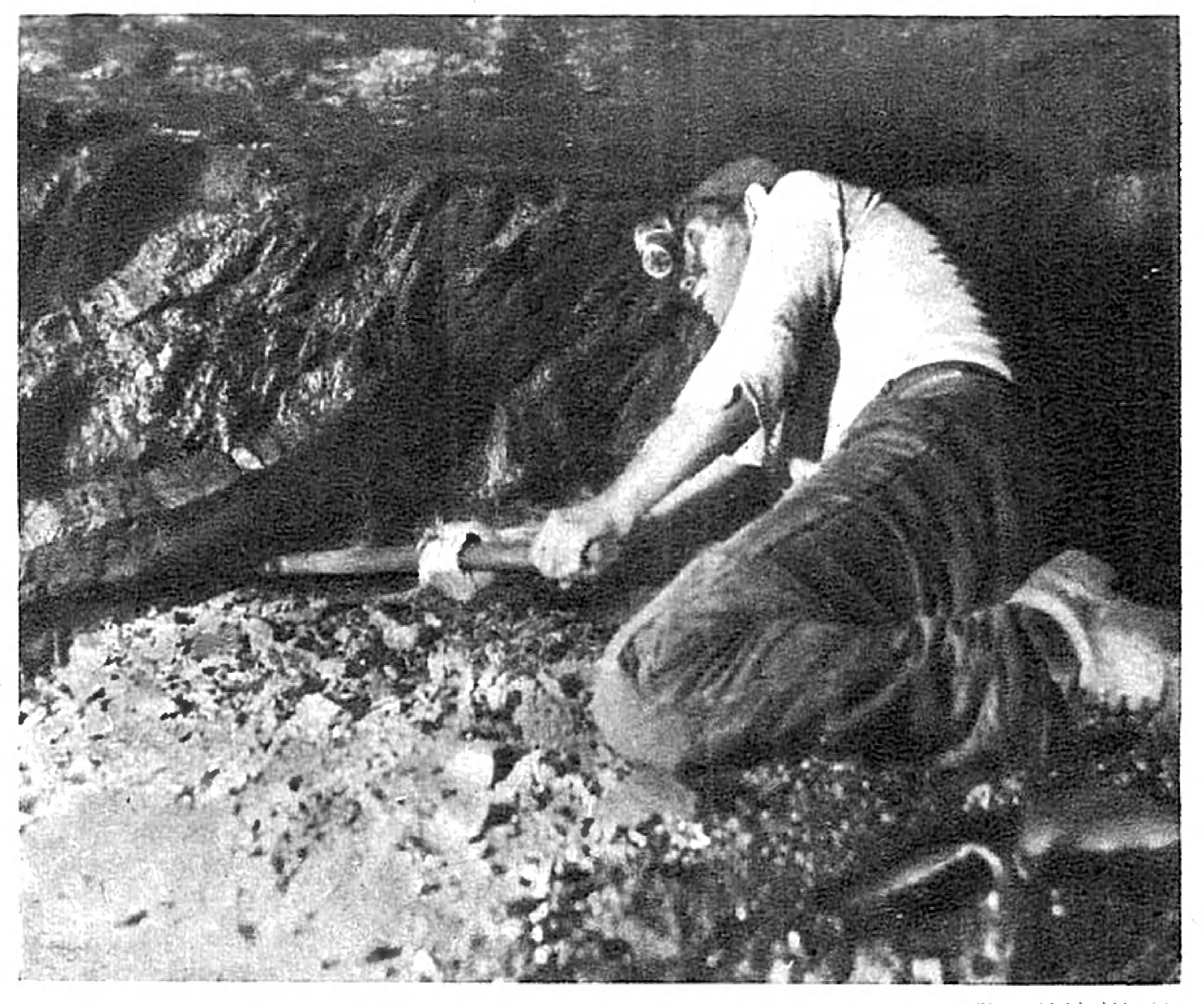
Etude du passage suivant : **Un ordre... ça casse...**

Assez brusquement: **un ordre partait du porte-voix.** — Avec une voix assourdie: un **beuglement sourd et indistinct.** — Bien détacher: **après un léger sursaut.** — Suspendre à peine la voix après: **silencieuse et pierre.** — Faire porter la voix sur: **plongeait, tombait, ne laissait.** — S'arrêter longuement après: **câble.** — Prononcer légèrement le e final des mots suivants: **cage, silencieuse, pierre, elle, fuite, vibrante.** — Pour le ton du dialogue, penser qu'Etienne est jeune et curieux et que le mineur est plus âgé et répond en connaisseur.

III. — LA REDACTION

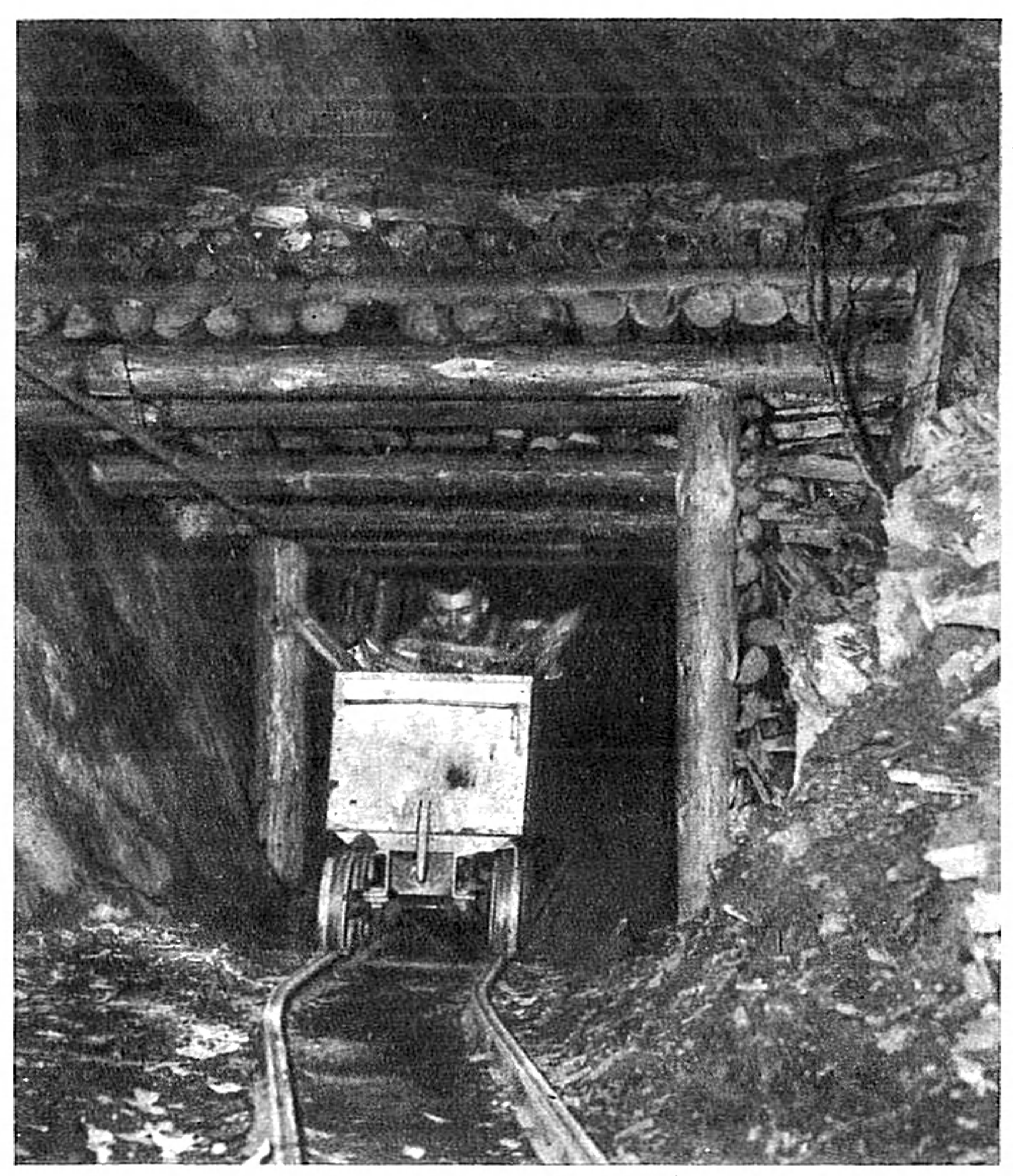
Sans un bruit, d'un jaillissement doux de bête nocturne... Rédigez deux ou trois phrases sur ce modèle.





Phot. Wide-World

MINEUR AU TRAVAIL DANS UNE GALERIE DE MINE



Phot. Wide-World

SORTIE D'UNE GALERIE DE MINE



22. — DANS LA MINE

II. - LE TRAVAIL DANS LA VEINE

Les quatre haveurs[1] venaient de s'allonger les uns au-dessus des autres, sur toute la montée du front de taille[2]. Séparés par les planches à crochets qui retenaient le charbon abattu, ils occupaient chacun quatre mètres environ de la veine; et cette veine était si mince, épaisse à peine à cet endroit de cinquante centimètres, qu'ils se trouvaient là comme aplatis entre le toit et le mur, se traînant des genoux et des coudes, ne pouvant se retourner sans se meurtrir les épaules. Ils devaient, pour attaquer la houille, rester couchés sur le flanc, le cou tordu, les bras levés et brandissant de biais la rivelaine, le pic à manche court.

En bas, il y avait Zacharie; Levaque et Chaval s'étageaient au-dessus; et, tout en haut enfin, était Maheu. Chacun havait le lit de schiste, qu'il creusait à coups de rivelaine; puis, il pratiquait deux entailles verticales dans la couche, et il détachait le bloc, en enfonçant un coin de fer, à la partie supérieure. La houille était grasse, le bloc se brisait, roulait en morceaux, le

long du ventre et des cuisses. Quand ces morceaux retenus par la planche s'étaient amassés sous eux, les haveurs disparaissaient, murés dans l'étroite fente.

C'était Maheu qui souffrait le plus. En haut, la température montait jusqu'à trente-cinq degrés, l'air ne circulait pas, l'étouffement à la longue devenait mortel. Il avait dû, pour voir clair, fixer sa lampe à un clou, près de sa tête et cette lampe, qui chauffait son crâne, achevait de lui brûler le sang. Mais son supplice s'aggravait surtout de l'humidité. La roche, au-dessus de lui, à quelques centimètres de son visage, ruisselait d'eau, de grosses gouttes continues et rapides, tombant avec une sorte de rythme entêté, toujours à la même place. Il avait beau tordre le cou, renverser la nuque : elles battaient sa face, s'écrasaient, claquaient sans relâche. Au bout d'un quart d'heure, il était trempé, couvert de sueur lui-même, fumant d'une chaude buée de lessive. Ce matin-là, une goutte, s'acharnant dans son œil, le faisait jurer. Il ne voulait pas lâcher son havage, il donnait de grands coups, qui le secouaient violemment entre les deux roches, ainsi qu'un puceron pris entre deux feuillets d'un livre, sous la menace d'un aplatissement complet.

Pas une parole n'était échangée. Ils tapaient tous, on n'entendait que ces coups irréguliers, voilés et comme lointains. Les bruits prenaient une sonorité rauque[3], sans un écho dans l'air mort. Et il semblait que les ténèbres fussent d'un noir inconnu, épaissi par les poussières volantes du charbon, alourdi par des gaz qui pesaient sur les yeux. Les mèches des lampes, sous leurs chapeaux de toile métallique, n'y mettaient que des points rougeâtres. On ne distinguait rien, la taille s'ouvrait, montait ainsi qu'une large cheminée, plate et oblique, où la suite de dix hivers aurait amassé une nuit profonde. Des formes spectrales[4] s'y agitaient, les lueurs perdues faisaient entrevoir une rondeur de hanche, un bras noueux, une tête violente, barbouillée comme pour un crime. Parfois, en se détachant, luisaient des blocs de houille, des pans et des arêtes, brusquement allumés d'un reflet de cristal. Puis, tout retombait

au noir, les rivelaines tapaient à grands coups sourds, il n'y avait plus que le halètement des poitrines, le grognement de gêne et de fatigue, sous la pesanteur de l'air et la pluie des sources.

E. ZOLA.
(Germinal)
Flammarion, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Haveurs: mineurs qui creusent le lit de roches situé sous la veine afin d'abattre ensuite le charbon. — **2. Front de taille:** partie de la veine qui va être attaquée au pic. — **3. Sonorité rauque:** sonorité rude, sourde, qui fait penser à une voix enrouée. — **4. Formes spectrales:** ressemblant à des fantômes.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **se meurtrir, murés, rythme entêté, s'acharnant, brusquement allumés.**

C. Questions :

Relevez les détails qui montrent que le travail du mineur est pénible. — Quel sentiment éprouvez-vous devant ce labeur ? — Travaille-t-on de la même façon aujourd'hui ?

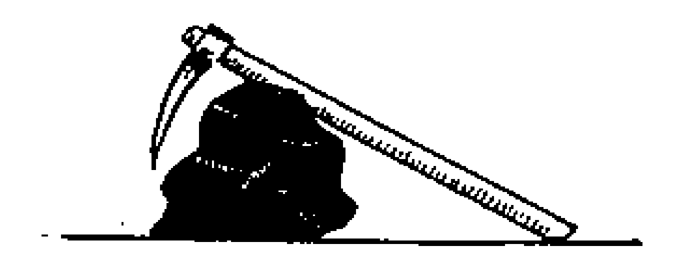
II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

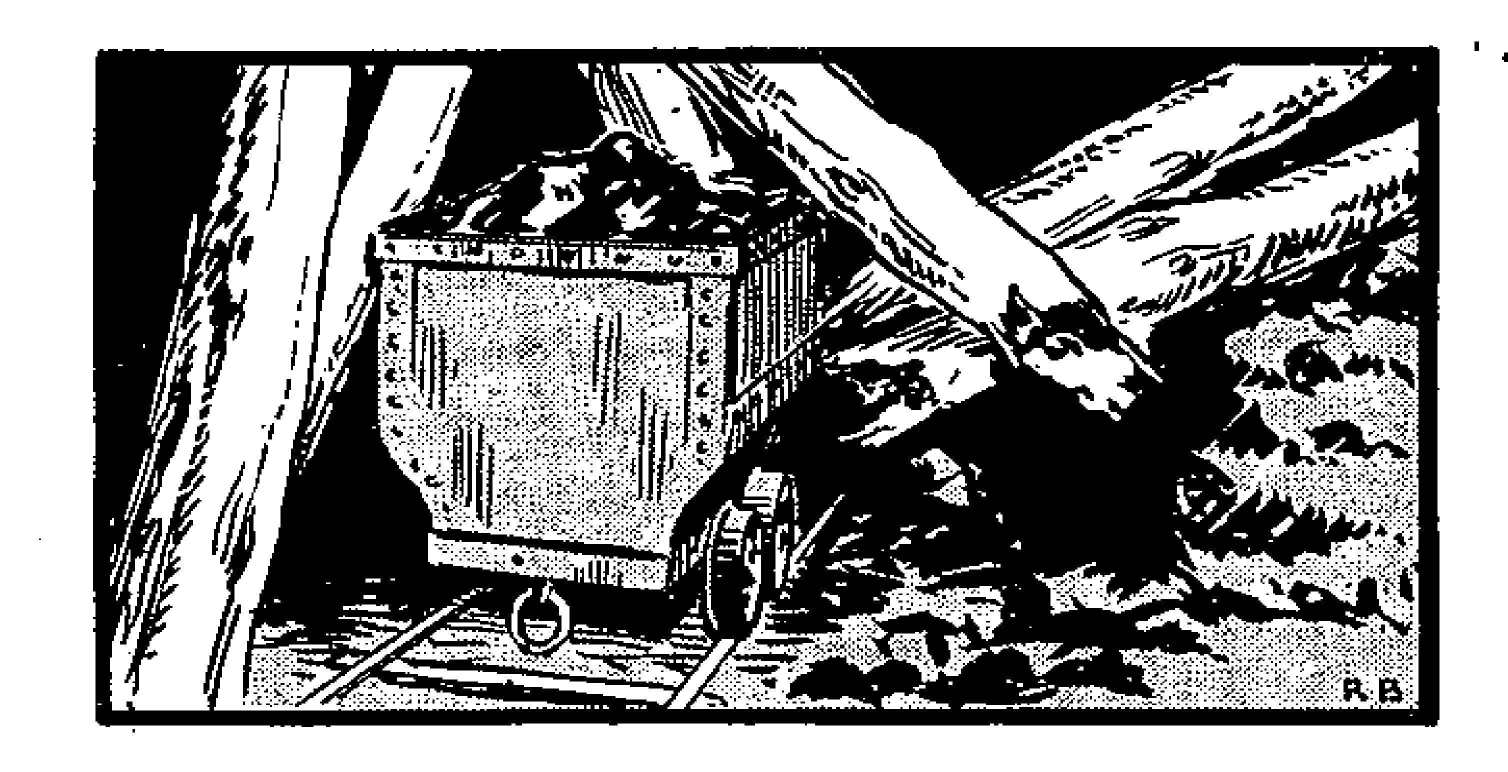
Etude du passage suivant : **Il avait beau... aplatissement complet.**

Faire porter la voix sur : **tordre, renverser;** puis en changeant un peu de ton sur : **battaient, s'écrasaient, claquaient.** — Avec simplicité : **au bout d'un quart d'heure,** etc. — Faire porter la voix sur : **s'acharnant, jurer;** puis sur : il **ne voulait pas, il donnait.** — Enfin, lentement, avec un ton apitoyé : **ainsi qu'un puceron...** etc.

III. — LA REDACTION

Imitez les deux dernières phrases du texte en prenant pour sujet par exemple : « A la batteuse » ou « Dans l'usine ».





23. — DANS LA MINE

III - L'ÉBOULEMENT

Au nouveau chantier de Maheu, le travail était pénible. Cette partie de la veine s'amincissait, à ce point que les haveurs écrasés entre le mur et le toit, s'écorchaient les coudes, dans l'abatage. En outre elle devenait très humide; on redoutait d'heure en heure un coup d'eau, un de ces brusques torrents qui crèvent les roches et emportent les hommes ... On vivait dans le grisou' sans même en sentir la pesanteur sur les paupières ...

Mais la menace continuelle étaient les éboulements; car, outre l'insuffisance des boisages, toujours bâclés trop vite, les terres ne tenaient pas, détrempées par les eaux. Trois fois dans la journée, Maheu avait dû faire consolider les bois. Il était deux heures et demie, les hommes allaient remonter. Couché sur le flanc, Etienne achevait le havage d'un bloc, lorsqu'un lointain grondement de tonnerre ébranla toute la mine.

— Qu'est-ce donc ? cria-t-il, en lâchant sa rivelaine' pour écouter.

Il avait cru que la galerie s'effondrait derrière son dos.

Mais déjà Maheu se laissait glisser sur la pente de la taille, en disant : « C'est un éboulement... Vite! Vite! »

Tous dégringolèrent, se précipitèrent, emportés par un élan de fraternité[a] inquiète. Les lampes dansaient à leurs poings dans le silence de mort qui s'était fait; ils couraient à la file le long des voies, l'échine pliée, comme s'ils eussent galopé à quatre pattes; et, sans ralentir ce galop, ils s'interrogeaient, jetaient des réponses brèves : où donc ? dans les tailles peut-être ? non, ça venait du bas! ...-

Jeanlin, qui refermait *les portes d'aérage*, était resté en arrière. Il se baissa et regarda la mare où il pataugeait; puis, élevant sa lampe, il s'aperçut que les bois avaient fléchi, sous le suintement continu d'une source. Justement un haveur arrivait de sa taille; lui aussi s'arrêta, examina le boisage. Et, tout d'un coup, comme le petit allait s'élancer pour rejoindre son train, un craquement formidable s'était fait entendre, l'éboulement avait englouti l'homme et l'enfant.

Il y eut un grand silence. Poussée par le vent de la chute, une poussière épaisse montait dans les voies. Et, aveuglés, étouffés, les mineurs descendaient de toutes parts ...- Lorsque les premiers butèrent contre l'éboulement, ils crièrent, appelèrent les camarades ...- Tout de suite, on constata que le toit s'était effondré sur une dizaine de mètres au plus. Le dommage n'avait rien de grave. Mais les cœurs se serrèrent, lorsqu'un râle de mort sortit des décombres ...-

— Jeanlin est dessous! Jeanlin est dessous!

Maheu, à ce moment même, déboulait[b] de la cheminée avec Etienne. Il fut pris d'une fureur de désespoir, il ne lâcha que des jurons[c].

Des deux côtés, les mineurs attaquaient l'éboulement avec la pioche et la pelle ...- L'heure de la sortie était venue, aucun n'avait mangé; mais on ne s'en allait pas pour la soupe, tant que les camarades se trouvaient en péril ...- Il était près de quatre heures, les ouvriers en moins d'une heure avaient fait la besogne d'un jour ...- Maheu s'obstinait avec une telle rage,

qu'il refusait d'un geste terrible, quand un autre s'approchait pour le relayer un instant ...

Le râle devenait de plus en plus distinct ... Maheu donna un dernier coup, et une ouverture se fit, on communiqua avec les hommes qui déblayaient l'éboulement, de l'autre côté. Ils crièrent, ils venaient de trouver Jeanlin évanoui, les deux jambes brisées, respirant encore. Ce fut le père qui apporta le petit dans ses bras.

E. Zola.
(Germinal)
Flammarion, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Grisou: gaz inflammable et toxique qui se dégage dans les mines de houille et qui provoque des explosions meurtrières. — **2. Rivelaine:** pic à manche court. — **3. Fraternité:** sentiment qui unit les hommes comme des frères. — **4. Râle de mort:** bruit produit par une respiration difficile qui fait penser à la respiration des mourants. — **5. Déboulait:** descendait courbé et à toute vitesse comme une boule qui roulerait. — **6.** Jeanlin est le fils de Maheu.

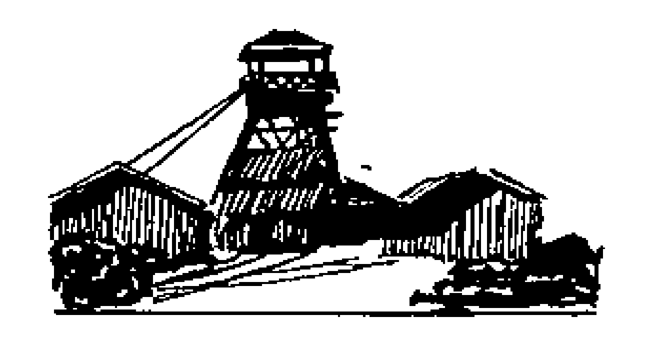
B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **bâclés, havage d'un bloc, échine, fléchi, s'obstinait, relayer.**

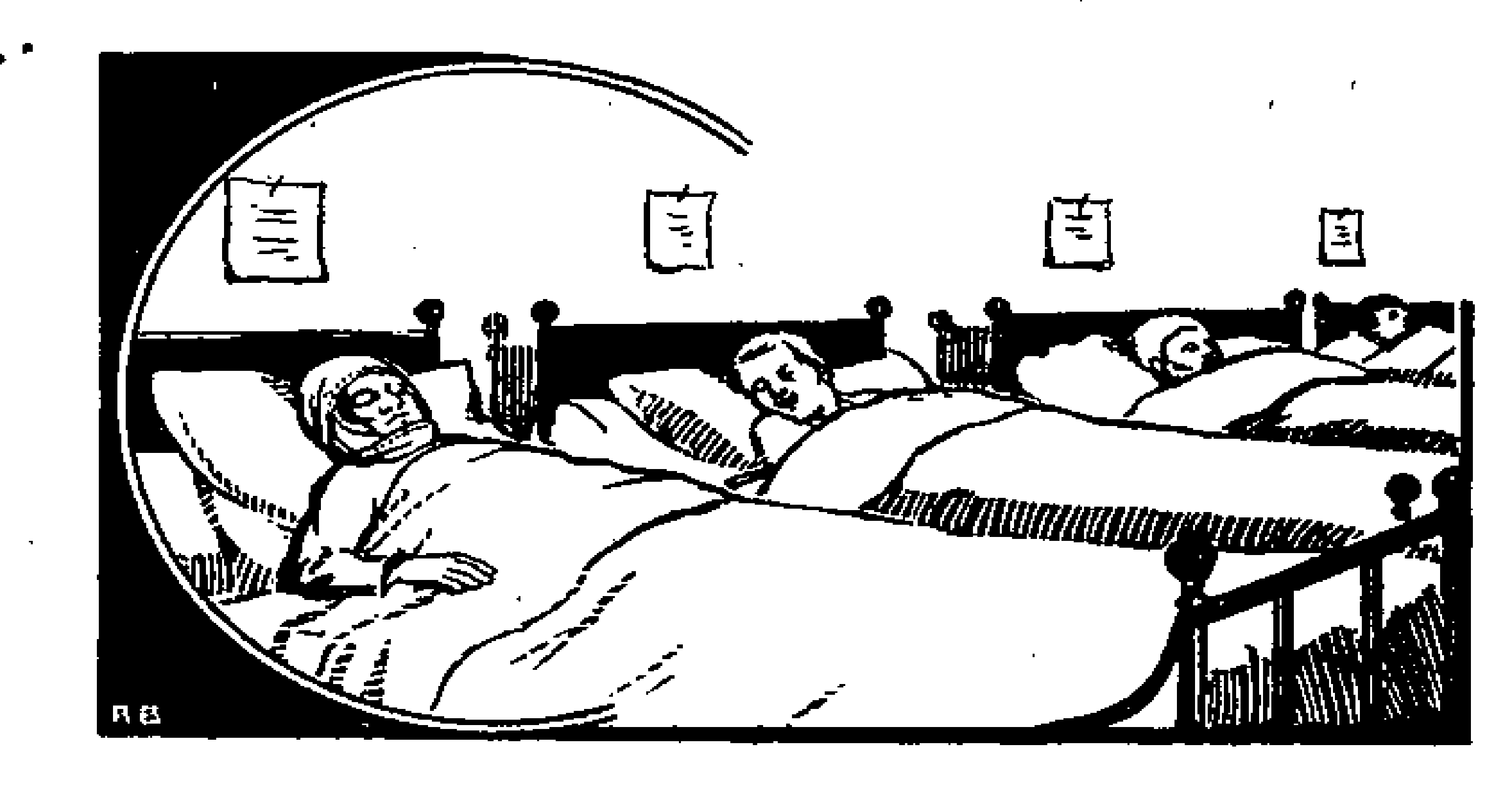
C. Questions :

Quels sont les dangers qui menacent les mineurs ? Comment expliquez-vous qu'en moins d'une heure les ouvriers aient pu faire la besogne d'un jour?

II. — LA REDACTION

Vous avez été le témoin d'un accident du travail ou de tout autre accident. Dites comment les choses se sont passées et ce que vous avez éprouvé.





24. — UNE AMBULANCE PRÈS DE VERDUN

Récit de l'un des médecins d'un hôpital provisoire installé à la hâte, près de Verdun, pendant la guerre de 1914-1918.

Un officier supérieur vint nous rendre visite. Il paraissait soucieux :

— L'endroit est repéré, me dit-il ... Sûrement vous serez bombardé à midi.

Nous ne pensions plus à cette prophétie[1] quand elle se réalisa. Vers midi, l'air fut déchiré de sifflements aigus, et une dizaine d'obus tombèrent dans l'enceinte de l'ambulance, perforant un des bâtiments, mais épargnant les hommes. Ce fut le début d'un bombardement irrégulier et à peu près continu, qui ne nous visait sans doute pas spécialement, tout en nous menaçant sans cesse ...

... Par rafales s'élevait le chœur des blessés : il y avait toujours en traitement dans les salles voisines, une douzaine de blessés du crâne à qui la méningite arrachait des hurlements monotones; il y avait les blessés du ventre qui se lamentaient

pour obtenir une boisson interdite; il y avait encore les blessés de la poitrine, que secouait une toux basse, encombrée par le sang, et tous ceux qui geignaient[2] dans l'attente d'un repos impossible ...

Les nuits, surtout, le bombardement reprenait par bourrasques. L'air, froissé par les projectiles, miaulait comme un chat furieux ; les détonations se rapprochaient, puis s'éloignaient, méthodiquement, comme les pas d'un géant qui eût monté la garde autour de nous, au-dessus de nous, sur nous ...

Pour beaucoup de blessés, ce perpétuel vacarme était intolérable. Ils nous suppliaient, avec des larmes, de les expédier ailleurs; ceux que nous gardions étant précisément incapables de supporter le moindre déplacement, il nous fallait les consoler et les conserver quand même. Certains, terrassés par la fatigue, dormaient tout le jour. D'autres montraient un flegme[3] extraordinaire, peut-être empreint d'un léger délire[4], tel ce blessé de l'abdomen que je pansais un matin, et qui, m'ayant vu tourner la tête au bruit d'une explosion qui défonçait le champ voisin, m'expliqua tranquillement que « ces machins-là n'étaient pas dangereux ».

Une nuit, je vis accourir un gendarme au visage ensanglanté. Il agitait une lanterne qui lui servait à régler la circulation des voitures et il s'obstinait à répéter candidement[5] que l'ennemi avait repéré son quinquet et l'avait couvert de mitraille. En fait, il n'avait que de menues écorchures. Il partit lavé, pansé, mais pour nous revenir le surlendemain, tué, cette fois, d'un gros éclat de fonte qui avait pénétré par l'œil.

Il y avait une salle des entrées, où se faisait le triage. Dix fois par jour on pensait l'avoir vidée, avoir épuisé ce réservoir de misère; on la retrouvait, chaque fois, pleine, de nouveau, et comme pavée de brancards boueux sur lesquels des hommes soufflaient et attendaient.

A cette antichambre faisait face une salle d'évacuation. Elle paraissait moins lugubre[6] que l'autre, encore qu'elle fût aussi nue et non plus claire; mais les blessés y étaient propres, opé-

rés, pansés de blanc, réconfortés de boissons chaudes, et de toutes sortes d'espoirs, car ils avaient déjà échappé au premier choix de la mort.

Georges Duhamel.
(Vie des Martyrs)
Mercure de France, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Prophétie: prédiction. — **2. Geignaient:** se plaignaient. — **3. Flegme:** tranquillité, froideur. — **4. Délire:** sorte de folie passagère causée par la fièvre. — **5. Candidement:** naïvement. — **6. Lugubre:** qui éveille des idées de mort.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **terrassés par la fatigue, s'obstinait, menues écorchures, pavée de brancards, salle d'évacuation.**

C. Questions :

Relevez les mots et expressions qui peignent la souffrance des blessés.

II. — LA REDACTION

Quels sentiments, quelles réflexions éveillent en vous ce spectacle ?





25. — BALLADE DE FLORENTIN PRUNIER

Il a résisté pendant vingt longs jours
Et sa mère était à côté de lui.
Il a résisté, Florentin Prunier,
Car sa mère ne veut pas qu'il meure.
Dès qu'elle a connu qu'il était blessé,
Elle est venue, du fond de la vieille province.
Elle a traversé le pays tonnant[1]
Où l'immense armée grouille dans la boue.
Son visage est dur, sous la coiffe raide;
Elle n'a peur de rien ni de personne.
Elle emporte un panier, avec douze pommes,
Et du beurre frais dans un petit pot.

Toute la journée, elle reste assise
Près de la couchette où meurt Florentin.
Elle arrive à l'heure où l'on fait du feu
Elle reste jusqu'à l'heure où Florentin délire[2].
Elle sort un peu quand on dit: « Sortez! »
Et qu'on va panser la pauvre poitrine.
Elle resterait s'il fallait rester:
Elle est femme à voir la plaie de son fils.
Ne lui faut-il pas entendre les cris,
Pendant qu'elle attend, les souliers dans l'eau?

Elle est près du lit comme un chien de garde,
On ne la voit plus ni manger, ni boire.
Florentin non plus ne sait plus manger:
Le beurre a jauni dans son petit pot.

Ses mains tourmentées[3] comme des racines
Etreignent[4] la main maigre de son fils.
Elle contemple[5] avec obstination[6]
Le visage blanc où la sueur ruisselle.
Elle voit le cou, tout tendu de cordes,
Où l'air, en passant, fait un bruit mouillé.
Elle voit tout ça de son œil ardent[7]
Sec et dur, comme la cassure d'un silex.
Elle regarde et ne se plaint jamais:
C'est sa façon, comme ça, d'être mère.
Il dit: « Voilà la toux qui prend mes forces. »
Elle répond: « Tu sais que je suis là! »
Il dit: « J'ai idée que je vas passer. »
Mais elle: « Non! Je ne veux pas, mon garçon! »

Il a résisté pendant vingt longs jours,
Et sa mère était à côté de lui,
Comme un vieux nageur qui va dans la mer
En soutenant sur l'eau son faible enfant.
Or, un matin, comme elle était bien lasse
De ses vingt nuits passées on ne sait où,
Elle a laissé aller un peu sa tête,
Elle a dormi un tout petit moment;
Et Florentin Prunier est mort bien vite
Et sans faire de bruit, pour ne pas la réveiller.

Georges DUHAMEL.
(Elégies).
Mercure de France, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Pays tonnant: les régions situées non loin du champ de bataille où l'on entend le canon tonner. — **2. Délire:** sous l'effet de la fièvre, le blessé parle sans savoir ce qu'il dit. — **3. Tourmentées:** tordues comme si on les avait torturées. — **4. Etreignent:** serrent fortement. — **5. Contemple:** regarde fixement. — **6. Obstination:** sans arrêt, avec entêtement. — **7. Œil ardent:** brillant comme une flamme.

B. Questions :

Enumérez les actions qui montrent l'amour de la mère pour son fils — Comprenez-vous pourquoi l'auteur compare la mère à un chien de garde ?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude d'ensemble :

Le poème doit être lu lentement, sur un ton simple et grave.

Afin de lire correctement, il faut bien voir, qu'à part les exceptions ci-dessous, les vers ont dix syllabes.

vers 4 :	Car/sa/mè/re/ne/veut/pas/qu'il/meure/	9	syllabes
vers 6 :	El/le'est/ve/nue/du/fond/de/la/viei/lle/pro/vince/	12	—
vers 11 :	El/le'em/por/te'un/pa/nier/a/vec/dou/ze/pommes/	11	—
vers 16 :	Et/res/tejus/qu'à/l'heu/re'ou/Flo/ren/tin/dé/lire/	12	—
vers 34 :	Sec/et/dur/com/me/la/cas/su/re/d'un/silex/		
vers 40 :	Mais/el/le/ : Non !/je/ne/veux/pas/, mon/gar/çon/		

(ne point s'arrêter après : elle ; prononcer très peu le e muet et faire porter la voix sur : Non !)

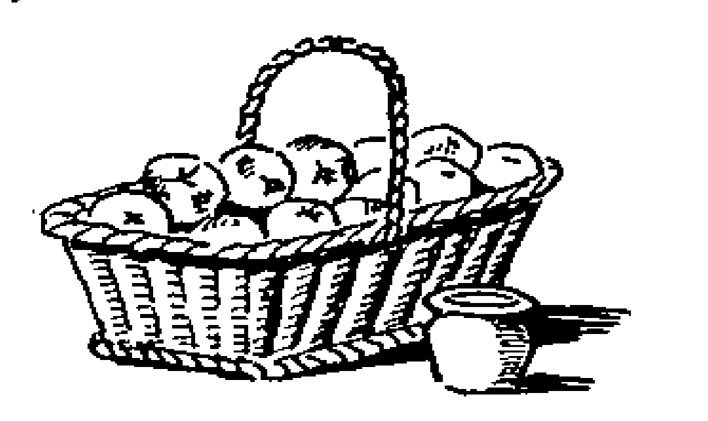
vers 50 :	Et/sans/fai/re/de/bruit/, pour/ne/pas/la/ré/vei/ller/	13	—

Exercice :

Relevez les mots dont les syllabes muettes doivent être prononcées (première strophe).

III. — LA REDACTION

Vous vous êtes sûrement trouvé une fois au chevet d'un parent malade. Etait-ce votre frère, votre sœur, votre grand-père, votre maman ? Essayez de vous souvenir.





26. — LE VENT

Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant Novembre[1],
Sur la bruyère infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre,
En souffles lourds battant les bourgs,
Voici le vent
Le vent sauvage de Novembre.

Aux puits des fermes,
Les seaux de fer et les poulies
Grincent,
Aux citernes des fermes
Les seaux et les poulies
Grincent et crient.

Le vent rafle, le long de l'eau,
Les feuilles mortes des bouleaux,

Le vent sauvage de Novembre;
Le vent mord dans les branches
Des nids d'oiseaux;
Le vent râpe du fer[2],
Et précipite l'avalanche[3],
Rageusement, du vieil hiver,
Rageusement, le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Dans les étables lamentables[4],
Les lucarnes rapiécées
Ballottent leurs loques falotes[5]
De vitres et de papier.
Le vent sauvage de Novembre!

Les vieux chaumes[6] à cropetons[7],
Autour de leurs clochers d'église,
Sont soulevés sur leurs bâtons;
Les vieux chaumes et leurs auvents[8]
Claquent au vent,
Au vent sauvage de Novembre.

Sur la bruyère infiniment,
Voici le vent hurlant,
Voici le vent cornant Novembre.

Emile VERHAEREN.
(La multiple splendeur)
Mercure de France.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Cornant Novembre : le vent est une sorte de personnage qui annonce novembre avec sa corne. — **2. Râpe du fer :** fait le bruit pénible à entendre d'une lime sur du fer. — **3. L'avalanche du vieil hiver :** à mesure que le vent souffle, l'hiver arrive comme une avalanche. — **4. Lamentables :** qui font pitié. — **5. Falotes :** ridicules et misérables. — **6. Chaumes :** toits de paille. — **7. A cropetons :** accroupis; les maisons sont basses. — **8. Auvents :** le toit déborde les murs et fait comme un auvent tout autour de la maison.

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Ensemble du texte :

En lisant ce poème, on doit faire entendre le bruit du vent : plaintes, coups sourds, bruits stridents ; on doit aussi reproduire le rythme haletant de la tempête.

Lire sur un ton de plainte lointaine : sur la bruyère longue infiniment (2 fois). — Brusquement : voici le vent (3 fois). — Faire porter la voix sur : démembre, souffles, lourds, battant, bourgs (bruits sourds). — Accentuer les sons stridents, les r notamments : fermes, fer, citernes, fermes, rafle, mortes, novembre, mort, etc. — Détacher comme une plainte monotone : rageusement. — Le vers : le vent sauvage de novembre, revient comme les rafales qui se succèdent. — Faire les liaisons suivantes : longu'infiniment, bruyèr'infiniment, déchir'et, bruyèr'infiniment. — Prononcer toutes les syllabes muettes des autres mots situés à l'intérieur des vers.

III. — LA REDACTION

Vous l'avez entendu aussi le vent de novembre : dans votre grenier, la nuit dans votre lit, en forêt...

Vous avez quelque chose à dire sur le vent de novembre... Essayez !





27. — LE BRACONNIER POSE DES COLLETS

Au soir brun, Raboliot sortit du fourré. Il y avait deux heures qu'il s'y cachait, épiant[1] les bruits épars[2] et le déclin de la lumière. Au mouvement qu'il fit en se levant, un écureuil, qui grignotait une faîne[3], assis sous l'abri de sa queue, le fruit serré dans ses deux petites mains, s'envola vers un pin et grimpa le long du fût, à toutes griffes, en poussant un grognement de porc.

Raboliot, à sa ceinture, assujettit le paquet de minces fils de laiton. Rien ne bougeait plus alentour. Il traînait par les bois une bruine incolore qui ruisselait au long des rameaux, et s'égouttait sur les feuilles mortes à petits heurts multipliés. Il s'approcha de la lisière jusqu'à découvrir au dehors, s'enfonçant large dans la bruine, la friche[4] de bruyère et d'ajoncs qui, par les champs, montait vers Buzidan. Toute la plaine était vide, à travers une poussière d'eau qui délavait[5] les formes proches, les silhouettes d'arbres isolés, et, brouillant les lointains, les dissolvait dans un gris uniforme, triste, où se mêlaient le ciel et la terre.

Raboliot replongea au bois, et tout de suite se mit à tendre.

Il marchait vite, et ses regards le précédaient. Sa main droite, tâtonnante, palpait sous le gilet le dur écheveau qui lui ceignait le ventre, arrachait un fil d'un coup sec. Il ne s'arrêtait pas pour le tordre, il pliait le genou au cours même de sa foulée, et, contre lui, faisant couler le fil, le lissait d'un geste appuyé, si vif que le métal sifflait dans le velours de la culotte. Marchant toujours, il nouait l' « œil » où jouerait la boucle : il ne regardait pas ce que faisaient ses doigts, assez savants pour travailler seuls; il regardait le sol encombré de broussailles, il déchiffrait sur le terrain, en hâte, un grimoire[6] chargé de sens. Des passées zigzaguaient, capricieuses, où les lapins boultinaient[7] la nuit; d'autres, s'étirant droit, révélaient les meusses[8] des lièvres; un pied de fauve marquait le talus d'un fossé; une plume vibrait, prisonnière d'une ronce; et partout, mêlés à l'humus végétal, des débris d'animaux, de menues charognes de rongeurs, des os frêles comme des arêtes de poissons, des crottes, des fientes[9] éparpillées, sollicitaient les yeux et la cervelle de Raboliot ...

... Et Raboliot, tandis qu'il pose, n'oublie pas de cintrer le collet qu'il abandonne, d'un coup de pouce appuyé et glissant comme une goutte d'huile qui lubrifie. Il n'oublie pas non plus de se garder : son attention l'environne et le couvre; elle recueille les frémissements du bois, explore, au trou d'une éclaircie, la plaine, brouillée de brume que le soir assombrit peu à peu ...

A sa ceinture, le lourd paquet avait fini par fondre brin à brin; quelques fils demeuraient encore, qu'il pouvait compter sans les voir, en les palpant : une dizaine, tout au plus ...

La route apparaissait, déserte, derrière une petite enclave labourée. Raboliot arracha les derniers fils ensemble, un peu tordus, un peu mêlés. Il s'était arrêté, à la fin de la besogne, pour les débrouiller et les nouer. Pourquoi perdre les fils qui restaient ? Quand on en a posé cent quarante, on peut bien en poser dix encore. Cent cinquante, ça ferait le compte plus rond.

Juste comme il disait cela, il sursauta avec violence, bondit

ainsi qu'un chevreuil surpris : devant son nez, à quatre pas, deux hommes s'étaient dressés dans le fossé de lisière, en même temps qu'une voix le heurtait :

— Halte-là, garçon, tu y es !

H. GENEVOIX.
(Raboliot)
Bernard Grasset, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Epiant: écoutant attentivement, cherchant à surprendre les bruits. **2. Epars:** répandus çà et là. — **3. Faîne** fruit du hêtre. — **4. Friche:** étendue de terrain non cultivé. — **5. Délavait:** la bruine enlevait aux formes des choses leur netteté: le mot délavé s'emploie habituellement à propos des couleurs qui perdent leur netteté quand elles sont étendues d'eau. — **6. Grimoire:** écriture illisible. — **7. Boultinaient:** terme de chasseur pour désigner les courses folles des lapins. — **8. Meusses:** passées des lièvres. — **9. Fientes:** excréments des animaux.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **déclin de la lumière, s'envola, assujettit, bruine, palpait, ceignait, foulée, charogne, sollicitaient, lubrifie.**

C. Questions :

En quelle saison se passe la scène? Qu'est-ce qui le prouve? Quelles sont les préoccupations de Raboliot? Quels sont les hommes qui se dressent dans le fossé?
Relevez quelques expressions qui montrent l'habileté de Raboliot.

II. — LA LECTURE

Ensemble du texte :

Suivre de très près la ponctuation (beaucoup de virgules). — Bien marquer la surprise finale en appuyant la voix sur: **juste, sursauta, bondit.** — Dire sur un rythme rapide: **devant son nez,** etc.

III. — LA REDACTION

Il traînait par les bois une bruine...
Ecrivez pour votre plaisir quelques phrases sur la pluie d'orage, ou bien sur les giboulées d'avril, ou bien...





28. — LES BÛCHERONS

Vint une semaine de froid sec qui rabattit les corbeaux au creux des collines et les pauvres oiselets aux alentours des granges. Des chardonnerets, des mésanges, des pinsons rentraient même dans le galetas ou venaient pépier contre les vitres des fenêtres. La pelure de neige poudreuse que la bise empêchait de revenir gardait trace des fines empreintes de musaraignes et de mulots; des pas plus profonds de lièvre se suivaient dans l'hort[1] jusque vers le carré de choux verts.

Sur les huit heures, Jean-Marie et son beau-père partaient dans les gorges au bois des Ramilles. Leurs pieds dans la laine et le bois ne sentaient pas le gel; le froid ne traversait pas le bourgeron[2] et le tricot, mais la pointe des oreilles devenait rouge puis violette. Le scie-tout sur une épaule, la hache cravatant la nuque, les deux hommes se hâtaient par les travers. Le souffle de leur respiration se mêlait au brouillard, à la fumée de la cigarette de Jean-Marie, de la pipe du Toine, et persistait un long moment après leur passage dans la clarté du jour.

Mais dès la lisière des sapins, il vient de la forêt une protection. Celui-ci, celui-là et cet autre : de jolies piles[3]. Il en faut trois de quinze mètres, un faîtier[4] et deux demi-pans[5], et douze de huit mètres pour les poutres de l'étable, sans compter tous ceux à faire débiter : une centaine de cordeaux de planches au moins pour les planchers et la toiture.

Vite au travail pour se réchauffer. A celui-ci. Avec la hache — un coup d'aplomb, un coup de biais et une écaille de bois jaillit — on dépatte les racines qui se gonflent avant de plonger. Ensuite, on taille dans la pile même une large saignée du côté où l'on veut qu'elle tombe. De l'œil, on suit d'avance dans l'air, entre deux rangées d'arbres, le chemin de l'arbre s'abattant. Longtemps ensuite, le scie-tout va et vient au cul[6] de la pile : fr, frr, fr, frr. De chaque côté, il crache sa goulée de son, douce sciure où le genou moule son creux. Les jambes, les cuisses gênent pour scier : il ne faudrait avoir que les reins et deux bras Le mouvement du scie-tout rythme la respiration; la poitrine des deux hommes gémit ...

— Ah! prenons souffle fait le vieux[7], le poing serré sur sa hanche.

Jean-Marie mesure alors les lents progrès du fil : « restent encore plus de deux travers de main, arrivons au plus large ». Les dents sont chaudes, il faut engager les coins. Sous les coups de la masse, les coins frottés de terre prennent, pénètrent, s'impriment du côté de la souche; un tressaillement parcourt la pile, s'absorbe dans la charpente, expire au bout des ramures. Enfin un dernier coup aux trois coins; cet énorme fracas, c'est la récompense.

L'arbre tombé, il faut l'ébrancher, le peler, le débiter en billes bien mesurées. Ça donne répit.

Lucien GACHON.

(Jean-Marie, homme de la terre)

Valois, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Hort: jardin ; penser à travaux horticoles. — **2. Bourgeron:** petite veste de toile que portent les ouvriers et aussi les soldats. — **3. Piles:** troncs. — **4. Faîtier:** poutre sur laquelle s'appuient les deux pans d'un toit. — **5. Demi-pans:** poutres situées entre les extrémités du toit et le faîtier. — **6. Au cul:** au bas. — **7. Le vieux:** Toine.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **la bise, persistait, débiter, biais, dépatte, saignée, tressaillement, expire, répit.**

C. Questions :

Pourquoi le froid sec rabat-il les corbeaux au creux des collines et les oiselets aux alentours des granges? Pourquoi les dents de la scie sont-elles chaudes? Pourquoi frotte-t-on les coins de terre?

II. — LA REDACTION

Et si l'on donnait la parole à l'arbre, que pourrait-il bien dire aux bûcherons ?





29. — TARTARIN SUR LES ALPES

Tartarin se trouve dans le grand Hôtel du Rigi-Kulm situé à 2.000 *mètres d'altitude sur le Mont Rigi, en Suisse.*

« Quès aco ?... Qui vive ?... », fit le Tarasconnais l'oreille tendue, les yeux écarquillés dans les ténèbres.

Des pas couraient par tout l'hôtel, avec des claquements de portes, des souffles haletants, des cris : « Dépêchez-vous!... » tandis qu'au dehors sonnaient comme des appels de trompe et que de brusques montées de flammes illuminaient vitres et rideaux...

Le feu!...

D'un bond il fut hors du lit, chaussé, vêtu, dégringolant l'escalier où le gaz brûlait encore et que descendait tout un essaim bruissant de « misses »[1] coiffées à la hâte, serrées dans des châles verts, des fichus de laine rouge, tout ce qui leur était tombé sous la main en se levant.

Tartarin, pour se réconforter[2] lui-même et rassurer ces demoiselles, criait en se précipitant et bousculant tout le

monde : « Du sang-froid! du sang-froid! » avec une voix de goéland, blanche, éperdue[3], une de ces voix comme on en a dans les rêves, à donner la chair de poule aux plus braves. Et comprenez-vous ces petites « misses » qui riaient en le regardant, semblaient le trouver très drôle. On n'a aucune notion du danger, à cet âge!

Heureusement, le vieux diplomate[4] venait derrière elles, très sommairement vêtu d'un pardessus que dépassaient des caleçons blancs et des bouts de cordonnets.

Enfin, voilà un homme!...

Tartarin courut à lui en agitant les bras : « Ah! Monsieur le baron, quel malheur !... Savez-vous quelque chose ?... Où est-ce ?... Comment a-t-il pris ?

« — Qui ? Quoi ?... » bégayait le baron ahuri[5], sans comprendre.

« — Mais, le feu... »

« — Quel feu ?... »

Le pauvre homme avait une mine si extraordinairement déprimée et stupide que Tartarin l'abandonna et s'élança dehors brusquement pour « organiser les secours !... »

« Des secours ! » répétait le baron et ,après lui, cinq ou six garçons de salle qui dormaient debout dans l'antichambre et se regardèrent absolument égarés... « Des secours !... »

Au premier pas dehors, Tartarin s'aperçut de son erreur. Pas le moindre incendie. Un froid de loup, la nuit profonde à peine éclaircie des torches de résine qu'on agitait çà et là et qui faisaient sur la neige de grandes traces sanglantes.

Au bas du perron, un joueur de cor des Alpes mugissait sa plainte modulée, un monotone ranz[6] des vaches à trois notes avec lequel il est d'usage, au Rigi-Kulm, de réveiller les adorateurs du soleil et de leur annoncer la prochaine apparition de l'astre.

Alphonse DAUDET.
(Tartarin sur les Alpes)
Flammarion, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. « Misses »: jeunes anglaises; miss signifie mademoiselle en anglais. — **2. Se réconforter:** se donner du courage, de la force. — **3. Eperdue:** troublée par une grande émotion. — **4. Diplomate:** haut fonctionnaire qui s'occupe des relations entre les Etats. — **5. Air ahuri:** air stupéfait de celui qui perd la tête. — **6. Ranz:** air populaire chanté par les bergers des Alpes.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **yeux écarquillés, souffles haletants, essaim, mine stupide, se regardèrent égarés.**

C. Questions :

Qu'est-ce qui a pu faire croire à Tartarin que le feu était à la maison? Relevez les expressions qui montrent l'étonnement des autres personnages. — Pourquoi Tartarin vous fait-il rire?

II. — LA LECTURE

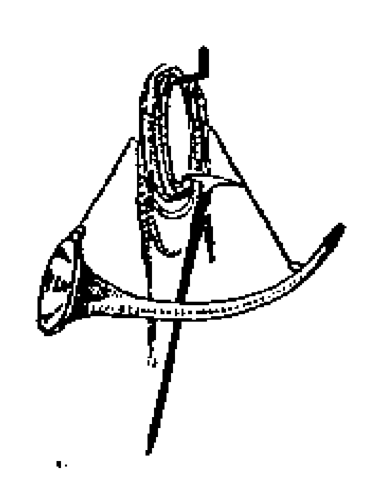
Ensemble du texte :

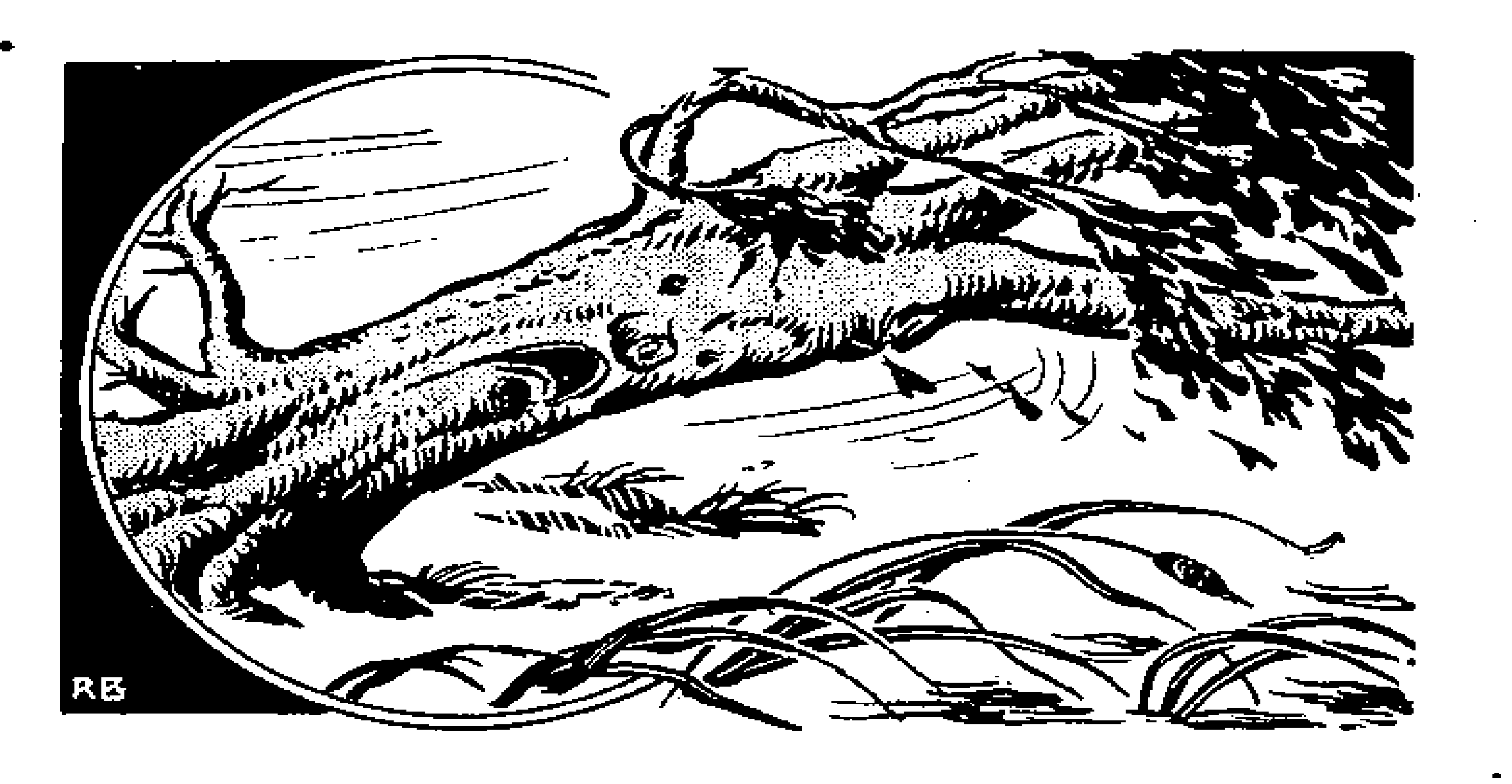
Dire sur un ton de grande surprise: **quès aco, qui vive?** — Puis, comme à part, sur un rythme rapide: **« des pas,** etc... **rideaux ».** — Comme si on comprenait tout à coup: **le feu!** — Faire sentir la rapidité des actions qui se succèdent et appuyer la voix sur les verbes: **« d'un bond,** etc... **à cet âge. »** — Questions précipitées: **Ah! monsieur le baron,** etc. — Avec l'air de quelqu'un qui s'éveille et ne comprend rien à ce qui se passe et à ce qu'on lui dit: **qui? quoi? quel feu? Des secours!** — Laisser traîner la voix sur la dernière syllabe du mot: **secours.**

Lire très lentement le dernier paragraphe.

III. — LA REDACTION

Si vous avez été le témoin d'une scène amusante, racontez-la. Sinon, donnez-vous le plaisir d'en inventer une pour vos camarades.





30. — LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le chêne un jour dit au roseau:
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête,
Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave[1] l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon[2], tout me semble zéphyr[3].
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir:
Je vous défendrais de l'orage;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent[4].
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables

Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin.» Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants[6]
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie,
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LA FONTAINE.

(Fables).

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Brave: tient tête à... — **2. Aquilon:** fort vent du nord. — **3. Zéphir:** vent doux et agréable. — **4. Royaumes du vent:** espaces plats et découverts que sont les étangs et marécages. — **5. Compassion:** pitié. — **6. Le plus terrible des enfants...:** le vent du nord le plus terrible.

B. Questions :

Quel sentiment le chêne éprouve-t-il à l'égard du roseau? Pourquoi prend-il ce ton protecteur? Que nous enseigne le dénouement?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Ensemble du texte :

1° Ton général. — Paroles du chêne : ton protecteur d'un puissant personnage qui étale ses mérites et plaint les faibles pour mieux se vanter. — Paroles du roseau: ton simple et malicieux d'un homme qui voit clair et ne s'en laisse pas conter.

2° Quelques conseils: Dire le premier vers très simplement. — Détacher: **un roitelet.** — Appuyer sur: **pesant fardeau.** — Enfler la voix en lisant les vers 7, 8, 9. — Mettre en relief: **aquilon, zéphyr.** — Insister sur: **Je plie et ne romps pas.** — Dire d'une seule traite les vers 25, 26, 27 en faisant porter la voix sur: **furie, terrible.** — Sur un rythme rapide: les vers 28 et 29. — Appuyer très fortement sur: **déracine, celui.** — Avec gravité: les deux derniers vers.

III. — LA REDACTION

C'est bien le chêne qui est abattu, non le roseau...
Que vous enseigne ce dénouement imprévu ?



31. — LE PÂTRE

A l'heure du lever, chaque matin, Pierre regarde vite s'il n'y a pas de neige dehors, mais toujours il est déçu. La neige, il voudrait la voir abondamment tomber, afin qu'on n'osât plus l'envoyer aux champs : il s'y ennuie trop !

On l'emploie aux étables d'abord. C'est lui qui fait la toilette des bœufs : muni d'un seau d'eau, il enlève les taches de fumier qui souillent leur blancheur, peigne les grosses touffes de crin de leurs queues; après quoi il prépare la ration de betteraves, grimpe au fenil pour jeter le foin nécessaire aux deux pansages[1] de la journée, apporte enfin, du grand pailler[2] de la cour, les bottes qu'il faut pour la litière.

Mais après le déjeuner de neuf heures, on l'envoie garder les cochons dans une jachère[3] lointaine, et cette longue séance l'effraie par avance. Il a beau se bien couvrir, battre la semelle, sautiller, gambader : le froid l'étreint, l'ennui le gagne.

Il parcourt dix fois de suite un trajet déterminé; se recroqueville derrière la bouchure[4] à l'abri du vent froid, taillade une branche, joue avec le chien, chantonne, puis compte jusqu'à cent, jusqu'à mille. Ah! ces minutes si longues à tuer... Parfois il s'intéresse aux cultures environnantes uniformisées par l'action du gel; il s'entête à regarder la haute flèche grise

du clocher qui émerge par delà la vallée d'entre les grands arbres noirs. En sa caboche naïve, il roule aussi mille pensées diverses : petites choses de sa vie présente, rêves d'avenir qui l'enchantent. Oh! vienne vite l'heureuse époque où il sera grand et fort, où il pourra travailler avec les hommes, gagner davantage, ne plus garder les cochons...

Voici enfin l'Angélus[5] de midi : les vibrations sonores de l'airain[6] s'envolant du vieux clocher viennent tinter joyeusement aux oreilles de l'enfant.

Midi indique qu'une bonne moitié de la séance est faite...

Mais deux grandes heures à demeurer encore... Et les cochons qui, eux aussi, s'ennuient, voudraient partir, la gelée ne leur permettant pas de fouiller du groin pour un régal de lombrics[7]. Surtout une mère aux mamelles gonflées lui donne du fil à retordre, dans son impatience à rejoindre ses huit porcelets blancs et roses gîtés sur une litière choisie.

Peuh! il n'a pas de montre après tout, il partira bientôt. Non, pas encore, quand un autre très long moment sera passé. Et, ma foi! s'il arrive avant l'heure et qu'on lui fasse des observations, il répondra, l'air étonné :

« Dame je croyais qu'il était plus tard; il y a si longtemps que midi est sonné !... »

On ne le renverra toujours pas, et demain... demain, ma foi, il y aura peut-être de la neige !

Emile GUILLAUMIN.
(Tableaux champêtres)
Crépin-Leblond, éditeur.

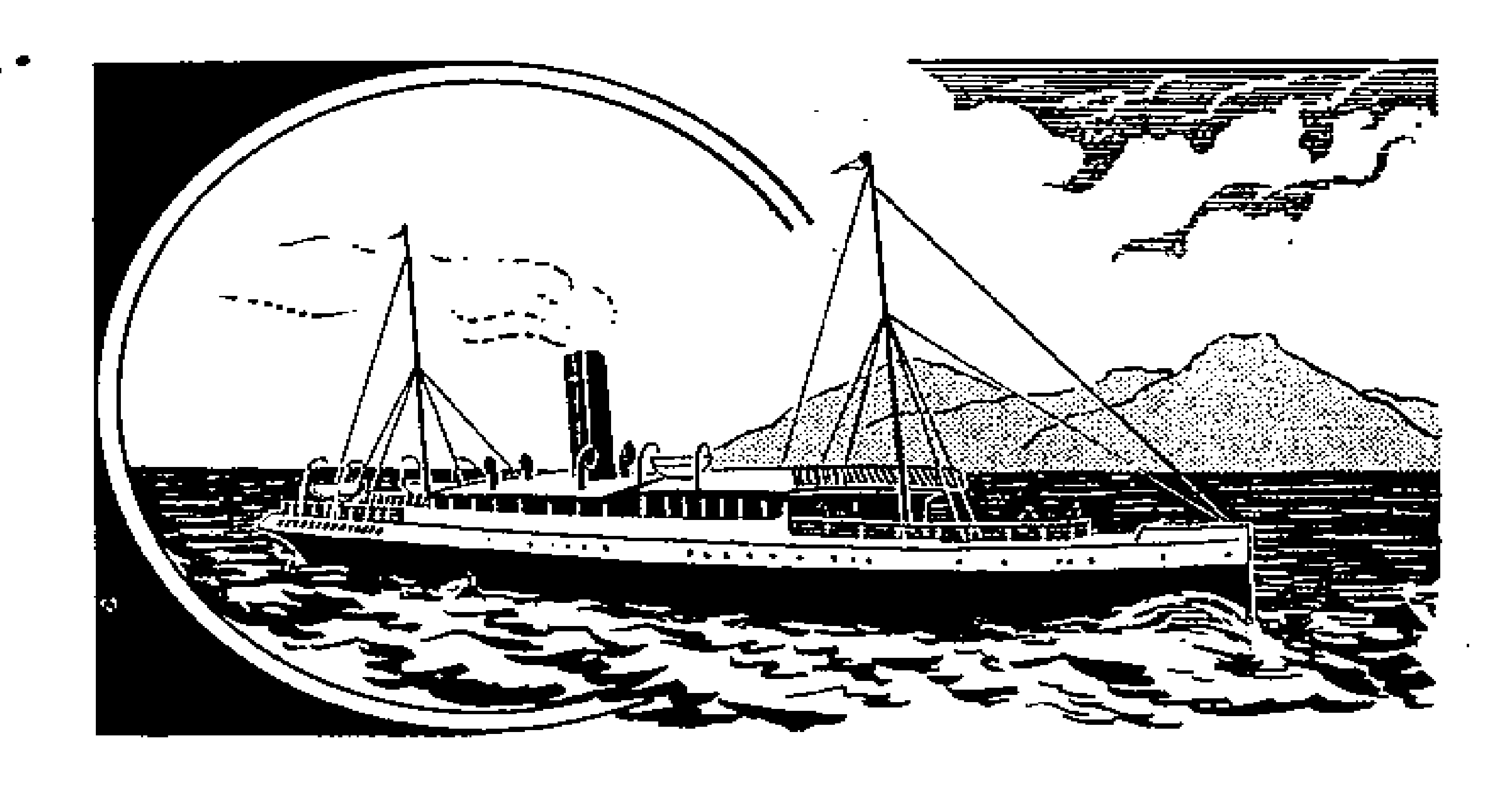
LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Pansages: repas des bêtes. — **2. Pailler:** meule de paille. — **3. Jachère:** terre non cultivée. — **4. Bouchure:** haie. — **5. Angélus:** sonnerie de cloches qui indique l'heure d'une prière; angélus du matin, angélus de midi, angélus du soir. — **6. Airain:** la cloche est en airain, sorte de métal formé par alliage à base de cuivre. — **7. Lombrics:** vers de terre.

B. Questions :

Remplacer les mots suivants par des expressions de même sens : **souillent, se recroqueville, gîtés.** — Relevez les détails qui montrent que le petit pâtre s'ennuie.



32. — SUR UN CARGO[1]

AU LARGE DES CANARIES AU MOIS DE MAI

Trois cents milles[2] au large du cap Bojador. Le capitaine fait venir la route[3] de quelques degrés sur la droite. Il redoute de nuit les abords du cap Barbas, côte plate, dont les brisants[4] ne se voient pas de jour à plus de deux milles, cap sans feu[5], célèbre par ses épaves[6], parmi lesquelles le *Jean-Bart*.

Nous avons passé les Canaries hier, au milieu de la journée. Le temps était blanc et sans vue. Gran Canaria s'est signalée de loin, dès le milieu de la matinée, par les deux bosses rocheuses qui abritent Las Palmas des vents du nord. Nous avons longé la côte est de l'île à quelques milles de distance. J'ai facilement tenu la petite ville au bout de ma jumelle. Elle s'étend toute en longueur, sur les pentes jaunâtres et pelées qui bordent la mer. Une église à deux clochers fait une gigantesque tache noire au milieu des toits rouges et des façades éblouissantes.

L'île a bien la mine de ce qu'elle est, le sommet émergé d'une montagne lourde et ronde, qui s'élève d'un effort à quatorze cents mètres d'altitude. Déboisée, ravinée, elle n'offre de loin que plaques jaunes, coulées de sable, villages blancs disséminés dans une sorte de désolation étincelante.

Ténériffe, que nous laissons à cinquante milles à l'ouest, derrière Canaria, ne nous a même pas montré la pointe neigeuse de son pic. J'avais grande curiosité de le voir. Peut-être serai-je plus heureux au retour. Les marins racontent que les plus habitués éprouvent chaque fois la même surprise; ils cherchent toujours Ténériffe trop bas.

Ses neiges brillent depuis longtemps au-dessus des nuages que personne n'a encore eu idée de lever les yeux si haut ...

Même aventure autrefois sur le lac de Thoune. Nous cherchions la Jungfrau sans la trouver, dans les interstices des nuages, quand une exclamation d'enfant nous a fait regarder en l'air : « Oh, ces petits bouts de papier blanc collés dans le ciel ! » ...

Le temps a changé depuis le passage des Canaries. Chaleur plus sensible; mais elle reste bien au-dessous de ce qu'on peut éprouver en France, l'été. Les oiseaux étaient aussi rares que les navires; ils ont reparu. Le bateau est entouré de dadins, qu'on appelle aussi des fous, palmipèdes de la taille des goélands, dont le plumage est fauve en dessus, blanc bordé de gris en dessous ...

J'ai aperçu une sorte de poisson mécanique en zinc bleu, ayant dimensions, formes, couleur du maquereau; il a jailli des eaux et fait un bond rectiligne d'une cinquantaine de mètres, appuyé sur deux paires d'ailes vibrantes et brillantes, qui m'ont rappelé celles des libellules. Le second affirme avoir vu, du haut de la mâture d'un voilier, un poisson volant s'enlever pour échapper à une daurade, la daurade suivre l'ombre du vol au ras de l'eau et engloutir sa proie au moment où celle-ci replongeait.

Je me suis retourné trop tard, ce matin, sur une exclamation

des mécaniciens avec qui je causais, pour voir le saut d'un énorme souffleur⁹ qui a fait, en retombant, jaillir l'écume comme un obus.

Jean-Richard Bloch.
(Sur un cargo)
N. R. F., éditeurs.

LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Cargo: vaisseau qui transporte des marchandises. — **2. Mille:** mesure de longueur utilisée par les marins (1850 m.). — **3. Fait venir la route de quelques degrés:** détourne légèrement le vaisseau de sa direction primitive. — **4. Brisants** : rochers à fleur d'eau, écueils très dangereux pour les navires. — **5. Cap sans feu** : sans phare pour signaler les navires. — **6. Epaves:** débris des navires naufragés. — **7. Disséminés dans une sorte de désolation étincelante:** les villages apparaissent, çà et là, dans un paysage désolé (qui semble dévasté) et étincelant (lumière crue sur les sables). — **8. Lac de Thoune:** dans le canton de Berne, en Suisse; 18 km. de long. — **9. Souffleur:** gros poisson ressemblant à un dauphin.

B. Questions :

Sauriez-vous dire pourquoi on ne peut pas croire que le volcan soit si élevé, pourquoi on cherche son sommet trop bas? Que veut dire l'auteur lorsqu'il parle d'un poisson mécanique en zinc bleu?

Cherchez sur la carte de l'Afrique le cap Bojador, puis les îles Canaries (l'une de ces îles, celle de Ténériffe est célèbre par son volcan de 3.700 m. d'altitude; dans la grande Canarie, se trouve la ville de Las Palmas).





33. — MERLIN

OU LE VILAIN[1] QUI DEVIENT RICHE ET PUIS PAUVRE

I

Jadis vivaient deux paysans qui gagnaient leur vie à vendre du bois. Ils étaient très pauvres... Chacun d'eux avait un âne et on leur permettait d'aller couper des branches dans un bois. Tous les jours, ils chargeaient leur âne, mais ils ne gagnaient guère qu'un denier[2].

Chacun d'eux avait une maisonnette, et ils étaient mariés tous deux. L'un avait un fils et une fille; il avait donc plus de besoin que l'autre, qui n'avait point d'enfants. Les deux âniers allaient toujours ensemble au bois et ensemble s'en retournaient comme de bons voisins.

Ils menèrent longtemps cette vie ; un jour, ils allèrent au bois pour travailler, mais il tombait ce matin-là tant de neige, et il gelait si fort qu'il était difficile de faire quoi que ce fût. L'un d'eux, cependant, se mit tout de suite au travail et coupa sa charge de bois. L'autre, celui qui avait des enfants, ne put tenir sa serpe, tant le froid lui faisait mal. Le premier, ayant

fini de charger s'en retourna. L'autre essaya de couper du bois, mais en vain. Alors, tout gémissant, il se mit à dire : « Hélas ! que vais-je devenir ? Je ne peux jamais jouir d'un seul jour de paix ! C'est pourquoi je prie Dieu de faire que ma mort soit proche !... Pauvre vilain, triste vilain que je suis !... Il va me falloir jeûner[3] aujourd'hui, et toute ma maison avec moi. Mes enfants, ma femme le savent bien quand je n'ai rien pu gagner; ils n'ont ces jours-là rien à manger... Mes enfants me tendent les mains, ils pleurent. Et leur mère arrive de son côté : elle m'attaque, m'injurie et me regarde de travers... Et c'est moi, malheureux, qui suis le coupable : je reste devant eux comme un coq mouillé, tête basse et tout ahuri[4], ou comme un chien battu. C'est pourquoi, je demande à Dieu la mort, car cette souffrance me déchire. »

Tandis qu'il se lamentait, et battait sa poitrine à deux mains, il entendit près de lui une voix qui disait : « Qui es-tu ? »

— Je suis un pauvre vieil homme, las et désolé, qui naquit loin de tout bien, un malheureux comme il n'y en a pas, le plus misérable de tous... Que Dieu me conduise à ma fin !... Mais, qui êtes-vous donc, beau sire ?

— Je suis Merlin, un enchanteur[5]. J'ai eu pitié de toi, et je te rendrai riche pour toujours si tu veux servir les pauvres de tout ton cœur. Je vais te donner tant d'or et tant d'argent que tu ne manqueras jamais de rien... Tu connais la pauvreté. Elle t'a causé assez de douleur et de honte. Promets donc que, si tu es comblé de biens[6], tu aimeras les pauvres... Le malade qui devient sain sait bien ce qu'il faut aux malades.

— Messire Merlin, sachez-le bien, si je recevais de grands biens, je n'oublierais ni Dieu, ni les pauvres et je ferais tout le bien que je pourrais.

— Vraiment ?

— Oui Messire, je vous le dis bien loyalement[7], et vous le promets en vérité.

— Je reçois ta promesse. Je verrai bien comme tu la tiendras car je vais te tirer de la misère. Va au bout de ton courtil[8].

Sous le tronc d'un sureau, tu trouveras un grand trésor. Creuse à gauche de l'arbre, et tu verras quantité d'or et d'argent, que tu utiliseras à ton gré. Va-t'en, et reviens ici dans un an pour me rendre compte de ce que tu auras fait de cet argent. Garde-toi de l'oublier.

La voix se tut. Le vilain, joyeux, quitta la forêt, ramenant son âne sans l'avoir chargé.

(Fabliaux et contes choisis du Moyen Age)
Hatier, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Vilain: nom donné aux paysans au temps des seigneurs. — **2. Denier:** ancienne monnaie française de peu de valeur, douzième partie d'un sou. — **3. Jeûner:** se priver de nourriture ou en être privé. — **4. Ahuri:** étourdi par ce vacarme. — **5. Enchanteur:** personnage ayant le même pouvoir que les fées. — **6. Comblé de biens:** qui a toutes les richesses qu'il peut désirer. — **7. Loyalement:** franchement, comme quelqu'un qui tient parole. — **8. Courtil:** petit jardin situé à côté de la maison.

B. Questions :

Pourquoi le vilain souhaite-t-il la mort? Quelle promesse l'enchanteur exige-t-il du vilain? Pourquoi lui demande-t-il de faire cette promesse?

II. — LA LECTURE

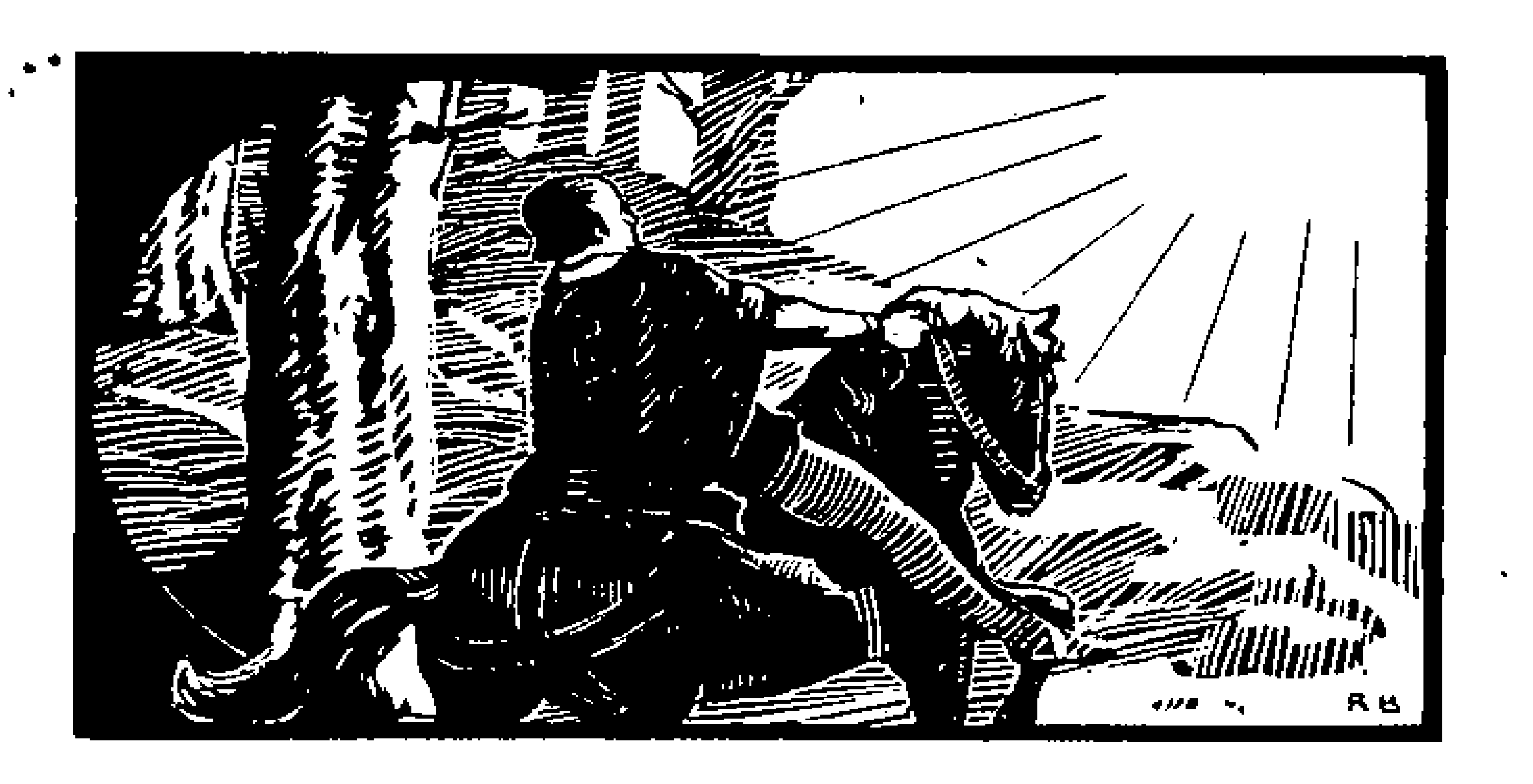
Ensemble du texte :

Bien marquer le contraste entre les lamentations, les pleurs du vilain et l'assurance tranquille de l'enchanteur.

Le vilain donne sa promesse sans hésitation, sur un ton décidé, comme s'il disait : je le jure. — Appuyer sur : **ni, ni, tout, promets.**

III. — LA REDACTION

Celui qui a été pauvre devrait-il mieux comprendre les pauvres ? Les comprend-il toujours mieux en réalité ? Pourquoi ?



34. — MERLIN (suite)

II

En le voyant revenir sans bois, sa femme ne put se tenir de crier : « Gueux[1] ! Fainéant! que mangeront aujourd'hui les enfants ? »

Lui se mit à sourire et dit : « Ma femme, laissez-moi la paix, vous ferez bien. Quand le moment sera venu, Dieu me conseillera.

— Vous conseillera ? Comment donc ? Je veux le savoir tout de suite. Avez-vous trouvé quelque bourse ou rêvé de trésor ? Je n'ai aujourd'hui ni bu, ni mangé, et mes enfants non plus, ce qui me peine plus encore... Que voulez-vous donc dire ? Je veux le savoir. »

A force de le tracasser, elle obtint qu'il lui racontât ce que la voix lui avait promis. Aussitôt, ils s'armèrent d'un pic, coururent à l'endroit marqué, et creusèrent si bien qu'ils trouvèrent le trésor.

Ils ne changèrent que peu à peu leur manière de vivre, de peur de faire jaser[2] les gens. Le vilain allait tout d'abord deux

fois par mois chercher du bois ; puis il n'y alla plus du tout. Il vécut à l'aise et en paix, se disant qu'il avait souffert assez de misère dans sa vie. Il acheta des terres et des maisons; la considération[3] de tous l'entoura. Tant qu'il avait été pauvre, il n'avait eu ni amis, ni parents. Une fois riche, il en eut beaucoup, qu'il ne se connaissait pas auparavant.

Au bout de l'année, il alla au bois; il appela la voix du buisson. La voix répondit :

« Que veux-tu ? N'as-tu pas ce qu'il te faut ? De quoi te plains-tu ?

— Sire Merlin, dit-il, je suis riche en vérité, mais je vous prie, mon cher ami, de vous mettre en peine pour m'accorder une faveur : je voudrais être prévôt[4] de ma ville.

— C'est bien, tu le seras d'ici quarante jours, je te le promets. Va-t'en donc. Mais n'oublie pas de revenir dans un an me conter tes affaires; et surtout n'oublie pas de te conduire charitablement...

L'autre s'en revint joyeux à son hôtel. La promesse de la voix se réalisa : il fut prévôt au terme fixé. Mais il ne fut pas meilleur pour cela. Il se mit au service des riches. Venu de bas, plus il s'élevait, plus il devenait arrogant et dur, méchant et plein de colère... Il se mit à mépriser comme un vil chien le pauvre homme qui avait été son compagnon, et à le haïr, parce que sa rencontre lui rappelait sa pauvreté passée...

Une nuit vint où il dit à sa femme : « Il me faudra aller demain parler à la voix du buisson. Bien volontiers je n'irais point, car je n'ai plus que faire d'elle... »

— Sire, dit-elle, allez-y pourtant. Dites-lui : « Sire, je n'ai « plus besoin de vous; cela m'ennuie de venir si souvent. » Vous serez débarrassé de Merlin de cette façon-là et vous ne le craindrez plus.

Le lendemain, le vilain revêtit ses beaux habits et, à cheval, s'en alla vers le bois. Arrivé près du buisson, il se hâta d'appeler la voix :

« Hé, Merlot ! Où donc es-tu ? Voici bien longtemps que je

t'attends. Viens vite, je te dirai ce que je veux, et je m'en irai après. »

La voix lui répondit d'en haut : « Je suis dans cet arbre et peu s'en faut que ton cheval ne m'ait écrasé. Dis-moi ce que tu viens chercher.

— Je suis venu prendre congé de toi. Je ne veux plus prendre la peine de tant aller et venir : cela m'ennuie, ce n'est pas mon affaire de prier et réclamer. Je ne te demande plus rien. Adieu donc !...

— Vilain, vilain, cela ne te pesait pas de venir ici chaque jour, avec ton âne, chercher les bûches dont la vente soutenait ta pauvre vie... Puis, tu es venu une fois l'an pour obtenir ce que tu voulais. J'ai bien mal placé mes services ! Tu es devenu fier et arrogant[5]... Quand tu m'as parlé pour la première fois, tu m'as appelé monseigneur Merlin, en simple brave homme que tu étais, puis sire Merlin, et puis Merlot !... Dieu t'avait prêté de grandes richesses et tu n'as pas su t'en servir avec bonté, tu as été avide[6] du bien d'autrui. Tel un chien qui se nourrit de charogne, et, rassasié, se couche dessus parce qu'il ne peut plus en manger, et ne veut pas en donner aux autres, tu n'as pas voulu dépenser ton argent, ni l'employer à bien faire. Vilain, vilain ânier, tu vas retourner à ton premier métier... Tu ne posséderas pas plus qu'au temps où tu gémissais de ta pauvreté... »

Le vilain, qui ne craignait rien de tout cela, quitta la forêt et ne tint pas plus compte des paroles de Merlin que d'une coquille de noix. Il ne fit qu'en plaisanter, et continua de vivre à son gré...

Bientôt sa fille mourut. Son fils la suivit peu après. Il en eut grand chagrin, mais il n'eut pas l'idée de s'amender. A la fin, on raconta au Seigneur que le vilain, méchant et avare, possédait beaucoup d'or et d'argent. Il le fit venir, et lui demanda une partie de son bien. Le vilain répondit qu'il n'avait rien. Alors,

le seigneur se fâcha... Il lui prit tout ce qu'il avait, si bien qu'il ne lui resta même plus de quoi manger.

... Il dut s'en retourner au bois chaque jour... Et il usa sa vie dans la peine, puni de son fol orgueil.

(Fabliaux et contes chosis du Moyen Age)
Hatier, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Gueux: sans le sou. — **2. Jaser:** causer avec une intention malveillante, médire. — **3. Considération:** estime. — **4. Prévôt:** magistrat municipal, sorte de maire. — 5. **Arrogant:** orgueilleux et méprisant. — **6. Avide:** tu as désiré avec ardeur.

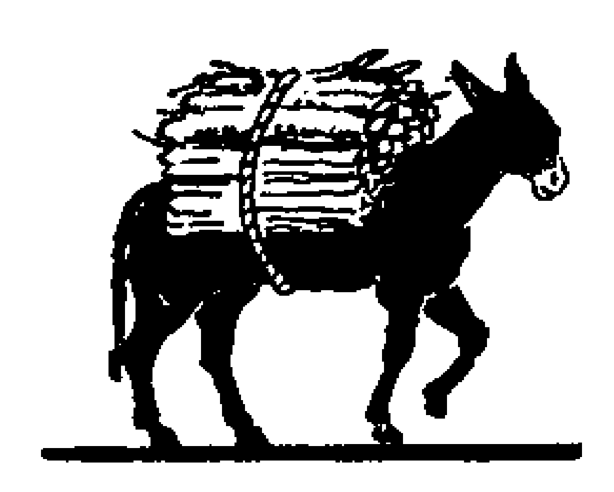
B. Questions :

Pourquoi le vilain eut-il beaucoup d'amis quand il fut devenu riche? Ces amis-là sont-ils de véritables amis? Pourquoi le vilain décide-t-il d'aller dire adieu à Merlin? Qu'est-ce qui a rendu le vilain fier et arrogant? Que nous enseigne ce conte?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant: **Vilain, vilain... sa pauvreté...** »

Enfler la voix: **vilain! vilain!** — Appuyer la voix sur: **avec ton âne, ta pauvre vie.** — Sur un ton détaché: **puis tu es venu, un fois l'an pour obtenir ce que tu voulais.** — Brusquement et avec mépris: **J'ai bien mal placé mes services.** — Appuyer sur: **fier, arrogant.** — Simplement: **quand tu...** etc., **tu étais.** — Avec ironie: **puis sire Merlin.** — Avec sévérité: **et puis Merlot!** — Sur un ton de reproche: **tu n'as pas su, tu as été avide.** — Faire porter la voix sur: **chien, charogne, rassasié.** — Enfler la voix: **vilain, vilain ânier.**





35. — MAMAN !

Maman, tu es toute petite, tu portes un bonnet blanc, un corsage noir et un tablier bleu. Tu marches dans notre maison, tu ranges le ménage, tu fais la cuisine et tu es maman. Tu te lèves le matin pour balayer, et puis tu prépares la soupe, et puis tu viens m'éveiller. J'entends tes pas sur les marches de l'escalier. C'est le jour qui arrive avec l'école, et je ne suis pas bien content. Mais tu ouvres la porte, c'est maman qui vient avec du courage et de la bonté. Tu m'embrasses, et je passe les bras autour de ton cou et je t'embrasse ... Tu es une bonne divinité qui chasse la paresse. Tu entr'ouvres la fenêtre, et l'air et le soleil c'est toi, et tu es encore le matin et le travail ...

Maman, j'ai douze ans et je commence à te comprendre. Je te distingue des autres mères comme je distingue ma maison des autres maisons ... Maman, tu es travailleuse. Le travail de mon père est celui qui nous donne la vie, et ton travail consiste à l'ordonner. Le bruit de ta besogne est le bruit du temps qui passe chaque jour avec des repas, du travail et du repos. Tu veux que rien ne manque, et tout ton corps, et tes mains et

tes yeux et tes jambes s'occupent à ce soin et je sens que tu en as fait les serviteurs de notre vie et les ordonnateurs[1] de notre joie. Il y a la vaisselle, il y a le ménage, il y a la cuisine. Il y a le puits plein d'eau que tu puises, il y a le balai et la lessive. Il y a les commissions chez l'épicier, chez le boucher et chez tous les marchands. Il y a le raccommodage et la confection. Ce sont des travaux simples qui s'étendent devant ta vie et que tu accomplis sans cesse. Après chacun d'eux tu regardes le suivant et tu pars où il te conduit, docile et calme ... Tu n'as jamais les mains vides.

Et je te vois, maman. Je te vois avec ton front de bonne femme qui renferme quelques idées, avec tes yeux de ménagère qui ne regardent pas plus loin que la maison, et avec tes lèvres de mère, mobiles et douces. Je te vois avec tes joues tendres où mes baisers s'enfoncent. Je vois tes mains un peu rugueuses que la vie a frottées avec tous ses travaux. Et ton bonnet entoure ton visage ... Le soir, tu te fais un peu plus belle, et tu prends un bonnet gaufré[2]. Je préfère celui qui est orné d'un ruban de velours noir. Tu es assise, tu es bien propre, tu fais partie de la chambre, et comme elle, on dirait que tu reluis. C'est comme cela que je t'aime ...

Maman, lorsque tu es assise à la fenêtre, tu couds et tu penses. Je sais bien à quoi tu penses ... Tu penses à la chemise que tu couds, à un gilet, à un pantalon ou à la soupe du soir. Tu te dis : « Il va falloir, à cinq heures, que je coupe mon oseille pour faire de la soupe à l'oseille. » Tu écoutes mon père qui fait des sabots et tu causes parce que causer fait du bien ... Tu penses à hier, à aujourd'hui, à demain ...

Mais surtout tu penses à moi.

Ch.-L. PHILIPPE.

(La mère et l'enfant)

N. R. F., éditeurs.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles.

1. Les ordonnateurs : ceux qui provoquent, règlent. — **2. Bonnet gaufré** : avec des plis rigides.

B. Question :

Que veut dire l'enfant quand il s'exprime ainsi : **« et tu es maman »; « tu es une bonne divinité ».** — Que signifie cette phrase : **« ce sont des travaux qui s'étendent devant la vie ? »** — Quelles sont les qualités de cette maman ?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Il faut lire ce texte avec une grande simplicité et sur un ton enfantin et grave à la fois.

Etude du passage suivant : **Maman, tu... Je t'embrasse.**

Dire avec attendrissement : **tu es toute petite.** — Lire ainsi : **Tu port' un bonnet.** — Brusquement et comme s'il n'y avait rien d'autre à dire : **et tu es maman!** — Sur un ton câlin : **et puis tu viens m'éveiller.** — Sur un ton à la fois grognon et souriant : **et je ne suis pas bien content.** — Brusquement et avec une subite joie : **mais tu ouvres la porte.** — Faire porter la voix sur : **c'est maman, tu m'embrasses, je t'embrasse.**

III. — LA REDACTION

Maman, lorsque tu es à la fenêtre, tu couds et tu penses. Je sais bien à quoi tu penses... Tu penses...

Continuez vous-même.





36. — ASSIÉGÉ PAR LES LOUPS

La scène se passe dans une région déserte et glacée de l'Amérique du Nord. Cédant à la fatigue, Henry s'est endormi auprès de ses deux chiens et de son feu. Brusquement, il s'éveille.

Les loups hurlants étaient sur lui. Déjà l'un d'eux avait refermé les crocs sur son bras. D'un mouvement instinctif, Henry sauta dans le feu et le loup lâcha prise, non sans laisser dans la chair une large déchirure.

Alors commença une bataille de flammes. Ses épaisses mitaines protégeant ses mains, Henry ramassait les charbons ardents à pleines poignées, et les jetait en l'air, dans toutes les directions. Le campement n'était qu'un volcan en éruption. Henry sentait son visage se tuméfier[1], ses sourcils et ses cils grillaient, et la chaleur qu'il éprouvait aux pieds devenait intolérable. Un brandon[2] dans chaque main, il se risqua à faire quelques pas en avant. Les loups avaient reculé. Il lança ses deux brandons, puis frotta de neige ses mitaines carbonisées, et dans la neige il trépigna pour se refroidir les pieds. Des deux chiens, il ne restait plus de trace...

« Vous ne m'avez pas encore ! » cria-t-il d'une voix sauvage, aux bêtes affamées, qui lui répondirent, comme si elles avaient compris ce qu'il disait, par une agitation générale et des grognements répétés.

Mettant à exécution un nouveau plan de défense, il forma un cercle avec une série de fagots, alignés à la file et qu'il alluma. Puis il s'installa au centre de ce rempart de feu, couché sur son matelas, afin de se préserver de l'humidité glaciale et de la neige fondante, que liquéfiait sur le sol la chaleur du brasier, et demeura immobile. Les loups, ne le voyant plus, vinrent s'assurer, à travers le rideau de flammes, que leur proie était toujours là. Rassurés, ils reprirent leur attente patiente, se chauffant au feu bienfaisant, en s'étirant les membres et en clignotant béatement[3] des yeux. La louve s'assit sur son derrière, pointa son nez vers une étoile et commença un long hurlement. Un à un, les autres loups l'imitèrent, et la troupe entière, assise sur son derrière, le nez pointé vers le ciel, hurla à la faim.

L'aube vint et le jour. La flamme brûlait plus bas. La provision de bois était épuisée, et il allait la renouveler. Henry tenta de franchir le cercle ardent[4] qui le protégeait, mais les loups surgirent aussitôt devant lui. Il leur lança, pour les écarter, quelques brandons, qu'ils se contentèrent d'éviter, sans être aucunement effrayés. Il dut renoncer au combat.

L'homme, vacillant[5], s'assit sur son matelas et ses couvertures. Il laissa tomber sa poitrine sur ses genoux, comme si son corps eût été cassé en deux. Sa tête pendait vers le sol. C'était l'abandon de la lutte. De temps à autre, il relevait légèrement la tête, pour observer l'extinction progressive du feu ... « Je crois, murmura-t-il, que bientôt vous pourrez venir et m'avoir. Qu'importe à présent? Je vais dormir. »

Une fois encore, il entr'ouvrit les yeux, et ce fut pour voir, par une des brèches, la louve qui le regardait.

Combien de temps dormit-il? Il n'aurait su le dire ... Ce furent des cris d'hommes qui le réveillèrent, mêlés au bruit de

traîneaux, qui s'avançaient, à des craquements de harnais, à des halètements époumonnés de chiens de trait[6].

Quatre traîneaux, quittant le lit glacé de la rivière, venaient en effet vers lui, à travers les sapins. Une demi-douzaine d'hommes l'entouraient quelques instants après. Accroupi au milieu de son cercle de feu, qui se mourait, il les regarda comme hébété[7]...

Bientôt, ses yeux clignotants se refermèrent, son menton rejoignit sa poitrine et, tandis que les nouveaux arrivés l'aidaient à s'étendre sur les couvertures, ses ronflements montaient déjà dans l'air glacé.

Une rumeur lointaine répondait à ses ronflements. C'était, affaibli par la distance, le cri de la troupe affamée des loupes, à la recherche d'une autre viande, destinée à remplacer l'homme qui leur avait échappé.

Jack London.
(White Fang)
Traduction Paul Gruyer et Louis Postif,
Crès et C[ie], éditeur.

I. — LE SENS

Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Se tuméfier : se gonfler. — **2. Brandon :** bâton enflammé. — **3. Béatement :** tranquillement et avec un air satisfait. — **4. Cercle ardent :** cercle de feu. — **5. Vacillant :** chancelant, perdant l'équilibre. — **6. Chiens de trait :** chiens qu'on attelle. — **7. Hébété :** avec l'air stupide de quelqu'un qui ne comprend pas.

II. — LA REDACTION

Remplacez les trois lignes qui précèdent le texte par une introduction vivante.



37. — LA PETITE FÉE

1 Connaissez-vous sur la colline
Qui joint Montlignon à Saint-Leu,
Une terrasse qui s'incline
Entre un bois sombre et le ciel bleu?

2 C'est là que nous vivions. — Pénètre,
Mon cœur, dans ce passé charmant! —
Je l'entendais sous ma fenêtre
Jouer le matin doucement.

3 Elle courait dans la rosée,
Sans bruit, de peur de m'éveiller;
Moi, je n'ouvrais pas ma croisée,
De peur de la faire envoler.

4 Ses frères riaient... — Aube pure!
Tout chantait sous ces frais berceaux,
Ma famille avec la nature,
Mes enfants avec les oiseaux!

5 Je toussais, on devenait brave.
Elle montait à petits pas,
Et me disait d'un air très grave:
J'ai laissé les enfants en bas.

6 Qu'elle fût bien ou mal coiffée,
Que mon cœur fût triste ou joyeux,
Je l'admirais. C'était ma fée,
Et le doux astre de mes yeux!

7 Nous jouions toute la journée.
O jeux charmants! chers entretiens[1]!
Le soir, comme elle était l'aînée,
Elle me disait: — Père, viens!

8 Nous allons t'apporter ta chaise,
Conte-nous une histoire, dis! —
Et je voyais rayonner[2] d'aise
Tous ces regards du paradis[3].

9 Alors, prodiguant les carnages[4],
J'inventais un conte profond
Dont je trouvais les personnages
Parmi les ombres du plafond.

10 Toujours ces quatre douces têtes
Riaient, comme à cet âge on rit,
De voir d'affreux géants, très bêtes,
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

11 J'étais l'Arioste[5] et l'Homère[6]
D'un poème éclos d'un seul jet;
Pendant que je parlais, leur mère
Les regardait rire et songeait.

12 Leur aïeul, qui lisait dans l'ombre,
Sur eux parfois levait les yeux,
Et moi, par la fenêtre sombre,
J'entrevoyais un coin des cieux!

Victor Hugo.

(Les Contemplations).

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Entretiens : dialogues familiers. — **2. Rayonner d'aise :** s'éclairer de joie, de plaisir. — **3. Regards du paradis :** regards purs comme ceux des anges. — **4. Prodiguant les carnages :** inventant de nombreuses histoires où il est question de combats sanglants. — **5. Arioste :** poète italien des XV[e] et XVI[e] siècles. — **6. Homère :** célèbre poète grec auteur de « l'Iliade » et de « l'Odyssée » (plusieurs siècles avant Jésus-Christ).

B. Questions :

Relevez les détails qui montrent que la petite fille du poète se conduit comme une grande fille. — Connaissez-vous des contes où des géants très bêtes sont vaincus par des nains pleins d'esprit?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude d'un passage :

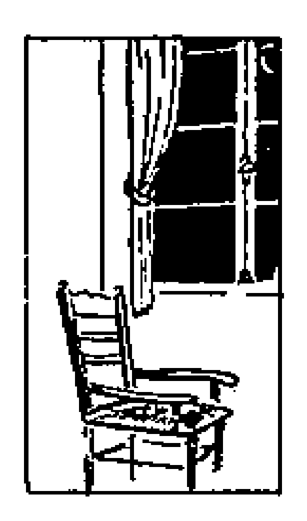
Faire porter la voix sur les sons figurés par des lettres en caractères gras. — S'arrêter légèrement quand il y a un trait vertical, plus longtemps quand il y a deux traits.

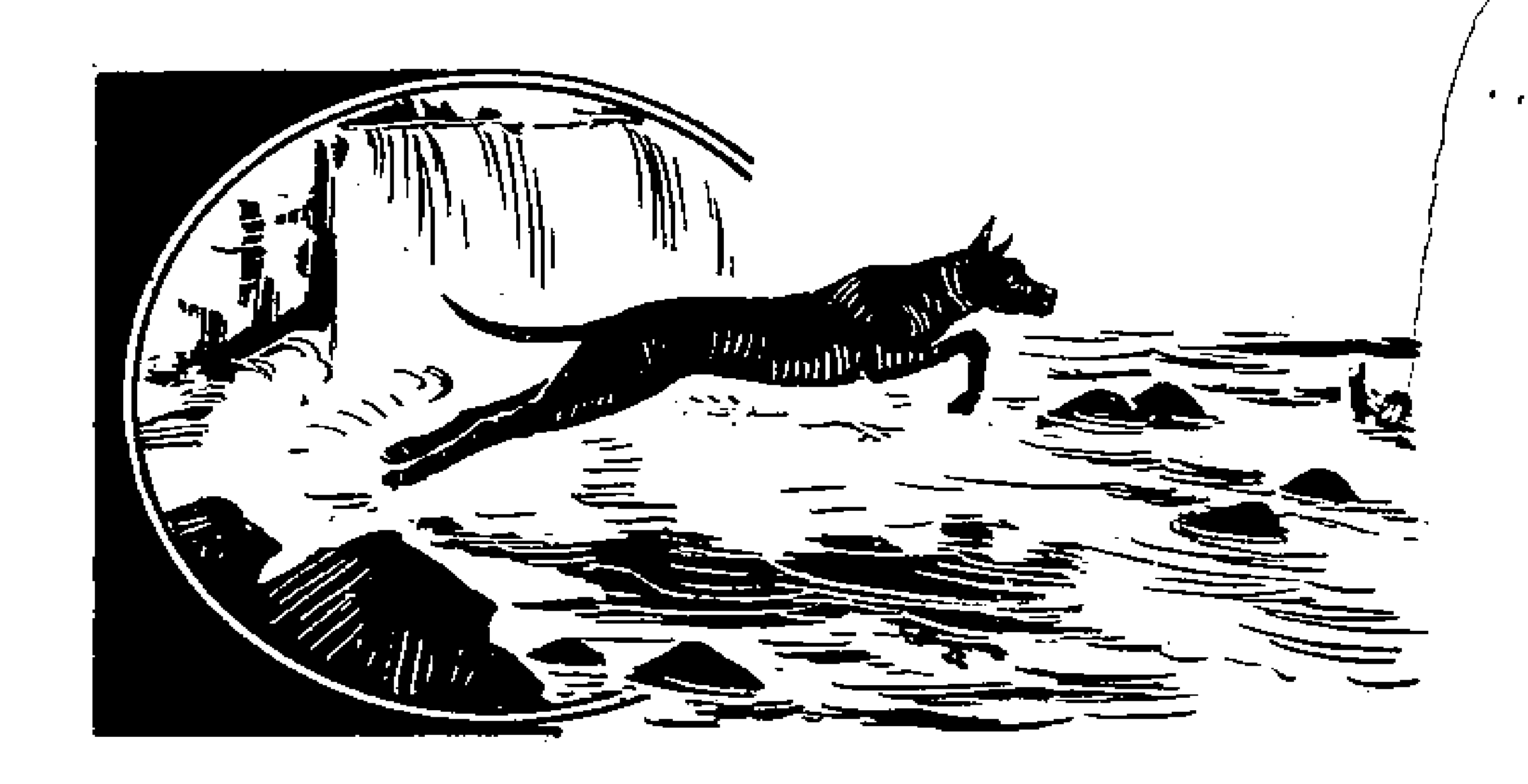
Avec une brusquerie charmante : **père, viens.** — Faire traîner la voix sur : **dis.**

Nous	jou	ions	tou	te	la	jou	née ||
O	jeux	char	mants |	chers	en	tre	tiens ||
Le	soir |	com	m'el	l'é	tait	l'al	née |
El	le	me	di	sait ||	Pè	re	viens |
Nous	al	lons	t'ap	por	ter	ta	chaise |
Con	te	nous	u	n'his	toi |	re	dis ||
Et	je	vo (l)	yais	ra (l)	yon	ner	d'aise
Tous	ces	re	gards	du	pa	ra	dis ||

III. — LA REDACTION

C'est vous le papa. Allez-y : inventez le conte.





38. — BRAVE BÊTE !

La scène se passe en Alaska.

Vers la fin de l'année, les compagnons se trouvèrent dans une passe difficile. Il s'agissait de faire franchir à leur bateau une série de rapides extrêmement violents. Hans et Peter, placés sur la berge, tiraient le canot au moyen d'une corde qu'ils enroulaient d'arbre en arbre pour ne pas être emportés par la force du courant, tandis que Thornton, resté dans l'embarcation, la dirigeait à l'aide d'une perche au milieu des récifs[1]. Buck, anxieux[2] et attentif, se tenait sur le bord, ne quittant pas son maître de l'œil, avançant pas à pas en même temps que lui.

Tout marcha bien pour un temps; puis il fallut relâcher la corde afin de permettre au canot de franchir une ligne de rochers pointus qui se hérissaient à la surface de l'eau; la manœuvre réussit; mais quand vint la minute de resserrer la corde, le mouvement fut mal calculé ; l'embarcation se retourna brusquement la quille en l'air et Thornton se trouva violemment projeté en dehors, entraîné avec une violence inouïe[3] vers la partie la plus dangereuse des rapides[4].

Sa chute ne fit qu'un avec celle de Buck. Plongeant hardiment au milieu des eaux tumultueuses, effrayantes comme une

chaudière en ébullition, il nage droit à son maître qu'il voit lutter là-bas, parvient à le rejoindre à trois cents mètres environ de la place où il est tombé.

Sentant que Thornton l'avait saisi par la queue, le brave chien vire de bord immédiatement et se dirige vers la berge; mais, hélas ! en dépit d'efforts géants, désespérés, il demeure vaincu; la force aveugle[5] du courant est plus puissante que son courage et que son dévouement.

Un peu plus bas, l'eau se déchirait en écume sur les pierres aiguës comme les dents d'une énorme scie, et sa fureur était effroyable avant ce dernier élan. Presque épuisé par une lutte démesurée, Thornton réussit à saisir des deux mains une de ces roches pointues, à s'y cramponner; puis, d'une voix défaillante, il ordonna à Buck d'aller retrouver Hans et Peter. L'intelligent animal comprit; levant un peu sa belle tête hors de l'eau comme pour puiser des forces dans le regard de son maître, il se mit à nager vigoureusement et, délesté cette fois d'un poids écrasant, il parvint enfin sur la berge. Les deux hommes, eux aussi, avaient compris la pensée de Thornton, et, sans perdre une minute, ils passèrent une corde autour du cou et des épaules de Buck, ayant soin toutefois de lui laisser la liberté de ses mouvements, puis ils le lancèrent à l'eau.

Intrépide[6], le chien affronte une seconde fois le courant; il nage avec vigueur, dévore la distance; mais voilà que dans sa hâte fiévreuse, il manque le but, passe un peu trop loin du maître, le dépasse malgré lui, et, essayant péniblement de revenir en arrière, se trouve entraîné, ballotté, englouti par les eaux furieuses... Aussitôt Hans et Peter tirent sur la corde, le retirent à demi noyé sur la berge, se jettent sur lui, le pressent de toutes leurs forces pour ramener la respiration et lui faire rendre l'eau avalée. Il se relève en chancelant, retombe comme foudroyé[7] sur le sol, et les deux hommes pensent le voir expirer au moment même où la voix de Thornton leur parvient de loin, lasse et indistincte, en un suprême appel.

Du fond de son évanouissement, Buck a reçu le choc de cette

voix; il se relève et d'un bond revient au point de départ, guéri, dispos[8], montrant par une mimique éloquente[9] l'ardent désir de partir vite, sans perdre une seconde.

La corde est de nouveau enroulée autour de son corps ... Il coupe d'abord le courant en travers, et arrivé au-dessus de Thornton, se laisse tomber adroitement. Thornton le voit arriver sur lui comme la foudre et le saisit par le cou. Tous deux sont entraînés, roulés, submergés dix fois; finalement la corde a le dessus : étranglés, meurtris, mais vivants, ils sont ramenés sur la berge.

Lorsque les rudes soins de ses camarades rappelèrent l'homme à la vie, son premier regard fut pour son héroïque ami.

Jack London.
(L'appel de la Forêt)
Traduit par Mme la Comtesse de Galand
La Renaissance du Livre.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Récifs : rochers à fleur d'eau. — **2. Anxieux :** avec une inquiétude profonde. — **3. Inouïe :** extraordinaire. — **4. Rapides :** partie d'un fleuve où la pente devient très forte, le courant très violent. — **5. Force aveugle :** force brutale des choses. — **6. Intrépide :** avec un courage que rien n'effraye. — **7. Foudroyé :** comme frappé par la foudre. — **8. Dispos :** bien portant, léger, agile. — **9. Mimique éloquente :** ensemble de gestes qui parlent clairement.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens : **Vire de bord, aiguës, fureur, effroyable, épuisé, lutte démesurée, défaillante, expire, suprême appel.**

C. Question :

Pourquoi les eaux du rapide peuvent-elles être comparées à une chaudière en ébullition ? les récifs aux dents d'une énorme scie ? Relevez les expressions qui montrent : 1° l'intelligence; 2° le courage de Buck. — Citez les passages où s'exprime le mieux le dévouement du chien.

II. — LA LECTURE

Il faudra bien faire sentir, en mettant les verbes en relief et en gardant au morceau son rythme fiévreux, le côté dramatique du récit.

III. — LA REDACTION

Témoin de cette scène, vous la racontez par lettre à un ami.



39. — LES HÔTES

— Ouvrez, les gens, ouvrez la porte,
Je frappe au seuil[1] et à l'auvent[2],
Ouvrez les gens, je suis le vent
Qui s'habille de feuilles mortes.

— Entrez, Monsieur, entrez le vent,
Voici pour vous la cheminée
Et sa niche badigeonnée;
Entrez chez nous, Monsieur le Vent.

— Ouvrez, les gens, je suis la pluie,
Je suis la veuve en robe grise
Dont la trame[3] s'indéfinise[4]
Dans un brouillard couleur de suie.

— Entrez, la veuve, entrez chez nous,
Entrez, la froide et la livide[5],
Les lézardes du mur humide
S'ouvrent pour vous loger chez nous.

— Levez, les gens, la barre en fer,
Ouvrez, les gens, je suis la neige:
Mon manteau blanc se désagrège[6]
Sur la route du vieil hiver.

— Entrez, la neige, entrez la dame,
Avec vos pétales de lis,
Et semez-les par le taudis
Jusque dans l'âtre où vit la flamme.

E. VERHAEREN.
(Les visages de la vie)
Mercure de France, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Seuil : mis ici pour la porte. Le seuil est la pierre située au bas de l'ouverture d'une porte. — **2. Auvent** : mis ici pour fenêtre. L'auvent est un petit toit, appuyé au mur et placé au-dessus d'une porte ou d'une fenêtre. — **3. Trame** : les gouttes de pluie qui se suivent font penser aux fils d'une étoffe. — **4. S'indéfinise** : les fils arrivent à se confondre en un brouillard sombre. — **5. Livide** : d'un blanc bleuâtre, couleur de plomb. — **6. Désagrège :** la neige se divise en flocons.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer par des expressions de même sens) : **lézardes, de lis, taudis, âtre.**

C. Questions sur le sens général du texte :

De quels hôtes s'agit-il? Par où entrent le vent, la pluie, la neige? Pourquoi dit-on que la pluie est une veuve en robe grise

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

A. Ensemble du texte :

Dans ce poème, qui est un dialogue entre des gens du Nord et leurs hôtes familiers qu'ils finissent par aimer, le rythme se trouve exactement marqué par les signes de ponctuation. — Veiller aux enjambements (expliquer ce mot par l'image qu'il contient) ; passer d'un vers à l'autre sans suspendre la voix : vers 3 et 4, 10 à 12, 15 et 16, 19 et 20, 23 et 24.

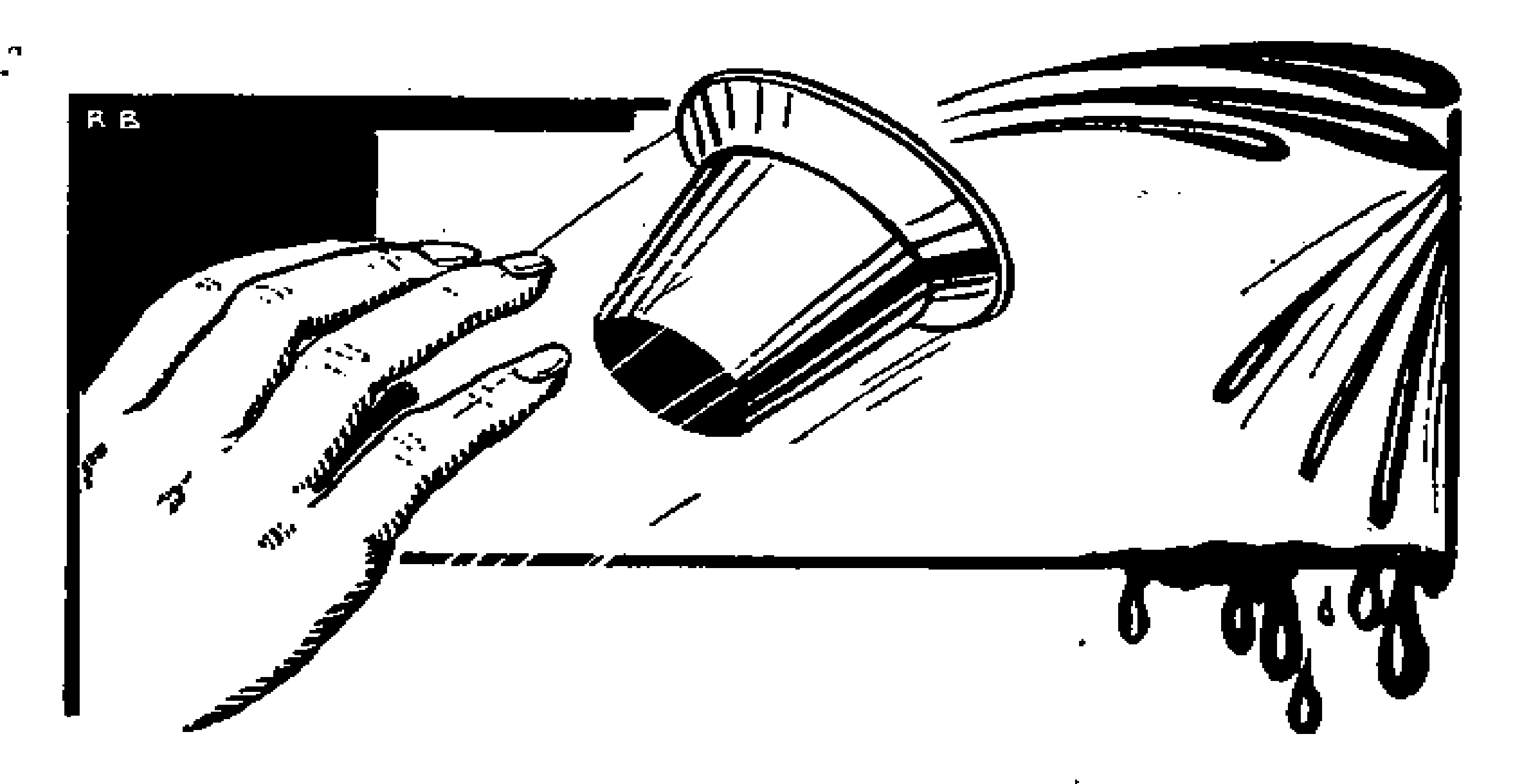
B. Etude du passage suivant : **Ouvrez les... le vent.**

1re strophe : prendre un ton ferme, de plus en plus autoritaire (ouvrez, ouvrez, ouvrez). — Dire avec mystère : **Je suis le vent,** etc... 2e strophe : la réponse doit être humble et accueillante. — Mettre légèrement en relief : **pour vous, chez nous.**

III. — LA REDACTION

Faites parler la pluie d'été à qui vous voudrez : à un paysan sur le pas de sa porte, à un bébé attentif derrière une vitre de la fenêtre...

« **Ouvrez... etc...** »



40. — UN CŒUR GÉNÉREUX

Plus je connais *Garrone* et plus je l'aime; tous mes camarades ressentent la même sympathie[1], excepté les méchants parce que Garrone s'oppose à leurs actes de méchanceté ...

Je l'aime bien décidément, mon ami Garrone ! Je suis content de serrer sa grosse main dans la mienne. Je suis certain qu'il risquerait volontiers sa vie pour sauver un de ses camarades, qu'il le défendrait de toutes ses forces : cela se lit bien dans ses yeux !

Justement, ce matin, nous avons pu juger Garrone. Lorsque j'entrai en classe, Monsieur Perboni n'était pas encore là; et trois ou quatre garçons tourmentaient[2] le pauvre Crossi, l'enfant aux cheveux roux qui a le bras paralysé et dont la mère est fruitière. On le frappait avec des règles; on lui jetait à la tête des écorces de châtaignes; on l'appelait monstre estropié, et on le contrefaisait. Tout seul au bout de son banc, il restait atterré[3], écoutant, regardant tantôt l'un, tantôt l'autre, avec des yeux suppliants, afin qu'on le laissât tranquille. Mais les écoliers le tourmentaient toujours de plus en plus, si bien qu'il commença à trembler et à devenir rouge de colère. Tout à coup, Franti — celui qui a une si mauvaise figure — monta sur un

banc, et, faisant semblant de porter un panier sur chaque bras singea la mère de Crossi quand elle vient attendre son fils à la porte. (Depuis quelques jours on ne la voit plus parce qu'elle est malade). En voyant cette pantomime[1], les élèves se mirent à rire. A ce moment, Crossi, perdant la tête, saisit l'encrier qui était devant lui et le jeta de toutes ses forces à Franti. Mais Franti para le coup et l'encrier alla frapper en pleine poitrine Monsieur Perboni qui entrait.

Tous les élèves se sauvèrent effrayés à leur place, et se turent comme par enchantement[2]. Le professeur, très pâle, monta à son bureau et demanda d'une voix altérée[3] : « Qui a lancé l'encrier ? »

Personne ne répondit.

« Qui ? », répéta Monsieur Perboni d'une voix plus forte.

Alors Garrone, ému de pitié pour le pauvre Crossi, se leva et dit résolument : « C'est moi. » Le maître, après l'avoir regardé, regarda les écoliers surpris : « Ce n'est pas vous », dit-il d'une voix tranquille. Puis, après un moment : « Le coupable ne sera pas puni, dit-il, qu'il se lève ! »

Crossi se leva et dit en pleurant : « On me taquinait, on m'insultait, j'ai perdu la tête... J'ai lancé... »

— Asseyez-vous, dit le maître; que ceux qui l'ont provoqué se lèvent..., ajouta-t-il.

Quatre d'entre les provocateurs se levèrent, la tête basse.

« Vous avez insulté un camarade qui ne vous avait pas provoqués, dit Monsieur Perboni, vous vous êtes moqués d'un infirme, vous avez attaqué un faible enfant qui ne peut se défendre. Vous avez commis l'action la plus basse et la plus honteuse qui puisse ternir l'âme humaine : vous êtes des lâches ! »

Cela dit, le professeur descendit au milieu de nous et se dirigea vers Garrone, qui baissa la tête à son approche. Monsieur Perboni lui passa la main sous le menton pour lui relever la tête, et le regarda dans les yeux :

« Tu es un noble cœur, » dit-il.

Garrone, profitant de l'occasion, se pencha à l'oreille du professeur et murmura deux mots. Celui-ci aussitôt, se tournant vers les quatre coupables, leur dit brusquement : « Je vous pardonne ! »

Ed. DE AMICIS.
(Grands cœurs)
Traduction A. Piazzi,
Delagrave, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Sympathie: sentiment d'amitié qui porte vers quelqu'un. — **2. Tourmentaient:** le faisaient souffrir en lui jouant de méchants tours. — **3. Atterré:** abattu par le désespoir. — **4. Pantomime:** action de s'exprimer par des gestes sans le secours de la parole. — **5. Comme par enchantement** : immédiatement comme si, à l'aide d'une baguette magique, on les avait rendus muets. — **6. Voix altérée:** modifiée; ici: changée par la colère.

B. Questions :

Pourquoi Garrone s'accuse-t-il? Pourquoi le maître ne croit-il pas Garrone? Pourquoi dit-il que les provocateurs sont des lâches? Pourquoi pardonne-t-il?

II. — LA LECTURE

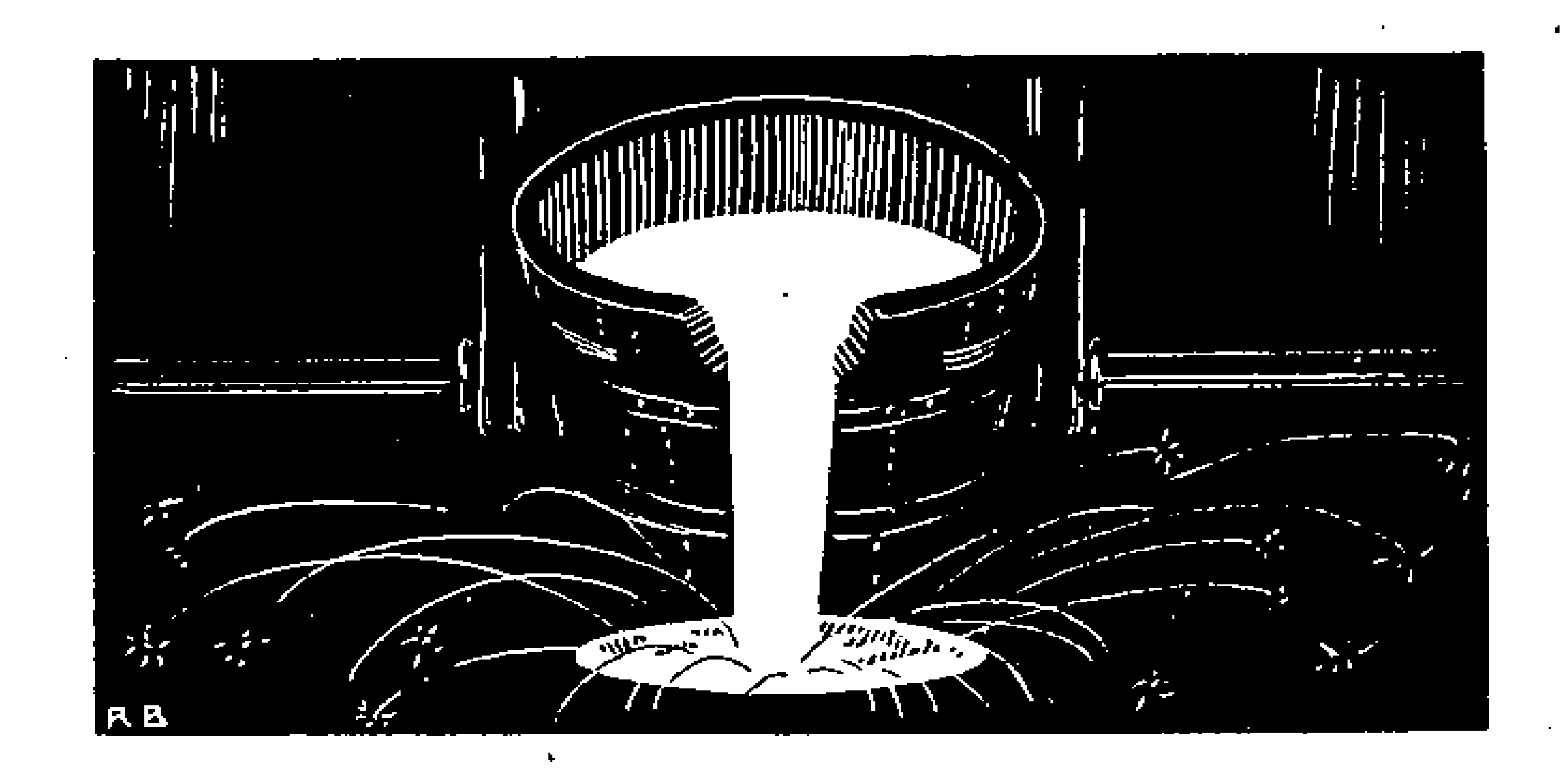
Etude du passage suivant : **Tous les... j'ai lancé.**

Dire avec une colère contenue : **qui a lancé l'encrier ?** — Jeter brusquement et avec force : **qui ?** — Faire porter la voix sur : **Garrone, se leva, c'est moi.** — Dire avec beaucoup de calme, d'une voix lente et assurée : **ce n'est pas vous.** — Puis comme une soudaine décision : **Le coupable ne sera pas puni, qu'il se lève!** — Dire en pleurnichant et en s'arrêtant après chaque mot : **on me taquinait,** etc...

III. — LA REDACTION

Faites le portrait de votre meilleur ami et dites dans quelles circonstances vous vous êtes senti attiré par lui.





41. — UNE COULÉE

Le vieil ouvrier Morfaim
conduit au haut fourneau l'ingénieur Jordan.

Silencieusement, à la faible clarté des fanaux[1], les préparatifs venaient d'être faits, des rigoles et des panneaux de moules étaient creusés dans le sable fin sous la grande halle. Il n'y avait plus qu'à faire évacuer les laitiers[2] ...

« Monsieur Jordan, demanda Morfaim, désirez-vous voir couler les laitiers ? »

Jordan et Luc le suivirent à quelques pas, sur un monticule, fait de débris amassés. Le trou de coulée se trouvait dans le flanc droit du haut fourneau; et, débouché déjà, il laissait échapper les laitiers en un flot de scories[3] étincelant, comme si l'on eût écumé là la pleine chaudière du métal en fusion. C'était une bouillie épaisse, qui roulait lentement, qui allait tomber dans des wagonnets de tôle, pareille à une lave couleur de soleil, et tout de suite obscurcie.

« La couleur est bonne, n'est-ce pas? Monsieur Jordan », reprit Morfaim, réjoui ...

Et il les ramena devant le haut fourneau, sous la halle de coulée, parmi les ténèbres vagues, que les fanaux éclairaient si peu. Petit-Da venait d'enfoncer un ringard[4], d'un seul coup de ses bras de jeune colosse, dans le tampon de terre réfractaire[5] qui bouchait le trou de coulée; et, maintenant, les quatre hommes de l'équipe de nuit, à l'aide d'un mouton[6], tapaient en cadence sur le ringard pour l'enfoncer. On distinguait à peine leurs profils noirs, on entendait les chocs sourds du mouton. Puis, brusquement, ce fut l'apparition d'une étoile aveuglante, comme une percée étroite sur l'incendie intérieur. Mais rien ne venait encore qu'un mince filet d'astre liquide. Il fallut que Petit-Da prît un autre ringard, le plongeât, le retournât d'un effort herculéen, pour agrandir le trou. Alors, ce fut la débâcle, le flot sortit d'un jet tumultueux, roula dans la rigole de sable fin son ruisseau de métal en fusion, alla s'étaler et remplir les moules, élargissant des mares embrasées dont l'éclat et la chaleur brûlaient les yeux. Et de ce sillon, de ces champs de feu, se levait une moisson incessante d'étincelles, des étincelles bleues d'une légèreté délicate, des fusées d'or d'une délicieuse finesse, toute une floraison de bluets parmi des épis d'or ...

« Elle est superbe, cette coulée », dit Jordan, qui étudiait la qualité de la fonte, à la couleur et à la limpidité du jet ...

Peu à peu, tous les moules s'étaient remplis, le sable fin de la halle se trouvait changé en une mer incandescente[7]. Et quand les dix tonnes de métal eurent coulé, il y eut encore, sortant du trou, une tempête dernière, une énorme poussée de flammes et d'étincelles : c'était la machine soufflante qui achevait de vider le creuset[8] et dont le vent passait librement en une rafale d'enfer. Mais, déjà, les gueuses[9] se refroidissaient, l'aveuglante lumière blanche passait au rose, au rouge, puis au brun. Les étincelles avaient cessé, le champ des bleuets d'azur et des épis d'or était moissonné. Et, rapidement, l'ombre retomba, les ténèbres noyèrent la halle, le haut fourneau, les constructions voisines, tandis que les fanaux semblaient rallumer leurs étoiles pâles. Et l'on ne distingua plus qu'un groupe d'ouvriers

vagues s'agitant, Petit-Da, aidé de deux camarades rebouchant le trou de coulée avec un nouveau tampon de terre réfractaire.

E. ZOLA.
(Œuvres)
R. Fasquelle, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Fanaux : grosses lanternes. — **2. Laitiers** : impuretés du minerai qui surnagent sur le métal fondu. — **3. Scories** : autre nom des laitiers. — **4. Ringard** : sorte d'immense pique-feu coudé à l'extrémité. — **5. Terre réfractaire** : qui résiste aux très hautes températures. — **6. Mouton** : sorte de masse servant à enfoncer. — **7. Incandescente** : chauffée à blanc. — **8. Creuset** : partie inférieure d'un haut fourneau. — **9. Gueuses** : masses de fonte coulées dans les moules.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **évacuer, en fusion, colosse, herculéen, débâcle, tumultueux, rafale d'enfer.**

C. Questions :

Pourquoi les étincelles font-elles penser à une moisson? Pourquoi le métal en fusion fait-il penser à une étoile aveuglante?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **Et il.. l'incendie extérieur.**

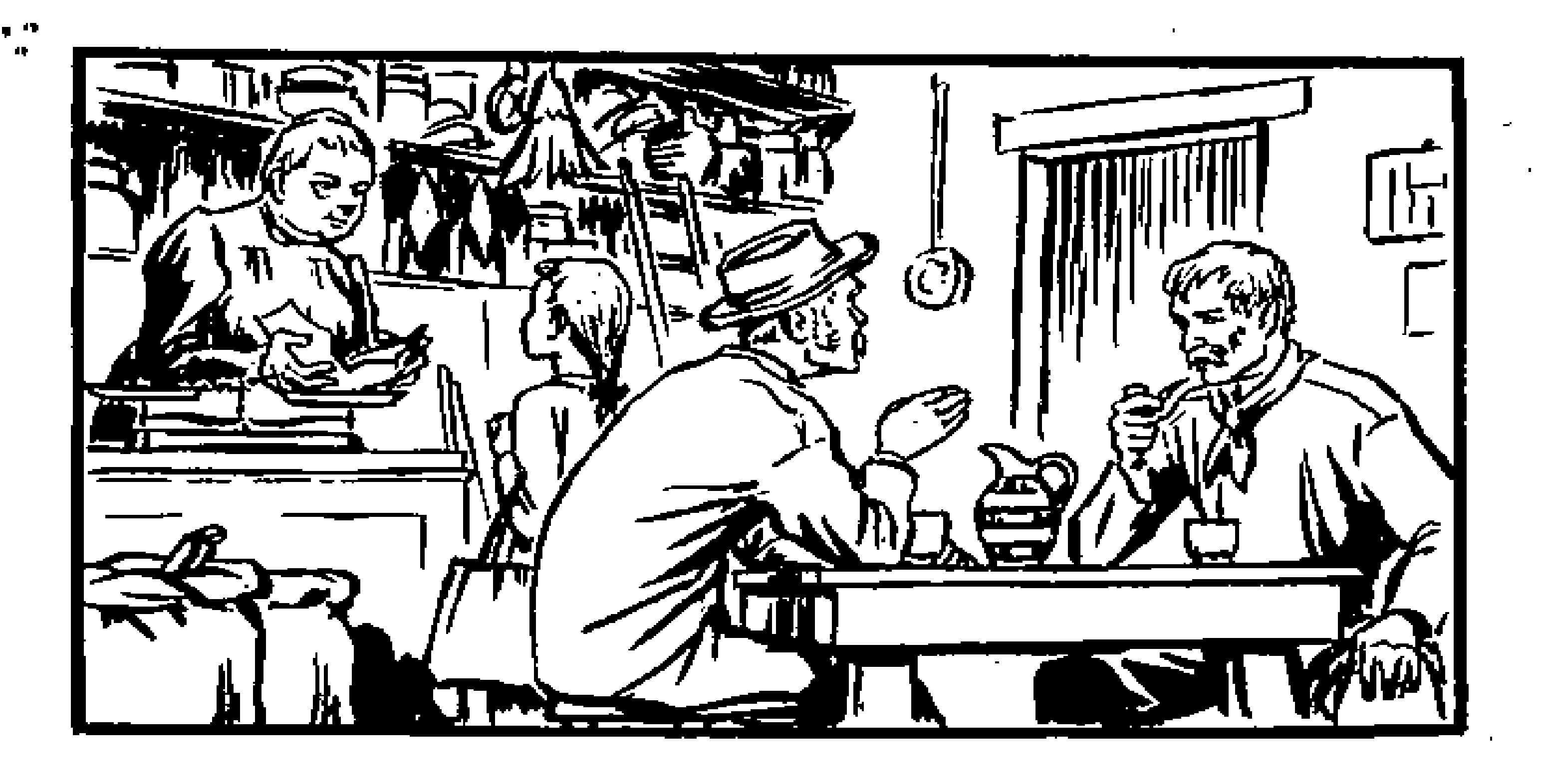
Bien s'arrêter aux virgules en lisant la première phrase. — Appuyer légèrement la voix sur : **seul coup, colosse.** — Lire la phrase suivante en marquant la cadence :

Et/ main/te/nant,| les/ qua/tre hommes/ de/ l'é/quipe/ de nuit,| à/ l'ai/de/ d'un/ mou/ton,| ta/paient/ en ca/den/ce sur/ le/ rin/gard| pour/ l'en/fon/cer. |

Avec brusquerie et sur un rythme rapide : **Puis brusquement...** etc

III. — LA REDACTION

Construisez deux phrases sur le modèle de celle dont on étudie la cadence ci-dessus.



42. — UNE EPICERIE-AUBERGE D'AUTREFOIS

Notre maison, c'était essentiellement ce qu'on appelait « la cuisine » : large pièce carrée où l'on entrait directement de la route par la porte toujours grande ouverte, et d'où prenaient deux escaliers, un pour monter à l'étage, l'autre pour descendre à la cave. C'est là qu'on vivait, dans un courant d'air perpétuel qui, l'hiver surtout, dévalait des chambres pour s'engouffrer dans la cheminée glaçant le dos pendant qu'on se rôtissait les genoux...

Ma mère avait ce qu'on appelle au village un commerce. C'est-à-dire qu'elle vendait épicerie, tissus, poterie, mercerie[1], quincaillerie[2], papeterie, tout un Bon Marché en miniature[3]. Tout cela logeait dans la « boutique », où les clients entraient de la rue par une porte qui mettait en branle une sonnette.

Cette sonnette était le tourment[4] de ma pauvre mère. A peine se mettait-elle à la cuisine, à coudre, à faire des lits : « Maman, à la boutique ! » Car il y avait pas mal de choses que nous, les enfants, ne savions pas vendre. Pour moi, je n'allais guère plus loin que le sel qu'on pesait à la balance « romaine »[5] dans un mouchoir noué aux quatre coins; le poivre, qu'on glissait dans un cornet de papier jaune; le sucre, qui nous était livré en

hauts cônes miroitants, et qu'on cassait au maillet; le savon, qui arrivait en barres et qu'on coupait au fil de fer ... Au reste, d'ordinaire, les paysannes n'avaient pas confiance en nous, les enfants : « Va donc quérir[6] la Lorine », nous disaient-elles.

Le dimanche, à la sortie de la messe, ma mère était débordée, et ma grand'mère s'installait avec elle à la boutique : les paysannes, coiffes blanches et mantes noires, se pressaient, jacassaient, marchandaient; pour deux sous faisaient perdre à ma mère son temps, qui avait tant de prix, et sa patience sans limites. Il fallait pourtant penser à la vie de la maison, au boucher qui faisait sa tournée, au cardeur[7] qui venait livrer la laine, au percepteur qui voulait déjeuner : « Dis donc à ta sœur de peler les pommes de terre. — Va donc arroser le rôti. — Tu aideras le cardeur à dételer. »

Ma mère allait faire les noces dans les villages. On venait, quinze jours avant, débattre les prix, faire les conditions : deux cent cinquante personnes, la soupe du matin pour recevoir les garçons d'honneur à l'heure où, clarinette en tête, des flots de rubans piqués à leur revers, ils amènent du village la blanche « promise » ; le repas de midi, où le parrain de la mariée fait le tour des tables, un bonnet de coton sur la tête, un bol de vin à la main; le repas du soir, qui dure toute la nuit.

Il fallait compter aussi la soupe et le bœuf, servis au petit jour, à la fin du bal ... Et chaque repas principal comportait tête de veau, ventre de veau, ragoût de veau, rôti de veau, pâté aux œufs et tartes aux prunes sèches. On mobilisait pour ce jour-là les grandes marmites où l'on cuit le « bran[7] » pour les porcs; on dépeçait un veau et une moitié de bœuf ; on rassemblait des hottées de beurre et des paniers d'œufs; on amenait des barriques de vin et des charretées de pain; on cuisait toute la nuit des fournées de pâtisserie. C'est ma mère qui devait tout prévoir, tout compter, tout ordonner, et pendant deux nuits elle ne dormait pas. Et des sept enfants qui se sont succédé à la maison pendant près de vingt années, il y en avait toujours un au berceau, qu'on lui portait à la noce pour le

faire téter entre deux fournées de tartes ou deux marmitées de ragoût. Et quand, la semaine d'après, les parents des mariés venaient pour faire les comptes, il fallait encore tout un soir de marchandages pour défendre les pauvres trente ou quarante francs qu'elle avait gagnés.

J. MAROUZEAU.
(Une enfance)
Denoël, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Mercerie: fil, aiguilles, boutons, etc. — **Quincaillerie:** objets et ustensiles en fer, en aluminium. — **3. En miniature** : en petit (une miniature est un petit portrait). — **4. Le tourment:** la vive inquiétude, presque le supplice. — **5. Balance romaine:** on la tient par un anneau, un poids glisse le long d'une tige graduée. — **6. Quérir:** chercher, en patois limousin. — **7. Cardeur:** celui qui peigne, démêle la laine. — **8. Bran:** partie la plus grossière du son. Pâtée des porcs.

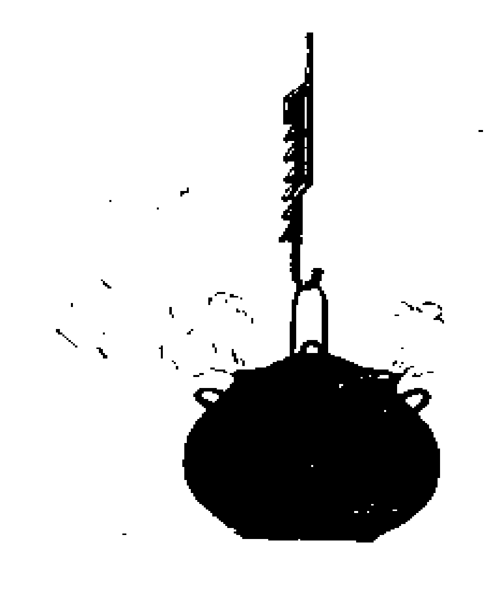
B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **miroitants, mantes, jacassaient, débattre le prix, mobilisait, dépeçait.**

C. Question :

Enumérez les occupations et les soucis de cette maman.

II. — LA REDACTION

Essayez d'exprimer tout cela, ou plutôt une partie de tout cela, à la façon de Charles-Louis-Philippe dans le texte n° 37 page 103 : **Maman, tu...**





43. — UNE PARTIE DE PELOTE AU PAYS BASQUE

Enfin, ils entrent dans l'arène, les pelotaris[1], les six champions parmi lesquels il en est un en soutane, le vicaire de la paroisse. Avec eux, quelques autres personnages : le crieur qui, dans un instant, va chanter les coups ; les cinq juges choisis parmi des connaisseurs de villages différents, pour intervenir dans les cas de litige[2], et quelques autres portant des espadrilles et des pelotes de rechange.

A leur poignet droit, les joueurs attachent avec des lanières une étrange chose d'osier qui semble un grand ongle courbe leur allongeant de moitié l'avant-bras : c'est avec ce gant qu'il va falloir saisir, lancer et relancer la pelote, une petite balle de corde serrée et recouverte en peau de mouton, qui est dure comme une boule de bois ...

Maintenant, ils essaient leurs balles, choisissent les meilleures, dégourdissant par de premiers coups qui ne comptent pas, leurs bras d'athlètes ...

Et la partie commence au mélancolique soir. La balle, lancée à tour de bras, se met à voler, frappe le mur à grands coups

secs, puis rebondit et traverse l'air avec la rapidité d'un boulet. Ce mur du fond s'est peu à peu couronné de têtes d'enfants, petits Basques, petits bérets, joueurs de paume de l'avenir qui, tout à l'heure, vont se précipiter comme un vol d'oiseaux pour ramasser la balle, chaque fois que, trop haut lancée, elle dépassera la place et filera là-bas dans les champs.

Ramuntcho joue comme, de sa vie, il n'avait encore joué ; il est à l'un de ces instants où l'on croit se sentir retrempé de force, léger, ne pesant plus rien, et où c'est une pure joie de se mouvoir, de détendre ses bras, de bondir... D'instant en instant, clac ! toujours le coup de fouet des pelotes, le bruit sec contre le gant qui les lance ou contre le mur qui les reçoit, leur même bruit donnant la notion de toute la force déployée... Clac ! elle fouettera jusqu'à l'heure du crépuscule, la pelote, animée[3] furieusement par des bras puissants et jeunes. Parfois, les joueurs, d'un heurt terrible, l'arrêtent au vol, d'un heurt à briser d'autres muscles que les leurs. Le plus souvent, sûrs d'eux-mêmes, ils la laissent tranquillement toucher terre, presque mourir : on dirait qu'ils ne l'attraperont jamais! et clac! elle repart cependant, prise juste à point, grâce à une merveilleuse précision de coup d'œil, et s'en va frapper le mur, toujours avec sa vitesse de boulet.

Le soir tombe, tombe...

Le dernier coup, le soixantième point... Il est pour Ramuntcho, et voici la partie gagnée ! Alors, c'est un subit écroulement[4], dans l'arène, de tous les bérets qui garnissaient l'amphithéâtre[5] de pierre; ils se pressent autour des joueurs qui viennent de s'immobiliser dans des attitudes lassées.

Et Ramuntcho desserre les courroies de son gant au milieu d'une foule d'expansifs[6] admirateurs; de tous côtés, de braves et rudes mains s'avancent afin de serrer la sienne, ou de frapper amicalement sur son épaule.

Pierre Loti.
(Ramuntcho)
Calmann-Lévy, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Pelotaris : joueurs de pelote. — **2. Cas de litige** : cas de discussion, de désaccord. — **3. Animée** : mise en mouvement et rendue comme vivante. — **4. Subit écroulement des bérets** : les spectateurs coiffés de bérets dévalent les gradins avec bruit et sautent dans l'arène. — **5. Amphithéâtre** : lieu étagé en gradins où sont les spectateurs. — **6. Expansifs** : qui montrent bruyamment leurs sentiments.

B. Questions :

Quelles qualités faut-il pour être pelotari? Pourquoi les spectateurs sautent-ils dans l'arène?

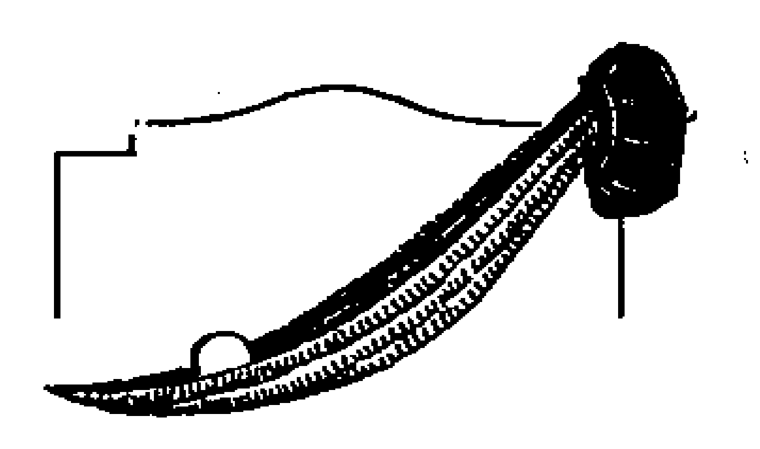
II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

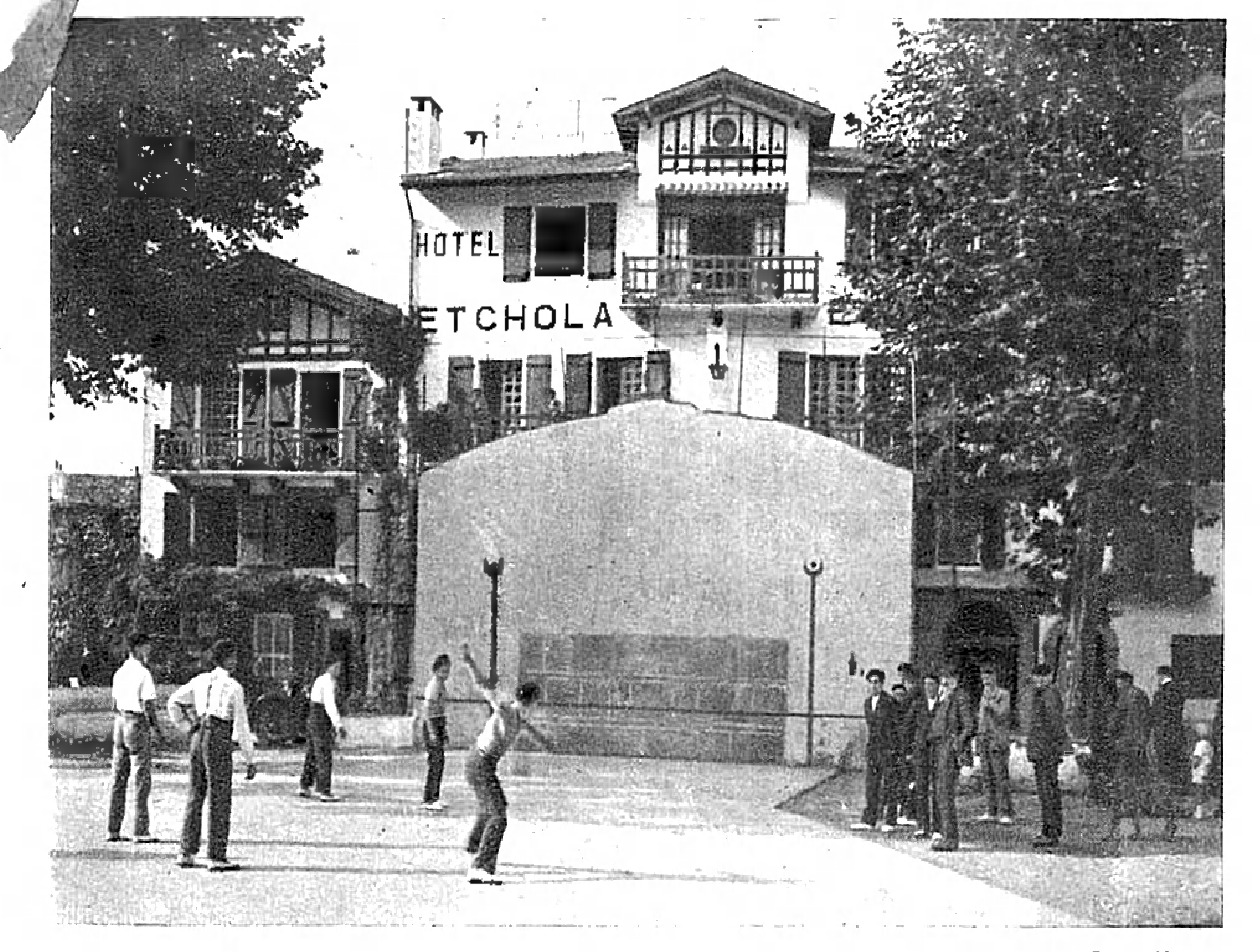
Etude du passage suivant : **Ramuntcho joue... de boulet.**

Souligner de la voix : **retrempé, léger, pesant; mouvoir, détendre, bondir.** — Net et sec : **clac!** — Faire sentir le battement régulier des balles en marquant bien les arrêts; arrêts très nets après **pelotes** et **reçoit,** suspension légère de la voix après **lance.** — Détacher : **la pelote** (ne la voit-on pas filer en l'air ?) ; pour cela, lire ainsi : **crépuscule la pelote ! animée...** — Faire porter la voix sur : **furieusement, puissants** et **jeunes, terrible.** — Sur un rythme lent : **« Le plus souvent... jamais. »** — Net et sec : **clac!** — Appuyer sur : **boulet.**

III. — LA REDACTION

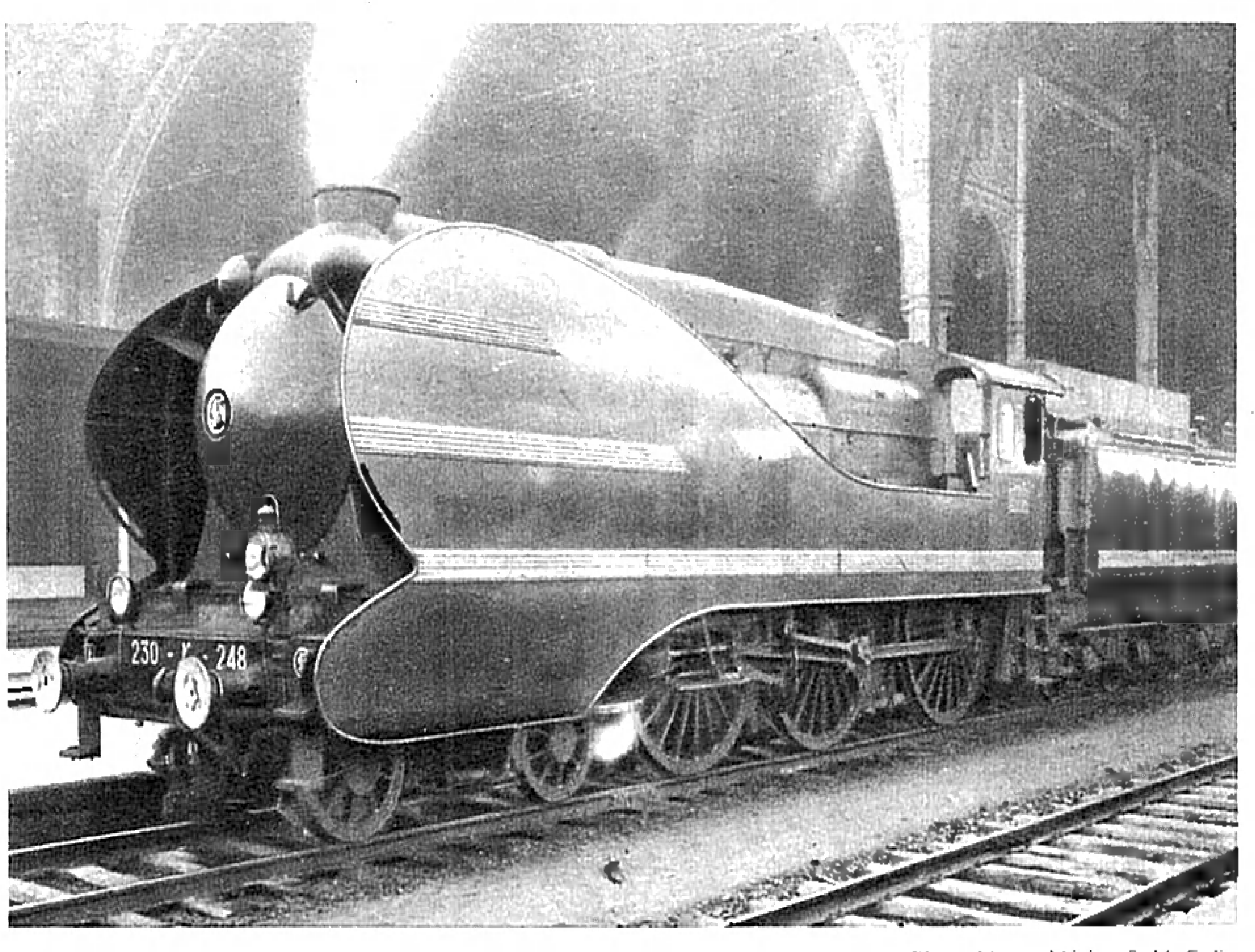
Décrivez un match à votre tour : match de tennis, ou de football, ou de rugby...





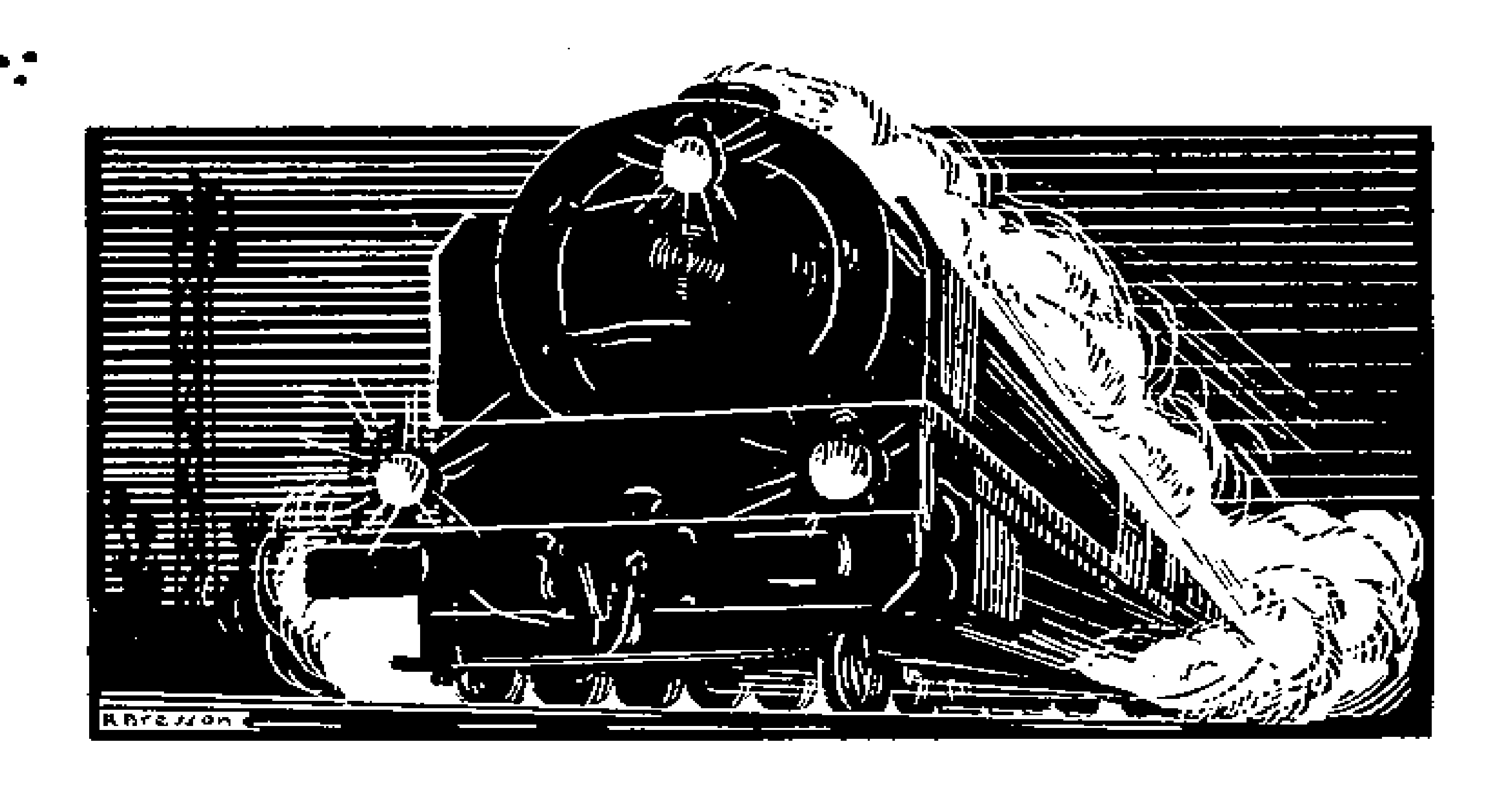
Phot. Yvon

PARTIE DE PELOTE AU PAYS BASQUE



Phot. Notre Métier S. N. C. F.

LE RAPIDE



44. — LE RAPIDE

Accompagnée d'un homme d'équipe, une jeune fille traverse les voies à proximité d'une grande gare.

— Nous allons marcher sur le ballast[1], me dit l'homme d'équipe. Il y a quinze voies à traverser. Nous en aurions moins si nous remontions un peu plus haut; mais j'aime autant passer par ici. On est plus loin de la courbe et on voit mieux venir le rapide ... Il se mit à marcher de son pas habituel. Ses grosses chaussures ferrées portaient bien sur le ballast. Il laissait pendre sa lanterne presque à ras du sol, mais il ne s'en servait pas pour s'éclairer. Machinalement[2], il enjambait les rails et les fils, et gardait sa direction sans même relever la tête.

Pour le suivre, il me fallait des efforts d'adresse. Les rails et les fils brillaient un instant devant moi, l'un après l'autre, comme autant de pièges. Je ne pensais pas sans un peu d'angoisse à l'approche du rapide ... Je tâchais d'apercevoir moi-même le feu triple à l'horizon.

Tous les rails, comme des crins dorés, fuyaient devant nous, se serraient peu à peu en touffe et montaient en même temps vers un point du ciel noir où commençaient les étoiles ...

Soudain, mon guide s'arrête, me touche le bras :

— Ne bougeons plus. Voilà le 117.

Je vois, en effet, au bout de la ligne, un gros feu qui avance assez vite, et deux petits feux qu'on ne distingue qu'à cause de leur mouvement.

Mais le gros feu paraît tenir et menacer toute la ligne. On ne peut deviner quelle voie il va choisir, ni même s'il en choisira une ...

— Où va-t-il passer ?

— Derrière nous, presque sûr, mademoiselle, sur la voie 7. Mais comme il a du retard, il n'y aurait rien de rare qu'on l'amène sur la voie 10. De toute façon, nous sommes entre la 8 et la 9.

Le feu grandissait. Le sol tremblait déjà. Un grondement entourait le feu comme un autre halo. Le feu venait droit sur nous. On avait envie, non de le fuir, mais de se jeter dedans.

— Tenez, mademoiselle, accrochez votre main ici. Comme ça vous n'aurez pas peur.

Il me désignait le fût treillagé d'un lampadaire[3] qui se dressait dans l'entre-voie. Je saisis une des lattes de fer et m'effaçai contre le fût. Un sentiment de sécurité se mêlait en moi à une peur vertigineuse[4] ...

Le rapide nous rasa de si près que l'air qu'il chassait me heurta comme un corps solide. Mes jupes claquèrent. Je sentis mes joues se creuser. Pas un de mes cheveux, comme on dit, ne fut touché. Mais j'eus l'impression d'une dévastation invisible, d'un arrachement ...

Et aujourd'hui je ne puis penser tranquillement à ma première traversée des quinze voies, à la lanterne balancée de l'homme d'équipe, à la maison dans les rails où j'allais.

Jules Romains.
(Lucienne)
N. R. F., éditeurs.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Ballast : gravier et cailloutis qu'on dépose sur les voies pour maintenir les traverses. — **2. Machinalement:** sans y penser. — **3. Lampadaire:** poteau qui supporte les lampes. — **4. Peur vertigineuse:** peur dont on ne peut se défendre, qui vous emporte dans un tourbillon.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) :

Angoisse, halo, m'effaçai, fût, latte, sécurité, rasa.

C. Questions :

Pourquoi l'homme d'équipe traverse-t-il les voies sans effort ? Relevez les phrases qui montrent que la jeune femme a le vertige. Que ressent-elle quand le rapide la rase ? Comprenez-vous pourquoi on peut dire que les rails se serrent en touffe et montent vers le ciel?

II. — LA LECTURE

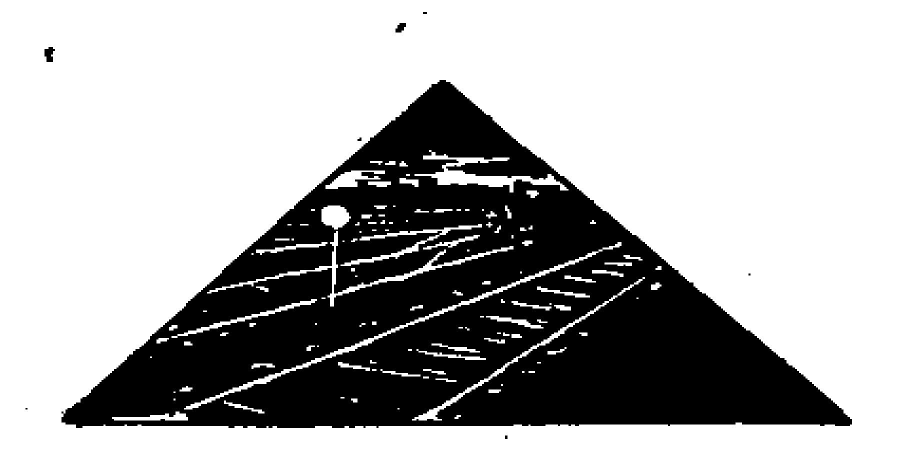
Ensemble du texte :

Bien interpréter ce dialogue : **ton assuré, ferme de l'homme d'équipe;** interrogation pleine d'angoisse de la jeune femme : **où va-t-il passer ?**

Bien mettre les verbes en relief et presser le rythme dans la description du rapide qui approche et qui passe : **Le feu grandissait,** etc. **Le rapide nous rasa...,** etc.

III. — LA REDACTION

Sur un sujet de votre choix, imitez la phrase : **Le feu grandissait... vertigineux.**





45. — EN LIMOUSIN

Le temps des labourages était venu : blé rentré, foin tassé dans la barge[1], pommes jutant au pressoir. Il fallait reprendre la besogne préparatoire; à travers les brumes, au delà des haies, on entendait, prolongé par le vent d'ouest, l'appel du paysan guidant la marche de ses bœufs ...

Dès le point du jour, François et son frère Jacquou labouraient. Le père était au pressoir de Maverdat. Jeannette, la mère, quittait peu la maison; selon les heures, elle blanchissait des châtaignes, préparait la soupe au lard, pétrissait la pâte du pain, nourrissait le cochon, veillait au grain des volailles, faisait les lits, et jamais elle ne se reposait, animée par une continuelle ardeur ...

François, l'Angelus sonné, revint à la maison, menant du bout de sa guyade[2], la paire de bœufs. Jacquou suivait en sifflotant. La mère, debout sur la pierre du seuil, les appela ...

— Rentrez vite les bêtes. Le manger serait tout froid. J'ai farci un gros chou.

Fidèle, sautant et jappant, rôdait autour de sa jupe troussée.

Les bœufs, avec leur rythme de lourd balancier, entrèrent

dans l'étable. Jacquou et François les attachèrent et tirèrent du foin de la barge.

La table était mise. La tourte poudreuse s'arrondissait sur une serviette rude, près des assiettes de faïence, de la bouteille roussie par le cidre et du plat à fond noir où le chou fumait, plein d'un bon hachis.

François et Jacquou vinrent appuyer leurs coudes sur la table. Ils ne se ressemblaient pas. Aujourd'hui, à vingt-cinq ans passés, François était d'une laideur peu commune, grand et desséché, il paraissait formé de triques noueuses, sans un liard[3] de graisse; dans ses épaules anguleuses gîtait une tête sans cou ... Il dodelinait[4] un long visage couleur de chanvre où le nez faisait une culbute sur une bouche trop petite, sans menton, ornée çà et là de bouquets de poils. Mais dans ces traits mêlés à la diable, brillaient des yeux d'un bleu d'eau vive, plus beaux d'être égarés dans cette face déshéritée. Jacquou était ce que l'on appelle un joli garçon, ayant le teint frais, la moustache fine, le corps en bel équilibre.

Ils ne parlaient pas. Levés dès le matin frisquet, ils avaient faim et mangeaient sans écouter la mère qui disait, debout, près de la table :

— Prenez-en, petits, c'est bon. Il a cuit braise dessus, braise dessous.

François bût, d'un trait, un verre de cidre et souffla :

— Ça va mieux à cette heure. Le vent piquait la peau et la terre est fraîche.

Le père arrivait : on entendit le cahot[5] d'une charrette.

— Ne bougez pas ! cria-t-il. On déchargera les barriques après manger. Il y en a six; le cidre coule gros comme le bras.

Il passa le seuil, fort paysan, haut et large d'épaules avec une tête bien équarrie, tannée par le vent et le soleil. Il s'assit à table en regardant droit ses garçons. Enfonçant en maître son couteau dans la croûte du pain qui grinça, il se coupa une lame bise[6] où il étala du hachis.

Le repas fini, les hommes roulèrent les barriques dans le

cellier[7]. La mère replaça la vaisselle et bourra le feu avec des souches.

Au dehors, le vent d'ouest s'était éveillé; il accourait du fond de l'horizon, déchirant des nuages noirs qui se reformaient sans cesse. La pluie battait les vitres et faisait briller la rouille des chênes, l'herbe courte des prés et les pierres. L'air était plein d'eau vivante.

Ch. SYLVESTRE.
(Cœurs paysans)
Bloud et Gay, éditeurs.

I. — LE SENS

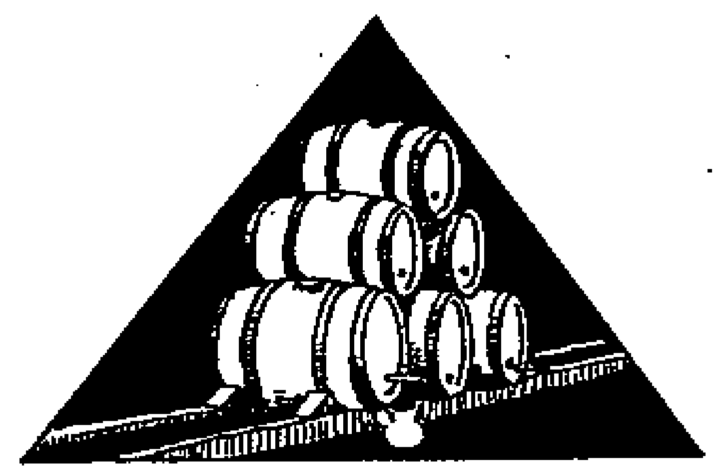
A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

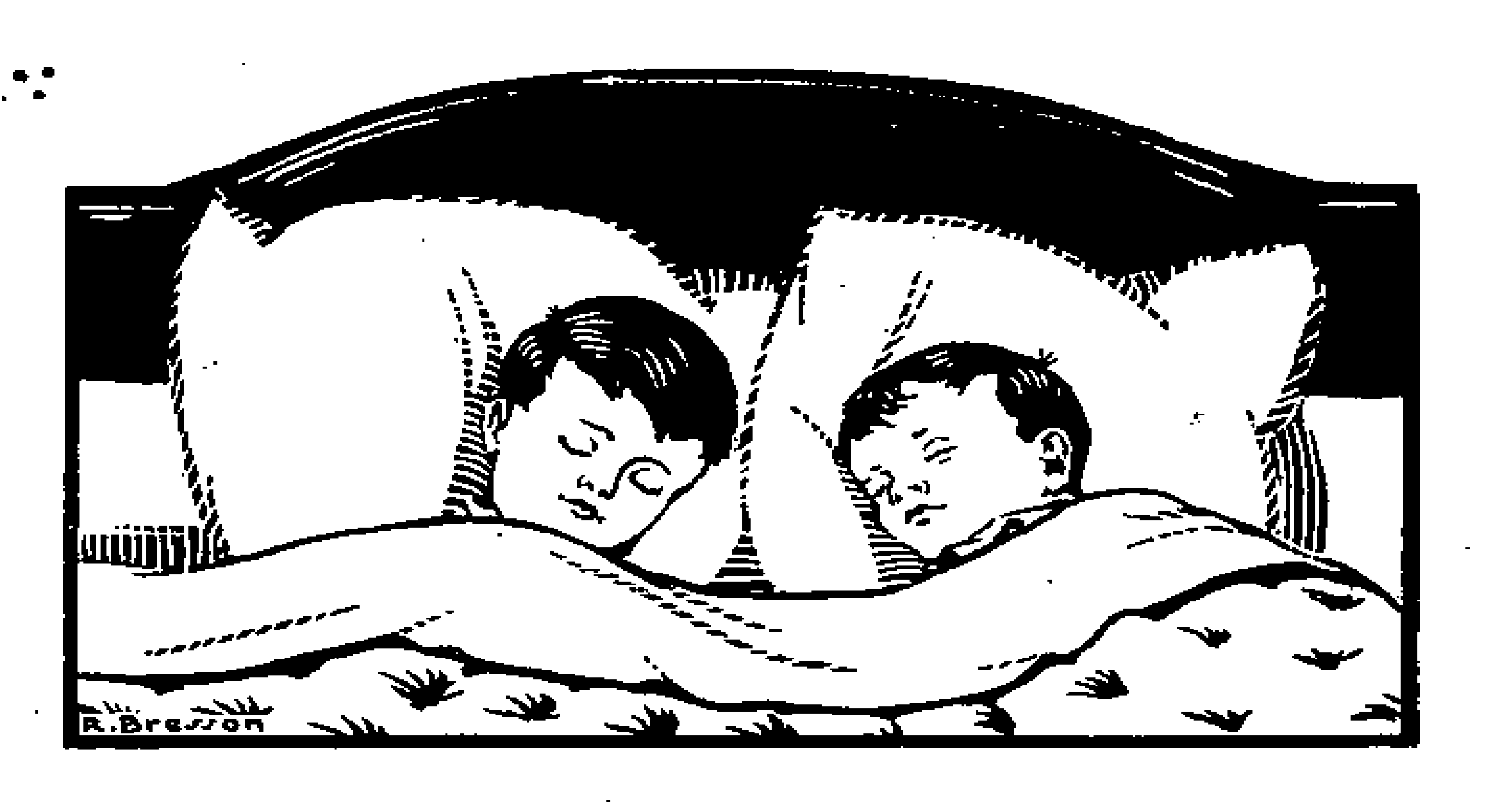
1. Barge: Grenier à foin. — **2. Guyade:** aiguillon. — **3. Liard :** ancienne monnaie représentant une toute petite somme; ici: très petite quantité. — **4. Dodelinait:** se balançait lentement et régulièrement. — **5. Cahot:** saut que fait une voiture sur un mauvais chemin. — **6. Lame bise:** gris brun, il s'agit d'une tranche de pain bis. — **7. Cellier:** cave où l'on met la boisson.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (en les faisant remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **besogne, blanchissait des châtaignes, animée, troussée, hachis, couleur de chanvre, face déshéritée, frisquet, souches, eau vivante.**

II. — LA REDACTION

Au dehors, le vent d'ouest s'était éveillé... Vous l'avez entendu ce vent. Essayez de vous souvenir et continuez la description.





46. — A MON FRÈRE

Tu dois te souvenir des vertes Feuillantines[1],
Et de la grande allée où nos voix enfantines,
Nos purs gazouillements[2],
Ont laissé dans les coins des murs, dans les fontaines,
Dans le nid des oiseaux et dans le creux des chênes,
Tant d'échos[3] si charmants!...

T'en souviens-tu, mon frère? après l'heure d'étude,
Oh! comme nous courions dans cette solitude!
Sous les arbres blottis,
Nous avions, en chassant quelque insecte qui saute,
L'herbe jusqu'aux genoux, car l'herbe était bien haute,
Nos genoux bien petits.

Vives têtes d'enfants par la course effarées[4],
Nous poursuivions dans l'air cent ailes bigarrées;
Le soir nous étions las.
Nous revenions, jouant avec tout ce qui joue,
Frais, joyeux, et tous deux baisés à pleine joue
Par notre mère, hélas!

Elle grondait: « Voyez! comme ils sont faits! ces hommes!
Les monstres! ils auront cueilli toutes nos pommes!

Pourtant nous les aimons.
Madame, les garçons sont les soucis des mères,
Car ils ont la fureur de courir dans les pierres
Comme font les démons! »

Puis un même sommeil, nous berçant comme un hôte[5],
Tous deux au même lit nous couchait côte à côte,
Puis un même réveil!

Victor HUGO.

(Les voix intérieures).

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Les Feuillantines: parc d'un ancien couvent de Paris. Les parents de V. Hugo habitèrent dans ce couvent. — **2. Gazouillement:** doux murmure des voix enfantines (l'oiseau, le ruisseau aussi gazouillent). — **3. Tant d'échos:** le poète veut dire qu'il lui suffit de voir les coins des murs, le creux des chênes pour se souvenir; on dirait que les voix des enfants font écho par dessus les années. — **4. Effarées:** les enfants qui viennent de courir ont les yeux grands ouverts et la bouche ouverte; ils ne sont pas effrayés, mais on le dirait. — **5. Hôte:** celui qui reçoit quelqu'un dans sa maison (ou celui qui est reçu : voir n° 4).

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **blottis, cent ailes bigarrées, las, monstres, fureur, démons.**

C. Questions :

Pourquoi le poète dit-il : « par notre mère **hélas!** » ? La maman est-elle bien fâchée contre ces deux petits démons? Pourquoi ? De quoi le poète se souvient-il surtout quand il rêve à son enfance?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

A l'intérieur des vers, prononcer les syllabes muettes des mots suivants : 1 : vert**es**; 8 : comm**e**, cett**e**; 9 : arbr**es**; 10 : insect**e**; 11 : l'herb**e** jusqu'; 13 : viv**es**, têt**es**; 14 : ail**es**; 17 : plein**e**; 18 : notr**e**; 19 : ell**e**; 20 : monstr**es**, tout**es**; 22 : Madam**e**; 24 : comm**e**; 25 : mêm**e**; 26 : mêm**e**; 27 : mêm**e**. — Ne point prononcer les syllabes muettes des mots situés à la fin du vers, ni celles de tous les autres mots du poème. Ex. : grand **(e)** allée. — Lire ainsi : jou/ant (16). — Ne pas faire les liaisons désagréables : lai/sé/z'à (17), mons/tre/z'ils/ (20) — Dans les vers de 12 syllabes, 4 ou parfois 3 syllabes sont accentuées. Ex :

Ont laissé dans les coins des murs, dans les fontaines... (3)
Vives têtes d'enfants par la course effarées... (4)

Dans les vers de 6 syllabes, 2 seulement :

Ex : tant d'échos si charmants



47. — LA BREBIS PERDUE

C'était pendant l'hiver ...- Je gardais les moutons à la place de ma sœur, qui était bien contente de rester quelques jours tranquille à la maison. Un soir où il faisait un temps affreux, et où on ne voyait rien, à cause de la pluie, du vent et de la nuit qui était venue à trois heures, je ramenais mes moutons tout en me répétant qu'il devait m'en manquer un. Voyez comme on est lâche devant la vérité quand elle est pénible. Je m'étais bien gardé de les compter, mais j'étais sûr qu'ils n'y étaient pas tous. Un mouton qui manque sur trente, cela se connaît tout de suite. Du reste, l'air inquiet de mon chien qui tournait autour d'eux, regardait derrière nous, puis me regardait d'un air de reproche, me le disait. Mais, ce soir-là, je manquais de courage, j'étais gelé, il me semblait qu'une fois dans la cuisine, au chaud, tout s'arrangerait et que le mouton finirait par se retrouver. Je fus un moment tranquille en effet, mais en voyant les autres ignorants et confiants, je sentis le remords[1] m'envahir, et mes doutes se changèrent en une certitude[2].

...- Je savais maintenant quelle bête me manquait. La veillée me parut interminable ...- Enfin, l'heure de se coucher arriva,

mais vous pensez si je dormis ... Je ne sais pas quelle heure il était, mais au milieu de la nuit, je n'y tins plus, je passai mon pantalon, mon gilet de laine, et je vins réveiller ma sœur : « Françoise, lui dis-je bien doucement à l'oreille, en même temps que je lui touchais le bras, il y a une brebis de perdue. » J'avais peur qu'elle ne se mît à crier, mais il n'y avait pas de danger. Elle me dit tout bas, elle aussi : « Le père le sait-il ? — Non. — Eh bien! il faut essayer de la trouver avant le jour. » Et ma sœur se lève doucement, s'habille, met ses bas, ses chaussons, un fichu, une cape[1], m'envoie prendre ma veste et ma pèlerine, allume la lanterne avec sa lampe à huile dedans, et me pousse dehors après avoir dit deux mots à la grand'mère. Inutile de dire que le chien Piroux était déjà devant nous. Heureusement, le vent était un peu calmé, mais on ne voyait pas loin devant soi avec ce pauvre lumignon : à ses pieds, tout juste. On revint au pâtural, rien. On chercha de droite, de gauche, buisson par buisson, dans les fossés, dans les chemins, derrière les murettes si nombreuses chez nous, toujours rien ... Tout à coup, Françoise me dit : « Tu as gardé les moutons près des Ecurettes ? — Oui. — Eh bien! c'est les gens des Ecurettes qui auront trouvé et resserré[1] la brebis. » Et nous voilà marchant vers les Ecurettes. « Le berger couche à l'étable à côté de ses moutons, dit ma sœur, il n'y a qu'à aller le trouver. » Mais il fallut empêcher dans la nuit une bataille de chiens et rassurer le berger lui-même, qui se demandait ce qu'il y avait ...

« N'avez-vous pas une brebis en trop? Nous en avons perdu une. — Pardi si, fit-il, une pauvre bête qui boite et qui s'est fourrée je ne sais comment dans mon troupeau. Venez la voir. » Elle était couchée sur la paille, la pauvre. Nous voulûmes à tout prix la rapporter nous-mêmes. Heureusement, c'était une jeune brebis, pas trop lourde, et tous les dix pas, nous la posions à terre. J'étais en nage malgré le froid ... Il commençait à faire jour quand nous arrivâmes chez nous. La brebis bêlait faiblement dans mes bras, le chien jappait, bondissait, disant ainsi sa joie. Françoise, toute pâle de fatigue, serrait son fichu sous

son menton, élevait en l'air la lanterne, et se tournait de temps en temps vers moi, comme pour me dire : « Je suis là. »

Georges NIGREMONT.
(Jeantou, le maçon creusois)
Bourrelier, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Remords : regret amer; avec tristesse le petit berger se sent responsable et s'accuse intérieurement. — **2. Certitude :** celui qui est sûr d'une chose en a la certitude. — **3. Cape :** manteau sans manches, pèlerine. — **4. Resserré :** enfermé à nouveau en lieu sûr.

B. Questions :

Montrez que le jeune berger est « lâche devant la vérité ». — Pourquoi, après avoir dit en parlant de sa sœur : **« j'avais peur qu'elle ne se mît à crier »**, le jeune berger ajoute-t-il : **« mais il n'y avait pas danger »** ?

Pourquoi le frère et la sœur voulurent-ils ramener eux-mêmes la brebis retrouvée?

II. — LA REDACTION

Le père ou la mère, comme vous voudrez, sortent de la maison au moment où les enfants arrivent avec la brebis. Continuez le récit.





48. — LES CHAUSSURES JAUNES

— Jeudi, nous irons t'acheter une paire de chaussures jaunes. C'est pour que tu les aies le jour des prix, et que tu aies le temps de les briser d'ici là en les mettant deux ou trois fois le dimanche. Et puis, comme ça, ça te fera plaisir tout de suite. Puisque tu as bien travaillé ...

Mme Bastide disait :

— Celles-ci te plaisent ? Elles ne te font pas mal? Vas-tu te décider à écouter quand je te parle ?

Il n'était décidé qu'à se laisser faire. Il savait d'avance qu'on lui achèterait des chaussures un peu trop étroites. Sa mère estimait que des chaussures où l'on est à l'aise encouragent le pied à grossir, et elle voulait qu'il eût le pied fin. Louis pensait qu'en principe elle avait raison ...

Au reste, une fois chaussé, il dut convenir que la paire choisie lui allait bien. Son contentement se montra dans ses yeux. Il laissa tomber sur ses vieilles bottines un regard étonné : il ne les aurait pas crues si laides.

Sa mère lui dit :

— Est-ce que cela te plairait de les garder aux pieds pour rentrer à la maison ?

Elle avait hésité avant de lui faire cette offre. N'était-ce pas

exposer les talons et les semelles à une usure bien prématurée et peu justifiée un jour de semaine ? Mais puisque le petit garçon avait l'air si fier de ses chaussures neuves, et qu'on les lui achetait pour le récompenser, il fallait lui laisser goûter son plaisir ...

Louis ressortit donc de la boutique avec ses chaussures dont il était fier et qui lui faisaient mal ...

Il avait pris tendrement la main de sa mère, comme lorsqu'il était plus petit. De temps en temps, elle l'observait du coin de l'œil, pour profiter elle-même du plaisir de son enfant ... Mais tandis qu'ils avançaient dans la rue Ordener, elle s'aperçut que la mine de l'enfant devenait soucieuse. Il regardait fixement devant lui ...

— A quoi penses-tu, mon petit ?

— A rien.

— Tu n'es plus content ?

— Oh si !

— Mais alors ?

— Combien ont coûté mes chaussures ?

— Neuf francs cinquante... Tu n'as pas entendu quand je marchandais? (Il avait entendu; mais il craignait de s'être trompé) ...

— Dis, maman...

— Quoi ?

— Combien est-ce que papa gagne par jour ?

— Mais qu'est-ce que tu vas chercher là? De quoi t'occupes-tu ?

Elle avait presque rougi ... Elle ne se sentit même pas le courage de mentir.

— Ce que gagne papa... Eh bien! C'est encore très joli ce qu'il gagne. D'abord, on le paye au mois. Dimanche et fêtes. Qu'il travaille ou qu'il se repose... Ce n'est pas comme d'autres... C'est un grand avantage sur les ouvriers.

— Oui, mais ça lui fait combien par jour ? ... Elle rougit de nouveau.

— Je n'ai pas fait le compte... Pas dix francs évidemment. Il n'y a que les gros ouvriers qui gagnent dix francs.

— Ah !... pas neuf francs non plus ? ...

Elle se pencha un peu pour l'examiner de plus près. Son air radieux[1] de tout à l'heure était complètement parti. Il avait un petit froncement des sourcils, un frémissement des lèvres. Ses yeux continuaient à regarder devant lui ... Il serrait plus fort la main de sa mère.

Elle fut saisie tout à coup, atteinte au cœur par la pensée qui tourmentait son enfant. Elle fit un grand effort pour empêcher ses propres larmes de venir. Penchée sur lui, caressant ses cheveux, son béret, elle lui dit, sur un ton d'effusion[2] sourde : « Mon petit garçon ! mon pauvre petit garçon ! mon petit Louis chéri. »

Jules ROMAINS.
(Les hommes de bonne volonté)
« Les Humbles »
Flammarion, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles : **1. Radieux** : brillant de joie. — **2. Sur un ton d'effusion sourde** : sur le ton de quelqu'un qui laisse parler librement son cœur, d'une voix basse, étouffée, émue.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **estimait, contentement, soucieux, frémissements, tourmentait.**

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **A quoi... les ouvriers.**

Répondre vite : **à rien.** — Sur un ton un peu forcé : **oh si!** — Sur un ton qui veut paraître indifférent : **combien,** etc... — Bien détacher la parenthèse. — Sur un ton interrogatif : **dis, maman...** — Avec une légère inquiétude : **quoi?** — Avec gravité : **combien...** — Sur un ton grondeur : **mais qu'est-ce...** — Avec embarras : **ce que gagne papa,** etc... (marquer les arrêts comme autant d'hésitations).

III. — LA REDACTION

Votre maman travaille tard le soir pour raccommoder vos vêtements par exemple. — Dites dans quelles circonstances vous vous en êtes aperçu et ce que vous avez éprouvé.



49. — SUR UNE BARRICADE...

Scène de la commune. Soulevés contre le gouvernement provisoire et l'Assemblée de Versailles, les Parisiens ont dressé des barricades.

Sur une barricade[1], au milieu des pavés,
Un enfant de douze ans est pris avec des hommes.
« Es-tu de ceux-là, toi? » L'enfant dit: « Nous en sommes. »

« C'est bon, dit l'officier, on va te fusiller.
Attends ton tour. » L'enfant voit des éclairs briller,
Et tous ses compagnons tomber sous la muraille[2].
Il dit à l'officier : « Permettez-vous que j'aille
Rapporter cette montre à ma mère chez nous? »
— « Tu veux t'enfuir? » — « Je vais revenir » — « Ces voyous
Ont peur! Où loges-tu? » — « Là, près de la fontaine.
Et je vais revenir, monsieur le capitaine. »
— « Va-t'en, drôle![3] » L'enfant s'en va. « Piège grossier! »
Et les soldats riaient avec leur officier,
Et les mourants mêlaient à ce rire leur râle[4];
Mais le rire cessa, car soudain l'enfant pâle,

Brusquement reparu, fier comme Viala[5],
Vint s'adosser au mur et leur dit : « Me voilà ! »

La mort stupide[6] eut honte, et l'officier fit grâce.

Victor HUGO.
(L'année terrible).

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Barricade : barrage établi dans une rue avec des voitures, des meubles, des pavés. — **2. Muraille :** on a fait aligner les hommes le long d'un mur pour les fusiller. — **3. Drôle :** mauvais sujet. — **4. Râle :** bruit produit par la respiration des mourants. — **5. Viala :** enfant célèbre par son héroïsme : tué sur les bords de la Durance, alors qu'il coupait les câbles du pont de bateaux pour empêcher les royalistes de franchir la rivière (1780-1793). — **6. Stupide :** inintelligente, aveugle.

B. Questions :

Pourquoi l'enfant veut-il porter sa montre à sa mère ? Pourquoi les soldats rient-ils avec leur officier ?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Ton rude de l'officier ; voix ferme et assurée de l'enfant.

Faire les liaisons suivantes : 1. barricad'au ; 8. montr'a ; 18. stupid'eut ; hont'et.

Prononcer les syllabes muettes de tous les autres mots situés à l'intérieur des vers.

Quelques difficultés :

1. Ne point s'arrêter après **barricade**, mais faire porter la voix sur le a de ce mot.

12. Ne point s'arrêter après drôle, mais faire porter la voix sur le o de ce mot. — Lire ainsi le vers :

Va/ t'en/ drôle/ l'en/fant/ s'en/ va/. Piè/ge gros/sier

16. Lire ainsi :

fier/ com/me Vi/a/la.

III. — LA REDACTION

Le maître lira aux élèves l'histoire de Viala ou toute autre histoire mettant en scène l'héroïsme d'un enfant, puis leur demandera un bref compte rendu de mémoire.



50. — MA PREMIÈRE TRUITE

Arrivé à six pieds[1] de la rive, la tête dans les herbes, sans même voir l'eau, Alexis prit sa ligne. Une sauterelle, légèrement piquée, sautillait au bout. Il lança le fil; j'en fis autant.

Mon amorce n'était pas dans l'eau que : vlouff ! j'entends un formidable saut, et ma gaule, tirée violemment, s'abat dans les herbes.

« Raté ! » dit une voix moqueuse.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une truite, pardi ! Il ne faut pas lui laisser le temps de souffler l'amorce; on ferre tout de suite... Oh! inutile de recommencer; elle ne reviendra pas.

J'étais honteux de ma maladresse, et je craignais qu'Alexis fût fâché.

— Allons plus loin, dit-il en jetant un coup d'œil circulaire.

Nous recommençons, dans un tournant, tapis derrière des roseaux.

— Ça mord, dis-je à voix étouffée, le cœur battant.

Mon fil se promenait à droite et à gauche, courbant le scion[1].

— Tire, tire !... Ne lui laisse pas faire ce qu'elle veut !

Je tirai. Un clapotis violent, un éclair de lumière, et, au bout de mon fil, se tordait un poisson étincelant. Mais j'avais ferré si fort que ma ligne avait sauté dans les branches. La truite restait pendue à un arbre et gigotait. J'allais grimper pour l'atteindre quand elle se décrocha et tomba dans l'herbe.

— Ah ! elle est partie, m'écriai-je d'un air navré[2].

— Pas de danger...

J'écartai les herbes. Une magnifique truite était là, luisante, non point couchée sur le côté, mais sur le ventre, comme si elle allait nager dans les herbes humides... Je la saisis : elle me glissa des doigts et fit un énorme bond... Je poussai un « oh ! » de surprise...

— Nigaud ! Prends-la ici.

Il mit ses doigts dans les ouïes sanglantes et retira l'hameçon qu'elle avait avalé.

— Elle a mal, dis ?

Je ressentais comme un vague malaise de voir cette bête se débattre avec des espèces de petits râles quand il retira l'esche[4].

Je mis le nez dessus pour l'examiner, n'osant plus y toucher. Tout à coup, d'un coup de queue, elle me sauta au visage.

Alexis se tordait littéralement; pour un peu, il eût cabriolé comme la truite qui, maintenant, faisait bond sur bond.

— Attention ! elle sent l'eau ! Elle y retournerait bien.

Et, de fait, elle se dirigeait vers la rivière, un peu plus près à chaque saut.

Cette fois, de peur de la perdre, je la saisis aux ouïes et lui laissai faire le battant de cloche. C'était d'ailleurs son dernier effort : elle se courbait maintenant sur ma main, flasque et fraîche, et j'admirais sa merveilleuse robe tachetée de points rouges, sa sveltesse[5], ses fines dents.

— Elle pèse bien deux livres ! dis-je.

— Mettons une, et même une petite. C'est rudement beau déjà pour un début !

Gabriel MAURIÈRE.
(Peau-de-pêche)
Gédalge, éditeur.

LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Six pieds: trois pas environ; le pied est une ancienne mesure de longueur valant 0 m. 32. — **2. Scion:** le scion d'un canne à pêche est le brin de la pointe. — **3. navré:** très attristé. — **4. L'esche:** l'hameçon qui porte l'esche, c'est-à-dire l'amorce, l'appât. — **5. Sveltesse:** finesse de son corps élancé.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **souffler l'amorce, ferrer, coup d'œil circulaire, tapis, clapotis, se tordait littéralement, flasque.**

C. Question :

Quelles sont les émotions successives du pêcheur?



51. — LE PIANO MERVEILLEUX

Maintenant, sa plus grande joie est quand sa mère doit passer la journée en service, ou faire une course en ville. Il écoute ses pas descendre dans l'escalier : les voilà dans la rue; ils s'éloignent. Il est seul. Il ouvre le piano, il approche une chaise, il se juche dessus ; ses épaules arrivent à hauteur du clavier[1] : c'est assez pour ce qu'il veut. Pourquoi attend-il d'être seul ? Personne ne l'empêcherait de jouer, pourvu qu'il ne fît pas trop de bruit. Mais il a honte devant les autres, il n'ose pas. Et puis, on cause, on se remue : cela gâte le plaisir. C'est tellement plus beau quand on est seul !... Christophe retient son souffle, pour que ce soit plus silencieux encore, et aussi parce qu'il est un peu ému, comme s'il allait tirer un coup de canon. Le cœur lui bat, en appuyant le doigt sur la touche ; quelquefois, il le relève, après l'avoir enfoncé à moitié, pour le poser sur une autre. Sait-on ce qui va sortir de celle-ci, plutôt que de celle-là?... Tout à coup le son monte : il y en a de profonds, il y en a d'aigus, il y en a qui tintent, il y en a d'autres qui grondent. L'enfant les écoute longuement, un à un, diminuer et s'éteindre; ils se balancent comme les cloches, lorsqu'on est dans les champs, et que le vent les apporte et les éloigne tour à tour ; puis, quand on prête l'oreille, on entend dans le lointain d'autres voix différentes qui se mêlent et tournent, ainsi que des vols d'insectes ; elles ont l'air de vous appeler, de vous attirer loin... loin... de plus en plus loin ... Les voilà disparues !... Non ! elles murmurent encore... Un petit battement d'ailes... Que tout cela est étrange ! Ce sont comme des esprits[2]. Qu'ils obéissent ainsi, qu'ils soient tenus captifs dans cette vieille caisse, voilà qui ne s'explique point !

Mais le plus beau de tout, c'est quand on met deux doigts sur deux touches à la fois. Jamais on ne sait au juste ce qui va

se passer. Quelquefois, les deux esprits sont ennemis ; ils s'irritent, ils se frappent, ils se haïssent[3], ils bourdonnent d'un air vexé[4] ... On dirait des monstres enchaînés, qui mordent leurs liens, qui heurtent les murs de leur prison; il semble qu'ils vont les rompre et faire irruption au dehors ...

D'autres fois, il y a des notes qui s'aiment : les sons s'entrelacent, comme on fait avec les bras, quand on se baise ; ils sont gracieux et doux. Ce sont les bons esprits ; ils ont des figures souriantes et sans rides, ils aiment le petit Christophe, et le petit Christophe les aime ; il a les larmes aux yeux de les entendre, et il ne se lasse pas de les rappeler. Ils sont ses amis, ses chers, ses tendres amis ...

Un jour, Melchior[5], le surprit. Il le fit tressauter de peur avec sa grosse voix. Christophe, se croyant en faute, porta ses mains à ses oreilles pour les préserver des redoutables claques. Mais Melchior ne grondait pas par extraordinaire ; il était de bonne humeur, il riait.

— Cela t'intéresse donc, gamin ? demanda-t-il, en lui tapant amicalement la tête. Veux-tu que je t'apprenne à jouer ?

S'il le voulait !... Il murmura que oui, ravi. Ils s'assirent tous deux devant le piano, Christophe juché, cette fois, sur une pile de gros livres; et, très attentif, il prit sa première leçon.

Romain ROLLAND.
(L'Aube)
Albin Michel, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Clavier : ensemble des touches sur lesquelles viennent se poser les doigts. — **2. Esprits :** personnes invisibles qui n'ont pas de corps. — **3. Se haïssent :** se veulent du mal, se détestent. — **4. D'un air vexé :** d'un air contrarié. — **5. Melchior :** le père du petit Christophe.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même ses) : **faire une course, s'irritent, faire irruption, ravi.**

C. Questions :

Pourquoi Christophe est-il content quand sa mère s'en va? A quoi les sons ressemblent-ils?

Relevez les expressions qui montrent que le petit Christophe est ému.

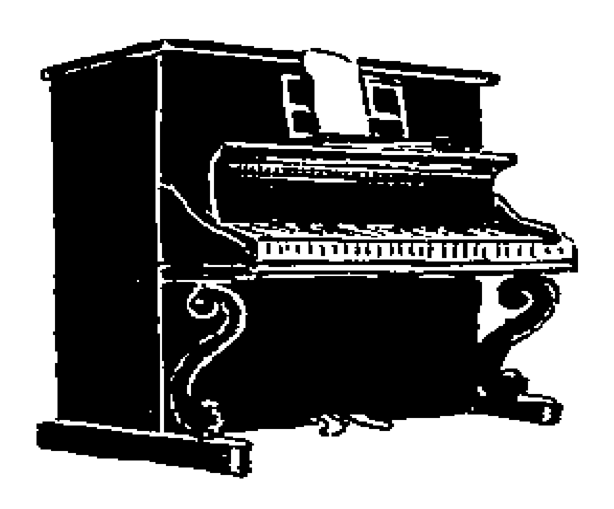
II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant: **Le cœur... voilà disparues.**

Appuyer la voix sur: **but.** — Détacher: il **le relève.** — Comme entre parenthèses: **après l'avoir enfoncé à moitié.** — Avec mystère: **Sait-on** etc. — Grand silence après: **celle-là?** — Majestueusement: **tout à coup le son monte.** — Marquer un arrêt très net après : **monte.** — Faire porter la voix sur: **profonds, aigus, tintent, grondent** (son grave pour profond et grondent, son léger pour aigus et tintent). — Marquer un léger arrêt aux virgules et aux points-virgules en lisant la phrase suivante : **« L'enfant... plus loin. »** — Ne pas oublier les liaisons suivantes: **diminuer'et, mêlent'et.**

III. — LA REDACTION

Vous avez entendu chanter les cloches à la campagne ou dans votre ville ? — Que disaient-elles ?





52. — LES RÉFUGIÉS.

SCÈNE DE LA GUERRE DE 1914-1918

De toutes parts
Les gens partent vers les hasards[1]:
Il en est qui s'en vont poussant sur leur charrette
Le lit, le matelas, le banc, la chaufferette,
Et la cage déserte où mourut le pinson;
D'autres chargent leur dos de vieilles salaisons[2]
Qu'un voile épais et gris défend contre les mouches.
J'en ai vu qui tenaient une fleur à la bouche
Et qui pleuraient sans rien se dire, atrocement[3].
Des vieux passent, serrant leur deuil et leur tourment[4],
Et des mères sont là, pauvres, mornes[5], livides[6],
Laissant mordre l'enfant à leur poitrine vide.

La plaine et la forêt s'illuminent au loin.
Mares, fleuves, étangs et lacs sont les témoins
De la terreur qui dans les cieux se réverbère[7];
Les étoiles là-haut regardent sur la terre
De rougeoyants brasiers écheveler[8] la nuit,

Et les foules s'en vont toujours,
Et, las de leur cœur triste, et las de leurs pas lourds,
N'ayant plus sous le front que la seule pensée
D'avancer tout au long des routes défoncées...

Emile VERHAEREN.
(Les ailes rouges de la guerre).
Mercure de France, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Vers les hasards : ils partent, et les hasards les attendent ; où vont-ils habiter ? Comment seront-ils reçus, etc... — **2. Salaisons :** viandes salées. — **3. Atrocement :** en souffrant terriblement. — **4. Tourment :** souffrance qui torture le cœur. — **5. Mornes :** abattues par une sombre tristesse. — **6. Livides :** leurs visages ont un teint pâle et bleuâtre, plombé. — **7. Se réverbère :** le ciel est rougi par le reflet des incendies. — **8. Echeveler la nuit :** les flammes ressemblent à une chevelure peinte sur l'écran de la nuit.

B. Question :

N'y a-t-il que les soldats qui souffrent de la guerre? Après avoir lu ce poème, que pensez-vous de la guerre?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

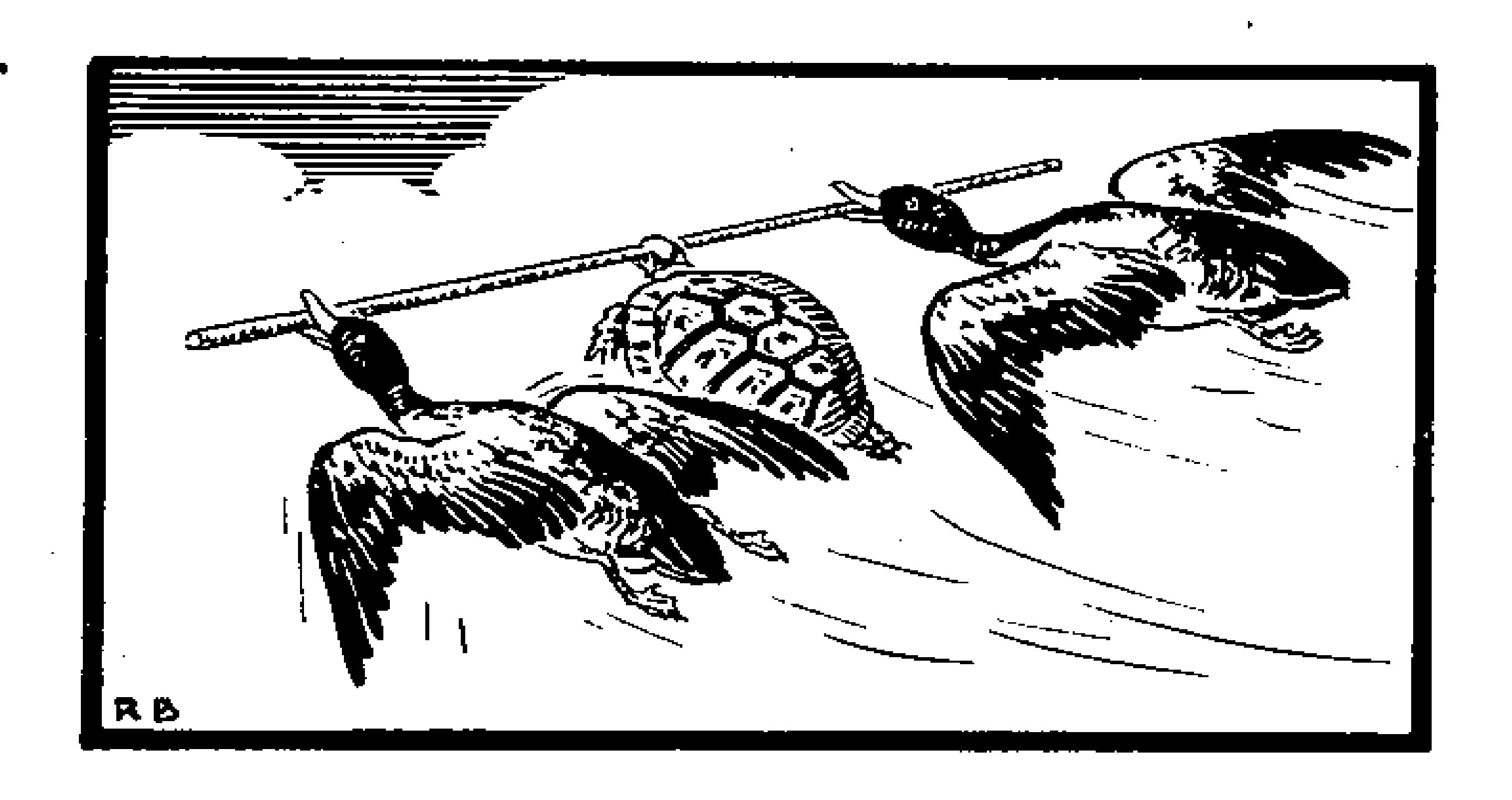
On remarquera qu'il ne faut point s'arrêter après mares et fleuves, bien qu'il y ait une virgule. Mais il faut faire traîner la voix sur **a** et **eu.**

La	plai	n(e)et	la	fo	rêt	s'il	lu	mi	nent	au	loin ||
Ma	res	fleu	ves	é	tangs	et	lacs	sont	les	té	moins
De	la	ter	reur	qui	dans	les	cieux	se	ré	ver	bère ||
Les	é	toi	les	tâ-	haut	re	gar	dent	sur	la	terre
De	rou	geo(i)	yants	bra	siers	é	che	ve	ler	la	nuit ||
Et	les	fou	les	s'en	vont	tou	jours !				
Et	las	de	leur	cœur	tris	t(e)et	las	de	leurs	pas	lourds !
N'a(i)	yant	plus	sous	le	front	que	la	seu	le	pen	sée
D'a	van	cer	tout	au	long	des	rou	tes	dé	fon	cées ||

En général, les accents qui portent sur des sons placés au milieu ou à la fin du vers sont plus forts. Ex. : **ier** (brasiers), plus fort que **an** (rougeoyants), ui (nuit), plus fort que **er** (écheveler).

III. — LA REDACTION

Si vous avez vu passer des réfugiés lors de la dernière guerre, décrivez la scène. Sinon, évoquez une scène quelconque de la dernière guerre, au moment de l'invasion, de l'occupation..., en faisant appel à vos souvenirs personnels ou à ceux de vos parents.



53. — LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS

Une tortue était[1], à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas[2] d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
« Voyez-vous ce large chemin[3]?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse[4] en fit autant. » On ne s'attendait guère
A voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine[5]
Pour transporter la pèlerine[6].
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils, gardez[7] de lâcher prise. »
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout

De voir aller en cette guise[8]
L'animal lent et sa maison[9],
Justement[10] au milieu de l'un et l'autre oison.
« Miracle! criait-on: venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues. »
« La reine! vraiment oui : je la suis, en effet,
Ne vous en moquez point. » Elle eut beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion[11] de sa perte fut cause.

Imprudence, babil[12], et sotte vanité,
Et vaine curiosité
Ont ensemble étroit parentage.

La Fontaine.
(Fables).

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Une tortue était : il était une tortue. — **2. On fait cas :** on apprécie, on trouve intéressante. — **3. Ce large chemin:** le ciel. — **4. Ulysse:** roi grec qui, après la guerre de Troie, erra pendant dix ans sur les mers avant de retrouver Ithaque, sa patrie. — **5. Une machine** : un moyen de transport. — **6. La pèlerine:** la voyageuse. — **7. Gardez:** évitez, gardez-vous bien. — **8. En cette guise :** de cette façon. — **9. Sa maison :** sa carapace. — **10. Justement :** juste. — **11. Indiscrétion :** son manque de réserve. — **12. Babil :** paroles inutiles.

B. Questions :

Montrez que la tortue a été imprudente, trop babillarde, pleine d'une sotte vanité.

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Dire simplement les sept premiers vers. — Faire porter la voix sur : large chemin, par l'air, en Amérique, mainte, maint, maint, Ulysse (ton emphatique). — Avec un sourire moqueur : « on ne s'attendait... affaire ». — Avec une voix forte, comme si on s'adressait à la foule : Miracle! etc... — Ton un peu moqueur pour dire : la reine. — Sèche réplique de la tortue. — Bien détacher : « lâchant... dents ». — Puis faire porter brusquement la voix sur : el/le tom/b (e), el/le crè/ve.

Lire ainsi : pro/po/si/ti/on, in/dis/cré/ti/on.



54. — LA RÉVOLTE DES PAYSANS

I

Le temps était doux; la terre mouillée et attiédie fermentait[1]. Un petit vent passant légèrement sur la friche[2] faisait frissonner les herbes grêles et m'apportait la senteur des bois humides, des bourgeons ouverts ..- Sous l'amoncellement des énormes pierres sur lesquelles j'étais assis, un rat, dans son trou, grignotait quelque châtaigne de sa provision hivernale. Parfois, un oiseau de nuit traversait le plateau, de son vol lourd et silencieux ..-

Un pas rapide à l'orée de la friche me fit dresser en pieds ; c'était le drôle de Prisse[3].

— Tout le château est endormi, me dit-il.

— Ça va bien, fils.

Et, embouchant ma corne, j'envoyai successivement du côté de la Lande et puis du Mayne, trois coups brefs, suivis d'un quatrième qui s'en alla en mourant ..-

Aussitôt, deux cornes me répondirent, jetant dans la nuit le sinistre appel[4]. Bientôt les plus proches arrivèrent, et trois quarts d'heure après, tous les gens des villages étaient là, une nonantaine[5] environ en comptant les femmes qui portaient des bâtons, des sarcloirs, des aiguillons. Les hommes, eux, étaient

armés de fusils, de fourches, de haches, et le forgeron de Meyrignac avait porté le plus gros marteau de sa boutique.

Les voyant tous là, je les rassemblai en cercle, et, me mettant au milieu, je leur expliquai d'abord que, pour réussir sans trop s'exposer, il fallait faire promptement ..- La porte d'entrée du château était faite d'épais madriers[6] de chêne, armés de gros clous de défense, solidement close avec une forte serrure, et barrée en dedans de deux grosses pièces de bois. Attaquer cette porte à coups de hache, ça n'était pas aisé à cause des clous; l'enfoncer avec le lourd marteau de forgeron ne serait pas facile non plus, et, en tout cas, ce serait long et, pendant ce temps-là, le comte et les gardes, sans parler des demoiselles qui maniaient très bien une arme, nous fusilleraient par les meurtrières : il fallait donc un engin puissant.

— Savez-vous par là une grosse poutre ? Quelque arbre coupé puis ébranché ?

— A l'Herm, dans le village, me dirent les uns, le vieux Bertillon fait monter une grange; il y a de forts chevrons[7].

— C'est bien notre affaire. Trente hommes des plus forts porteront le chevron, quinze de chaque côté. Lorsqu'ils seront dans la cour, ils courront de toute leur vitesse sur la porte du château et la choqueront avec le bout du chevron qui dépassera un peu les hommes de devant. Comme il est sûr qu'elle ne tombera pas du premier coup, ils reculeront et recommenceront la même manœuvre. Pendant ce temps-là, cinq ou six de ceux qui ont des fusils surveilleront les meurtrières qui défendent l'entrée et tireront dedans s'ils voient passer un canon de fusil. En même temps, vingt hommes, qui auront pris, en passant dans le village, toutes les échelles des greniers, traverseront les fossés du côté de Prisse et escaladeront les croisées ..-

Tout ça bien expliqué, j'assignai à chacun son poste, et, tout étant convenu, j'ajoutai :

— Et qu'il soit bien entendu qu'on ne touchera pas à un bou-

ton dans le château. Nous sommes de braves gens qui nous vengeons, et non des voleurs !

— Oui ! Oui ! firent-ils tous à demi-voix.

Alors, je demandai :

— Quelle heure est-il, vous autres ?

Les vieux levèrent les yeux au ciel, et, entre deux nuages, regardèrent la position des étoiles.

— Il doit être environ les onze heures, dirent quelques-uns.

— Partons et ne faisons pas de bruit.

Eugène Le Roy.
(*Jacquou le Croquant*).
Calmann-Lévy, éditeur

LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. La terre fermentait: il s'y fait un travail souterrain : poussée des racines, des tiges, éclosions printanières. — **2. Friche:** terrain non cultivé où poussent des herbes sauvages et des broussailles. — **3. Le drôle de Prisse:** il s'agit d'un jeune paysan malin qui habite le village de Prisse. — **4. Sinistre appel:** qui annonce des événements redoutables. — **5. Nonantaine :** nonante signifie quatre-vingt-dix. — **6. Madriers:** planches de chêne très épaisses. — **7. Chevrons:** pièces de bois qui soutiennent les lattes sur la pente d'un toit ; il s'agit plutôt ici d'une poutre.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **grêles, amoncellement, orée, promptement, j'assignai.**

C. Questions :

Jacquou dit : **nous sommes de braves gens qui nous vengeons, et non des voleurs.** — Trouvez-vous qu'il y ait une différence ? Expliquez.





55. LA RÉVOLTE DES PAYSANS (suite)

II

Nous marchions en silence. On n'oyait[1] que le bruit sourd d'une troupe foulant[2] la terre, et le froissement des branches, lorsque nous traversions les taillis ... A deux cents pas avant de sortir de la forêt qui venait jusqu'au village, ceux qui devaient porter le chevron se mirent ensemble ...

Alors, passant au-devant, je fis descendre un drôle leste dans les fossés et bientôt la porte de l'enceinte fut ouverte. Mais malgré toutes les précautions, tout ça ne pouvait se faire sans quelque bruit, en sorte que les grands chiens courants du comte hurlèrent au fond de leur chenil. Heureusement, comme ça arrivait souvent, les gens du château n'y firent pas attention.

A ce moment, le chevron arriva, cheminant comme un monstrueux mille-pattes, et entra dans la cour. A quinze pas, les hommes se mirent à courir, fonçant sur la porte, et lui portèrent un rude coup qui retentit dans la cour de l'escalier, mais elle ne céda pas. Tandis que nos gens revenaient en arrière pour prendre du champ, des têtes effarées[3] apparurent aux croisées du château, des cris se firent entendre et bientôt des lumières

coururent partout à l'intérieur. A ce moment, un second coup de chevron ébranla la porte.

— Courage, mes amis! elle va céder! m'écriai-je.

Au même instant, des coups de fusil furent tirés par quelques-uns des nôtres apostés autour du château, et ceux qui étaient montés aux échelles brisèrent les fenêtres à grand bruit.

Pendant que les porteurs du chevron reculaient pour choquer de nouveau la porte, des canons de fusil passèrent par les meurtrières qui défendaient l'entrée, et plusieurs coups de feu éclatèrent, tirés tant du dedans que par les nôtres ... Je me sentis cinglé à la joue et à l'épaule, mais je n'y pris garde, dans la grande excitation où j'étais.

— Hardi ! criai-je, cognez ferme ! La porte va tomber, cette fois !

Alors, d'un élan vigoureux, s'animant par leurs cris, nos hommes coururent sur la porte qui céda, la serrure arrachée, les barres brisées, les gonds tordus ...

— En avant !

Et empoignant la hache d'un homme, je m'élançai dans l'escalier, suivi de tous ceux qui étaient là ... Je fus bientôt au palier du premier étage ...

— Ah ! brigand ! m'écrai-je en me précipitant sur le comte, la hache levée.

Lui, n'ayant pas fini de recharger son fusil, le prit par le canon et essaya de m'assommer d'un coup de crosse. Heureusement, je le parai avec ma hache, qui en retomba; puis, aussitôt la levant de nouveau, dans un élan furieux, j'envoyai au comte un coup qui devait lui fendre la tête. Il fit un grand saut en arrière, évita le coup, et se trouva près de la porte d'entrée de la grande salle, où, heureusement pour lui, il fut saisi par ceux de nos gens qui avaient escaladé les croisées ...

— Ah ! mes amis, vous me faites tort ! dis-je en abaissant ma hache, ne voulant pas le frapper maintenant qu'il était hors d'état de se défendre.

— Qu'on ne fasse de mal à personne maintenant ! ajoutai-je,

en m'apercevant que le comte et les autres étaient malmenés un peu fort ...

On les fit tous descendre dans la cour ...

— Allons, empilez des fagots partout, dans la cuisine, dans les salles du bas ; montez de la cave les barriques d'eau-de-vie, et nous allons voir un beau feu de joie! ...

Un quart d'heure après un énorme bûcher flambait.

Tandis qu'à Rouffignac et à Saint-Geyrac le tocsin sonnait à coups précipités.

— Oui! oui! sonnez! sonnez!

Lorsque les gens réveillés par les cloches voyaient que c'était le château de l'Herm qui brûlait, ils ne se dérangeaient pas, disant : « Ça n'est pas un grand malheur ! »

Eugène LE ROY.
(Jacquou le Croquant).
Calmann-Lévy, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Oyait : entendait. — **2. Foulant :** marchant sur... — **3. Effarées:** étonnées et effrayées. — **4. Apostés:** mis à un endroit précis, à un poste. — **5. S'animant:** s'excitant pour se mettre en mouvement.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **taillis, cheminant, cinglé, élan furieux.**

C. Questions :

Dites pourquoi on peut comparer le chevron à un mille-pattes. — Pourquoi les gens disent-ils en regardant brûler le château : **« Ça n'est pas un grand malheur »?**

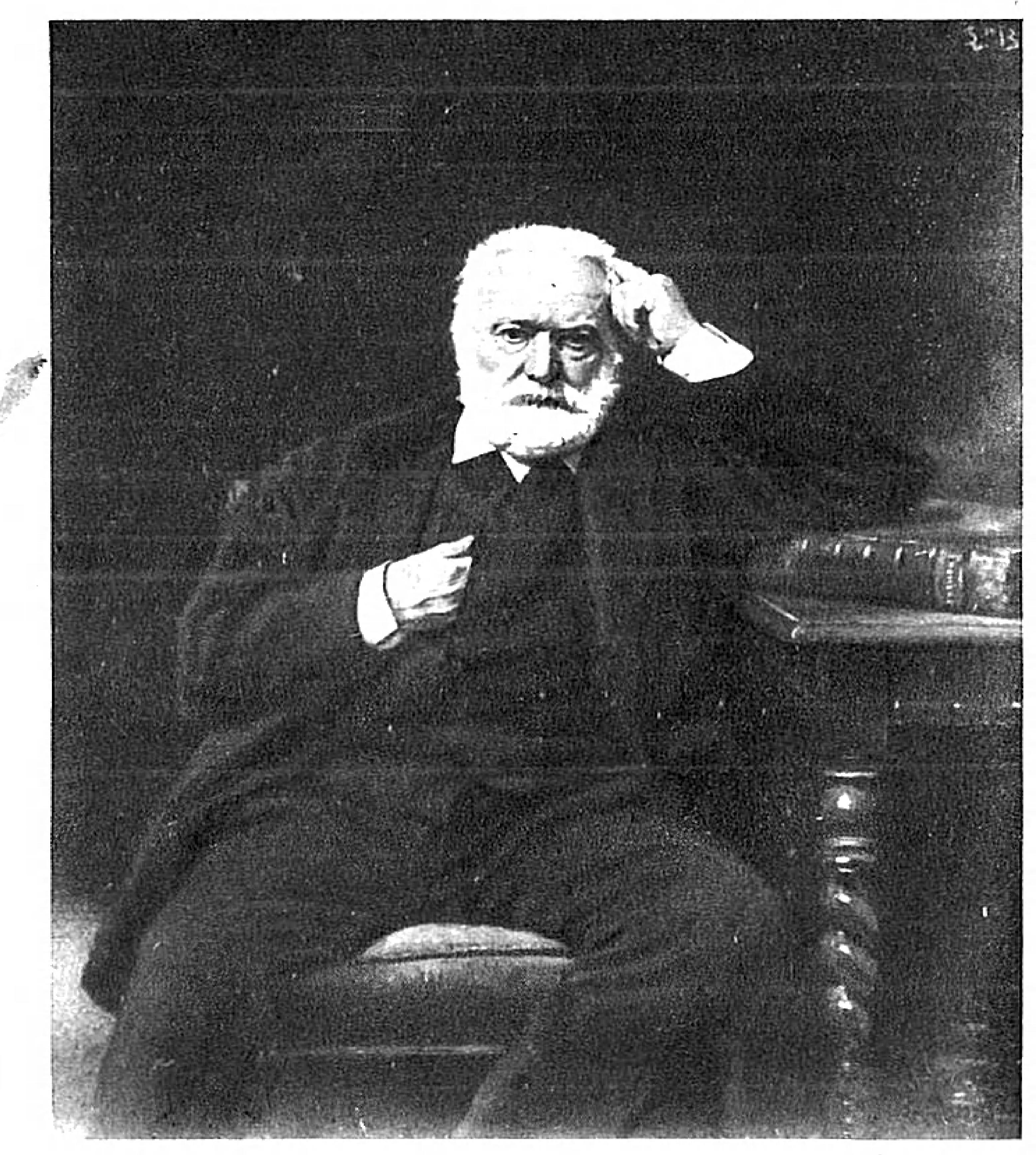
II. — LA REDACTION

Résumez en quinze ou vingt lignes l'ensemble des quatre textes groupés sous les titres : **« Dans les oubliettes du château de l'Herm »** et **« La Révolte des paysans ».**



Phot. Yvon

CHATEAU FÉODAL



Phot. Braun

VICTOR HUGO



56. — LA CABANE DU PÊCHEUR BRETON

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre et l'on sent quelque chose
Qui rayonne[1] à travers ce crépuscule obscur[2].
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble[3] vaisselle
Aux planches d'un bahut[4] vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre[5] océan jette son noir sanglot.

Victor HUGO.
(Les pauvres gens).

« Ceux de nos lecteurs qui désireraient consulter un choix plus abondant d'extraits de Victor Hugo, peuvent se reporter aux trois volumes parus dans la collection Pallas (Ed. Delagrave), ou au recueil de M. Levaillant : *l'œuvre de Victor Hugo* (Ed. Delagrave). »

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Qui rayonne : les flammes de la cheminée éclairent faiblement. — **2. Crépuscule obscur** : le crépuscule est le moment de la journée où il ne fait ni nuit, ni jour (crépuscule du matin, crépuscule du soir) ; le poète veut dire ici que la nuit n'est pas complète dans la maison. — **3. Humble** : sans grande valeur, modeste. — **4. Bahut:** armoire ancienne. **5. Sinistre** : sombre, méchant, menaçant.

B. Questions :

Pourquoi l'humble vaisselle brille-t-elle? Que veut dire l'auteur quand il écrit : quelques flammes veillent? Pourquoi le groupe des petits enfants fait-il penser à un nid? Pourquoi la mère pâlit-elle quand elle entend les rafales de la tempête? Où est le père?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Bien détacher : 1. « il est nuit »; 13. « c'est la mère », « elle est seule ». — Couper ainsi le vers 9 (on doit sentir comme le rythme régulier des respirations tranquilles) :

Et/cinq/pe/tits'/en/**fants** | nid/ d'**â**|mes/'y/som/**mei**|lent|.

Lire sur un rythme rapide le vers 14 qui peint l'agitation furieuse de l'Océan. — Faire porter la voix sur chacun des mots suivants : **ciel, vents, rocs, nuit, brume.** — Faire entendre le sifflement des **s** dans le dernier vers :

Le Sinistre oC**éan** jette Son noir Sanglot.

III. — LA REDACTION

Etes-vous allé à la mer ?... Oui, alors évoquez vos souvenirs.

Dans le cas contraire dites pourquoi vous aimeriez ou n'aimeriez pas voir la mer.





57. — LES PAPILLONS A CEYLAN

Un Français traverse la jungle [1] de Ceylan avec le capitaine anglais Hollicott.

Sur la piste monotone, la chaleur semble augmenter. Mais des papillons me distraient. Ils mesurent de huit à dix centimètres et projettent des ombres d'oiseaux. Tous, uniformément, sont jaunes et blancs.

Ils avancent par vols successifs, comme de petites escadrilles[2].

L'air inquiet, le chauffeur stoppe[3], interrogeant Hollicott du regard. Celui-ci lève les bras au ciel.

— C'est un embêtement, fais-je intrigué.

— Oui, très gros. Un barrage. Nous allons être arrêtés.

— Par quoi ? Par des buffles ?

— *No*, dit le capitaine. Par des papillons.

— Vous vous fichez de moi ?

Pour toute réponse, Hollicott me demande :

— Vous sais respirer par le nez ?

— Oui, dis-je interloqué[4].

— Alors, vous fais comme moi : vous mets votre mouchoir sur ta bouche.

— Faut-il essayer de passer? interroge le chauffeur.

— *Yes* ... s'écrie Hollicott sportif.

Puis, me montrant au loin la piste où roule un nuage, il me dit :

— Regarde ! Vous raconte cela quand vous rentre à Paris, mais vous trouve personne pour vous croire.

Le chauffeur a remis en marche, et maintenant les escadrilles se resserrent. Elles volent des deux côtés de la route, à hauteur d'homme et sur deux colonnes épaisses.

Mais là-bas, le gros de l'armée ferme la piste et le barrage blanc vient sur nous avec un ronflement d'ailes feutrées[5].

A pleins gaz, le chauffeur fonce.

Allons-nous, comme un canot de course troue la mer qu'il divise, séparer la trombe neigeuse[6] et passer entre deux murs d'ailes ?

— La glace ! hurle Hollicott. Baisse la glace !

Trop tard. Le nuage est sur nous.

Je ferme les yeux. Un choc violent et mou, l'impression d'être tamponné par du coton. Un horrible écrasement continu et chaud. L'auto est engluée de farine, et partout un sang crémeux gicle et coule.

Nos mains sont sur nos visages comme des masques, et sur nous mille choses glissent, culbutent, roulent, frémissent. Ce sont des effleurements, des chatouillements, de flasques[7] caresses, une affreuse avalanche de petits mollusques poudrés ...

D'intolérables minutes d'asphyxie, — et enfin la délivrance, le réveil après le cauchemar ...

— Dire qu'il y a des gens qui font la collection de ces bêtes-là, grogne le capitaine.

Je ne réponds pas, je me démaquille[8].

— Nous avons eu de la chance, continue-t-il. Ce n'était pas la vraie migration : elle n'a duré que sept minutes.

Je lui demande, en m'essuyant :

— Combien de temps dure une vraie migration ?

— De deux à huit jours, répond avec simplicité Hollicott.

Francis DE CROISSET.
(La Féerie cinghalaise)
Bernard Grasset, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Jungle : nom donné dans l'Inde à de vastes espaces couverts de hautes herbes et peuplés de fauves. — **2. Escadrilles :** groupes d'avions; les groupes ou vols successifs de papillons font penser à des escadrilles d'avions. — **3. Stoppe :** arrête la voiture. — **4. Interloqué :** surpris et comme soudain privé de l'usage de la parole par cette question étrange. — **5. Feutrés :** qui font un bruit doux comme celui d'une chaussure à semelle de feutre. — **6. Trombe neigeuse :** chute de neige très violente que le vent fait tournoyer. — **7. Flasques :** molles. — **8. Je me démaquille :** le voyageur veut dire qu'il essuie la « farine » (penser à la poudre de riz!...) et le « sang crémeux » (penser à la crème de beauté...) que les papillons écrasés ont laissés sur son visage.

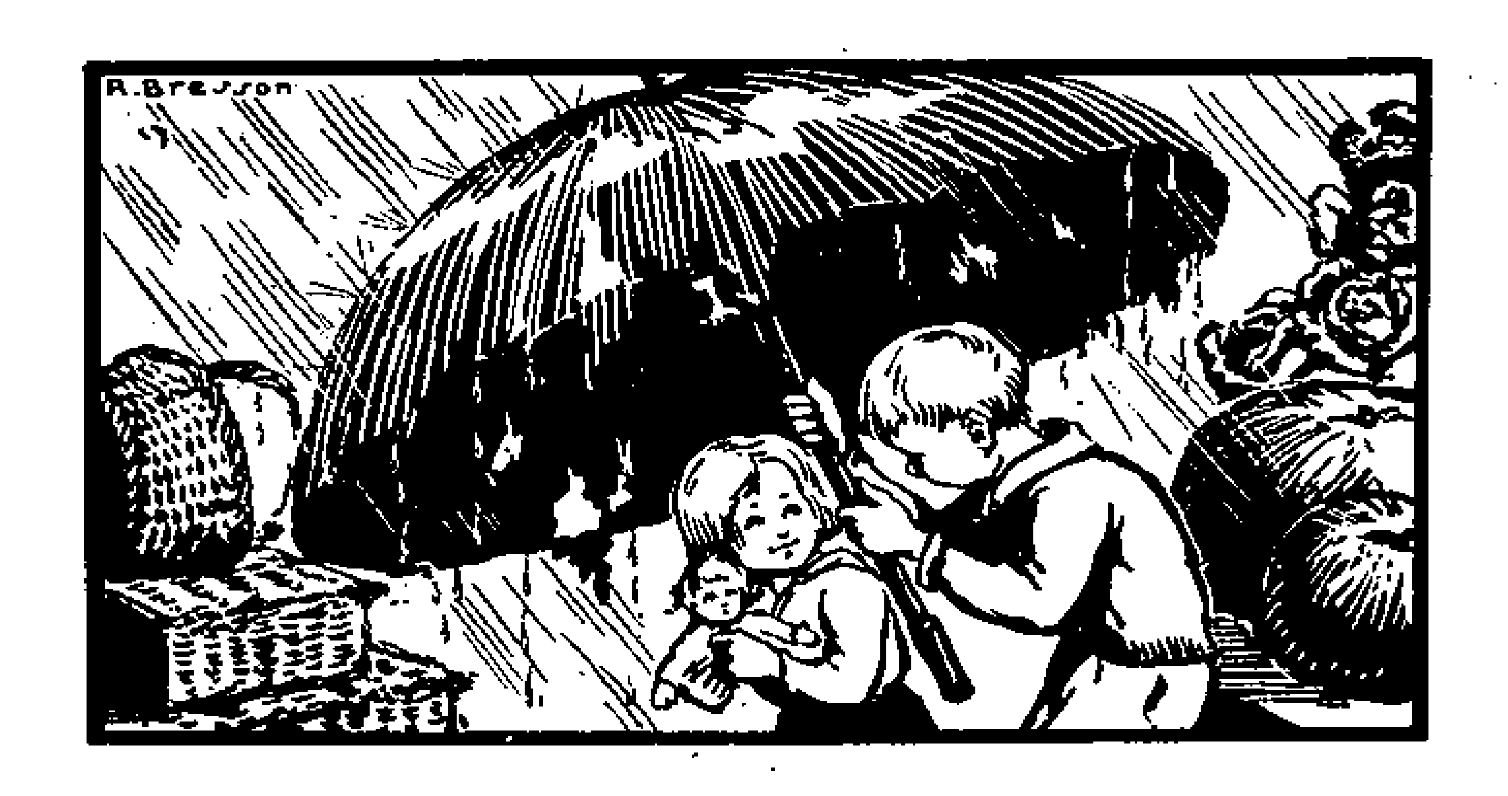
B. Questions :

Qu'est-ce qui vous amuse dans cette histoire ?

II. — LA REDACTION

Rectifiez le langage de Hollicott. Cela sera sans doute moins drôle, mais au moins cela sera français. — Faites attention quand vous arriverez à la phrase : **Regarde! Vous raconte...**





58. — ENFANTS DES HALLES

La mère Chantemesse, une marchande des halles[1]*, a recueilli deux enfants abandonnés : une petite fille, Cadine, et un petit garçon, Marjolin.*

Cette chambre de la rue au Lard était un grand galetas[2] délabré[3], qu'une seule fenêtre, aux vitres dépolies par les pluies, éclairait. Les enfants y jouaient à cache-cache, dans la haute armoire de noyer et sous le lit colossal de la mère Chantemesse. Il y avait encore deux ou trois tables, sous lesquelles ils marchaient à quatre pattes. C'était charmant, parce qu'il n'y faisait pas clair, et que des légumes traînaient dans les coins noirs. La rue au Lard, elle aussi, était bien amusante, étroite, peu fréquentée, avec sa large arcade[4] qui s'ouvre sur la rue de la Lingerie. La porte de la maison se trouvait à côté même de l'arcade, une porte basse, dont le battant ne s'ouvrait qu'à demi sur les marches grasses d'un escalier tournant. Cette maison, à auvent, qui se renflait, toute sombre d'humidité devenait, elle aussi, un grand joujou. Cadine et Marjolin passaient leurs matinées à jeter d'en bas des pierres, de façon à les lancer dans

les plombs; les pierres descendaient alors le long des tuyaux de descente, en faisant un tapage très réjouissant. Mais ils cassèrent deux vitres, et ils emplirent les tuyaux de cailloux, à tel point que la mère Chantemesse, qui habitait la maison depuis quarante-trois ans, faillit recevoir congé.

Cadine et Marjolin s'attaquèrent alors aux tapissières[5], aux haquets[6], aux camions qui stationnaient dans la rue déserte. Ils montaient sur les roues, se balançaient aux bouts de chaîne, escaladaient les caisses, les paniers entassés. Les arrière-magasins des commissionnaires de la rue de la Poterie ouvraient là de vastes salles sombres, qui s'emplissaient et se vidaient en un jour, ménageant à chaque heure de nouveaux trous charmants, des cachettes, où les gamins s'oubliaient dans l'odeur des fruits secs, des oranges, des pommes fraîches. Puis, ils se lassaient, ils allaient retrouver la mère Chantemesse, sur le carreau des Innocents[7]. Ils y arrivaient bras dessus, bras dessous, traversant les rues avec des rires, au milieu des voitures, sans avoir peur d'être écrasés. Ils connaissaient le pavé, enfonçant leurs petites jambes jusqu'aux genoux dans les fanes[8] de légumes; ils ne glissaient pas, ils se moquaient, quand quelque roulier[9], aux souliers lourds, s'étalait les quatre fers en l'air, pour avoir marché sur une queue d'artichaut. Ils étaient les diables roses et familiers de ces rues grasses. On ne voyait qu'eux. Par les temps de pluie, ils se promenaient gravement, sous un immense parasol tout en loques, dont la marchande au petit tas avait abrité son éventaire[10] pendant vingt ans; ils le plantaient gravement dans un coin du marché; ils appelaient ça « leur maison ». Les jours de soleil, ils galopinaient, à ne plus pouvoir remuer le soir; ils prenaient des bains de pieds dans la fontaine, faisaient des écluses en barrant les ruisseaux, se cachaient sous des tas de légumes, restaient là, au frais, à bavarder ... On entendait souvent sortir, en passant à côté d'une montagne de laitues ou de romaines[11], un caquetage étouffé. Lorsqu'on écartait les salades, on les apercevait, allongés côte à côte, sur leur couche de feuilles, l'œil vif, inquiets

comme des oiseaux découverts au fond d'un buisson. Maintenant, Cadine ne pouvait se passer de Marjolin, et Marjolin pleurait, quand il perdait Cadine.

E. ZOLA.
(Le ventre de Paris)
Fasquelle, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Halles: marché couvert. — **2. Galetas:** logement misérable souvent situé sous les toits. — **3. Délabré:** en mauvais état, détérioré. — **4. Arcade:** voûte en forme d'arc. — **5. Tapissières:** anciennes voitures couvertes. — **6. Haquets:** anciennes charrettes étroites et longues, sans côtés. — **7. Carreau des Innocents:** célèbre marché du vieux Paris; le mot carreau désigne le sol dallé. — **8. Fanes:** feuilles sèches. — **9. Roulier:** conducteur de voiture à cheval. — **10. Eventaire:** plateau portatif sur lesquels les marchands posent les fruits et les légumes, et qui sert de table. — **11. Romaines:** salades appelées aussi chicons.

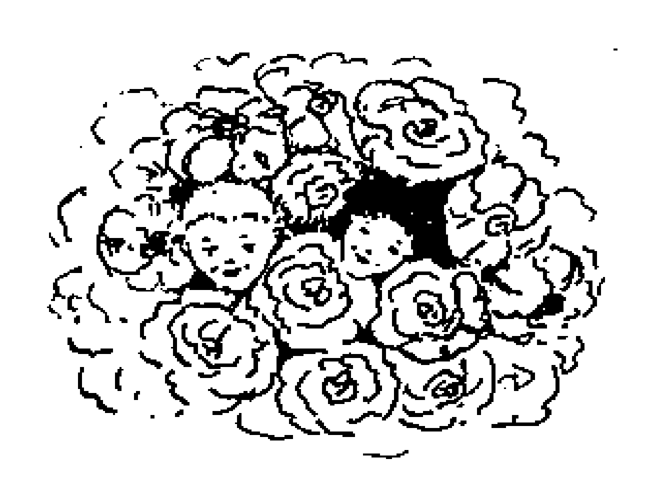
B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **colossal, plombs, auvent:** voir n° 26, **recevoir congé, parasol, galopinaient, caquetage.**

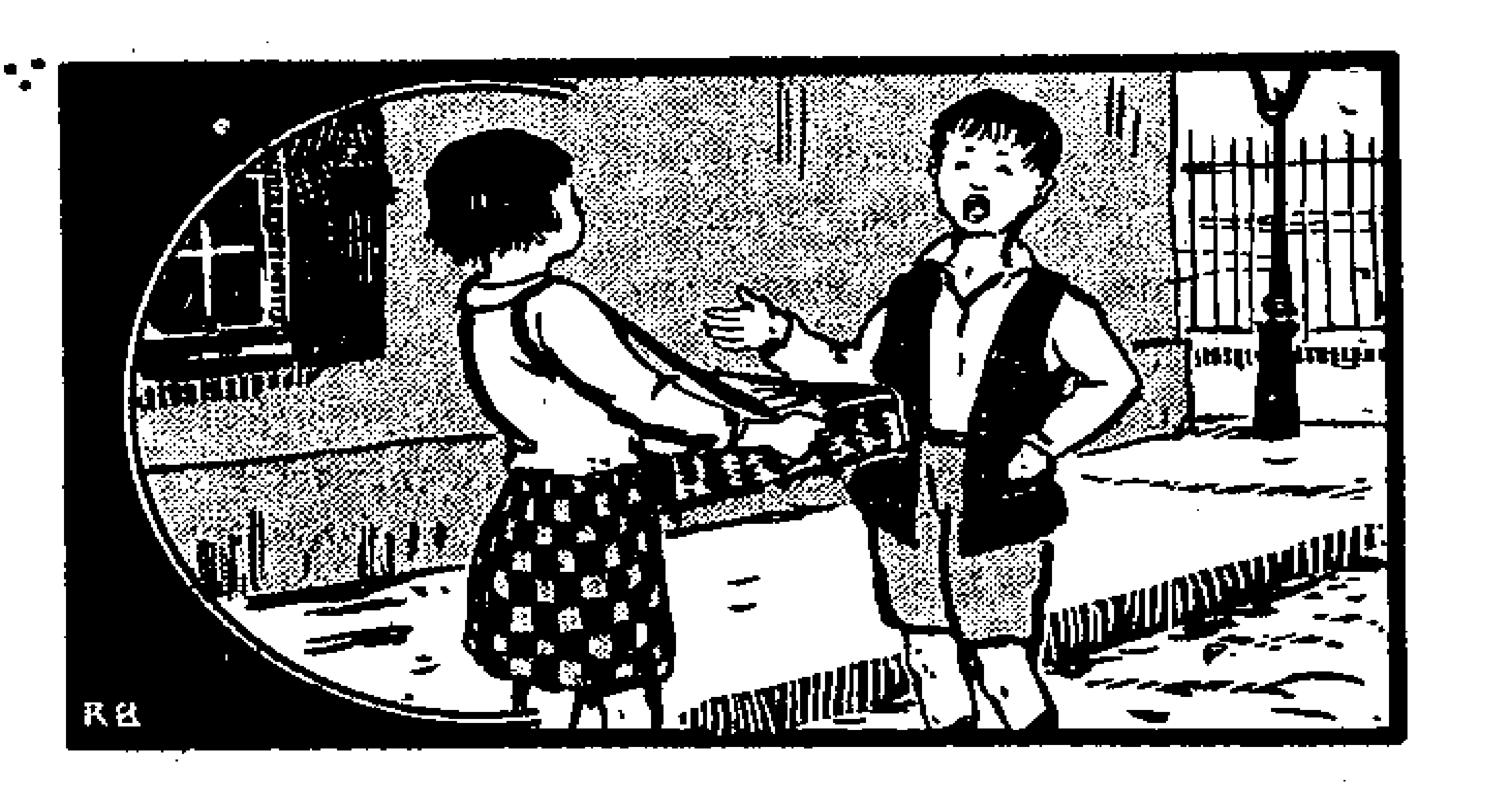
C. Questions :

Pourquoi la mère Chantemesse faillit-elle recevoir congé? Pourquoi Cadine et Marjolin ne peuvent-ils pas se passer l'un de l'autre? Ces enfants sont-ils heureux? Que pensez-vous de la mère Chantemesse?

II. — LA REDACTION

Résumez ce texte en une dizaine de lignes avec des phrases courtes et précises.





59. — ENFANTS DES HALLES (suite)

Marjolin allait avoir huit ans, et Cadine six, quand la mère Chantemesse leur fit honte de leur paresse. Elle leur dit qu'elle les associait à sa vente au petit tas; elle leur promit un sou par jour, s'ils voulaient l'aider à éplucher ses légumes. Les premiers jours, les enfants eurent un beau zèle. Ils s'établissaient aux deux côtés de l'éventaire, avec des couteaux étroits, très attentifs à la besogne. La mère Chantemesse avait la spécialité des légumes épluchés; elle tenait, sur sa table tendue d'un bout de lainage noir mouillé, des alignements de pommes de terre, de navets, de carottes, d'oignons blancs, rangés quatre par quatre, en pyramide, trois pour la base, un pour la pointe, tout prêts à être mis dans les casseroles des ménagères attardées ...

Cadine se montra beaucoup plus habile que Marjolin bien qu'elle fût plus jeune; elle enlevait aux pommes de terre une pelure si mince, qu'on voyait le jour à travers; elle ficelait les paquets pour le pot-au-feu d'une si gentille façon, qu'ils ressemblaient à des bouquets; enfin, elle savait faire des petits tas qui paraissaient très gros, rien qu'avec trois carottes ou

trois navets. Les passants s'arrêtaient en riant, quand elle criait de sa voix pointue de gamine :

— Madame, madame, venez me voir... A deux sous, mon petit tas !

Elle avait des pratiques[1]; ses petits tas étaient très connus. La mère Chantemesse, assise entre les deux enfants, riait d'un rire intérieur, qui lui faisait monter la gorge au menton, à les voir si sérieux à la besogne. Elle leur donnait religieusement[2] leur sou par jour. Mais les petits tas finirent par les ennuyer. Ils prenaient de l'âge, ils rêvaient de commerces plus lucratifs[3]. Marjolin restait enfant très tard, ce qui impatientait Cadine. Il n'avait pas plus d'idée qu'un chou, disait-elle. Et à la vérité, elle avait beau inventer pour lui des moyens de gagner de l'argent, il n'en gagnait point, il ne savait pas même faire une commission. Elle, était très rouée[4]. A huit ans, elle se fit enrôler[5] par une de ces marchandes qui s'assoient sur un banc, autour des Halles avec un panier de citrons, que toute une bande de gamines vendent sous leurs ordres; elle offrait les citrons dans sa main, deux pour trois sous, courant après les passants, poussant sa marchandise sous le nez des femmes; elle touchait deux sous par douzaine de citrons, ce qui mettait ses journées jusqu'à cinq et six sous, dans les bons temps. L'année suivante, elle plaça des bonnets à neuf sous ... Enfin, à onze ans, elle réalisa une grande idée qui la tourmentait depuis longtemps. Elle économisa quatre francs, fit l'emplette d'une petite hotte, et se mit marchande de mouron .

C'était toute une grosse affaire. Elle se levait de bon matin, achetait aux vendeurs en gros sa provision de mouron, de millet en branche, d'échaudés[7]; puis elle partait, passait l'eau, courait le quartier Latin, de la rue Saint-Jacques à la rue Dauphine, et jusqu'au Luxembourg. Marjolin l'accompagnait. Elle ne voulait pas même qu'il portât la hotte; elle disait qu'il n'était bon qu'à crier; et il criait sur un ton gras et traînant :

— Mouron pour les p'tits oiseaux !

Et elle reprenait, avec des notes de flûte, sur une étrange phrase musicale qui finissait par un son pur et filé°, très haut :

— Mouron pour les p'tits oiseaux !

Ils allaient chacun sur un trottoir, regardant en l'air. A cette époque, Marjolin avait un grand gilet rouge qui lui descendait jusqu'aux genoux ... Cadine portait une robe à carreaux bleus et blancs, taillée dans un tartan° usé de la mère Chantemesse.

Les serins de toutes les mansardes du quartier Latin les connaissaient. Quand ils passaient, répétant leur phrase, se jetant l'écho de leur cri, les cages chantaient.

E. ZOLA.
(Le ventre de Paris)
Fasquelle, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Pratiques: clients. — **2. Religieusement:** régulièrement, comme on accomplit un devoir religieux. — **3. Lucratif:** qui rapporte beaucoup d'argent. — **4. Rouée:** rusée. — **5. Enrôler:** prendre à son service. — **6. Mouron et millet:** plantes dont les graines sont aimées des oiseaux. — **7. Echaudés:** petits gâteaux bon marché qu'on donne aux oiseaux. — **8. Son filé:** son qui se prolonge en mourant petit à petit. — **9. Tartan:** vêtement fait avec une étoffe de laine à large carreaux de couleur.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **besogne, voix pointue, tourmentait, fit l'emplette, les cages chantaient.**

C. Questions :

Pourquoi la mère Chantemesse rit-elle en voyant les petits enfants travailler? Est-ce que Cadine vous plaît? Pourquoi?

II. — LA LECTURE

Essayer d'imiter le ton gras et traînant de Marjolin, le ton flûté et aigu de Cadine : Mouron pour les p'tits oiseaux!

III. — LA REDACTION

Cadine fait l'article, vante les qualités de sa marchandise.

Madame, Madame, venez me voir... A deux sous mon petit tas!...

Continuez!



60. — GRAND'MÈRE

Des jours où elle avait été jeune et fraîche, elle n'avait gardé que deux yeux limpides et rieurs, d'un bleu de montagne lointaine; des yeux qui pétillaient[1] de malice naïve[2] et de bonne humeur dans une petite figure avenante[3], sous son éternel bonnet blanc; des yeux comme les vieilles dames riches n'en ont jamais eu ...

Grand'mère Riette logeait en une petite chaumière louée à l'extrémité du village : une seule pièce au sol de terre battue, donnant par la porte et la fenêtre sur la rue, par son huis[4] de derrière sur une basse-cour que prolongeait un jardinet. Elle en payait le loyer avec ce qu'elle pouvait économiser de son salaire de tâcheronne. Je ne vois pas de nom qui puisse s'appliquer mieux que celui-là à la profession qu'elle exerçait. Son métier était de prêter ses bras et ses mains aux voisins, et de faire tout ce qu'ils commandaient : encaustiquer les meubles, laver le linge, rapetasser[5] les bas, accommoder la chair des porcs abattus pour la provision domestique, manier la fourche autour des charrettes en chargement, arracher les betteraves, ramasser les pommes de terre, cueillir les épis de maïs... On avait besoin

d'elle dans toutes les maisons, et il advenait[6] même qu'on se la disputât quand les soins des ménages se rencontraient avec les gros travaux des champs. Elle m'emmenait avec elle en attendant que j'aie l'âge d'être admis à l'école. Tout le jour, agriffé à ses jupes, je la suivais le long des sillons, et il m'arrivait de me réveiller à l'ombre d'une haie où, me voyant tomber de sommeil, elle m'avait doucement étendu entre deux sacs; ou bien, sagement assis sur une chaise, je la regardais laver un plancher, repoussant de la brosse une nappe d'eau noire et me répétant qu'il m'était défendu d'y mettre les pieds.

A la table des gens qui l'employaient ainsi, j'avais mon assiette à côté de la sienne. Ma nourriture était comprise dans le prix de la journée. Grand'mère Riette, au moment d'y prendre place au bas bout, changeait subitement de contenance et se faisait inviter deux fois ... On la voyait devenir soudain timide et silencieuse. Elle ne s'approchait de la table de ces paysans riches qu'avec une espèce de respect craintif. Elle avait alors l'œil sur moi, un œil sévère, presque dur, comme qui craint une parole ou un geste scandaleux[7] au cours d'une sainte cérémonie. Mais je savais qu'il convenait de ne rien demander, de dire merci et de ne mettre point les doigts dans les sauces. Quand le plat arrivait enfin à elle, en dernier, grand'mère Riette choisissait, des deux morceaux restants, le meilleur pour moi et prenait l'autre. Elle avait ainsi mangé au cours de son existence d'innombrables têtes de lapin ou pattes de poule dans les bonnes maisons; car ailleurs, il ne s'agissait que de navets et de choux ...

Quand j'eus six ans, on commença à s'extasier[8] sur mon bon appétit : comme cet enfant mange bien ! C'est un petit ogre ! Cela fait plaisir d'ordinaire aux mamans, c'est un compliment. Mais grand'mère Riette comprit ce que cela voulait dire à la table des autres, et, comme elle avait sa fierté, elle prit ses dispositions pour me préparer désormais de petits repas à la maison.

Cela ne me déplut pas du tout ... Grand'mère Riette avait

une façon de cuire les œufs, en les laissant un peu prendre au fond de la poêle, qui en faisait des bouchées de dauphin⁹. Mes goûts culinaires ont été premièrement et définitivement fixés à cette époque. Je suis resté par là paysan.

Léonce BOURLIAGUET.
(La forêt sereine)
Nelson, éditeurs.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Pétillaient: qui brillaient comme un feu qui étincelle. — **2. Naïve:** douce et franche. — **3. Avenante:** agréable, sympathique. — **4. Huis:** porte. — **5. Rapetasser:** raccommoder. — **6. Il advenait:** il arrivait. — **7. Scandaleux:** qui provoque chez tous un vif mouvement de réprobation. — **8. S'extasier:** manifester avec bruit son admiration. — **9. Dauphin** : fils de roi.

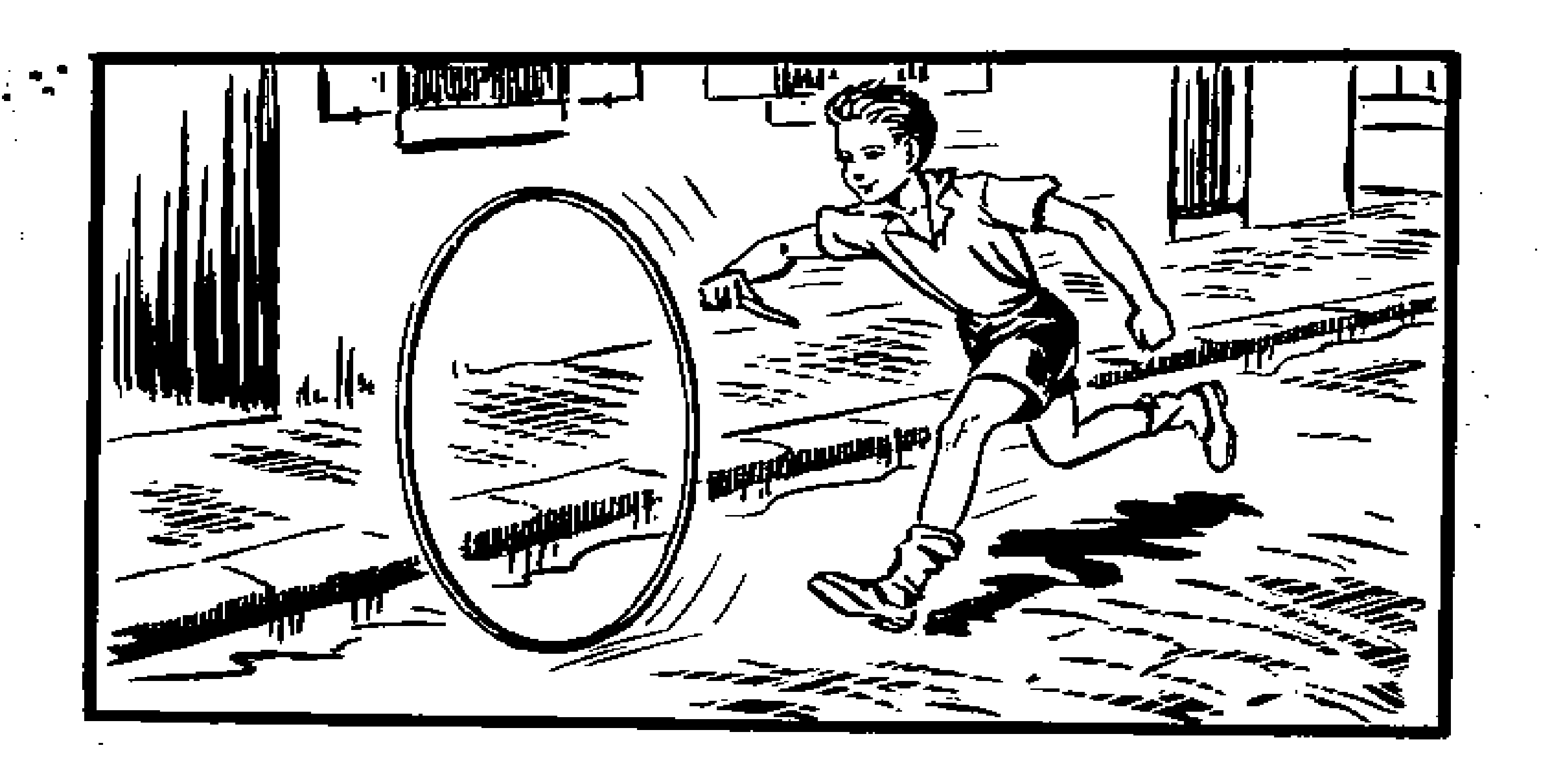
B. Questions :

Que pensez-vous du métier de la grand'mère? Comment la grand'mère s'en accommode-t-elle? — Pourquoi la grand'mère change-t-elle de contenance au moment de prendre place à table? — Comment grand'mère Riette comprend-elle les compliments qu'on fait sur l'appétit de son petit garçon?

II. — LA REDACTION

Votre grand-mère. Racontez vous aussi, tout en la décrivant, quelques souvenirs qui vous sont chers.





61. — LE CERCEAU DU PETIT ÉCOLIER PARISIEN

Louis Bastide, en sortant de l'école, s'était rendu aussitôt chez ses parents qui habitaient rue Duhesme, au troisième étage, tout près du boulevard Ornano. Après avoir embrassé sa mère, il lui avait montré ses cahiers, ses notes de travail et de conduite. Il n'avait rien demandé, mais ses yeux brillaient. La mère avait regardé les petites joues pâles, le beau soleil qu'il faisait dehors; et elle avait dit, en tâchant de ne pas lui laisser voir combien elle était contente qu'il eût envie de jouer :

— Eh bien ! Prends ton cerceau. Attention aux voitures. Rentre à cinq heures.

Le cerceau était grand et solide; trop grand pour la taille de Louis. Mais c'est lui-même qui l'avait choisi après de longues réflexions. Bien des jours avant de l'acheter, il l'avait remarqué à l'étalage d'un bazar, et s'était dit qu'on ne pouvait pas souhaiter un cerceau plus beau, peut-être à cause de l'aspect robuste et sain du bois, dont la couleur était franche, dont les lames s'ajustaient bien ...

Donc, il avait descendu l'escalier de la maison, le cerceau

accroché à son épaule. Une fois dans la rue, il s'était placé au milieu du trottoir, avait posé le cerceau bien droit en le retenant légèrement avec les doigts de la main gauche. Puis il avait donné un coup sec. Le cerceau s'était échappé. La pointe du bâton l'avait rattrapé aussitôt pour le maintenir dans la bonne route ; et depuis, Bastide et le cerceau avaient couru l'un derrière l'autre : un peu comme un enfant courrait derrière un chien qu'il tiendrait en laisse[1] ; un peu aussi comme un cavalier se laisse porter par son cheval, tout en ne cessant pas de l'exciter[2] et de le guider.

Quand on a joué longtemps au cerceau comme Louis Bastide, et qu'on a eu la chance d'en trouver un qu'on aime bien, on s'aperçoit en effet que les choses sont tout autres que dans une course ordinaire. Essayez de trotter seul, vous serez fatigué au bout de quelques minutes. Avec un cerceau, la fatigue se fait attendre indéfiniment. Vous avez l'impression de vous appuyer, presque d'être porté. Quand vous éprouvez un instant de lassitude[3], il semble que le cerceau amicalement vous passe de la force.

D'ailleurs, on n'a pas toujours besoin de courir à grande allure. Avec du savoir-faire[4], on arrive à marcher presque au pas. La difficulté est que le cerceau n'aille pas se jeter à droite ou à gauche, ou s'accrocher aux jambes d'un passant, qui se débat comme un rat pris au piège; ou s'aplatir sur le sol après d'extraordinaires contorsions[5]. Il faut savoir se servir du bâton, donner des coups très légers, qui sont presque des frôlements, et qui accompagnent le cerceau ...

Louis Bastide jouait au cerceau depuis longtemps, et il était devenu assez habile pour n'avoir plus besoin de calculer tous ses gestes ...

Parfois le cerceau prend un élan, se sauve. La pointe du bâton le poursuit sans parvenir à le toucher. Et il s'incline légèrement, il vire... Il faut savoir le rattraper sans trop d'impatience. Sinon, on risque de l'envoyer contre un mur, ou de le coucher à terre ...

Voici l'immense mur de la gare des marchandises, et la rue des Poissonniers dont les becs de gaz sont si étranges ... Le jour baisse un peu. La rue commence à se remplir d'une pénombre bleuâtre, et d'un air presque froid ... Louis s'oblige à garder un petit pas de course très égal, à peine plus rapide que la marche d'une grande personne. Le cerceau l'aide visiblement. Cette espèce de roue frêle, qui pourrait rouler si vite, ralentit pour ne pas fatiguer Bastide. De ce train-là, on irait jusqu'au bout de Paris.

Jules ROMAINS.
(Les hommes de bonne volonté)
Flammarion, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. En laisse: attaché à une corde, à une lanière ou à une chaîne. — **2. Exciter:** on excite un cheval de l'éperon, de la voix et des guides, pour qu'il trotte vite. — **3. Lassitude:** fatigue. — **4. Avec du savoir-faire:** avec de l'expérience, sous l'effet de l'habitude. — **5. Contorsions:** le cerceau s'agite de façon bizarre et semble se tordre. — **6. Pénombre :** demi-obscurité.

B. Questions :

Pourquoi les yeux de l'enfant brillent-ils au retour de l'école? Relevez les expressions qui montrent que ce jeu nécessite de l'adresse. — Est-ce que certaines expressions ne vous amusent point? Lesquelles?

II. — LA RÉDACTION

En choisissant tel sujet qui vous plaira (départ d'un cavalier et de sa monture, tir à l'arc, départ en aquaplane ou en ski nautique...) imitez le paragraphe ci-après : **Une fois dans la rue..., gider.** D'abord une phrase précise qui immobilise l'engin et l'acteur. Puis, deux phrases courtes et sèches pour le départ. Enfin, une grande phrase qui va s'amplifiant avec le mouvement et qui élargit la vision par des images.



62. CHASSEURS DE LOUPS !...

I

Ce jour-là, la vieille Tantinette, mère du meunier du Moulin-Brûlé, eut une peur bleue. Elle était assise sur un tronc d'arbre abattu par les vers et les vents, et ses brebis étaient répandues sur la lande, broutant les pointes de genêt ou tondant consciencieusement les rares touffes d'herbe, lorsque Faraud, son chien, se mit à aboyer avec fureur ... Tantinette, qui somnolait un peu en tricotant un bas, se levant sans voir fuir son peloton de laine, aperçut à vingt pas, dans la panique[1] de ses brebis, un loup qui venait de sortir des broussailles.

L'antique meunière, à cette vue, battit en retraite sur ses jambes tremblantes, précédée de son chien, lequel rentrait la queue comme une armée qui rappelle son arrière-garde. Elle se dirigea d'instinct[2] vers l'endroit où elle savait que sa voisine, la Janillotte, gardait ses propres moutons. En l'entendant parler, crier et bégayer du loup, la Janillotte sauta sur ses pieds. Où est-il? Où va-t-il? Que fait-il?... Alors la Janillotte prit ses sabots, les chaussa comme des gants, et, les frappant l'un contre l'autre, donna le signal de la bête fauve. Ses cris aigus, encore plus faux que ceux de Faraud, furent entendus de tous les bergers des environs. En un clin d'œil, plus de quarante paires

de sabots se mirent à battre le tam-tam du loup sur les coteaux, dans les combes[3], au bord des chemins et à la lisière des bois, et les hurlements humains les plus affreux, mêlés d'aboiements rabiques[4], détraquèrent les échos. Il y eut une panique de pies. De proche en proche, le tumulte élargit ses ondes sonores jusqu'à la Mardondon[5].

— Au loup ! Au loup !... ..-

En moins de cinq minutes, il y eut plus de trente fusils sur la place des Cochons-de-lait. A leur tête, se mit Sartre, le tailleur de la Mardondon, un tout petit homme maigre et sec comme un lézard, que tout le monde craignait parce qu'il disait souvent en faisant claquer ses grands ciseaux d'un air féroce :

— Si quelqu'un m'embêtait, je lui couperais le nez, moa ! ..-

Sur les indications des bergers accourus à la Mardondon, cette petite armée régulière se mit en campagne. Mais, peu à peu, s'y joignirent des gens nantis[6] de fourches, de râteaux et de faux ; de sorte que la troupe des chasseurs de loups prit sans y penser l'aspect d'une nouvelle croisade de paysans.

Les seigles hauts, et les blés, et les orges parurent avoir fourni au loup un fort pour se retirer. Alors, Sartre combina habilement un mouvement tournant qui devait prendre la bête comme en un filet; mais on ne savait pas exactement où elle se trouvait et cet enveloppement stratégique[7] se referma sur le vide.

Pendant que cinquante Mardondonnais battaient ainsi *la campagne* parmi les coquelicots et les bleuets, une scène étrange se déroulait dans le recoin de lande où l'Etuflaïré[8] gardait ses six brebis.

L'Etuflaïré, lorsque lui était confiée cette surveillance, emportait son fricot dans un bidon d'aluminium, le reste, pain et chopine, étant couché en une musette de soldat. Ce jour-là, sur le coup de midi, il avait découvert que sa mère lui avait donné un restant de pois cassés présidé par une saucisse froide. Je vous assure qu'une telle pitance n'est pas à dédaigner lorsqu'elle est étendue sur un chanteau[9] de pain rassis ..- Comme

l'Etuflaïré, las d'avoir sifflé toute la matinée en cherchant des grillons, s'allait porter le premier morceau à la bouche, il entendit le tam-tam du loup.

Il pensa tout d'abord sans s'émouvoir :

« C'est une buse qui a enlevé des poulets; c'est un veau qui s'est échappé ; c'est quelqu'un qui s'est mis dans un nid de frelons; c'est... »

L'Etuflaïré divaguait[10] ainsi parce qu'en Limousin on ne voit plus de ces sales bêtes-là qu'une fois tous les cinquante ans.

Comme il cherchait encore quoi, il vit le loup sortir des hauts genêts, semblable à un pan d'ombre qui, subitement, bouge et prend forme. C'était un fauve au nez pointu et hardi, aux oreilles triangulaires dressées verticalement, à l'encolure puissante, faite d'une couronne de muscles commandant les mâchoires comme des ressorts et enveloppant le crâne et les vertèbres du cou ...

L'Etuflaïré, bouche bée de terreur, regarda le loup; et le loup, figé, regarda l'Etuflaïré.

(A suivre.)

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Dans la panique de ses brebis: au milieu des brebis affolées par une peur soudaine. — **2. D'instinct:** sans avoir besoin de réfléchir à ce qu'elle faisait. — **3. Combes:** petits vallons. — **4. Aboiements rabiques:** aboiements de chiens enragés. — **5. Mardondon:** nom du bourg. — **6. Nantis de...:** munis de... — **7. Stratégique:** comparable aux manœuvres militaires. — **8. L'Etuflaïré:** nom d'un jeune garçon, berger par occasion, qui étufle (siffle) très bien. — **9. Chanteau:** tranche de pain. — **10. Divaguait:** se laissait ainsi entraîner par son imagination.

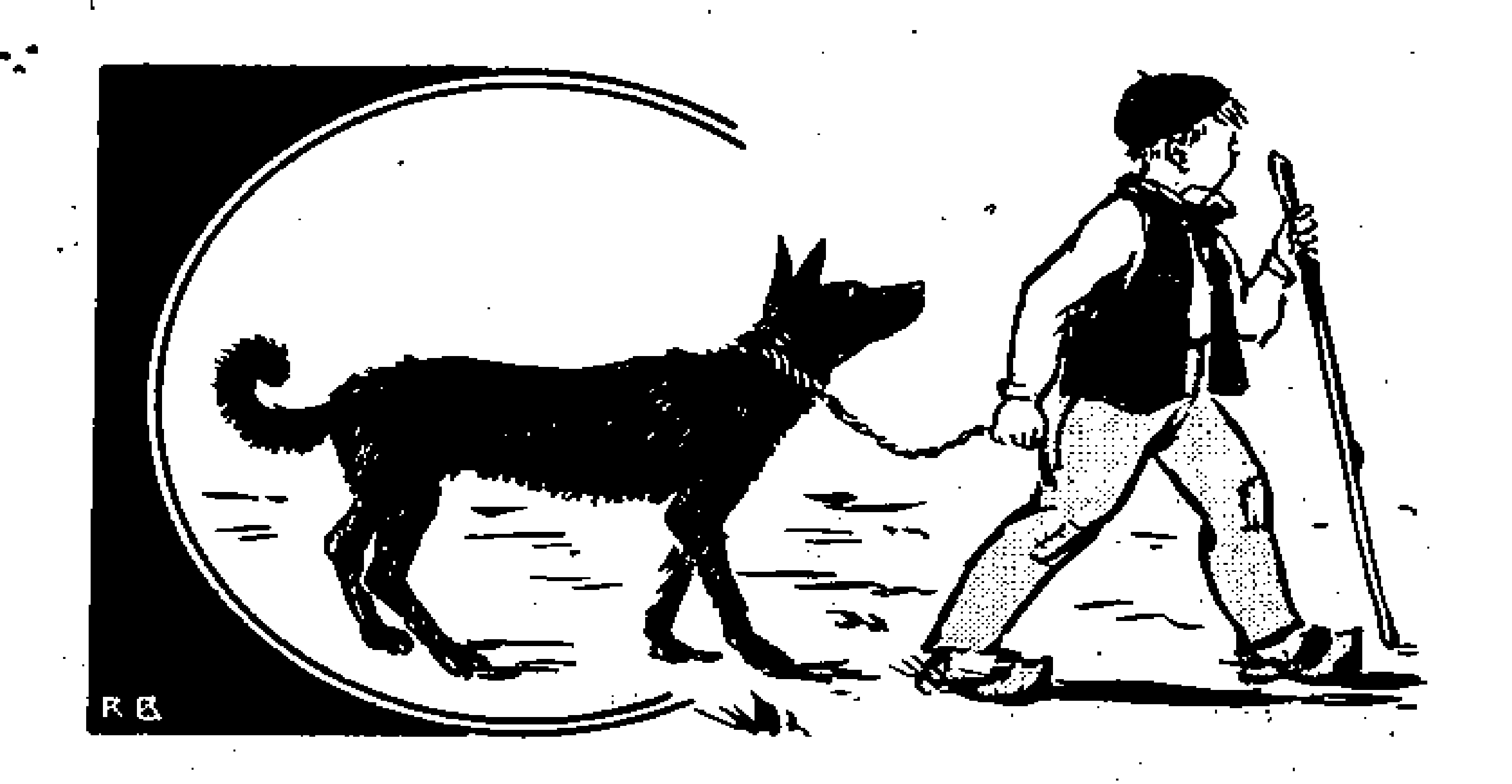
B. Questions :

Relevez les mots et les expressions qui indiquent la peur éprouvée par les gens et les bêtes.

II. — LA LECTURE

Etude du passage suivant : **L'Etuflaïré, las... prend forme.**

Lire très simplement le début de la phrase; puis, détacher avec mystère : **Il entendit le tam-tam du loup.** — Avec beaucoup de calme : **c'est une buse, etc... c'est un veau, etc.** — Avec une certaine inquiétude : **c'est quelqu'un... etc... c'est...** — Bien marquer les arrêts après : **poulets, échappés, frelons.** — Mettre en relief : **sales bêtes-là, cinquante ans.** — Faire porter la voix brusquement sur : **il vit le loup,** puis sur : **subitement** et **bouge.**



63. — CHASSEURS DE LOUPS !... (suite)

II

Les six brebis, saoules[1] et lasses, s'étaient groupées pour faire la sieste à l'ombre légère d'un bouleau; et le vieux labry[2] Tulipe dormait en geignant de tous ses rhumatismes derrière l'Etuflaïré ...

Le pauvre fifre[3] se crut perdu. Il eut la rapide vision qu'on ne retrouverait plus de lui que sa gamelle, ses os bien rongés et sa tignasse flamboyante. Et il fut à peine rassuré lorsqu'il vit que le loup, au lieu de se jeter sur sa proie, se mettait à tirer une langue de trois décimètres, en haletant comme fourbu[4], et s'asseyait sur son séant pour se gratter l'oreille d'une de ses pattes de derrière levée en gigot et battant comme le marteau d'un réveille-matin. Puis ledit[5] loup se fit, de-ci de-là, un brin de toilette.

Ceci donna à l'Etuflaïré le temps de penser à sa défense. M. Sabahu avait souvent émis l'idée que son sifflet pourrait lui être d'un bien grand secours : « Pour crier : je me noie; pour appeler au feu; et enfin, lorsqu'il serait caporal, pour comman-

der l'exercice. » Alors, il siffla, doucement, certes... Il siffla dans le registre[6] des bouvreuils, et le loup vint près de lui en manifestant par des frétillements de queue qu'il était bien aise de faire sa connaissance. Mais, se souvenant des ruses déployées jadis pour séduire[7] le Chaperon rouge, l'Etuflaïré ne se tint pas encore pour sauvé.

Le loup se rapprocha de l'Etuflaïré, l'air amical, l'air peureux de lui déplaire, l'air curieux de savoir ce qu'il y avait dans la gamelle. Et l'Etuflaïré, pour sauver sa vie, lui offrit son déjeuner. Le loup avala saucisse, pois cassés, pain rassis sans façon et récura la boîte d'une langue charmée. Le pâtre des six brebis, enhardi, lui caressa l'encolure, puis l'échine, le grattant d'un doigt savant en ces places où le chien le plus souple ne peut atteindre du museau ... Enfin, comme le fauve se couchait à ses pieds, il eut l'idée de lui passer *une corde* au cou ...

Cette idylle[8] ne prit pas plus d'un quart d'heure qui parut une demi-heure aux Mardondonnais dispersés dans les blés à la recherche du loup. A la fin, suants et soufflants, ils se retrouvèrent groupés sur la pelouse, en amont du moulin. Sartre lui-même ne savait plus quels mouvements commander. Tous étaient fort ennuyés de rentrer bredouilles au village : les femmes n'allaient-elles pas se moquer ? Alors, Escassut eut une très belle idée : faisons une décharge, et nous dirons que le loup est mort ...

Les Mardondonnais firent un feu de bataillon qu'on entendit de toutes les communes voisines et rentrèrent noirs de poudre, les oreilles sifflantes. On les reçut comme des héros après avoir parlementé avec eux à travers le bois des portes. Sartre dit aux femmes, encore tremblantes :

— Nous l'avons fusillé au moment où il traversait l'écluse à la nage... et, naturellement, il a coulé à pic à cause de tant de plombs !

Comme Sartre achevait de prononcer ces paroles, on vit déboucher d'une ruelle conduisant aux champs les six brebis

de l'Etuflaïré; et, derrière elles, surgit l'Etuflaïré en personne, qui menait une effrayante bête à la laisse.

— Halte-là! crièrent les Mardondonnais effrayés, les crosses déjà aux joues, que nous amènes-tu là ?

— Ne tirez pas, supplia l'Etuflaïré, c'est un loup que je viens d'attraper, il n'est pas méchant.

— Comment l'as-tu attrapé ?

— Avec une saucisse et en étuflant.

Les Mardondonnais firent un cercle d'abord très large, puis plus restreint autour du loup ... Ça, par exemple, ce n'était pas ordinaire ! ...

On se demandait : que faire de ce loup ? ...

A ce moment passa M. Sabahu*, retour de Saint-Pampuce ... En voyant tous ces fusils, il demanda :

— Hé! c'est la révolution ?

— Non, Monsieur Sabahu, c'est un de vos élèves qui a attrapé un loup avec une saucisse.

— Un loup! Une saucisse! que me chantez-vous là ?

On laissa le vieux maître d'école se faufiler jusqu'au milieu du groupe. Dès qu'il eut vu la capture de l'Etuflaïré, il s'écria :

— C'est lui, c'est Fritz ! C'est le cabot que M. Margarine-Benoîton a perdu il y a trois jours !... Mais ce n'est qu'un chien-loup, mes amis ... Justement M. Benoîton m'a prié de voir si on ne l'aurait pas aperçu du côté de la Mardondon. Sa fille était inconsolable de cette perte. L'Etuflaïré vient de gagner les vingt francs promis à qui ramènera Fritz sain et sauf... Ah ! je m'explique maintenant ce bruit de mousqueterie[10]! Heureusement que vous ne l'avez pas tué! Quel affreux malheur ç'aurait été pour Mlle Lili, et, pour vous, quel ridicule ! Tout le département en aurait ri. Je vais leur téléphoner ça, ils m'ont payé d'avance la communication ...

Et il s'en fut vers l'école.

L. BOURLIAGUET.
(Quatre du Cours moyen)
Bourrelier, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Saoules: repues. — **2. Labry:** chien de berger. — **3. Fifre:** celui qui joue du fifre, sorte de petite flûte en bois; ici, l'Etuflaïré qui siffle si bien. — **4. Fourbu:** très fatigué, n'en pouvant plus. — **5. Ledit loup:** le loup dont on vient de parler. — **6. Dans le registre des bouvreuils:** en imitant le chant des bouvreuils. — **7. Séduire:** tromper. — **8. Idylle:** la scène charmante au cours de laquelle le loup et l'Etuflaïré deviennent amis. — **9. Monsieur Sabahu:** le maître d'école. — **10. Bruit de mousqueterie:** bruit de fusillade (le mousquet, un des premiers fusils, apparut vers 1525).

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) :

geignant, tignasse flamboyante, séant, bien aise, récura, doigt savant, laisse, sain et sauf.

C. Questions :

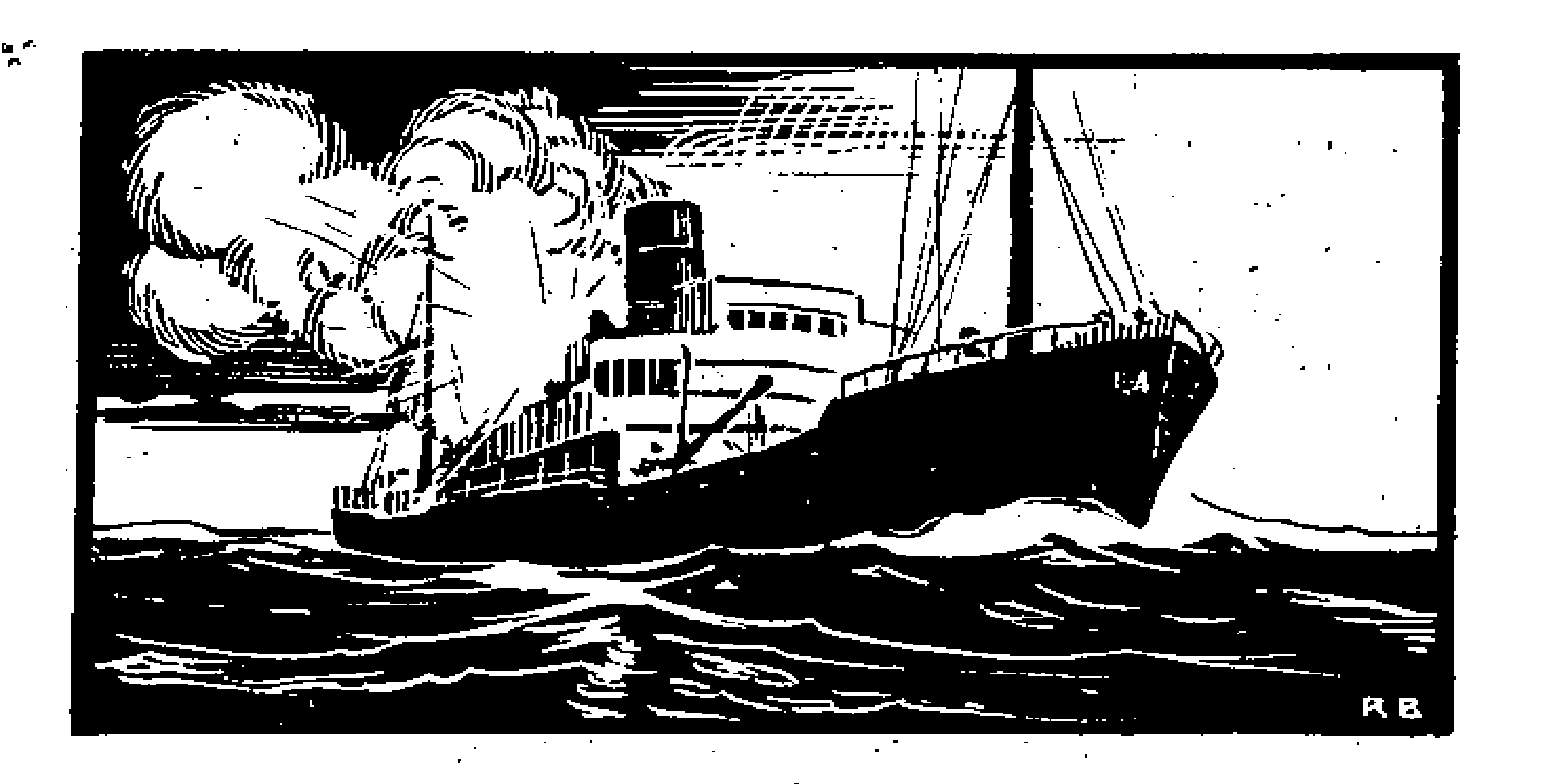
Relevez dans le portrait du loup les détails qui sont de nature à faire trembler l'Etuflaïré. — Qu'est-ce qui est comique dans cette histoire ?

II. — LA LECTURE

Etude du passage suivant : **Les Mardondonnais... amènes-tu là?**

Mettre en relief: **noirs de poudre, les oreilles sifflantes, héros.** — Sur un ton amusé: **après avoir parlementé avec eux,** etc. — Prendre une grosse voix pour dire les paroles de Sartre. — Dire très simplement la dernière phrase jusqu'à: **personne;** ceci, pour mieux détacher après un léger arrêt: **qui menait une effrayante bête à la laisse.**





64. — UNE EXPLOSION A BORD

En pleine mer, on combat le feu qui s'est déclaré dans la cale[1] du navire.

Alors, imaginez-vous, que la fumée tout à coup diminua. Nous redoublâmes d'effort pour noyer le fond du navire. Au bout de deux jours, il n'y eut plus de trace de fumée. Tout le monde rayonnait ... La nuit fut belle. Au matin, un navire qui rentrait en Angleterre passa à l'horizon, les mâts seuls en étaient visibles — c'était le premier que nous eussions vu depuis des mois : mais nous approchions enfin de la terre, le détroit de la Sonde[2] n'étant plus guère qu'à cent quatre-vingt-dix milles et presque droit dans le nord.

Le lendemain, j'avais le quart[3] sur le pont de huit à midi. Au déjeuner du matin, le capitaine avait fait remarquer combien cette odeur persistait dans le carré[4]. Vers dix heures, le second étant monté sur la dunette[5], je descendis sur le pont un moment. L'établi du charpentier se trouvait derrière le grand mât : je

m'y appuyai tout en tirant sur ma pipe; et le charpentier, un tout jeune homme, vint me parler : « Je trouve, dit-il, que nous nous en sommes très bien tirés, n'est-ce pas ? » et je m'aperçus avec quelque agacement que l'imbécile cherchait à faire basculer l'établi. « Ne faites donc pas cela », lui dis-je. Et au même moment, j'eus conscience d'une sensation bizarre, d'une absurde[6] illusion; il me sembla, je ne sais comment, que j'étais suspendu en l'air. Il me sembla entendre autour de moi comme un souffle retenu qui s'exhale, comme si mille géants, tous ensemble, avaient fait : « ouf ! », et je sentis qu'un choc sourd venait m'endolorir soudainement les côtes. Il n'y avait plus aucun doute, j'étais en l'air et mon corps décrivait une courte parabole[7]. Mais si courte qu'elle fût, elle suffit à faire naître en moi plusieurs pensées, et autant que je me le rappelle, dans l'ordre suivant : « Impossible que ce soit le charpentier ! — Qu'est-ce que c'est ? — Quelque accident ? — Un volcan sous-marin? Le charbon, des gaz? Bon Dieu! nous sautons. — Tout le monde est mort. Je vais tomber dans le panneau' arrière ! Je vois du feu là-dedans. »

La poussière de charbon en suspension dans l'air de la cale avait pris un reflet rouge foncé au moment de l'explosion. En un clin d'œil, durant l'infinitésimale[8] fraction de seconde qui s'était écoulée depuis que l'établi avait commencé à basculer, j'étais venu m'étaler de tout mon long sur la cargaison. Je me ramassai et me tirai de là. Ce fut aussi rapide que si j'avais rebondi. Le pont n'était qu'un chaos d'éclats de bois, entremêlés comme les arbres dans une forêt après un ouragan, un immense rideau de haillons sales se balançait doucement devant moi. C'était la grand'voile déchiquetée ... La première personne que je vis fut Mahon, les yeux tout ronds, la bouche ouverte et ses longs cheveux blancs hérissés autour de la tête ... Je le regardai ahuri, et il me regarda lui aussi avec une singulière expression de curiosité scandalisée[10]. Je ne savais pas que je n'avais plus de cheveux, plus de sourcils, plus de cils, que ma jeune moustache avait flambé, que j'avais la figure toute

noire, une joue fendue, une entaille au nez et le menton en sang. J'avais perdu ma casquette, une de mes savates, et ma chemise était en loques. De tout cela, je n'avais pas la moindre idée.

J. CONRAD.
Traduction Jean Aubry.
(Jeunesse)
N. R. F., éditeur.

LE SENS

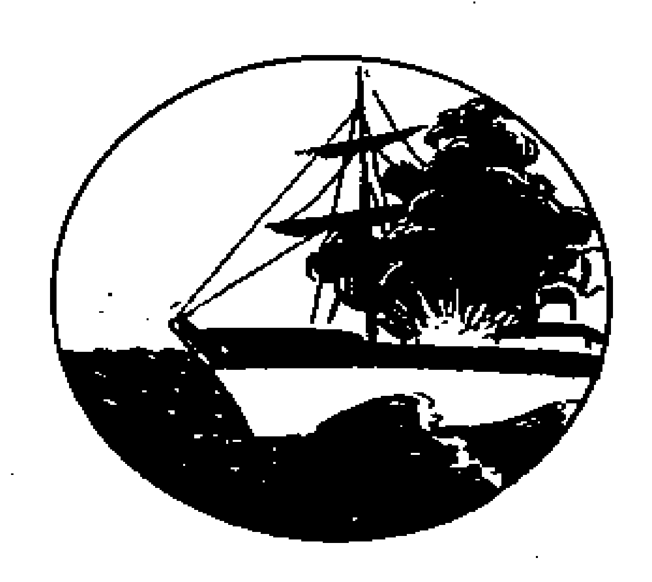
A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Cale: partie la plus basse dans l'intérieur d'un vaisseau. — **2. Détroit de la Sonde:** entre les îles de Java et de Sumatra qui sont baignées par l'Océan Indien. — **3. Le quart:** service de surveillance pendant quatre heures consécutives. — **4. Carré:** salle où les officiers du navire prennent leur repas. — **5. Dunette:** partie du navire légèrement surélevée située à l'arrière sur le pont et qui abrite le carré. — **6. Absurde:** contraire à la raison, sans valeur. — **7. Parabole:** courbe. **8. Panneau arrière:** ouverture qui peut être recouverte par un panneau et donne accès à l'intérieur du navire. — **9. Infinitésimale:** infiniment petite. — **10. Curiosité scandalisée:** avec curiosité, étonnement et indignation.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris: **tout le monde rayonnait, persistait, s'exhale, endolorir, chaos, haillons, ahuri, singulière expression.**

C. Questions :

Est-ce bien le charpentier qui cherche à faire basculer l'établi? Le marin s'aperçoit-il de l'explosion avant ou après sa chute? Comment expliquez-vous cela?





65. — PREMIERS ESSAIS DU VACCIN CONTRE LA RAGE

Le maire de la commune de Villers-Farlay[1], écrivit à Pasteur[2] que, le 14 octobre, un berger avait été cruellement mordu par un chien enragé.

Six petits bergers gardaient leurs troupeaux dans un pré. Tout à coup ils virent sur la route un chien de forte taille qui passait, la gueule pleine de bave. « Un chien fou », s'écrièrent-ils, le mot fou étant pour eux synonyme d'enragé. A leur vue, l'animal quitte la route pour se précipiter sur eux. La bande des enfants se sauve en poussant des cris. Le plus âgé, qui était dans sa quinzième année, J.-Baptiste Jupille, voulut protéger la fuite de ses camarades. Armé de son fouet, il marche droit sur l'animal. D'un bond, le chien se jette sur Jupille et lui mord la main gauche. Une lutte s'engage, Jupille terrasse le chien. Puis, de sa main droite, il lui ouvre la gueule pour dégager sa main gauche, toujours serrée comme dans un étau. Il y parvient, mais sa main droite reçoit à son tour de graves morsures. Il lutte encore. Il saisit le chien par le cou. Pendant le combat son fouet était tombé. Il appelle son petit frère, qui revient sur ses pas, ramasse et apporte le fouet. De la lanière, Jupille lie la gueule du chien. Prenant alors son sabot, il frappe

et assomme l'animal. Enfin, pour être bien sûr que la bête ne mordra plus, ne bougera plus, il la traîne jusqu'au ruisseau qui coule le long du pré. Il lui tient plusieurs minutes la tête sous l'eau. Le chien est bien mort. Dès lors, plus de danger pour les autres enfants. Jupille revient à Villers-Farlay.

Pendant que l'on appliquait un premier pansement sur ses plaies, on envoya chercher le cadavre du chien. Nulle hésitation : le chien était enragé. Le maire de Villers-Farlay qui durant les vacances était venu voir Pasteur et l'avait entendu parler des études sur la rage, lui écrivit que cet enfant serait victime de son courage à moins que le nouveau traitement n'intervînt. La réponse ne se fit pas attendre --- Si la famille de Jupille y consentait, l'enfant pouvait venir. « Je le garderai près de moi dans une chambre de mon laboratoire. Il sera surveillé, pourra aller et venir sans jamais être alité. Il recevra seulement chaque jour une petite piqûre, pas plus douloureuse qu'une piqûre d'épingle. »

La délibération[3] de la famille fut courte. Mais entre le moment de la morsure et l'arrivée de Jupille à Paris, six jours pleins s'étaient écoulés... Toutes vives que fussent encore les craintes de Pasteur, pour la vie de ce grand garçon, qui paraissait surpris quand on le félicitait de sa conduite courageuse, elles étaient moins poignantes[4] que les premières. Il avait plus de confiance.

René VALLERY-RADOT.

(*La vie de Pasteur*), Hachette, éditeur.

LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Villers-Farlay: commune du Jura. — **2. Pasteur:** grand savant français né à Dôle en 1822, mort en 1895. Il fit des recherches scientifiques toute sa vie. Il parvint à trouver un vaccin contre la rage. C'est un bienfaiteur de l'humanité. Un établissement a été fondé à Paris pour le traitement de la rage et la préparation des vaccins et sérums: l'Institut Pasteur. — **3. Délibération:** discussion précédant une décision. — **4. Moins poignantes:** moins vives, moins pénibles. Peu de temps auparavant, Pasteur avait essayé pour la première fois son traitement sur le petit Alsacien Meister.

B. Questions :

Que pensez-vous de la conduite du petit Jupille ? De quelles qualités fait-il preuve ? Que pensez-vous de la réponse de Pasteur ?



66. — LA PANTHÈRE NOIRE

... Par les sentiers perdus au creux des forêts vierges
Où l'herbe épaisse fume au soleil du matin,
Le long des cours d'eau vive encaissés dans leurs berges,
Sous de verts arceaux de rotin[1],

La reine de Java[2], la noire chasseresse,
Avec l'aube, revient au gîte[3] où ses petits
Parmi les os luisants miaulent de détresse[4],
Les uns sous les autres blottis.

Inquiète, les yeux aigus comme des flèches,
Elle ondule, épiant[5] l'ombre des rameaux lourds.
Quelques taches de sang, éparses, toutes fraîches,
Mouillent sa robe[6] de velours.

Elle traîne après elle un reste de sa chasse,
Un quartier du beau cerf qu'elle a mangé la nuit;
Et sur la mousse en fleur une effroyable trace
Rouge, et chaude encore, la suit.

Autour, les papillons et les fauves abeilles
Effleurent à l'envi son dos souple du vol;
Les feuillages joyeux de leurs mille corbeilles
Sur ses pas parfument le sol...

Sous la haute fougère elle glisse en silence,
Parmi les troncs moussus s'enfonce et disparaît.
Les bruits cessent, l'air brûle, et la lumière immense
Endort le ciel et la forêt.

LECONTE DE LISLE.
(Poèmes barbares).
Lemerre, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Arceaux de rotin : arcs formés par les branches du rotin, arbuste des pays chauds. — **2. Java** : île baignée par l'Océan Indien. — **3. Gîte** : tanière. — **4. Détresse** : angoise; les petits ont faim et attendent leur mère. — **5. Epiant** : guettant. — **6. Robe** : pelage. — **7. Fauves** : ayant une couleur qui tire sur le roux. — **8. A l'envi** : à qui mieux mieux.

B. Assurons-nous au besoin que les mots suivants sont compris : **eau vive, blottis, yeux aigus, éparses, effroyable trace.**

C. Questions :

Pourquoi désigne-t-on la panthère par cette expression : la reine de Java? Pourquoi la lumière endort-elle le ciel et la forêt? Pourquoi la panthère est-elle inquiète?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude d'ensemble :

Rechercher d'abord les syllabes muettes qui doivent être prononcées.
Pour le compte des syllabes, bien voir qu'il faut couper ainsi les mots suivants :

9. in/qui/è/te/. — 7. mi/au/lent/. — 10. é/pi/ant.

Dans les vers de 12 syllabes, 3 ou 4 syllabes sont accentuées. Ex. :

Les bruits ces	sent, l'air brû	l (e)' et la lumière immense.
1er mesure	2e mesure	3e mesure

Effleu	rent à l'envi	son dos sou	ple du vol
1re mesure	2e mesure	3e mesure	4e mesure

Dans les vers de 8 syllabes, 2 syllabes seulement sont accentuées. Exemple :

Sur ses pas	parfument le sol.
1re mesure	2e mesure

Une exception :

Rou	g (e)' et chaud (e)' encor	la suit.
1re mesure	2e mesure	3e mesure



67. — LA TEMPÊTE D'OCTOBRE 1869

L'auteur habite dans le village de Saint-Georges, à l'embouchure de la Gironde.

J'avais bien vu des orages. J'avais lu mille descriptions de tempêtes, et je m'attendais à tout. Mais rien ne faisait prévoir l'effet que celle-ci eut par sa longue durée, sa violence soutenue, par son implacable[1] uniformité ... Cinq jours et cinq nuits, sans trêve, sans augmentation ni diminution, ce fut la même fureur ... C'était toujours le hurlement d'une grande chaudière qui bout ... Toujours, toujours le même son : Heu ! heu ! heu ! ou : uh ! uh ! uh !

Nous habitions sur la plage. Nous étions plus que spectateurs de cette scène; nous y étions mêlés. La mer, par moments, venait à vingt pas. Elle ne frappait pas un coup que la maison ne tremblât. Nos fenêtres recevaient (heureusement un peu de côté) l'immense vent du sud-ouest qui apportait un torrent, non, mais un déluge[2], l'océan soulevé en pluie. Du premier jour, en grande hâte, et non sans beaucoup de peine, il fallut fermer les volets, allumer les bougies, si l'on voulait voir en plein jour. Dans les pièces qui regardaient la campagne, le bruit, la commotion[3], étaient tout aussi sensibles ... Le grand hurlement

n'avait de variante que les voix bizarres, fantasques[1], du vent acharné sur nous. Cette maison lui faisait obstacle; elle était pour lui un but qu'il assaillait de cent manières. C'était parfois le coup brusque d'un maitre qui frappe à la porte; des secousses comme d'une main forte, pour arracher le volet; c'étaient des plaintes aiguës par la cheminée, des désolations de ne pas entrer, des menaces si l'on n'ouvrait pas, enfin des emportements, d'effrayantes tentatives d'enlever le toit. Tous ces bruits étaient couverts pourtant par le grand Heu! Heu! Tant celui-ci était immense, puissant, épouvantable[2]! Le vent nous semblait secondaire. Cependant, il réussissait à faire pénétrer la pluie. Notre maison (j'allais dire notre vaisseau) faisait eau. Le grenier, percé par places, versait des ondées.

Chose plus sérieuse ! l'ouragan, par un effort désespéré, réussit à desceller le gond d'un volet, qui, dès lors, quoique fermé encore, frémit, branla, s'agita. Il fallut le consolider en le liant fortement par ses ferrures à celui qui tenait mieux, et pour cela on dut hasarder d'ouvrir la fenêtre. Au moment où je l'ouvris, quoique abrité par les volets, je me sentis comme dans un tourbillon, demi-sourd par l'horrible force d'un bruit égal au canon, d'un coup de canon permanent qu'on m'eût, sans interruption, tiré sous l'oreille ... Les vagues, croisées et brisées contre elles-mêmes, souvent ne pouvaient retomber. La rafale, par-dessous, les enlevait comme une plume, ces pesantes masses, les faisait fuir par la campagne ...

Notre maison, si avancée, pouvait voir son toit emporté, ou tout un étage peut-être. C'était l'inquiétude des gens du village, comme ils nous le dirent, leur pensée de chaque nuit. On nous conseillait de quitter. Mais nous supposions toujours que cette tempête si longue aurait une fin pourtant, et nous disions toujours : « Demain. »

Les nouvelles qui venaient par terre ne nous apprenaient que naufrages ...

Toutes ces vagues électrisées[3] par un si furieux mouvement avaient pris une animation et comme une âme fantastique[4] ...

Elles me faisaient l'effet d'une horrible populace, non d'hommes, mais de chiens aboyants, un million, un milliard de dogues acharnés, ou plutôt fous... Mais que dis-je ? des chiens, des dogues ? Ce n'était pas cela encore. C'étaient des apparitions exécrables et innommées[8], des bêtes sans yeux ni oreilles, n'ayant que des gueules écumantes.

Monstres, que voulez-vous donc? N'êtes-vous pas saouls des naufrages que j'apprends de tous côtés? Que demandez-vous?

MICHELET.
(La Mer)
A. Colin, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Implacable: qui dure avec une sorte d'entêtement sans qu'on puisse rien contre elle. — **2. Déluge:** pluie qui fait penser à une inondation, au débordement universel des eaux. — **3. Commotion:** les secousses. — **4. Fantasques:** capricieuses, aux accents étrangement variés. — **5. Epouvantable:** qui provoque une grande peur, de la terreur. — **6 Vagues électrisées:** mises en mouvement comme par un courant électrique. — **7. Ame fantastique:** âme de personnages surnaturels, de démons. **8. Apparitions exécrables et innommées:** apparitions affreuses qui provoquent de l'horreur; elles sont tellement étranges qu'elles n'ont pas de nom.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **violence soutenue, sans trêve, assaillait, emportements, frémit, permanent, saouls de...**

C. Questions :

A quoi le vent est-il comparé successivement? Pouvez-vous expliquer, justifier ces comparaisons?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **Le grand... puissant, épouvantable!**

Faire entendre surtout les syllables sourdes: grand, hurlement, variante. — Faire porter la voix sur : **acharné, coup brusque, arracher.** — Arrêt très net après : **porte, volet, cheminée, entrer.** — Arrêt à peine marqué après : **pas, emportements.** — Enfler la voix en prononçant les mots suivants : **plaintes, désolations, menaces, emportement, effrayantes.** — Faire entendre surtout les syllabes sourdes, graves : **pourtant, grand, Heu, Heu, tant, immense, puissant, épouvantable.**

II. — LA REDACTION

Imitez, surtout dans son mouvement, le paragraphe étudié ci-dessus (sujet au choix).



68. — JACQUES BONHOMME.

Jacques, il me faut troubler ton somme.
Dans le village un gros huissier[1]
Rôde et court, suivi du messier[2].
C'est pour l'impôt, las![3] mon pauvre homme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde: le jour vient d'éclore;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre chez le vieux Rémi
On saisissait[4] avant l'aurore.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Pas un sou! Dieu! Je crois l'entendre.
Ecoute les chiens aboyer.
Demande un mois pour tout payer.
Ah! si le roi pouvait attendre!

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens! l'impôt nous dépouille
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre[5].
Quand d'un porc aurons-nous la chair?
Tout ce qui nourrit est si cher!
Et le sel aussi, notre sucre![6]

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos?
Que sont aux riches les impôts?
Quelques rats de plus dans leur grange.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Il entre! ô ciel! que dois-je craindre?
Tu ne dis mot! quelle pâleur!
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre!

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici Monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain; il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler,
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici Monsieur l'huissier du roi.

BÉRANGER.
(Chansons nouvelles et dernières).
A. Fayard, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Huissier du roi : personnage veillant à l'exécution de la justice royale. — **2. Messier** : sorte de garde champêtre veillant sur les moissons. — **3. Las** : hélas. — **4. On saisissait** : l'impôt n'ayant pas été payé, l'huissier faisait saisir les meubles pour les vendre. — **5. Lucre** : gain. — **6. Le sel aussi, notre sucre** : ils n'ont pas le moyen d'acheter du sucre ; ils n'utilisent que le sel.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **troubler ton somme, nous dépouille, accablés, il rend l'âme, s'épuise.**

C. Questions :

Que veut dire la pauvre femme quand elle s'exprime ainsi : « que sont aux riches les impôts? Quelques rats de plus dans leur grange »? A partir de quel moment dit-elle : **Monsieur** l'huissier du roi?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

A. Ensemble du texte :

Il faut bien marquer le contraste entre les strophes de 4 vers et les strophes de 2 vers ; le rythme de ces dernières est plus rapide. — Dire les strophes de deux vers avec une inquiétude de plus en plus grande et sur un ton de plus en plus impératif (simple invitation... conseil impatient... prière inquiète... supplication... effroi quand l'huissier est entré... sanglots dans la dernière strophe).

B. Etude d'un passage :

Jac	qu(es)'il	me	faut	trou	bler	ton	somme !
Dans	le	vil	la	g(e)'un	gros	huis	sier
Rô	d(e)'et	court	sui	vi	du	mes	sier !
C'est	pour	l'im	pôt	las !	mon	pau	vr(e)'homme !
Lè	ve	toi	Jac	ques	lè	ve	toi !
Voi	ci	ve	nir	l'huis	sier	du	roi !!

III. — LA REDACTION

Résumez ce texte en quelques lignes précises. Puis, dites les sentiments qu'il provoque en vous.



69. — LE VOYAGE DES MAÇONS CREUSOIS

I. - LE DÉPART

Mon tour était venu. Mon habit de voyage était prêt depuis longtemps. C'était celui-là même que j'avais étrenné à la noce. Le reste de mes vêtements était dans un baluchon que je devais porter sur le dos au bout d'un bâton. Jusqu'à Orléans, nous faisions le chemin à pied. J'avais souvent regardé, sur la carte de l'almanach, la route que nous devions suivre et je l'avais tracée moi-même sur un papier que j'avais déjà mis, bien plié, dans mon porte-monnaie. Mon père qui savait, comme on dit, la route par cœur, m'avait indiqué les distances entre les villes où nous devions passer, de Basville jusqu'à Orléans. Arrivés là, nous prenions la diligence pour Paris. Le matin du départ, il y eut dans Basville une étrange animation. On aurait dit que le village avait la fièvre. Huit hommes partaient « aux maçons ». Beaucoup se dépêchaient de faire quelques dernières besognes, lourdes à des bras de femmes : l'un rajustait un contre-vent, l'autre roulait une bille de bois sous le hangar où elle sécherait jusqu'à l'hiver prochain; notre voisin Lardy mettait des mottes de bruyères sur le toit de son fournil[1]. Ils faisaient tout cela avec une sorte de hâte triste où il y avait bien du regret. Et tous, les uns après les autres, couraient au puits, tiraient de grands

seaux d'eau, et, devant leur porte, pour être plus à l'aise, se lavaient, se rasaient, voulant être beaux, tandis que les femmes faisaient le déjeuner en pleurant et que les enfants, mal réveillés, regardaient, tout saisis.

Chez nous, ce fut un pénible moment. Mon père avait beau me dire : « Allons, petit, mange, si tu veux faire la route d'un pied solide », j'émiettais mon pain dans mon écuelle, mais je n'en avalais pas gros. Ma mère tournait autour de la table et nous regardait d'un air misérable. Son visage était tout défait et comme vieilli.

Ma sœur, Françoise, s'était assise à côté de moi et pleurait tout en me coupant de petits morceaux de pain pour avoir l'air de s'occuper.

Et puis, notre voisin Picaud frappa de son bâton sur le seuil et dit en faisant une grosse voix :

— Eh bien! les bourgeois, vous n'êtes pas encore prêts ?

Je me levai de mon banc, tout raide, un peu comme un condamné qui répond à un terrible appel. Comme notre chien se frottait contre mes jambes, je pris la brave bête par le cou et je l'embrassai. Son pelage but mes larmes. Pour la premiere fois, je connaissais le grand chagrin de la séparation.

— Allons, me dit doucement mon père, viens, mon Jeantou.

On aurait dit que ces mots étaient le signal des sanglots jusqu'alors retenus. Ma mère, ma grand'mère, ma sœur se jetèrent à mon cou et j'eus le visage tout baigné de leurs pleurs. Et puis, elles me quittèrent pour embrasser mon père et revinrent me serrer dans leurs bras, me conduisant ainsi jusqu'à la porte.

Des groupes passaient. Des enfants s'accrochaient aux jambes d'un père qui partait. Des vieilles, à leur fenêtre, faisaient « au revoir » en inclinant leur tête branlante. D'anciens maçons que l'âge obligeait maintenant à rester au pays criaient : « Bonne chance, à tous ! »

Georges Nigremont.
(Jeantou, le maçon creusois)
Bourrelier, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Fournil : lieu où se trouvait le four. — **2. Visage défait :** dont les traits sont changés, décomposés par la souffrance (et la fatigue).

B. Assurons-nous au besoin que les mots suivants sont compris : **étrange animation, besognes, tout saisis.**

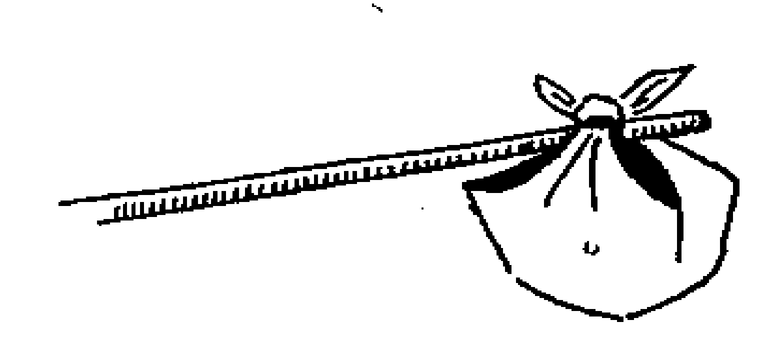
C. Questions :

Relevez les mots et expressions qui montrent : 1° la hâte avec laquelle on se prépare; 2° la tristesse de tous avant le départ.

II. — LA REDACTION

Il vous est certainement arrivé de quitter la maison ou d'être témoin du départ d'un de vos parents.

Essayez de vous souvenir.





70. — LE VOYAGE DES MAÇONS CREUSOIS

II. - LA HALTE A L'AUBERGE

Il y avait, à Saint-Victor[1], trois auberges entre lesquelles notre troupe se répartit.

Les aubergistes grognèrent en voyant que nous avions soupé. Nous ne pouvions tout de même pas recommencer pour leur faire plaisir. On but du vin chaud sucré, et par une échelle assez dure, nous voilà grimpant à notre chambre ...

Il y avait trois lits, je devrais dire : trois grabats[2], dans cette chambre, à la vérité pareille à un grenier. Les deux Picaud la partageaient avec nous. Mon père prit un lit, Picaud l'autre, et nous, les deux jeunes, nous eûmes le troisième, le plus grand.

Mon père, le premier, ouvrit ses draps : c'étaient des loques, des « payes » comme nous disons chez nous ... Il ne dit rien, il s'attendait à cela, sachant que tant que des maçons passeraient ce printemps, les draps ne seraient pas changés ...

Il se coucha avec bien du dégoût. Le père Picaud ronflait déjà. Louis se déshabillait, à moitié endormi. Moi, j'étais assis sur

le lit et j'essayais de sortir de mes souliers mes pieds endoloris[3]. Mais j'avais beau tirer : mes pieds gonflés ne glissaient pas. Picaud tira aussi, rien ne vint. Je lui dis moi-même de s'arrêter ; il me faisait trop mal...

Il se coucha, ayant une telle envie de dormir qu'il ne vit même pas la malpropreté des draps où courait la vermine[4]. Je n'osais pas réveiller mon père et je restai assis sur le lit, à côté de la chandelle qui grésillait. J'entendais les rats courir sur le toit; un chat-huant hurlait dans les arbres; par la lucarne, le clair de lune passait et, oubliant où j'étais, j'imaginais dans Basville[5] endormi, notre maison, toute baignée de blanches lueurs.

Et mes pieds, qui me semblaient traversés de mille aiguilles, pendaient, lourds, brûlants, et me faisaient si mal...

« Bien sûr, à force de tirer, j'arriverai à les ôter, pensais-je, mais, demain matin, j'aurai encore plus mal quand il faudra les reprendre. Le mieux est de me mettre au lit tout chaussé. » C'est ce que je fis, en me disant que mes souliers étaient encore moins sales que nos draps.

Picaud ne s'aperçut de rien, et au matin, quand il rejeta les draps, il me dit seulement :

— Je me doutais bien que tu n'avais pas pu les ôter. Et ce sera encore plus difficile à présent.

J'avais dormi tout de même tant j'étais fatigué. Je pus bien poser le pied par terre, mais marcher, ce fut une autre affaire. Impossible de faire un pas. Mes jambes mêmes devaient être enflées. Mes pieds brûlaient comme du feu. Il me semblait que si on ôtait mes souliers, ma peau suivrait. J'étais prêt à me trouver mal.

— Il n'y a pas à hésiter, dit mon père, je vais fendre les souliers sur le dessus.

— Mais ils seront perdus, murmurai-je.

— Tant pis, dit encore mon père. Je ne veux pas que tu sois estropié.

Prenant son couteau, il coupa bien proprement, à partir de l'ouverture, le dessus des souliers. Ceci fait, on essaya de nou-

veau de me les enlever : ils n'étaient pas encore suffisamment agrandis. Mon père prolongea l'entaille et enfin, tout gémissant, je pus sortir mes pieds.

Georges NIGREMONT.
(Jeantou, le maçon creusois)
Bourrelier, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

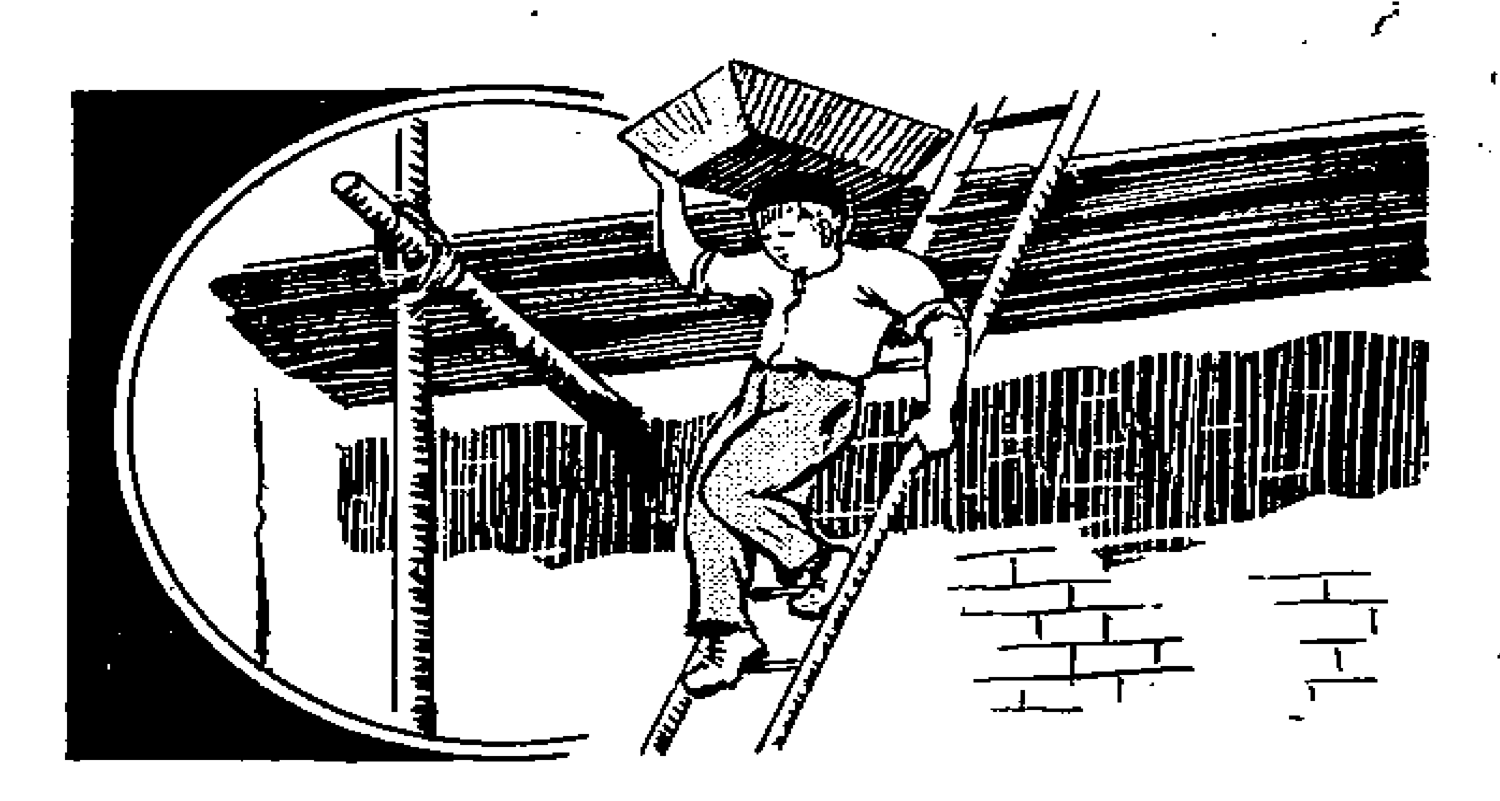
1. Saint-Victor: petit bourg situé sur le Cher en aval de Montluçon. — **2. Grabats:** lits de miséreux. — **3. Endoloris:** rendus douloureux. — **4. Vermine:** insectes malpropres (puces, poux, punaises). — **5. Basville:** village du département de la Creuse, situé non loin des sources du Cher, de la Creuse et de la Vienne.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **se répartit, loques, grésillait, baignée de blanches lueurs.**

II. — LA REDACTION

En choisissant tel sujet qu'il vous plaira, imitez la phrase ci-après : **J'entendais les rats... blanches lueurs.**





71. — LE VOYAGE DES MAÇONS CREUSOIS

III. - LES DÉBUTS DE JEANTOU

On vient de conduire Jeantou au chantier.

Je me trouvai au milieu de quinze à vingt garçons[1] qui se mirent à crier en me voyant : « Ah! c'est le poulain qu'on devait nous amener! Boujour, le poulain[2]! — C'est plutôt un ânon, dit l'un, voyez ses oreilles ! » Aussitôt, tous éclatèrent de rire. Au moment où j'arrivai, le plâtre était prêt à gâcher[3]. Ils vidèrent dessus de pleins seaux d'eau et, contents de se faire servir par le nouveau et de le commander, ils me crièrent tous à la fois : « Va nous chercher de l'eau. Au puits! Plus vite que ça, espèce de rapointi[4]! »

Tout ahuri, je m'emparai d'un seau et je courus au puits. Mais les voilà qui crient de nouveau : « Pas à celui-ci, bourri[5]! Au puits d'eau chaude ! » Je regardais de tous côtés d'un air nigaud. C'est ce qu'ils attendaient. Ils s'esclaffèrent[6] : « Non, il ne trouvera pas le puits d'eau chaude ! Il fume devant lui, et il ne le voit pas. Il n'a pas vu qu'ici nous faisions du mortier cuit! C'est le seul chantier de Paris où l'on fait du mortier cuit et il n'en sait rien! C'est pourtant la première chose qu'on doit apprendre en arrivant à Paris! Et on dit qu'il a été à l'école !

Nous n'en voulons pas de cet oison ! Qu'on l'enlève de là ! Qu'on nous en donne un autre ! »

L'arrivée du maître compagnon, Bussière, les fit taire. Il était temps, je ne savais où passer, humilié comme jamais je ne l'ai été et pleurant de rage. « Je vois ce que c'est, tu cherches le puits d'eau chaude, me dit-il d'un air de compassion qui m'humilia encore plus que les moqueries des drôles[1]. Tu passes pourtant pour un garçon pas bête, et n'empêche que tu te laisses monter le cou comme un serin ! Vous autres, dit-il en se tournant vers les garçons, laissez-le tranquille ... »

Je sus vite gâcher le plâtre et, surtout, le faire vivement, car il faut aller vite dans cette besogne. Ce qui était le plus pénible, c'était quand le plâtre était gâché, de le monter dans une auge posée sur la tête, jusqu'au cinquième étage, et cela environ vingt-cinq à trente fois par jour. L'auge pesait tellement que ma pauvre tête me semblait prête à éclater, j'avais le cou enfoncé dans les épaules et mes jambes raidies semblaient de plomb. Quelquefois, au milieu de l'échelle, à bout de souffle, je chancelais, comme prêt à tomber à la renverse, les yeux brouillés par une sorte de vertige. Alors, je me cramponnais aux montants et je me disais : « D'autres l'ont fait, je peux le faire. » Et je continuais à monter en tâchant de me dépêcher, car si je mettais trop longtemps, le plâtre, dans l'auge, était à moitié pris quand j'arrivais en haut et on ne pouvait plus le remuer. Quand cela se produisait par malheur, mon compagnon devenait furieux ... Alors, je me dépêchais de redescendre pour gâcher et rapporter d'autre plâtre. Et cela douze heures durant, ou, comme nous disions, d'un soleil à l'autre.

Le soir, quand je revenais au garni[2], mon père regardait anxieusement[3] ma figure, redoutant d'y voir des traces de fatigue et de découragement, car il savait mieux que personne combien le métier, à ses débuts, peut être dur pour un enfant de quinze ans.

Georges NIGREMONT.

(Jeanton, le maçon creusois)
Bourrelier, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Garçons: celui qui sert le maçon est un garçon; l'ouvrier qu'il sert est son compagnon. — **2. Poulain:** le jeunet, le débutant; terme moqueur. — **3. Gâcher:** délayer du plâtre, du mortier avec de l'eau. — **4. Rapointi:** bon à rien. — **5. Bourri:** bourricot. — **6. S'esclaffer:** rire aux éclats. — **7. Drôles** : mauvais garçons. — **8. Garni** : chambre meublée. — **9. Anxieusement** : avec une très vive inquiétude.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris: **ahuri, nigaud, humilié, monter le cou, vivement, auge, chancelais, à moitié pris.**

C. Questions :

Pourquoi le petit Jeantou est-il humilié? — Citez un passage qui montre que Jeantou est courageux. — Pourquoi le père de Jeantou regarde-t-il anxieusement la figure de son fils?

II. — LA LECTURE

Il faudra bien rendre le ton moqueur des ouvriers.

III. — LA REDACTION

Résumez en quelques lignes les trois textes relatifs au voyage des maçons creusois.





72. — L'AQUEDUC

Le jeune Rousseau a été mis en pension avec son cousin germain chez le pasteur Lambercier.

Il y avait, *près de la maison du pasteur*, une terrasse[1] à gauche en entrant, sur laquelle on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité[2] : les deux pensionnaires en furent les parrains; et tandis qu'on comblait le creux, nous tenions l'arbre chaçun d'une main avec des chants de triomphe. On fit, pour l'arroser, une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardents[3] spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche[4], et nous résolûmes de nous procurer cette gloire sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, et nous la plantâmes sur la terrasse à huit ou dix pieds de l'auguste[5] noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre; la difficulté était d'avoir de quoi le remplir : car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait

pas courir pour aller la prendre. Cependant, il en fallait absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours ; et cela nous réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure, persuadés, quoi qu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderait pas à nous ombrager ...

Cependant nous vîmes l'instant fatal' où l'eau allait nous manquer, et nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin, la nécessité, mère de l'industrie[7], nous suggéra une invention pour garantir l'arbre d'une mort certaine : ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisît secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne coulait point; la terre s'éboulait et bouchait la rigole; l'entrée se remplissait d'ordures; tout allait de travers. Rien ne nous rebuta. Nous creusâmes davantage la terre et notre bassin, pour donner à l'eau son écoulement ; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises à plat à la file, et d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces et à claire-voie, qui, faisant une espèce de grillage, retenaient le limon et les pierres sans boucher le passage de l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée ; et, le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des transes' d'espérance et de crainte l'heure de l'arrosement.

Après des siècles d'attente, cette heure vint enfin; M. Lambercier vint aussi à son ordinaire assister à l'opération. durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre, auquel très heureusement il tournait le dos.

A peine achevait-on de verser le premier seau d'eau que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect, la prudence nous abandonna; nous nous mîmes à pous-

ser des cris de joie qui firent retourner M. Lambercier ; et ce fût dommage, car il prenait grand plaisir à voir comment la terre du noyer était bonne et buvait avidement son eau. Frappé de la voir se partager en deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie[9], se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, et, criant à pleine tête : « Un aqueduc[10] ! Un aqueduc ! », il frappe de toutes parts des coups impitoyables... En un moment, les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré, sans qu'il y eût dans cette expédition terrible, nul autre mot prononcé sinon l'expression qu'il répétait sans cesse : « Un aqueduc ! s'écriait-il en brisant tout, un aqueduc ! un aqueduc ! »

J.-J.- ROUSSEAU.
(Les Confessions)

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Une terrasse : sorte de petite cour surélevée. — **2. Avec solennité :** comme s'il s'agissait d'une cérémonie. — **3. Ardents :** actifs et passionnés, pleins de feu. — **4. Brèche :** ouverture faite dans un rempart. — **5. Auguste :** qu'on entoure de respect, de vénération. — **6. Fatal :** malheureux et contre lequel on ne peut rien. — **7. La nécessité, mère de l'industrie :** la nécessité qui rend ingénieux. — **8. Des transes d'espérance et de crainte :** en passant tour à tour de l'espérance à la crainte. — **9. Friponnerie :** tour malicieux fait en cachette. — **10. Aqueduc :** canal pour conduire l'eau.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris **rebuta, à claire-voie, foulée, avidement, impitoyables.**

C. Questions :

Pourquoi l'auteur dit-il : « Après des siècles d'attente ? » Recherchez des expressions montrant que les enfants vivent cette aventure de tout leur cœur.

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **A peine... Un aqueduc.**

Avec force : **pousser des cris de joie.** — Suspendre légèrement la voix après **joie.** — En baissant la voix : **qui firent retourner M. Lambercier.** — Avec un attendrissement moqueur : « **Et ce fut dommage... eau.** » — Sur un rythme très rapide : toute la fin. — On ne doit pas s'arrêter aux virgules, mais au contraire précipiter le débit. — Faire porter la voix sur : **Aqueduc!...** — Prononcer ce mot avec étonnement et indignation.



73. — DEUX ORPHELINS DÉBROUILLARDS

I

La scène se passe à Paris.

Midi et demie, rue de l'Université.

Antoine sauta de taxi et s'engouffra sous la voûte. « Lundi : mon jour de consultation », songea-t-il.

« — Bonjour, M'sieur. »

Il se retourna : deux gamins semblaient s'être mis à l'abri du vent dans l'encoignure. Le plus grand avait retiré sa casquette, et dressait vers Antoine sa tête de moineau, ronde et mobile, son regard hardi. Antoine s'arrêta.

« — C'est pour voir si vous ne voudriez pas donner un remède à... à lui, qui est malade. »

Antoine s'approcha de « lui », resté à l'écart.

« — Qu'est-ce que tu as, petit ? »

Le courant d'air, soulevant la pèlerine, découvrit un bras en écharpe.

« — C'est rien », reprit l'aîné avec assurance. « Pas même un accident du travail. Pourtant, c'est à son imprimerie qu'il a attrapé ce sale bouton-là. Ça le tire jusque dans l'épaule. »

Antoine était pressé.

« — De la température ? »

« — Plaît-il ? »

« — A-t-il de la fièvre ? »

« — Oui, ça doit être ça », fit l'aîné, balançant la tête, et scrutant[1] d'un œil soucieux le visage d'Antoine.

« — Il faut dire à tes parents de le conduire, pour la consultation de deux heures, à la Charité; le grand hôpital, à gauche, tu sais ? »

Une contraction, vite réprimée, du petit visage trahit la déception[2] de l'enfant. Il eut un demi-sourire engageant[3] :

« — Je pensais que vous auriez bien voulu... »

Mais il se reprit aussitôt, et, sur le ton de quelqu'un qui sait depuis longtemps prendre son parti devant l'inévitable :

« — Ça ne fait rien, on s'arrangera. Merci M'sieur. Viens Loulou. »

Il sourit sans arrière-pensée, agita gentiment sa casquette, et fit un pas vers la rue.

Antoine, intrigué[4], hésita une seconde

« — Vous m'attendiez ? »

« — Oui, M'sieur. »

« — Qui vous a... ? » Il ouvrit la porte qui menait à l'escalier. « Entrez-là, ne restez pas dans le courant d'air. Qui vous a envoyés ici ? »

« — Personne. » La frimousse de l'enfant s'éclaira. « Je vous connais bien, allez! C'est moi le petit clerc de l'étude[5]... L'étude au fond de la cour! »

Antoine se trouvait à côté du malade et lui avait machinalement pris la main. Le contact d'une peau moite[6], d'un poignet brûlant, suscitait toujours en lui un émoi[7] involontaire.

« — Où habitent tes parents, petit ? »

Le cadet tourna vers l'aîné son regard las :

« — Robert ! »

Robert intervint :

« — On n'en a pas, M'sieur. » Puis, après une courte pause : « On loge rue de Verneuil. »

« — Ni père, ni mère ? »

« — Non. »

« — Des grands-parents, alors ? »

« — Non, M'sieur. »

La figure du gamin était sérieuse; le regard, franc; aucun désir d'apitoyer[8], ni même d'intriguer; aucune nuance de mélancolie non plus. C'était l'étonnement d'Antoine qui pouvait sembler puéril[9].

« — Quel âge as-tu ? »

« — Quinze ans. »

« — Et lui ? »

« — Treize ans et demi. »

« Le diable les emporte ! » se dit Antoine. « Une heure moins le quart, déjà ! Téléphoner à Philip. Déjeuner. Monter là-haut. Et retourner au foubourg Saint-Honoré avant ma consultation... C'est bien le jour !... »

« — Allons », fit-il brusquement, « viens me montrer ça. » Et pour ne pas avoir à répondre au regard anxieux de Robert, il poussa les deux gamins jusqu'à son cabinet.

Roger Martin du Gard.

(*Les Thibault*), N. R. F., éditeurs.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Scrutant: examinant attentivement. — **2. Déception:** sentiment désagréable que l'on éprouve quand on n'obtient pas ce que l'on espérait; désillusion. — **3. Engageant:** qui s'efforce de plaire, d'attirer l'amitié. — **4. Intrigué:** rendu curieux. — **5. Clerc de l'étude:** employé dans une étude de notaire. — **6. Moite:** légèrement humide. — **7. Emoi:** émotion. — **8. Apitoyer:** exciter la pitié. — **9. Puéril:** enfantin.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris: **Encoignure, plaît-il?, œil soucieux, frimousse, machinalement, cadet, pause, radieux.**

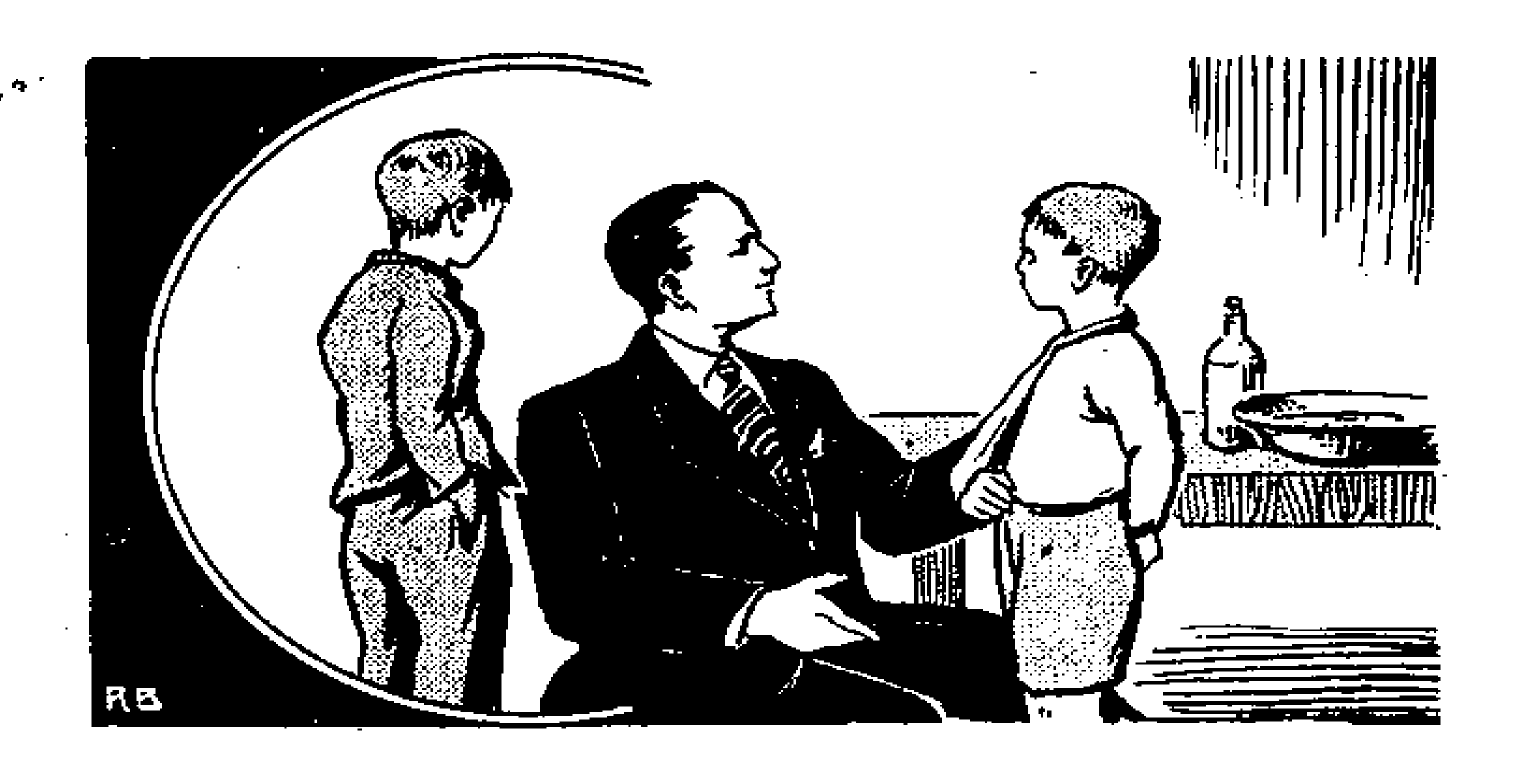
C. Questions :

Pourquoi Robert est-il déçu quand le docteur lui dit de conduire son frère à l'hôpital? Pourquoi son regard est-il radieux quand le docteur les fait entrer?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant: **Antoine, intrigué... la cour! »**

Bien détacher: **intrigué.** — Faire traîner la voix sur: **vous.** — Sur un ton ferme et sérieux: **oui, M'sieur.** — Faire traîner la voix sur: **a...** — Comme entre parenthèses: **il ouvrit la porte qui menait à l'escalier.** — Sur un ton brusque et autoritaire: **entrez là, ne restez pas dans le courant d'air.** — Faire porter la voix sur: **qui.** — En toute franchise: **« personne ».** — Avec une joyeuse confiance et en appuyant sur: **allez, petit clerc, cour : « Je vous... cour. »**



74. — DEUX ORPHELINS DÉBROUILLARDS

II

« — ... Vite, enlève tout ça. Ton frère va t'aider. Doucement... Bon, approche. »

Un bras malingre sous des linges à peu près propres. Au-dessus du poignet, un phlegmon[1] superficiel, bien circonscrit[2], semble déjà collecté[3]. Antoine qui ne songe plus à l'heure, pose l'index sur l'abcès; puis, avec deux doigts de l'autre main, il fait mollement pression sur un autre point de la tumeur[4]. Bon : il a nettement senti sous son index le déplacement du liquide.

« — Et là, ça te fait mal ? » Il palpe l'avant-bras gonflé, puis le bras jusqu'aux ganglions enflammés de l'aisselle[5].

« — Pas très... » murmure le petit qui s'est raidi et ne quitte pas son aîné des yeux.

« — Si », fait Antoine d'un ton bourru. « Mais je vois que tu es un bonhomme courageux. » Il plante son regard dans le regard troublé de l'enfant : l'étincelle d'un contact : une confiance qui semble hésiter, puis jaillir vers lui. Alors seulement il sourit. L'enfant aussitôt baisse la tête; Antoine lui

caresse la joue et doucement relève le menton, qui résiste un peu.

« — Ecoute. Nous allons faire une légère incision là-dedans, et, dans une demi-heure, ça ira beaucoup mieux... Tu veux bien ?... Suis-moi par ici. »

Le petit subjugué[6], fait bravement quelques pas; mais, dès qu'Antoine ne le regarde plus, son courage vacille : il tourne vers son frère un visage qui appelle au secours : « — Robert... Viens aussi, toi ! »

La pièce voisine — carreaux de faïence, linoléum, autoclave[7], table émaillée sous un réflecteur — servait au besoin pour de petites opérations ...

Quelques minutes plus tard, le phlegmon était franchement incisé.

« — Encore un peu de courage... Là... Encore... Ça y est! » fit Antoine, reculant d'un pas. Mais le petit, devenu blanc, défaillait[8] à demi dans les bras de son frère.

« — Allo, Léon ! » cria gaîment Antoine. « Un peu de cognac pour ces gaillards-là ! » Il trempa deux morceaux de sucre dans un doigt d'eau-de-vie. « Croque-moi ça. Et toi aussi. » Il se pencha vers l'opéré : « Ça n'est pas trop fort ? »

« — C'est bon », murmura l'enfant qui parvint à sourire.

« — Donne ton bras. N'aie pas peur, je t'ai dit que c'était fini. Lavage et compresses, ça ne fait pas mal. » ...

« Une mèche[9] à tout hasard », marmonna Antoine, penché sur l'abcès... Maintenant, toi, le grand, écoute : Tu vas ramener ton frère à la maison, et tu vas dire qu'on le couche, pour qu'il ne remue pas son bras. Avec qui habitez-vous ?... Il y a bien quelqu'un qui s'occupe du petit ? »

« — Mais moi. »

Le regard était droit, flambant de crânerie[10] ...

« — Quel numéro, rue de Verneuil ? »

« — Au 37 *bis*. »

« — Robert quoi ? »

« — Robert Bonnard. »

Antoine nota l'adresse, puis leva les yeux. Les deux enfants étaient debout, fixant sur lui de limpides regards...

« — Allez, mes petits, sauvez-vous, je suis pressé... Je passerai rue de Verneuil, entre six et huit, pour changer la mèche. Compris ? »

Roger MARTIN DU GARD.
(Les Thibault)
N. R. F., éditeurs.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Phlegmon: abcès dangereux. — **2. Circonscrit:** dont les limites sont très nettes. — **3. Collecté:** le pus s'est ramassé nettement à un endroit. — **4. Tumeur:** abcès qui gonfle la peau. — **5. Aisselle:** dessous du bras vers l'épaule. — **6. Subjugué:** soumis; le petit garçon qui s'était d'abord raidi va maintenant se laisser faire. — **7. Autoclave:** sorte de chaudière pour stériliser les instruments de chirurgie et les pansements, c'est-à-dire pour tuer les microbes. — **8. Défaillait:** était en train de se trouver mal. — **9. Mèche:** sorte de cordonnet qu'on introduit dans les tumeurs pour drainer le pus. — **10. Crânerie:** fierté et audace.

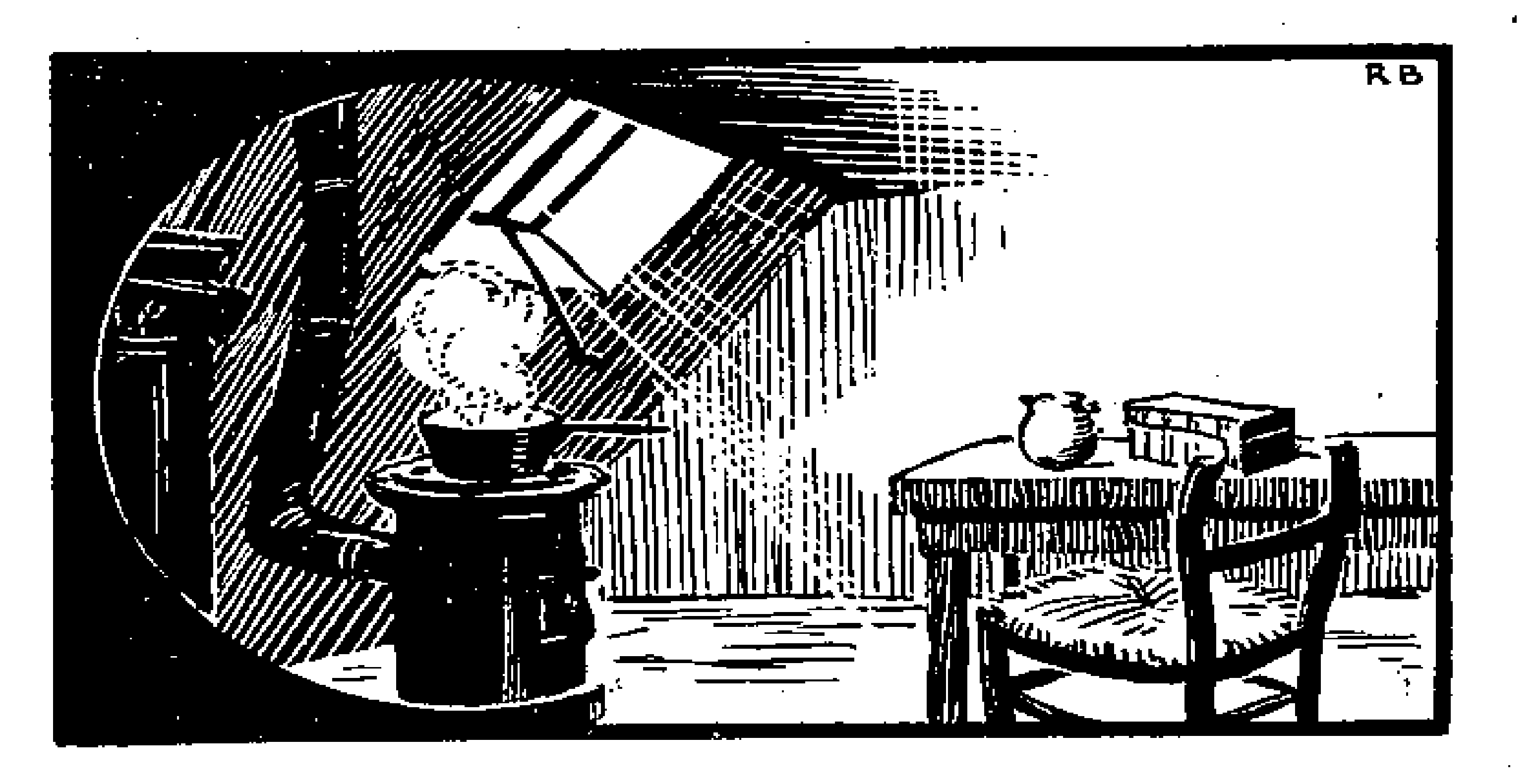
B. Questions :

Comment expliquez-vous que le petit qui d'abord avait peur, fasse ensuite bravement quelques pas en avant? Pourquoi le regard de Robert est-il « flambant de crânerie »? Que veulent dire au docteur les limpides regards des enfants?

II. — LA REDACTION

Faites trois phrases descriptives sur le modèle de celle-ci : **La pièce voisine... opérations.**





75. — DEUX ORPHELINS DÉBROUILLARDS

III

... Antoine arrivait au 37 *bis* de la rue de Verneuil. De vieux bâtiments sur une courette obscure. Au sixième, à l'entrée d'un couloir qui puait le gaz, la porte n° 3. Robert vint ouvrir une lampe à la main.

« — Et ton frère ? »

« — Il est guéri ! »

Antoine sourit.

« — Voyons ça ! » Et, prenant lui-même la lampe, il la souleva pour s'orienter.

Le milieu de la chambre était encombré par une table ronde, recouverte de toile cirée. Sans doute Robert était-il en train d'écrire: un grand registre était ouvert entre une fiole d'encre débouchée et une pile d'assiettes, sur laquelle un quignon de pain et deux pommes composaient une humble « nature morte[1] ». La chambre était en ordre; presque confortable. Il y faisait chaud. Sur le petit fourneau, devant la cheminée, une bouillotte ronronnait.

Antoine s'avança vers le haut lit d'acajou* qui occupait le fond de la chambre :

« — Tu dormais, toi ? »

« — Non, M'sieur. »

Le malade, qui visiblement venait de s'éveiller en sursaut, s'était dressé sur son coude valide*, et il écarquillait les yeux, en souriant sans timidité.

Le pouls était calme. Antoine déposa sur la table de nuit la boîte de gaze qu'il avait apportée et commença à défaire le pansement.

« — Qu'est-ce qui bout, sur ton poêle ? »

« — De l'eau. » Robert rit : « On allait se faire du tilleul que la concierge m'a donné. » Tout à coup il cligna de l'œil : « Vous en voulez, dites ? Avec du sucre ? Oh, si, M'sieur ! Dites oui ! »

« — Non, non, merci », fit Antoine amusé. « Mais j'ai besoin d'eau bouillie pour laver un peu ça. Verse m'en dans une assiette propre. Bon. On va attendre qu'elle refroidisse un peu. » Il s'assit et regarda les deux enfants qui lui souriaient comme à un ami de toujours. Il pensa : « L'air franc; mais sait-on jamais ? »

Il se tourna vers l'aîné :

« — Et comment se fait-il, à votre âge, que vous habitiez là, tout seuls ? »

Un geste vague, un mouvement des sourcils qui semblait dire : « Il faut bien ! »

« — Que sont devenus vos parents ? »

« — Oh, les parents... », fit Robert, comme si c'était vraiment une trop ancienne histoire. « Nous, on habitait avec notre tante. » Il devint songeur, et, du doigt, désigna le grand lit : « Et puis, elle est morte, en pleine nuit, le 10 août, ça fait maintenant plus d'un an. On a été rudement embêtés, n'est-ce pas Loulou ? Heureusement, on était amis avec la concierge, elle n'a rien dit au proprio, on a pu rester. »

« — Mais le loyer ? »

« — On le paye. »

« — Qui ? »

« — Nous. »

« — Et d'où vient l'argent ? »

« — On le gagne, pardi. C'est-à-dire, moi. Parce que, lui, c'est justement ça qui ne tourne pas rond[4]. Faudrait lui trouver autre chose. Il est chez Brault, vous connaissez, à Grenelle[5] ? Pour faire des courses. Quarante francs par mois, pas nourri. Ça n'est pas payé, dites ? Rien qu'avec les ressemelages, vous pensez ! »

Il se tut et se pencha, intéressé, parce qu'Antoine venait d'enlever les compresses. L'abcès avait très peu suppuré; le bras était désenflé; la plaie avait bon aspect.

Roger MARTIN DU GARD.
(Les Thibault)
N. R. F., éditeurs.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Nature morte: tableau qui représente des fleurs, des fruits, des animaux morts. — **2. Acajou:** bois précieux de l'Amérique du Sud ayant une teinte rougeâtre. — **3. Valide:** sain, qui n'a pas de mal. — **4. Ça ne tourne pas rond:** ça ne va pas très bien; on dit qu'un moteur ne tourne pas rond quand il ne tourne pas régulièrement. — **5. Grenelle:** quartier de Paris.

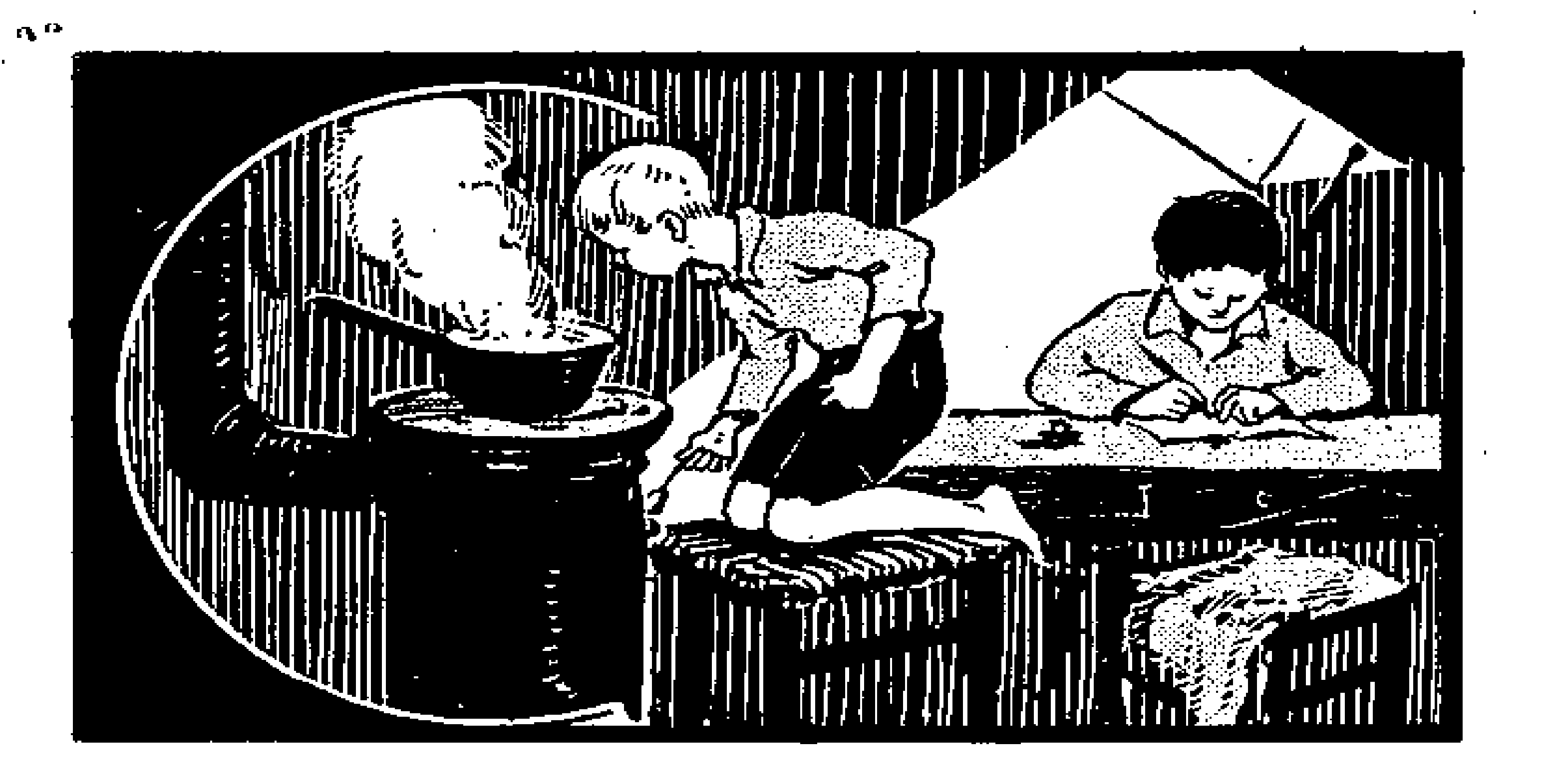
B. Questions :

Que pensez-vous de ce docteur? Pourquoi se prend-il d'amitié pour les deux enfants?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant: **Oh! les... vient l'argent.**

En secouant la tête: **oh! les parents...** — Léger arrêt après: **songeur.** — Pas d'arrêt après: **«et»** et **« du doigt »**; mais changer légèrement le ton pour prononcer: **« du doigt ».** — Avec gravité, en marquant bien les arrêts indiqués par les virgules, comme si l'on faisait effort pour se souvenir après chaque détail: **« Elle est morte... an ».** — Confidentiellement (voix plus basse) et avec un certain contentement: **« Heureusement... rester. »** — Avec la brusquerie d'un homme étonné: **« Mais le loyer?... qui?... Et d'où vient l'argent? »** — Réponses calmes et fières: **« On le paye... Nous »**



76. — DEUX ORPHELINS DÉBROUILLARDS

IV

« — Et toi ? » demanda Antoine, en faisant tremper ses compresses.

« — Moi ? »

« — Toi, tu gagnes bien la vie ? »

« — Oh, moi », fit Robert, sur un ton traînant qui, tout à coup, claqua comme un drapeau : « Moi... je m'débrouille ! »

Antoine, surpris, leva les yeux, et croisa cette fois un regard aigu, un peu inquiétant, dans une petite figure passionnée et volontaire.

Le gamin ne demandait qu'à parler. Gagner sa vie, c'était le grand sujet, le seul qui vaille, ce vers quoi, sans répit, depuis qu'il pensait, toute sa pensée était tendue.

Il commença sur un ton volubile[1], pressé de tout dire, de confier ses secrets :

« — Comme petit clerc, quand la tante est morte, je ne gagnais que soixante francs par mois. Mais maintenant, je fais aussi le Palais[2] : ça fait cent vingt de fixe. Et puis, le maître-clerc a bien voulu que je remplace le frotteur qui cirait l'étude,

le matin, avant l'arrivée des clercs. Un vieux branquignol[3], qui ne frottait que les lendemains de boue, et encore, où ça se voyait, devant les fenêtres. On n'a pas perdu au change, allez !... Ça me fait quatre-vingt-cinq francs de plus. Et moi, ça m'amuse, la patinoire !... » Il sifflota. « Et puis, ça n'est pas tout... J'ai encore d'autres trucs. » ...

Robert, lancé, continua gaîment :

« — Le soir, quand Louis rentre, il est fourbu[4], on fait la popote ici : une soupe, ou bien des œufs, du fromage, c'est vite fait; on aime mieux ça que les mastroquets[5], n'est-ce pas Loulou ? Et même, vous voyez, je m'amuse encore, des fois, à faire des en-têtes de pages pour le caissier. J'adore ça, les beaux titres, bien moulés, à la ronde : on ferait ça pour le plaisir. A l'étude, ils... »

« — Passe-moi les épingles doubles », interrompit Antoine.

... Le pansement était terminé, le bras remis en écharpe. Antoine consulta sa montre :

« — Je reviendrai encore une fois demain, vers midi. » ...

« — M... M... Merci M'sieur ! » lança enfin le petit malade. » ...

Antoine avait tiré vingt francs de son gousset :

« — Pour vous aider un peu cette semaine, les enfants ! »

Mais Robert avait fait un bond en arrière, et il levait déjà le nez en fronçant les sourcils :

« — Pensez-vous ! Jamais de la vie ! Puisque je vous dis qu'on a ce qu'il faut ! » Et, pour convaincre Antoine qui, pressé, insistait, il se décida à livrer le secret suprême : « Savez-vous combien on a déjà mis de côté, à nous deux ? Une pelote ! Devinez !... Dix-sept cents ! Oui, M'sieu ! N'est-ce pas Loulou ? » Et soudain, baissant la voix... : « Sans compter que ça pourrait bien augmenter encore, si mon système réussit... »

Ses yeux brillèrent si fort qu'Antoine, intrigué, s'arrêta, une seconde encore, sur le seuil.

« — Un nouveau truc... Avec un courtier[6] en vins, olives et huiles... Voilà la combine : en revenant du Palais, l'après-midi,

j'entre chez les bistrots et je leur fais mes offres. Faut attraper le boniment[7], ça viendra... N'empêche qu'en sept jours j'en ai déjà placé des estagnons[8] ! Quarante francs de gagnés !... »

Antoine riait tout seul en descendant les six étages. Sa sympathie était conquise. Il aurait fait n'importe quoi pour ces deux gosses. « Ça ne fait rien », songea-t-il; « il faudra veiller à ce qu'ils ne deviennent pas un peu trop débrouillards... »

Roger MARTIN DU GARD.
(Les Thibault)
N. R. F., éditeurs.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Volubile : les paroles sortent à flot de la bouche de Robert; il est pressé de tout dire. — **2. Le Palais** : bâtiments où les tribunaux rendent la justice. — **3. Branquignol** : terme d'argot signifiant bon à rien. — **4. Fourbu** : n'en pouvant plus, très fatigué. — **5. Mastroquets** : marchands de vin au détail qui servent aussi de petits repas. — **6. Courtier:** représentant qui se déplace pour vendre les marchandises d'une maison de commerce. — **7. Boniment** : discours habilement combiné pour gagner la clientèle. — **8. Estagnon** : sorte de grand bidon de fer blanc dans lequel on livre de l'huile.

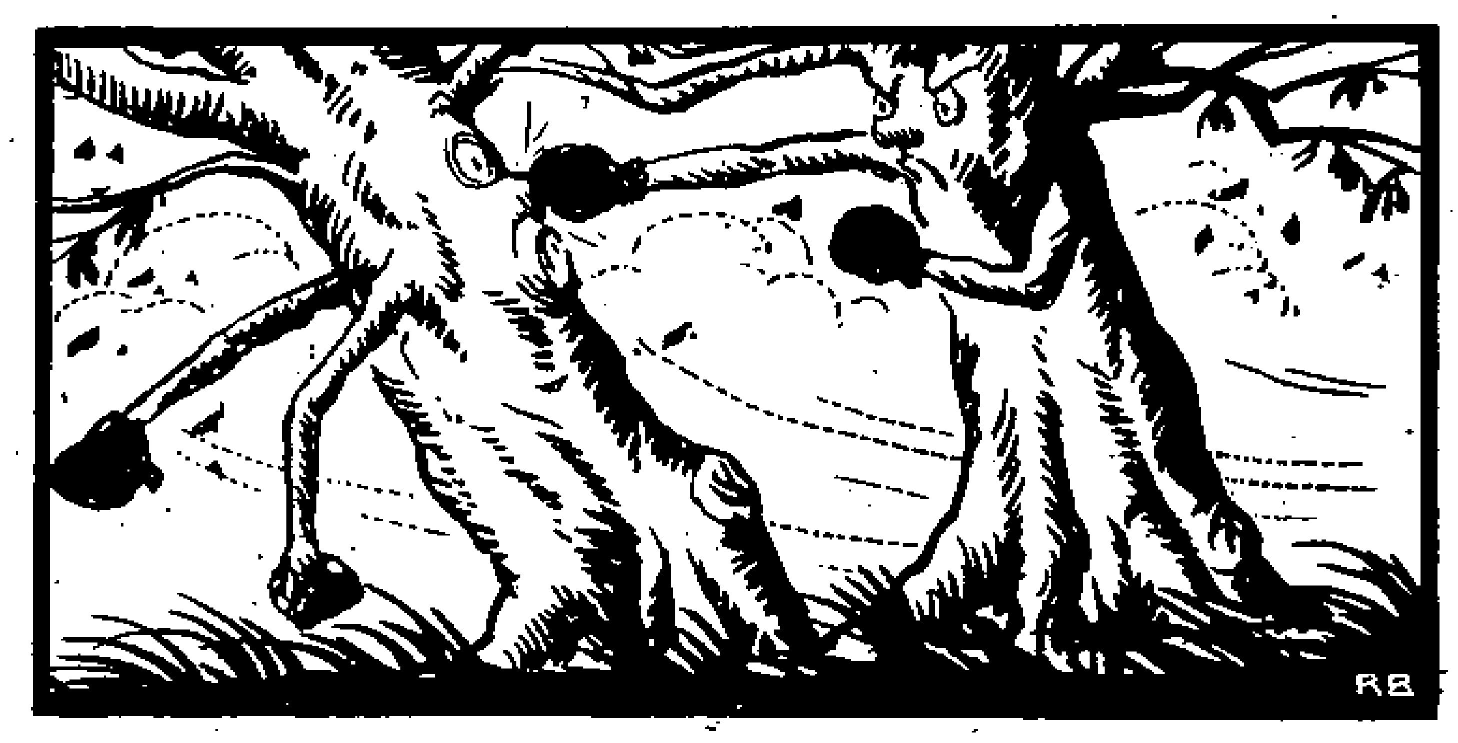
B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **regard aigu, au change, la popote, secret suprême, système, intrigue, sympathie.**

C. Questions :

Pourquoi Robert ne pense-t-il qu'à une chose : gagner sa vie? Pourquoi fait-il un saut en arrière quand le médecin tire vingt francs de son gousset? Que pensez-vous de ce docteur qui donne de l'argent à ses malades? En devenant trop débrouillard, que risque-t-on de faire?

II. — LA REDACTION

Résumez brièvement l'ensemble des quatre textes intitulés : **Deux orphelins débrouillards.**



77. — ENTRÉE DANS L'EXIL[1]

J'ai fait, en arrivant dans l'île, connaissance
Avec un frais vallon plein d'ombre et d'innocence*,
Qui, comme moi, se plaît au bord des flots profonds.
Au même rayon d'or tous deux nous nous chauffons;
J'ai tout de suite avec cette humble solitude
Pris une familière et charmante habitude.
Là deux arbres, un frêne, un orme à l'air vivant,
Se querellent et font des gestes dans le vent
Comme deux avocats qui parlent pour et contre;
J'y vais causer un peu tous les jours, j'y rencontre
Mon ami le lézard, mon ami le moineau;
Le roc m'offre sa chaise et la source son eau;
J'entends quand je suis seul avec cette nature,
Mon âme qui lui dit tout bas son aventure*;
Ces champs sont bonnes gens, et j'aime, en vérité,
Leur douceur, et je crois qu'ils aiment ma fierté.

Victor HUGO.

« Ceux de nos lecteurs qui désireraient consulter un choix plus abondant d'extraits de VICTOR HUGO, peuvent se reporter aux trois volumes parus dans la collection Pallas (Ed. Delagrave), ou au recueil de M. Levaillant : *l'œuvre de Victor Hugo* (Ed. Delagrave). »

78. — LARCIN[4] D'ENFANT

L'enfant voyant l'aïeule à filer occupée,
Veut faire une quenouille à sa grande poupée.
L'aïeule s'assoupit un peu; c'est le moment.
L'enfant vient par derrière, et tire doucement
Un brin de la quenouille où le fuseau tournoie,
Puis s'enfuit triomphante, emportant avec joie
La belle laine d'or que le safran[5] jaunit,
Autant qu'en pourrait prendre un oiseau pour son nid.

Victor Hugo.

(Contemplations).

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Exil : Victor Hugo quitta Paris lors du Coup d'Etat du 2 décembre 1851, contre lequel il avait essayé d'organiser la résistance. Il s'exila à Jersey, petite île de la Manche. — **2. Innocence** : pureté; ce vallon ressemble à une personne qui ignore le mal. — **3. Vers 14** : au milieu des champs, le poète médite, se laisse aller à la rêverie. — **4. Larcin** : petit vol fait adroitement. — **5. Safran** : poudre jaune extraite du pistil d'une fleur.

B. Questions :

Pourquoi le poète peut-il dire que les arbres se querellent ? Que les champs sont bonnes gens ? Relevez les expressions qui préparent la comparaison contenue dans les derniers vers de Larcin d'enfant.

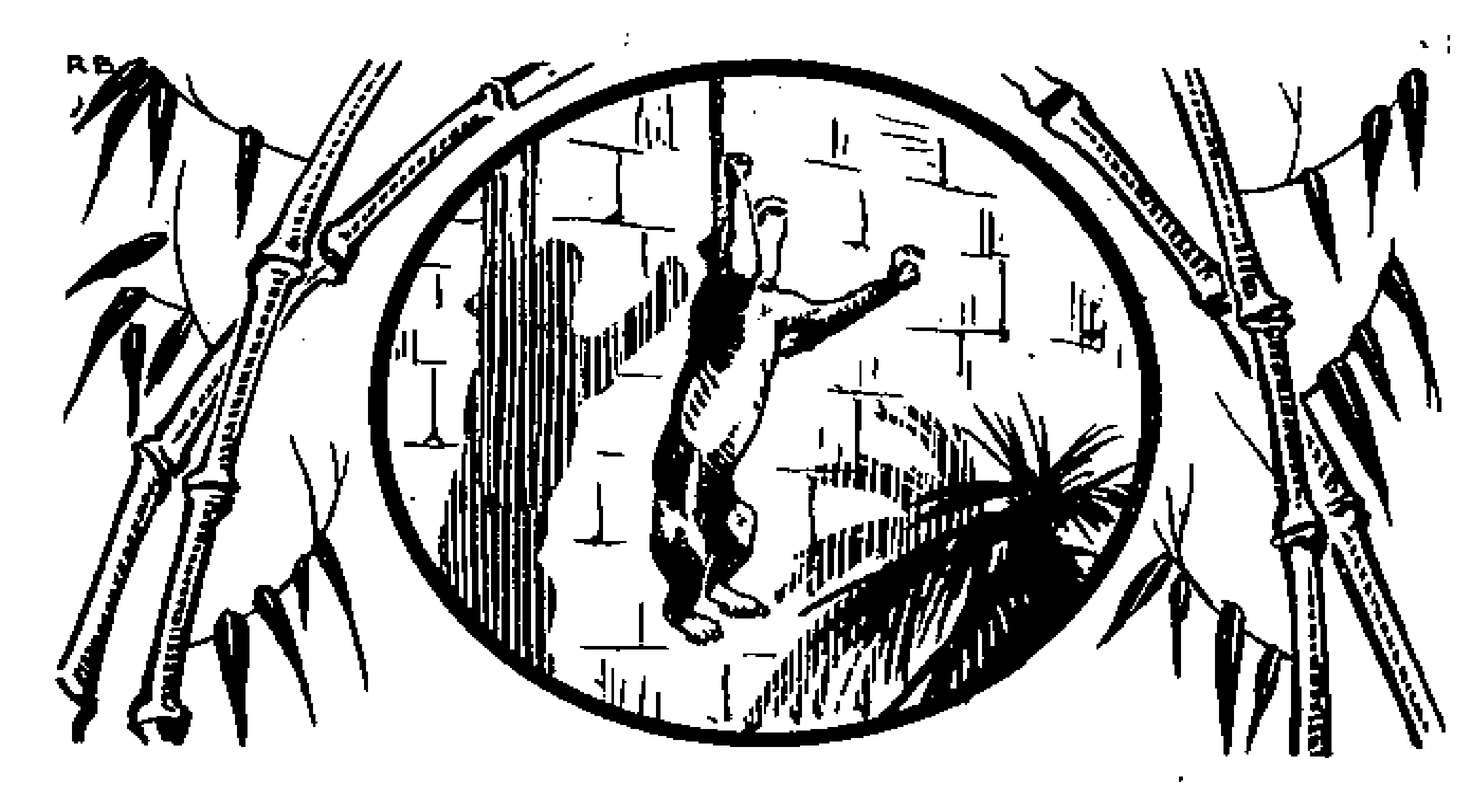
II. — LA LECTURE

N° 77. — Etude des quatre premiers vers :

J'ai/ **fait**/ en/ ar/ri/vant/ dans/ l'î/le/ con/nais/sance
A/vec/ un/ frais/ val/lon/ plein/ d'**om**/bre et/ d'in/no/cence |
Qui,/ | com/me/ moi/ | se/ plaît/ au/ bord/ des/ flots/ pro/**fonds**. ||
Au/ mê/me/ ra/yon/ d'**or**/ | tous/ deux/ | nous/ nous/ chauf/**fons**. ||

Ne point s'arrêter après fait et île mais appuyer fortement sur **ai** et **î**. — Suspendre légèrement la voix à chaque trait vertical, plus longtemps quand il y a deux traits.

N° 78. — Ne point s'arrêter après derrière et triomphante, mais faire porter la voix sur **è** et **an**.



79. — LES BÊTES SAUVAGES

I

Un Français qui habite dans la boucle du Niger, a acheté une petite lionne de quatre mois. Elle a grandi... Il se voit forcé de lui mettre un collier et d'attacher la corde à la balustrade de sa véranda.

Donc, Ouarâ dormait dans l'entière paix que donnent une belle dentition toute neuve sortie depuis deux mois, un pelage net, sans insectes, et le corps satisfait. Elle dormait, confiante dans la présence de son maître, couché à l'autre bout de la véranda[1], et aussi avec le sentiment ancestral[2] d'être inattaquable et inattaquée... A ce moment passa le chat de la maison avec qui Ouarâ s'amusait parfois à la suite d'une bonne digestion. Le chat ne s'attendait-il pas à voir la lionne ? N'était-il pas en humeur de jouer, uniquement soucieux de ses personnelles recherches dans l'étage ou le grenier ? Le fait est simplement celui-ci : au cours d'une brève lutte, le chat se rebiffa[3], donna un coup sur le museau de Ouarâ, et avant qu'une des énormes pattes l'ait aplati et maintenu sur le plancher, il avait, d'un tour de reins, sauté à travers la balustrade.

Il tomba dans la cour. Pas sur le dos, naturellement. Mais à sa suite, la lionne fit le même chemin pour le rattraper, ou-

bliant le collier, la corde, la balustrade, ne pensant qu'au jeu.

La corde et le collier étaient solides : la lionne n'atteignit pas le sol, mais se trouva plaquée brutalement contre le mur et pendue. Ce fut alors un beau tapage : sauts affolés, détentes[4] énormes suivies de retombées le long de la maison dont l'enduit s'écaillait, rauquements[5] aigus. Les poils volaient en tous sens ...

Les Noirs, colporteurs de marchandises et vendeurs de caoutchouc, messagers[6], voyageurs, trafiquants[7] et quémandeurs[8] de toute sorte, dormaient au pied des arbres et des murs, à l'ombre. Quand éclata le cri de brousse[9], ils se levèrent d'un bond et, mal éveillés, s'enfuirent en tous sens hors de la concession[10]. Il n'échappait à aucun d'eux que, si la corde cassait, la lionne s'en prendrait au premier qui passerait à sa portée ...

Une terreur bruyante était dans la cour. Ouarâ sautait toujours, usait ses griffes, impuissante à remonter le mur. Sa voix, rauque d'abord, était devenue aiguë, puis étouffée. Par moments, la bête se taisait, comme si elle avait recherché son souffle. Mais son souffle, à vrai dire, l'abandonnait.

André Demaison.

(*Le livre des bêtes qu'on appelle sauvages*), B. Grasset. éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Véranda : sorte de balcon formé par une galerie ouverte. — **2. Ancestral :** qui vient des ancêtres. — **3. Se rebiffa :** se fâcha brusquement et se tint prêt à rendre coup pour coup. — **4. Détentes :** brusques élans suivis de sauts. — **5. Rauquements :** cris rudes et comme enroués de certains fauves. — **6. Messagers :** porteurs de messages. — **7. Trafiquants :** commerçants peu recommandables. — **8. Quémandeurs :** ceux qui, sans cesse, demandent, sollicitent. — **9. Brousse :** étendue broussailleuse habitée par les fauves. — **10. Concession :** terrain cédé par le gouvernement aux colons.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **plaquée, colporteurs, maintenant encore la cohésion des vertèbres.**

II. — LA REDACTION

Imitez le paragraphe ci-après : **Les Noirs, colporteurs... de la concession.** D'abord une phrase au rythme lent, bien posé, peignant une scène tranquille (énumération de noms). Puis une phrase coupée, au rythme rapide, rendant une brusque agitation (succession de verbes).



80. — LES BÊTES SAUVAGES

II

Réveillé par tout ce vacarme, le maitre apparut à ce moment sur la véranda, mouillé de sueur sous le pyjama léger. Il s'apprêtait à insulter les ancêtres les plus reculés des hommes qui tourmentaient Ouarâ, quand, penché sur la balustrade en bois, il vit la singulière position de la lionne. Ouarâ le vit aussi et, dans un sursaut de tout son corps, elle essaya de bondir vers lui. Mais elle retomba le long des pierres, y laissant encore une touffe des poils de sa cuisse.

Alors, roulée en boule, suspendue comme un sac, elle leva les yeux vers son maitre qui, sans perdre de temps, peinait à tirer la corde. Ouarâ était trop lourde. Il dut la remettre dans sa périlleuse position.

A ce moment sortit du gosier resserré de la lionne une longue et mince plainte, comme d'une poche qui se dégonfle : le maitre avait disparu.

Quand il revint, un couteau à la main, la lionne était immobile, les yeux fixés sur lui, des yeux immenses, résignés, exorbités[2]. La gueule écumait. D'un coup, il trancha la corde et Ouarâ tomba comme un paquet. Pas pour longtemps. D'un bond, elle se dégageait et contournait la maison.

A peine son maître venait-il de reposer le couteau sur la table et d'appeler le boy[3] pour avoir un rafraîchissement, qu'il sentit sur ses épaules deux énormes pattes qui l'étreignaient[4]. Avant qu'il eût pu, de la voix et du geste, retenir l'agresseur, il était renversé, roulé sur le plancher, énergiquement maintenu. Et tout contre sa face, une face déjà grosse de lionne qui lui soufflait une haleine un peu âcre[5].

L'homme voulut se défendre, écarter la gueule, retenir les pattes. Mais la lionne était couchée sur lui et l'écrasait avec ses cent vingt livres de muscles durs comme de l'acajou mâle. L'angoisse l'anéantit et le raidit ... Mais elle fut de courte durée. De la gueule de Ouarâ, ne sortaient pas des cris secs et durs comme ceux des lions qui menacent, mais des ronronnements sourds, profonds, qui se terminaient par une petite plainte en torsade[6]. Les babines[7] ne se découvraient pas sur les crocs, mais laissaient passer une langue râpeuse qui léchait, léchait les mains en garde contre l'attaque, les coudes en parade, le front, les cheveux du maître, et tout le corps à travers le pyjama.

Les griffes rentrées, les pattes de Ouarâ embrassaient solidement la proie de sa bienveillance, de son amour, de sa reconnaissance.

A dater de ce jour, l'amitié de Ouarâ fut de chaque instant. Ouarâ ne voulait plus jouer sans son maître. S'il l'appelait, elle accourait aussitôt, quittant ses jeux ou sa nourriture. S'il lui marchait sur la queue par inadvertance, elle faisait un bond, mais de côté pour ne pas lui faire de mal. Ouarâ veillait la nuit à la porte de sa chambre et attendait le matin que le boy apportât le café pour le rejoindre au pied du lit. Ouarâ suivait son maître aux abords de la brousse, qu'il allât à cheval ou à pied.

Aux heures de repos, elle essayait de se coucher sur ses genoux, et ne cessait de le lécher à la dérobée quand elle ne dormait pas.

André DEMAISON.
(Le livre des bêtes qu'on appelle sauvages)
B. Grasset, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Il s'apprêtait à insulter les ancêtres les plus reculés des hommes : quand un sauvage est en colère contre l'un de ses semblables, il insulte ce que ce dernier a de plus cher : les ancêtres qu'il vénère ; le colon s'apprête à insulter de cette façon les Noirs qui s'enfuient en tous sens. — **2. Exorbités** : sortant hors des orbites. — **3. Boy:** jeune serviteur indigène dans les colonies. — **4. Etreindre:** serrer dans ses bras (ici : dans ses pattes). — **5. Acre** : piquante. — **6. Plainte en torsade** : plainte qui va en mourant avec des hauts et des bas, et qui fait penser à quelque chose qui s'enroule. — **7. Babines:** lèvres pendantes de certains animaux : le chien, le lion, etc...

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **singulière, l'angoisse l'anéantit, par inadvertance, à la dérobée.**

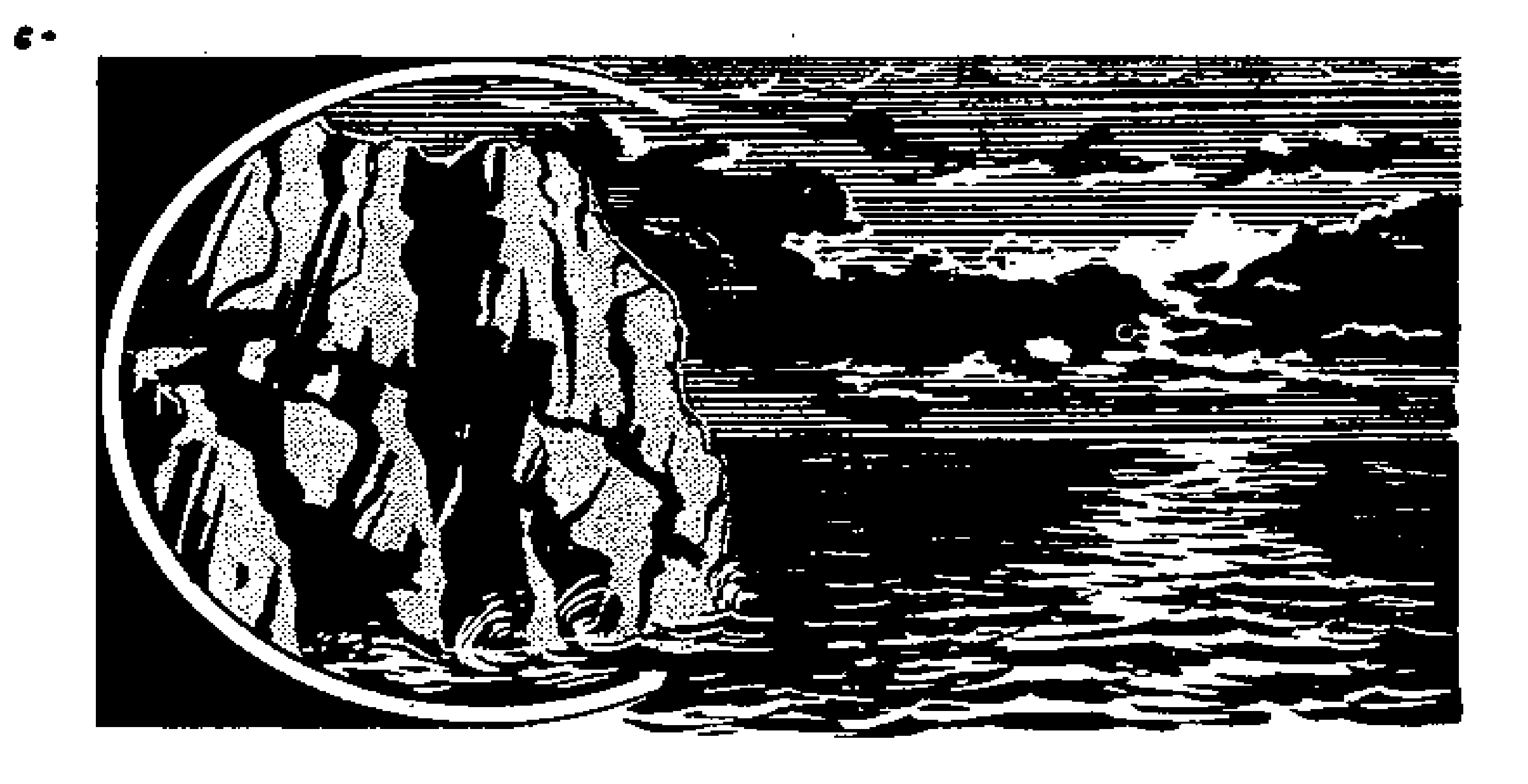
C. Questions :

Pourquoi la lionne, qui a essayé en vain de se dégager, fixe-t-elle les yeux sur son maître? Quel sentiment l'homme a-t-il pu éprouver quand il a senti sur ses épaules les deux énormes pattes? Connaissez-vous d'autres bêtes qui semblent éprouver de l'amour pour leur maître?

II. — LA REDACTION

Par lettre racontez à un ami cette histoire ou une autre histoire dramatique que vous avez vécue.





81. — SOLEIL COUCHANT

Les ajoncs éclatants[1], parure du granit,
Dorent l'âpre[2] sommet que le couchant allume[3];
Au loin, brillante encor par sa barre d'écume[4],
La mer sans fin commence où la terre finit.

A mes pieds c'est la nuit, le silence. Le nid[5]
Se tait, l'homme est rentré sous le chaume[6] qui fume;
Seul, l'Angelus du soir, ébranlé dans la brume,
A la vaste rumeur de l'Océan s'unit.

Alors, comme du fond d'un abîme, des traînes[7],
Des landes, des ravins, montent des voix lointaines
De pâtres attardés ramenant le bétail.

L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre,
Et le soleil mourant, sur un ciel riche et sombre,
Ferme les branches d'or de son rouge éventail.

HÉRÉDIA.
(Les trophées).
Lemerre, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Eclatants : aux teintes très vives. — **2. Apre sommet** : sommet dénudé et sauvage. — **3. Allume** : le soleil couchant illumine la colline et lui donne des tons de feu. — **4. Barre d'écume** : ligne écumeuse du rivage. — **5. Le nid** : les oiseaux qui sont dans les nids. — **6. Le chaume** : les maisons de chaume. — **7. Traînes** : chemins creux.

B. Questions :

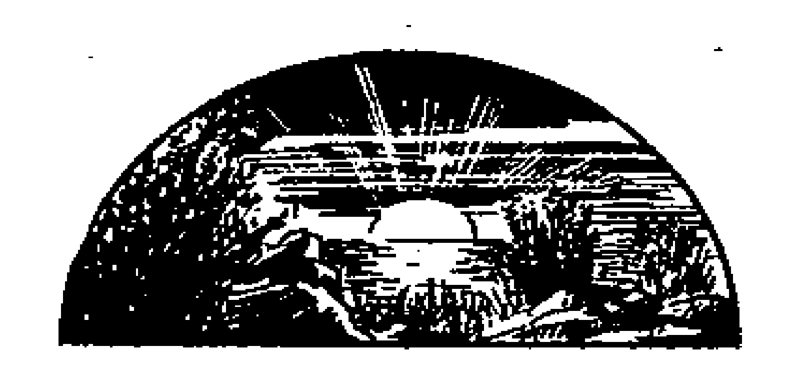
Essayez d'expliquer la comparaison contenue dans les deux derniers vers.

II. LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude des deux quatrains :

Faire entendre nettement le groupe de consonnes : **br** (vers 7 : é**br**anlé, **br**ume).

<table>
<tr><td>Les</td><td>a</td><td>jones</td><td>é</td><td>cla</td><td>tants |</td><td>pa</td><td>ru</td><td>re</td><td>du</td><td>gra</td><td>nit |</td></tr>
<tr><td>Do</td><td>rent</td><td>l'â</td><td>pre</td><td>som</td><td>met</td><td>que</td><td>le</td><td>cou</td><td>chant</td><td>al</td><td>lume ||</td></tr>
<tr><td>Au</td><td>loin |</td><td>bril</td><td>lant (e)'</td><td>en</td><td>cor</td><td>par</td><td>sa</td><td>bar</td><td>re</td><td>d'é</td><td>cume |</td></tr>
<tr><td>La</td><td>mer</td><td>sans</td><td>fin</td><td>com</td><td>men</td><td>c(e)'où</td><td>la</td><td>ter</td><td>re</td><td>fi</td><td>nit ||</td></tr>
<tr><td>A</td><td>mes</td><td>pieds</td><td>c'est</td><td>la</td><td>nuit |</td><td>le</td><td>si</td><td>len</td><td>ce ||</td><td>Le</td><td>nid</td></tr>
<tr><td>Se</td><td>tait |</td><td>l'hom</td><td>m(e)'est</td><td>ren</td><td>tré</td><td>sous</td><td>le</td><td>chau</td><td>me</td><td>qui</td><td>fume ||</td></tr>
<tr><td>Seul |</td><td>l'An</td><td>gé</td><td>lus</td><td>du</td><td>soir |</td><td>é</td><td>bran</td><td>lé</td><td>dans</td><td>la</td><td>brume |</td></tr>
<tr><td>A</td><td>la</td><td>vas</td><td>te</td><td>ru</td><td>meur</td><td>de</td><td>l'O</td><td>cé</td><td>an</td><td>s'u</td><td>nit ||</td></tr>
</table>





82. — PAUVRES ESCLAVES !

I

Il s'agit des nègres importés d'Afrique qui travaillaient encore dans les Etats-Unis d'Amérique vers le milieu du siècle dernier.

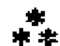
Il y a bien des années, au lieu d'avoir des domestiques pour les servir et travailler pour eux, les gens avaient des esclaves. Ces esclaves ne recevaient pas de salaire. En retour de leur travail, leurs maitres ne leur donnaient que de la nourriture et des vêtements.

Quand quelqu'un avait besoin de serviteurs, il allait les acheter au marché, tout comme nous achetons aujourd'hui des chevaux et des vaches, ou même des tables et des chaises.

Si les pauvres esclaves étaient acquis par des gens charitables[1], ils étaient le plus souvent heureux. Alors ils travaillaient volontiers pour leurs maîtres et maîtresses, et ils les aimaient bien. Mais ceux-ci étaient pour la plupart des gens cruels, qui avaient coutume de les battre et d'être malfaisants pour eux de beaucoup d'autres manières.

C'était très méchant d'acheter et de vendre des êtres humains comme du bétail. Pourtant, des chrétiens le faisaient, et beaucoup de gens qui étaient, par ailleurs, bons[1] et honnêtes pensaient qu'il n'y avait pas de mal à se montrer cruel pour les pauvres esclaves. « Ce ne sont que des nègres, se disaient-ils. Les nègres n'ont pas la même sensibilité que nous. » Une telle attitude n'était pas charitable, car les nègres sentent la souffrance de la même façon que les blancs.

Une des choses les plus tristes pour les pauvres esclaves était qu'ils n'avaient jamais longtemps le bonheur de rester réunis en famille — le père, la mère et les petits frères et sœurs — parce qu'à tout moment il pouvait prendre fantaisie au maître de vendre à quelqu'un d'autre le père ou la mère ou l'un des enfants.



L'oncle Tom et les autres esclaves appartenant à M. Saint-Clair furent envoyés au marché pour y être vendus.

Quand l'oncle Tom fut sur la place du marché, attendant que quelqu'un l'achetât, il regarda autour de lui avec inquiétude. Dans la foule des visages, il tentait d'en trouver un aussi bienveillant et aussi noble que celui de M. Saint-Clair. Mais il n'y en avait aucun.

Bientôt, un homme court et trapu[2], à la physionomie laide et vulgaire[3], s'approcha de Tom. Il l'examina du haut en bas, lui fit ouvrir la bouche de force et regarda ses dents, palpa ses bras, le fit marcher et sauter, bref, le traita tout à fait comme il aurait traité un cheval ou une vache qu'il aurait eu envie d'acheter.

A la mine de cet homme et à sa façon de parler, Tom comprit qu'il devait être mauvais et cruel. Il pria Dieu en son cœur, lui demandant que ce ne fût pas son nouveau maître. Mais ce l'était. Il se nommait Legris. Il acheta l'oncle Tom, plusieurs autres esclaves hommes et deux femmes. L'une des femmes était une jolie jeune fille, qui n'avait encore jamais quitté sa

mère. L'autre était une vieille femme. Toutes deux étaient enchainées ensemble. On mit aux hommes, y compris l'oncle Tom, de lourdes chaînes aux pieds et aux mains. Puis Legris les poussa tous jusqu'à un bateau qui devait remonter le fleuve et le mener à sa plantation[4].

(*A suivre.*)

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Charitables : bons et capables d'aimer les autres hommes. — **2. Trapu :** petit et gros. — **3. Vulgaire :** commune, manquant de distinction. — **4. Plantation :** ferme qui se trouve dans une plantation d'arbustes à coton.

B. Questions :

Quel sentiment éprouvez-vous quand vous voyez traiter les hommes comme du bétail? Quel est le contraire de l'esclavage? Quel est le gouvernement qui préserve le mieux les hommes de l'esclavage ?

II. — LA REDACTION

Le bateau remonte le fleuve... L'oncle Tom réfléchit à sa triste condition d'esclave... — Racontez.





83. — PAUVRES ESCLAVES ! (suite)

II

Ce fut un triste voyage ...

L'une des premières choses que fit Legris fut d'enlever à Tom tous les beaux habits que M. Saint-Clair lui avait donnés.

Il lui fit revêtir ses plus vieux effets, puis il vendit les autres aux matelots.

Legris s'ingéniait à rendre ses esclaves malheureux de toutes les façons possibles. Puis il arrivait auprès d'eux et leur disait :

— Allons, allons, je ne permets pas qu'on fasse grise mine[1]. Soyez gais, à présent, ou sinon...

Et il faisait claquer son fouet de façon à les faire tous trembler.

A la longue, le pénible voyage prit fin. Legris débarqua avec ses esclaves. Sa maison était à un bon bout de chemin du fleuve. Les esclaves hommes firent le trajet à pied, tandis que Legris et les deux femmes esclaves allaient en carriole.

Des kilomètres et des kilomètres ils cheminèrent, sur une mauvaise route, à travers une campagne sauvage et désolée, jusqu'au moment où, n'en pouvant plus de faim, de soif et de fatigue, ils arrivèrent à la ferme, ou plantation, comme on l'appelait.

Legris n'était pas un monsieur comme M. Saint-Clair, mais un fermier du genre le plus grossier. Dans ses champs, il faisait pousser du coton. Le coton était d'abord cueilli et mis en balles[2]. Puis il le vendait aux industriels qui en faisaient du calicot[3], de la mousseline[4], et d'autres choses dont nous nous servons pour notre usage et pour nos vêtements. C'est un travail très pénible que de cueillir le coton . . .

Les cabanes dans lesquelles logeaient les esclaves étaient grossièrement construites en bois. Le vent et la pluie y pénétraient par des fissures entre les planches. Il n'y avait pas de fenêtres. Ces cabanes ne renfermaient aucun mobilier et il n'y avait, pour tout plancher, que la terre nue.

L'oncle Tom se sentit plus malheureux que jamais. Il avait espéré disposer au moins d'une petite chambrette qu'il aurait pu tenir propre et en ordre. Mais ce taudis[5], il ne l'avait pas même à lui seul. Il lui fallait le partager avec cinq ou six autres esclaves.

Alors commença la plus triste période de la vie de l'oncle Tom. Chaque matin, de très bonne heure, les esclaves étaient mis dehors et envoyés dans les champs comme du bétail. Tout le long du jour, ils travaillaient dur. Le soleil brûlant dardait[6] sur eux, les accablant[7] de chaleur et de fatigue. Legris et ses deux esclaves en chef, Quimbo et Sambo, se promenaient tout le temps autour d'eux, le fouet à la main. La nuit venue, ils renvoyaient les esclaves à leurs misérables cases[8].

Mais avant de pouvoir prendre du repos, il leur fallait broyer et faire cuire le maïs destiné à leur souper. Lorsque enfin ils s'en allaient dormir, ils n'avaient pour se coucher que des tas de paille malpropre au lieu de lits.

Les jours passaient les uns après les autres de la même façon.

Raconté aux enfants d'après le roman de
Harriet Beecher-Stowe
par Théo VARLET.
Nelson, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Grise mine : triste mine. — **2. Balles :** gros paquets. — **3. Calicot :** toile de coton assez épaisse. — **4. Mousseline :** toile de coton très fine. — **5. Taudis :** maison malpropre et misérable. — **6. Dardait :** dirigeait en ligne droite ses rayons sur eux. —**7. Les accablant** : les écrasant, les plongeant dans un extrême abattement. — **8. Cases** : cabanes des nègres.

B. Questions :

Relevez les détails qui montrent que les esclaves sont traités comme des bêtes.

II. — LA REDACTION

Les serfs n'étaient-ils pas eux aussi des esclaves? Relisez votre histoire et écrivez quelques lignes sur les serfs. Si vous le pouvez, mettez-les en scène dans un récit.





84. — LA MORT DU LOUP

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse, et dans les hautes brandes[1],
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués[2].
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs; seulement
La girouette en deuil[3] criait au firmament[4];
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires.
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'était mis en quête[5]
A regardé le sable en s'y couchant; bientôt,
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut[6],
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes

De deux grands loups-cerviers et de leurs louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au-delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour à grand bruit, sous nos yeux,
Quand le maître revient les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse;
Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvraient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées,
Il s'est jugé perdu puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante[3],
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu, qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé;
Le loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde[4],
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant[5].
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grand yeux, meurt sans jeter un cri.

Alfred DE VIGNY.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Brandes : landes de bruyères et d'ajoncs. — **2. Traqués :** poursuivis et finalement amenés dans un espace assez restreint. — **3. Girouette en deuil :** la voix enrouée de la girouette est triste et fait penser à la mort. — **4. Firmament :** voûte du ciel. — **5. Mis en quête :** mis à la recherche. — **6. ... En défaut :** lui qui ne se trompa jamais. — **7. Pantelante :** haletante, qui frémit de façon pénible. — **8. Garde :** rebord protecteur placé entre la poignée et la lame d'un poignard, d'une épée. — **9. Sinistre croissant:** les chasseurs braquent leurs fusils en un arc de cercle qui fait peser une menace de mort.

B. Questions :

Croyez-vous que les hommes aient le beau rôle? Qu'y a-t-il de beau, de grand dans la mort du loup ?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude d'un passage.

Nous rappelons que la voix doit porter sur les sons figurés par des lettres en caractères gras.

Les	nu	a	ges	cou	raient	sur	la	lu	n(e)'en	flam	mée |
Com	me	sur	l'ho	ri	zon	on	voit	fuir	la	fu	mée |
Et	les	bois'	é	taient	noirs	jus	ques'	à	l'ho	ri	zon ||
Nous	mar	chions	sans	par	ler	dans	l'hu	mi	de	ga	zon |
Dans	la	bru	yè	r(e)'é	pais	s(e)' et	dans	les	hau	tes	brandes |
Lors	que	sous	des	sa	pins	pa	reils	à	ceux	des	landes |
Nous'	a	vons	a	per	çu	les	grands	'on	gles	mar	qués
Par	des	loups	vo(t)	ya	geurs	que	nous	a	vions	tra	qués ||

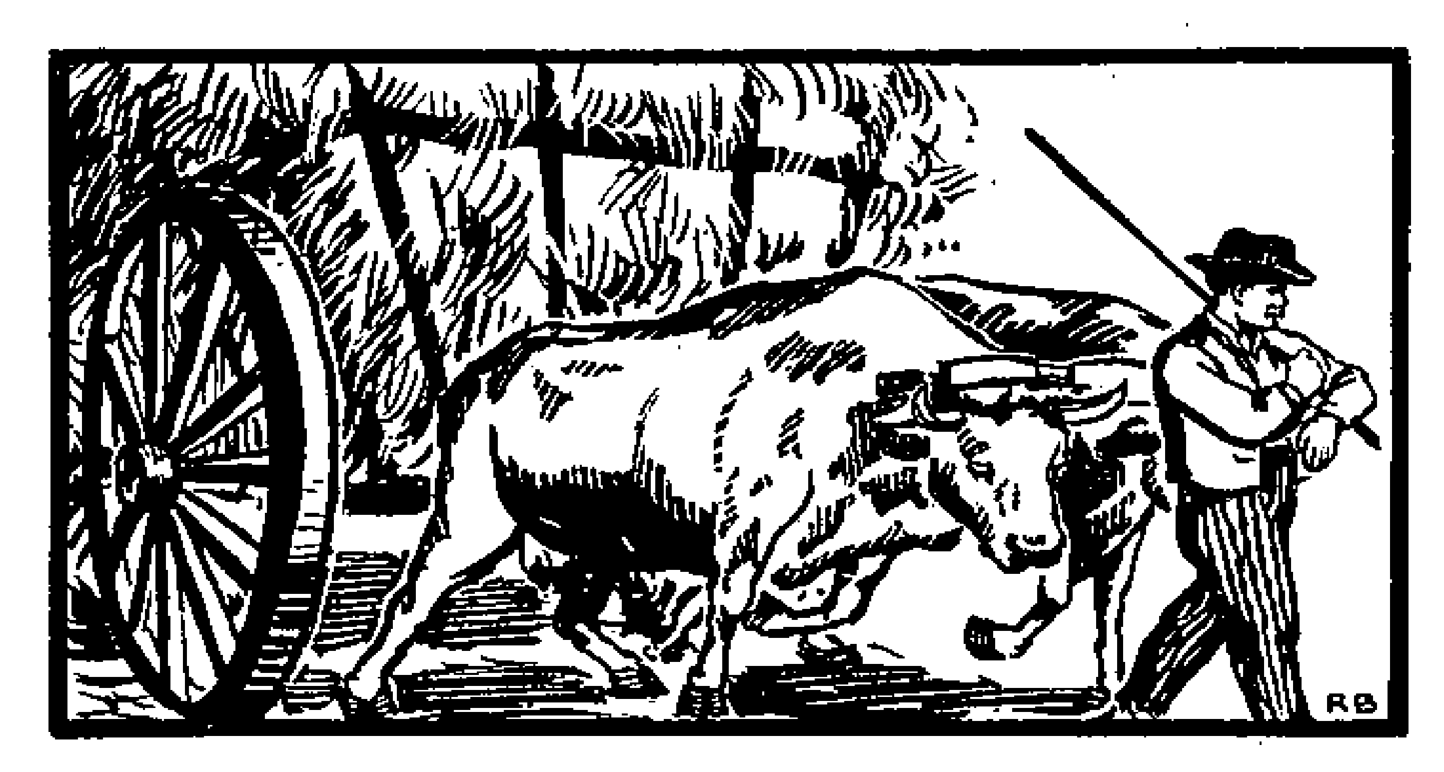
Remarques sur l'ensemble :

vers 12. Lire ainsi: La/gi/rou/et/t(e)'en/deuil/

vers 17: Lire ainsi: /bru/i/ssait/

III. — LA REDACTION (préparée par un entretien dirigé).

Si le loup pouvait parler, que dirait-il aux hommes ?



85. — TRAVAUX DES CHAMPS EN AUVERGNE

On planta les pommes de terre. Pierre et son vieux[1] chargeaient dans le grand char des mottes de fumier pourri, dégoutantes[2] de purin. Les pantalons des hommes, les murs, le char, les bêtes, en étaient crépis[3] et les poules grattaient dans la tranchée avec des gloussements joyeux. Maria, dans la cour, triait la semence, coupait les grosses pommes de terre en deux ou trois parties, puis roulait les morceaux dans la chaux mêlée de cendres.

Après la soupe du matin, on liait la Marcade et la Frisée ; Pierre tenait la queue de l'araire[4]; la vieille et Maria, l'anse du panier en branche de noisetier passée au bras, laissaient tomber au fond de la raie les semences une à une en les comptant; et le vieux empoignait, à l'alignement parallèle[5] des monticules noirâtres d'engrais, les mottes qu'il émiettait soigneusement sur chaque plant futur. Pierre, après avoir secoué la terre de son araire et tourné les vaches, aidait au vieux en retard et chacun, quand il apercevait un fil blanc de chiendent[6], le mettait dans sa poche.

La terre ocre[7], humide, douce aux doigts rugueux, croulait et s'effritait[8]. Elle était belle à voir, rayée d'arêtes ternes, sans mottes luisantes, sans une herbe, sans un plant de chiendent.

Le champ était propre... Et dans les champs sous Chanteloube, sur le revers entre les deux vallons, le Marchand, le Boisor aussi plantaient :

— Vô! Vô !

Les vaches pacifiques s'en allaient, revenaient, d'un pas égal et insensible. Et le soleil agrandissait l'espace autour des paysans.

Le travail régulier, monotone, occupait les esprits... Chacun était à sa besogne et chacun travaillait pour tous. On n'était déjà pas trop nombreux ! Quand Maria partait à onze heures « monter » la soupe — mettre la marmite d'eau sur le feu — on ne restait plus que trois. Au bout des sillons, les vaches se reposaient; Pierre et son vieux roulaient une cigarette et on parlait.

... L'heure s'évaporait sans qu'on s'en aperçût avec la montée du soleil, tandis que la bande pressée des sillons bruns s'élargissait sur la pente ponctuée de petits oiseaux des champs qui sautillaient, voletaient, hochaient la queue.

— A la soupe ! appelait Maria, printanière, sur le seuil de la maison, là-haut.

On finissait la raie, on dételait, on ramassait paniers, sacs, fourches dans le char ou le tombereau et on revenait lentement, tandis que la bouche s'humectait d'un peu de salive et qu'on décrottait ses gros sabots sur les pierres usées, lavées et blanchies du chemin.

Lucien GACHON. *(Maria)*

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Son vieux : son vieux père. — **2. Dégouttantes de purin :** le purin tombe en gouttes. — **3. Crépis :** recouverts. — **4. Araire :** charrue primitive en bois dur. — **5. L'alignement parallèle... :** l'alignement des tas de fumier est parallèle à la raie où on jette la semence. — **6. Chiendent :** mauvaise herbe aux racines blanches qui plongent profondément dans le sol. — **7. Ocre :** brune. — **8. S'effritait :** tombait en poudre. — **9. Ponctuée :** semée de points. Les oiseaux forment des points sombres.

II. — LA REDACTION

Avez-vous participé à des travaux des champs ? Où et quand ? Racontez. Sinon, décrivez une scène de travail à laquelle vous avez assisté dans la rue : pose de tuyaux d'égoût, soudure de rails de tram...



86. — UNE PETITE FILLE S'ÉVADE[1] LA NUIT

La petite Marie-Claire a été placée à la campagne dans une ferme. Elle s'ennuie et décide de retourner à l'orphelinat où elle a été élevée.

Je me couchai tout habillée ce soir-là, et quand la grosse horloge sonna minuit, je sortis tout doucement avec mes souliers à la main. Je laçai mes souliers à tâtons en m'appuyant contre une charrue, et je m'éloignai très vite dans l'obscurité.

Aussitôt que j'eus dépassé les bâtiments de la ferme, je m'aperçus que la nuit n'était pas très noire. Le vent soufflait furieusement et de gros nuages roulaient sous la lune. La route était loin, et pour y arriver il fallait passer sur un pont de bois à moitié démoli; les premières pluies avaient grossi la petite rivière, et l'eau passait par-dessus les planches.

La peur me prit, parce que l'eau et le vent faisaient un bruit que je n'avais jamais entendu. Mais je ne voulais pas avoir peur, et je traversai vivement les planches glissantes ...

Dans le lointain, j'apercevais une masse noire qui couvrait tout le pays. Cela semblait s'avancer lentement vers moi, et

pendant un instant, j'eus envie de retourner sur mes pas. Un chien qui se mit à aboyer me rendit un peu de confiance, et presque aussitôt je reconnus que la masse noire était une forêt que la route allait traverser. En y entrant, il me sembla que le vent était encore plus violent, il soufflait par rafales, et les arbres, qui se heurtaient avec force, faisaient entendre des plaintes en se penchant très bas. J'entendais de longs sifflements, des craquements et des chutes de branches ; puis j'entendis marcher derrière moi, et je sentis qu'on me touchait à l'épaule. Je me retournai vivement, mais je ne vis personne. Pourtant, j'étais sûre que quelqu'un m'avait touchée du doigt; puis les pas continuaient comme si une personne invisible tournait autour de moi; alors je me mis à courir avec une telle vitesse que je ne sentais plus si mes pieds touchaient la terre. Les cailloux sautaient sous mes souliers et retombaient derrière moi avec un bruit de grêle. Je n'avais qu'une idée : courir jusqu'au bout de la forêt.

J'arrivai bientôt à une grande clairière. La lune l'éclairait de tout son plein, et le vent qui faisait rage soulevait et rejetait les paquets de feuilles qui roulaient et tournaient dans tous les sens ...

Je marchai encore longtemps avant d'arriver au village. Les maisons étaient toutes fermées, et c'est à peine si on les distinguait dans l'obscurité. Il n'y avait que le forgeron qui était levé. En passant devant sa maison, je montai sur deux marches avec l'intention de me reposer chez lui. Il était occupé à mettre une grosse barre de fer dans les charbons rouges; et quand il leva le bras pour tirer le soufflet, il me parut aussi grand qu'un géant.

A chaque coup de soufflet, le charbon flambait et pétillait ; cela faisait une lueur qui éclairait les murs où pendaient des faux, des scies et des lames de toutes sortes. L'homme avait le front plissé et il regardait fixement le feu.

Je sentis que je n'oserais jamais lui parler, et je m'éloignai sans faire de bruit.

Lorsqu'il fit tout à fait jour, je vis que je n'étais plus éloignée

de la ville ... Je ne marchais plus que lentement, en traînant les pieds qui me faisaient beaucoup souffrir. J'étais si lasse que je fus obligée de me faire violence pour ne pas m'asseoir sur les tas de cailloux de la route.

Le bruit d'une voiture allant à fond de train me fit retourner la tête : aussitôt je restai immobile et le cœur battant ; j'avais reconnu la jument rouge et la barbe noire du fermier.

Marguerite Audoux.
(Marie-Claire)
Fasquelle, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. S'évade : se sauve en cachette. — **2. De tout son plein** : il s'agit de la pleine lune ; la lune est toute ronde.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **à tâtons, furieusement, faisait rage, pétillait, lasse.**

C. Questions :

Comment se fait-il que la forêt semble avancer vers la petite fille? **Pourquoi l'aboiement du chien donne-t-il confiance ? Croyez-vous que quelqu'un l'ait touchée du doigt ? Comment se fait-il que le forgeron lui paraisse aussi grand qu'un géant ?**

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **En y... la forêt.**

Faire porter la voix sur : **violent, rafales, heurtaient, plaintes, sifflements, craquements.** — Faire toutes les liaisons. — Suspendre la voix assez longuement après : **branches.** — Puis dire soudain, en baissant la voix avec étonnement et sur un ton mystérieux : **« Puis j'entendis... et je sentis... »** — Avec vivacité : **« Je me retournai vivement. »** — En baissant la voix à nouveau et sur le même ton mystérieux : **« Puis les pas... autour de moi »** — Sur un rythme précipité, en suspendant à peine la voix aux points : **toute la fin.** — Faire porter la voix sur **courir** (dernière phrase).

III. — LA REDACTION

Racontez à votre tour cette aventure sous forme de conte. Ajoutez et retranchez des épisodes à votre fantaisie : **Il était une fois...**



87. — LE PETIT PATRE

J'avais sept ans; on me confia la garde du troupeau.

Avant cinq heures, maman me tirait du lit et je partais, les yeux gros de sommeil. Un petit chemin tortueux et encaissé[1] conduisait à la pâture[2]. Il y avait de chaque côté des bouchures[3] énormes sur de hautes levées avec une ligne de chênes têtards[4] et d'ormeaux aux racines noires débordantes, à la ramure très feuillue. Cela faisait cette « rue creuse » toujours assombrie et un peu mystérieuse — si bien qu'une crainte mal définie m'étreignait en la parcourant. Il m'arrivait d'appeler Médor, consciencieusement occupé à harceler[5] les brebis, pour l'obliger à marcher tout près de moi, et je mettais ma main sur son dos pour lui demander protection.

A la Breure[6] en présence du large horizon, je respirais plus à l'aise. Vers le levant, vers le midi, la vue s'étendait par delà une vallée fertile de grande importance jusqu'au coteau dénudé, au gazon roussi, qui précédait le bois de Messarges. Quelques champs cultivés se voyaient au nord. Et au couchant régnait[7] la forêt, peuplée là de grands sapins aux troncs suintants de résine qui m'envoyaient leur senteur âcre ...

Pieds nus dans des sabots plus ou moins fendillés et informes, jambes nues jusqu'aux genoux, je sillonnais mon domaine en sifflotant, à l'unisson des oiseaux. La rosée des arbustes mouillait ma blouse et ma culotte, dégoulinait sur mes jambes grêles. Mais le soleil avait vite fait d'effacer les traces de cette aspersion. Je craignais davantage les ronces rampant traitreusement au ras du sol sous le couvert des bruyères ; souvent j'étais arrêté, griffé cruellement par quelqu'une de ces méchantes ; j'avais toujours le bas des jambes ceinturé de piqûres, soit vives, soit à demi guéries.

J'apportais dans ma poche un morceau de pain dur avec un peu de fromage et je cassais la croûte assis sur une de ces pierres grises qui montraient leur nez entre les plantes fleuries. A ce moment, un petit agneau à tête noire, très familier, ne manquait jamais de s'approcher pour attraper quelques bouchées de mon pain. Mais un second prit l'habitude de venir aussi, puis un troisième, puis d'autres encore — et ils auraient mangé sans peine toutes mes provisions, si j'avais voulu les croire...

Je regardais voler les tourterelles, détaler les lapins ; je faisais le tour du terrain en suivant les bouchures pour trouver des nids ; je saisissais dans l'herbe un grillon noir ou une sauterelle verte que je martyrisais sans pitié ...

Tout de même, je trouvais parfois le temps bien long ! J'avais ordre de ne rentrer qu'entre huit et neuf heures, quand les moutons, à cause de la chaleur, se mettent à groumer, c'est-à-dire se tassent tête baissée, dans quelque coin ombreux. Rentrant trop tôt, j'étais grondé et même battu par ma mère qui ne riait jamais et donnait plus volontiers une taloche qu'une caresse. Je restais donc jusqu'au moment où l'ombre du frêne, à droite de l'entrée, s'allongeant perpendiculairement sur la claie[*] m'annonçait huit heures. Mais attendre jusque-là — et, le soir, attendre dans cette même solitude la nuit tombante, quel dur calvaire[*] ! Des fois, pris de peur et de chagrin, je me mettais à pleurer, à pleurer sans motif, longtemps...

... Un froufroutement subit dans le bois, la fuite d'une souris dans l'herbe, un cri d'oiseau non entendu encore, il n'en fallait pas davantage aux heures d'ennui pour me tirer des larmes.

Emile GUILLAUMIN.
(La vie d'un simple)
Stock, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Chemin encaissé : chemin creux bordé par des talus. — **2. Pâture :** pâturage. — **3. Bouchures :** haies. — **4. Chênes têtards :** chênes dont les grosses branches sont coupées et qui n'ont plus qu'une touffe au sommet du tronc. — **5. Harceler :** le chien ramenait sans cesse les brebis dans le droit chemin, il ne les laissait pas en paix. — **6. Brcure :** étendue de terrains incultes couverts de bruyère et où croissent fougères et genêts. — **7. Régnait :** s'étalait comme une reine. — **8. Claie :** treillage en bois ou en fer; ici : la barrière. — **9. Calvaire :** souffrance peu commune.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **tortueux, ramure, m'étreignait, senteur âcre, grêles, piqûres vives, dételer, taloche.**

C. Questions :

Enumérez les misères du petit berger de sept ans. — Si vous étiez à sa place, de quoi souffririez-vous le plus?

II. — LA REDACTION

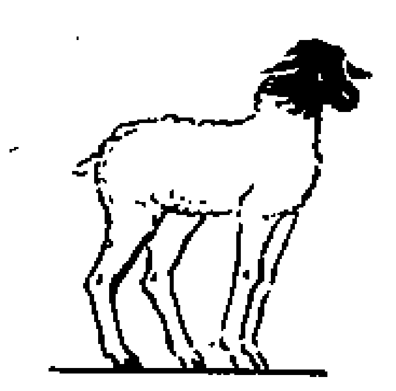
Sur le sujet qui vous plaira, imitez les deux phrases ci-après :

Pied nus... oiseaux.

Un froufroutement... larmes.

III. — LA RECITATION

Les deux phrases ci-dessus.





88. — LE LIÈVRE FANTÔME

Il passait pourtant quelque part, à moins qu'il ne fondit et s'évanouît comme une poudrée de neige au soleil du printemps, ce roi des capucins qui roulait depuis des saisons et des saisons des générations de chiens.

Cette fois, il avait à ses trousses Miraut, le plus fameux chien de tout le canton, et Lisée, le braco[1] ...

La lutte commença un matin de novembre, un beau matin givré, où le limier[2] trouva son fret[3] à cinquante sauts de son gîte et vint lui fourrer sans façon le nez au derrière.

Roussard lièvre comprit qu'il avait affaire à un maître... Alors, bondissant de son gite, il fila comme un trait, allongé de toute sa longueur, ventre à terre, yeux tout blancs, oreilles rabattues, moustaches en avant, tandis que la bordée coutumière de coups de gueule[4] suivait son déboulé[5].

Miraut avait beau avoir bon jarret, il ne put longtemps soutenir la course à vue, d'autant que Roussard avait grand soin de profiter, pour se défiler[6], de tous les abris et de tous les couverts utilisables. Au bout de cinq minutes de ce train d'enfer, l'aboi du chien était à un kilomètre derrière lui. Il avait le temps ...

Il s'arrêta, s'assit sur son derrière, tourna les oreilles vers les quatre vents, sauta au bois, fila vers le haut des jeunes coupes[7] et disparut.

Quand Miraut arriva quelques instants après, qu'il eut repris la piste nouvelle et l'eut suivie jusqu'au haut des jeunes coupes, il trouva quelques pointes[8] qu'il ne suivit pas, selon sa vieille tactique, mais il tourna autour de l'endroit pour retrouver la bonne piste et ne trouva rien.

Il raccourcit son cercle... rien encore; il le doubla, toujours rien; il suivit l'une après l'autre et minutieusement toutes les pointes... plus de fret.

Furieux alors, Miraut jappa, gueula, hurla à pleine gorge contre cette sale bête, et Lisée, sans tarder, vint le rejoindre, ahuri de voir pour la première fois en défaut son compagnon...

Le chien et l'homme visitèrent le pied de toutes les souches et de tous les arbres qui restaient : rien, rien, rien! Ils s'en allèrent bredouilles ...

Deux jours après, Roussard vint se faire perdre tout comme la première fois, au même endroit... Et ainsi tout le mois de novembre ... Miraut et Lisée s'acharnèrent[9] à poursuivre ce lièvre fantôme ...

Enfin, un jour de février, Lisée, posté à deux cents pas de l'endroit maudit et caché derrière un gros chêne, eut la clef de l'énigme[10]. Le cœur tapant d'émotion, il vit Roussard sauter du bois, faire ses doublés et ses pointes, revenir à son centre d'opération et, d'un seul saut, bondir en l'air d'un élan fou, comme s'il escaladait le ciel pour retomber... Ah ça!... où donc était-il retombé ?

Miraut, en râlant de rage, car ce n'était plus des abois qu'il poussait, arriva juste pour se trouver nez à nez avec son maître. Celui-ci, sûr ou presque de n'avoir pas eu la berlue, regardait de nouveau par tout le sol et examinait méthodiquement chaque pouce carré du terrain où Roussard eût pu se trouver.

Ce devait être au pied de cette souche. Mais non, rien. Il fallait qu'il se fût envolé vers le ciel. Lisée trembla. Ses regards,

instinctivement, montèrent pour interroger l'azur et... ce qu'il vit :

Au sommet de la vieille souche pourrie, dédaignée par les bûcherons, à quatre bons pieds au-dessus du sol, entre quelques rejets gris comme le dos du capucin qui se confondait entièrement avec eux, Roussard lièvre s'aplatissait, immobile, les oreilles rabattues, sans souffle, et aussi souche que la souche elle-même.

— Vous croyez peut-être que je l'ai tué, fit Lisée à quatre ou cinq camarades à qui il narrait ses malheurs. Voilà bien ma veine! Ce jour-là je n'avais justement pas pris mon fusil, car la chasse au lièvre était fermée et le brigadier faisait sa tournée aux alentours. Alors, comme je ramassais un rondin pour l'envoyer sur le râble de l'oreillard, lui, qui n'avait jamais bougé les fois d'avant, tout d'un coup se mit à détaler avec Miraut à ses trousses, et jamais, vous m'entendez bien, jamais il n'est revenu là et on ne l'a jamais revu. Et vous me direz encore qu'il n'était pas sorcier ce coquin-là!

Louis Pergaud.
(Drames des champs et des bois)
Nelson. éditeur.

LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Le braco : le braconnier. — **2. Limier** : chien de chasse (ordinairement on nomme limier un chien solide servant à chasser le gros gibier). — **3. Fret** : odeur du gibier. — **4. Bordée de coups de gueule** : nombreux aboiements. — **5. Déboulé** : course qui suit le départ subit du gîte. — **6. Se défiler** : se cacher à la vue. — **7. Coupes** : étendues de bois destiné à être coupé. — **8. Pointes** : pour brouiller sa piste, le lièvre a fait des allées et venues avant de partir. — **9. S'acharnèrent** : recommencèrent sans se lasser, avec entêtement. — **10. Eut la clef de l'énigme** : comprit le mystère.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **s'évanouit, roulait, train d'enfer, ahuri, bredouilles, avoir la berlue, instinctivement, narrait, le râble.**

C. Questions :

Pourquoi appelle-t-on ce lièvre « le lièvre fantôme »?



89. — LES GENÊTS

Les genêts, doucement balancés par la brise,
Sur les vastes plateaux font une houle[1] d'or;
Et tandis que le pâtre, à leur ombre, s'endort,
Son troupeau va broutant cette fleur qui le grise...

Cette fleur toute d'or, de lumière et de soie,
En papillons posée au bout des brins menus,
Et dont les lourds parfums semblent être venus
De la plage lointaine où le soleil se noie.

Certes j'aime les prés où chantent les grillons,
Et la vigne perdue au flanc de la colline,
Et les champs de bleuets sur qui le blé s'incline,
Comme sur des yeux bleus tombent des cheveux blonds;

Mais je préfère aux prés fleuris, aux grasses plaines,
Aux coteaux où la vigne étend ses pampres verts,
Les sauvages sommets, de genêt recouverts,
Qui font au vent d'été de si fauves haleines[2].

Vous en souvenez-vous, genêts de mon pays,
Des petits écoliers aux cheveux en broussailles
Qui s'enfonçaient sous vos rameaux comme des cailles,
Troublant dans leur sommeil les lapins ébahis?

Comme l'herbe était fraiche à l'abri de vos tiges!
Comme on s'y trouvait bien sur le dos allongé,
Dans le thym qui faisait, aux sauges[4] mélangé,
Un parfum enivrant à donner des vertiges!

François Fabié.
(Le clocher), fragments
Lemerre, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Font une houle : ondulent comme les vagues de la mer. — **2. Fauves haleines** : senteurs sauvages. — **3. Ebahis** : stupéfaits. — **4. Sauge** : plante aromatique.

B. Questions :

Croyez-vous que le poète aime seulement les genêts parce qu'ils sont beaux et qu'ils sentent bon?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

La plupart des vers ont un rythme très régulier. Ils contiennent quatre syllabes accentuées. — Exemple :

Les genêts doucement balancés par la brise
Sur les vastes plateaux font une houle d'or
Et tandis que le pâtre à leur ombre s'endort
Son troupeau va broutant cette fleur qui le grise.

Quatre vers seulement n'ont que trois accents :

6. En papillons posée au bout des brins menus
3. Mais je préfère aux prés fleuris, aux grasses plaines,
7. Vous'en souvenez-vous, genêts de mon pays
9. Qui s'enfonçaient sous vos rameaux comme des cailles.

En lisant les vers 21 et 22, placer le premier accent sur : comme.

Comme l'herbe était fraiche à l'abri de vos tiges.

III. — LA REDACTION

Décrivez une côte couverte de bruyères, un champ de narcisses... Que sais-je encore ?
A votre choix.



90. — LE SACRIFICE D'UN ENFANT

Il y avait des moments de gêne très étroite à la maison. Ils étaient de plus en plus fréquents. On faisait maigre chère[1], ces jours-là. Nul ne s'en apercevait mieux que Christophe ...

Louisa[2] servait les petits : deux pommes de terre à chacun. Lorsque venait le tour de Christophe, souvent il n'en restait que trois sur l'assiette, et sa mère n'était pas servie. Il le savait d'avance, il les avait comptées avant qu'elles n'arrivassent à lui. Alors il rassemblait son courage, et il disait d'un air dégagé[3] :

— Rien qu'une, maman.

Elle s'inquiétait un peu.

— Deux comme les autres.

— Non, je t'en prie, une seule.

— Est-ce que tu n'as pas faim ?

— Non, je n'ai pas grand' faim.

Mais elle n'en prenait qu'une aussi, et ils la pelaient avec soin, ils la partageaient en tout petits morceaux, ils tâchaient de la manger le plus lentement possible. Sa mère le surveillait. Quand il avait fini :

— Allons, prends-là donc !

— Non, maman.

— Mais tu es malade, alors ?

— Je ne suis pas malade, mais j'ai assez mangé.

Il arrivait que son père lui reprochât de faire le difficile et qu'il s'adjugeât[4] la dernière pomme de terre. Mais Christophe se méfiait maintenant; et il la réservait sur son assiette pour Ernest, le petit frère, toujours vorace[5], qui la guettait du coin de l'œil depuis le commencement du dîner, et qui finissait par lui demander :

— Tu ne la manges pas ? Donne-la moi, dis, Christophe ...

Christophe souffrait plus qu'un autre enfant de ces jeûnes cruels. Son robuste estomac était à la torture; parfois il en tremblait, la tête lui faisait mal; il avait un trou dans la poitrine ... Mais il ne se plaignait pas; il se sentait observé par sa mère, et il prenait un air indifférent. Louisa, le cœur serré, comprenait vaguement que son petit garçon se privait de manger, pour que les autres eussent davantage; elle repoussait cette pensée; mais elle y revenait toujours. Elle-même était habituée aux privations, depuis qu'elle était petite ... Elle ne se doutait pas, il est vrai, avec sa frêle santé et son peu de besoins, que l'enfant dût souffrir davantage. Elle ne lui disait rien; mais, une ou deux fois, quand les autres étaient sortis, les enfants dans la rue, Melchior[6] à ses affaires, elle priait son aîné de rester, pour lui rendre quelque petit service. Christophe lui tenait sa pelote, tandis qu'elle la dévidait. Brusquement, elle jetait tout, elle l'attirait passionnément à elle; elle le mettait sur ses genoux, quoiqu'il fût déjà bien lourd; elle le serrait. Il lui passait avec violence ses bras autour du cou, et ils pleuraient tous deux, en s'embrassant comme des désespérés.

— Mon pauvre petit garçon !...

— Maman, chère maman !...

Ils ne disaient rien de plus; mais ils se comprenaient.

Romain ROLLAND.

(*Jean-Christophe*. — I. L'Aube)

Albin Michel, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. On faisait maigre chère : on devait se contenter d'un bien petit repas. — **2. Louisa :** la maman. — **3. Air dégagé :** air calme et assuré, indifférent. — **4. S'adjugeât :** s'attribuât, prit pour lui. — **5. Vorace :** qui a une grande faim et qui est toujours prêt à se jeter sur la nourriture. — **6. Melchior :** le papa.

B. Questions :

Pourquoi Christophe doit-il rassembler son courage avant de dire : **« rien qu'une maman »?** Pourquoi prend-il un air indifférent quand il se sent observé par sa mère? Pourquoi la maman serre-t-elle le petit Christophe sur sa poitrine?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **Rien qu'une... assez mangé.**

Comme s'il disait : **non, tu sais, vraiment, une me suffit : « Rien qu'une, maman ».** — Faire traîner la voix sur : **deux** et **autres**, avec un ton de prière. — Sans hésitation et avec un air indifférent : **« Non, je t'en prie, une seule. »** Faire porter la voix sur : **seule.** — Avec une voix inquiète, plus sourde : **« Est-ce que tu n'as pas faim? »** — Comme si on disait : non, mais après tout, ce n'est pas bien grave : **« Non, je n'ai pas grand'-faim. »** — Tendrement : **« Allons, prends-la donc. »** — Faire traîner la voix sur : **« non ».** — En se fâchant : **« mais tu es malade alors ».** — Faire la dernière réponse comme si on disait : oh! maman, je te le répète...

III. — LA REDACTION

Supposez que le petit garçon et sa maman se disent quelque chose de plus.

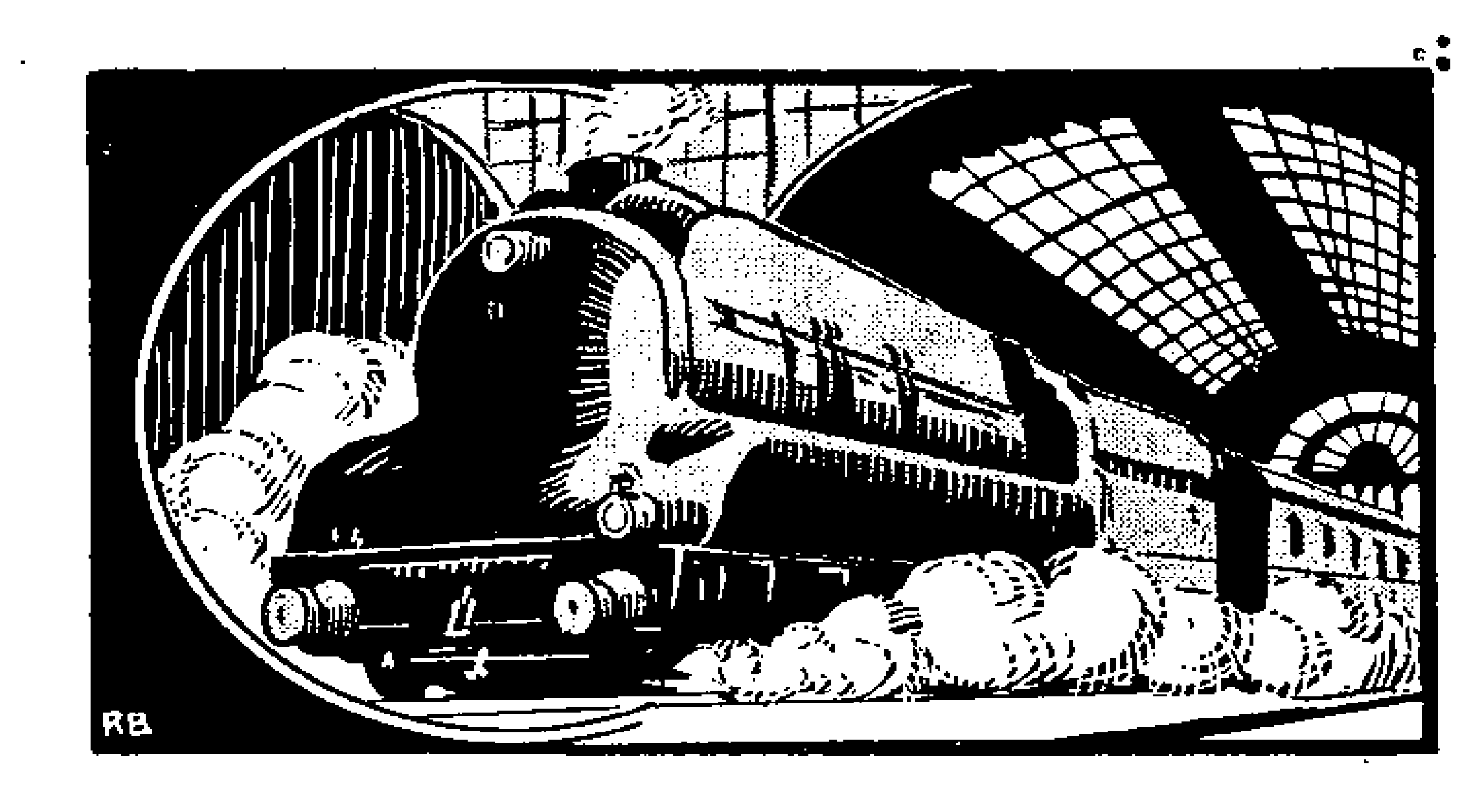
Faites parler la maman d'abord :

— Mon pauvre petit garçon!...

Le petit garçon ensuite :

— Maman, chère maman!...





91. — DE PARIS AU HAVRE

SUR LA LOCOMOTIVE DE L'EXPRESS

Les portières battaient, et Jacques, au signal du conducteur-chef, siffla, puis ouvrit le régulateur[1]. On partit. Il faisait jour encore, un crépuscule clair d'une douceur infinie. Et, sur la Lison[2], Jacques, monté à droite, chaudement vêtu d'un pantalon et d'un bourgeron de laine, portant des lunettes à œillères de drap, attachées derrière la tête, sous sa casquette, ne quittait plus la voie des yeux, se penchait à toute seconde en dehors de la vitre de l'abri, pour mieux voir. Rudement secoué par la trépidation[3], il avait la main droite sur le volant de changement de marche, comme un pilote sur la roue du gouvernail; il le manœuvrait d'un mouvement insensible et continu, modérant, accélérant la vitesse; et de la main gauche il ne cessait de tirer la tringle du sifflet, car la sortie de Paris est difficile, pleine d'embûches[4]. Il sifflait aux passages à niveau, aux gares, aux tunnels, aux grandes courbes. Un signal rouge s'étant montré, au loin, dans le jour tombant, il demanda longuement la voie[5], passa comme un tonnerre ...

La nuit tombait. Jacques redoublait de prudence. Il avait rarement senti la Lison si obéissante. Il la chevauchait à sa guise

avec l'absolue volonté du maître; et pourtant, il ne se relâchait pas de sa sévérité, la traitant en bête domptée dont il faut se méfier toujours. Il serrait d'une poigne plus rude le volant du changement de marche, il perçait les ténèbres croissantes d'un regard fixe, en quête de feux rouges. Après les embranchements d'Asnières et de Colombes, il avait respiré un peu. Jusqu'à Mantes, tout allait bien, la voie était un véritable palier[4], où le train roulait à l'aise. Après Mantes, il dut pousser la Lison, pour qu'elle montât une rampe assez forte, presque d'une demi-lieue. Puis, sans la ralentir, il la lança sur la pente douce du tunnel de Rolleboise, deux kilomètres et demi de tunnel, qu'elle franchit en trois minutes à peine. Il n'y avait plus qu'un autre tunnel, celui du Roule, près de Gaillon, avant la gare de Sotteville, une gare redoutée, que la complication des voies, les continuelles manœuvres, l'encombrement constant, rendent très périlleuse. Toutes les forces de son être étaient dans ses yeux qui veillaient, dans sa main qui conduisait; et la Lison, sifflante et fumante, traversa Sotteville à toute vapeur, ne s'arrêta qu'à Rouen, d'où elle repartit, calmée un peu, montant avec plus de lenteur la rampe qui va jusqu'à Malaunay.

La lune s'était levée, très claire, d'une lumière blanche, qui permettait à Jacques de distinguer les moindres buissons et jusqu'aux pierres des chemins dans leur fuite rapide... Le pays désert et farouche[7], défilait avec ses continuelles côtes, ses creux noirs de petits bois, sa désolation ravagée[8]...

Et Jacques, ayant poussé la Lison pour lui faire franchir la rampe de Sotteville, la laissa souffler un peu le long du plateau de Bolbec, puis la lança enfin, de Saint-Romain à Harfleur, sur la plus forte pente de la ligne, trois lieues que les machines dévorent d'un galop de bêtes folles sentant l'écurie. Et il était brisé de fatigue, au Havre, lorsqu'il descendit sous la marquise[9] pleine du vacarme et de la fumée de l'arrivée.

E. Zola.
(Œuvres)
Fasquelle, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Régulateur : appareil qui règle le passage de la vapeur. — **2. Lison:** nom donné à la locomotive. — **3. Trépidation :** tremblement, secousses rapides. — **4. Embûches :** pièges cachés. — **5. Demanda la voie :** siffla pour demander le signal qui indique que le train peut passer. — **6. Palier :** partie horizontale de la voie. — **7. Farouche** : sauvage, peu accueillant. — **8. Désolation ravagée :** sous la clarté lunaire, le paysage est désolé, c'est-à-dire désert et triste; on dirait qu'il a été ravagé. — **9. Marquise :** toit vitré de la gare.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **bourgeron, modérant, rampe, constant, périlleux, lieue.**

C. Questions :

A quoi la Lison vous fait-elle penser? Relevez les expressions qui vous permettent de faire cette comparaison.

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **Et Jacques... de l'arrivée.**

Suspendre légèrement la voix aux virgules. — Faire porter la voix sur : **lança, forte, lieues, dévorent, folles.** — Bien détacher la dernière phrase.

III. — LA REDACTION

Essayez de mettre en scène une machine que vous comparerez à un être vivant : une batteuse, un rouleau compresseur, une linotype...





92. — LES VACANCES DU PETIT CITADIN[1]

I

Je vais chez mes tantes à Farreyrol. J'arrive au moment où l'on se met à table. Une grosse table, avec deux tiroirs de chaque bout et deux grands bancs de chaque côté.

Dans ces tiroirs, il traîne des couteaux, de vieux oignons, du pain. Il y a des taches bleues au bord des croûtes, comme du vert-de-gris sur de vieux sous.

Sur les deux bancs s'abattent la famille et les domestiques. — Viennent les grandes taillades de pain, comme des coups de faucille. Les couteaux ont des manches de corne, avec de petits clous à cercle jaune; on dirait les yeux d'or des grenouilles.

Ils mangent en bayant, ouvrent la bouche en long; ils se mouchent avec leurs doigts, et s'essuient le nez sur leurs manches.

Ils se donnent des coups de coude dans les côtes en manière de chatouillade.

Ils rient comme de gros bébés; quand ils éclatent[2], ils renâclent[3] comme des ânes, ou beuglent comme des bœufs.

C'est fini; ils remettent le couteau à œil de grenouille dans la grande poche qui va jusqu'aux genoux, se passent le dos de la main sur la bouche, se balaient les lèvres, et retirent leurs grosses jambes de dessous la table.

Ils vont flâner[4] dans la cour, s'il fait soleil, bavarder sous le porche[5] de l'écurie, s'il pleut; soulevant à peine leurs sabots qui ont l'air de souches, où se sont enfoncés leurs pieds.

Je les aime tant avec leur grand chapeau à larges ailes et leur long tablier de cuir ! Ils ont de la terre aux mains, dans la barbe, et jusque dans le poil de leur poitail; ils ont la peau comme de l'écorce, et des veines comme des racines d'arbres.

Je les approche et je les touche comme on tâte une bête; ils me regardent comme un animal de luxe[6], une bête de foire, moi de la ville !!! Quelques-uns me comparent à un écureuil, mais presque tous à un singe.

Je n'en suis pas plus fier, et je les accompagne dans les champs, en leur empruntant l'aiguillon pour piquer les bœufs.

J'entre jusqu'au genou dans les sillons, à la saison du labourage, je me roule dans l'herbe au moment où l'on fait les foins, je piaule comme les cailles qui s'envolent, je fais des culbutes comme les petits qui tombent des nids quand la charrue passe.

Oh! quels bons moments j'ai eus dans une prairie, sur le bord d'un ruisseau bordé de fleurs jaunes dont la queue tremblait dans l'eau, avec des cailloux blancs dans le fond, et qui emportait les bouquets de feuilles et les branches de sureau doré que je jetais dans le courant !...

...- Je ne me plais qu'à nouer des gerbes, à soulever des pierres, à lier des fagots, à porter du bois !... J'accepterais d'être Pierrouni le petit vacher, et d'aller, une branche à la main, une pomme verte aux dents, conduire les bêtes dans le pâturage, près des mûres, pas loin du verger.

Il y a des églantiers rouges dans les buissons, et là-haut un point barbu, qui est un nid; il y a des bêtes du bon Dieu, comme de petits haricots qui volent, et dans les fleurs, des mouches vertes qui ont l'air saoules.

On laisse Pierrouni se dépoitrailler[7], quand il a chaud, et se dépeigner quand il en a envie. On n'est pas toujours à lui dire :

« Laisse tes mains tranquilles, qu'est-ce que tu as donc fait à ta cravate ? Tiens-toi droit. Est-ce que tu es bossu ? »

Jules VALLÈS.
(L'Enfant).
Fasquelle, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Citadin : celui qui habite une cité, une ville. — **2. Eclatent :** de rire. — **3. Renâclent :** reniflent bruyamment. — **4. Flâner :** passer le temps sans travailler. — **5. Porche :** lieu couvert devant la porte. — **6. Animal de luxe :** animal élevé avec précaution non pour le travail mais pour être montré en public. — **7. Se dépoitrailler :** rejeter ou entr'ouvrir ses habits afin de mettre à nu sa poitrine

B. Questions :

Comment les paysans apparaissent-ils au petit citadin? A quoi les paysans comparent-ils le petit citadin? Enumérez les occupations préférées du petit citadin. — Relevez les expressions qui vous font rire.

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **J'entre jusqu'... le courant!...**

Lire le premier paragraphe sur un rythme vif et allègre, en faisant porter légèrement la voix sur : **J'entre... je me roule... je piaule... je fais...**

Lire lentement le second paragraphe en marquant des arrêts très nets aux virgules et en suspendant légèrement la voix après : **eus, jaunes, doré.**

III. — LA REDACTION

En vous rappelant des souvenirs de vacances ou de promenades, imitez le paragraphe ci-après : **J'entre jusqu'au genou... dans le courant.**

D'abord, une série de gestes, c'est-à-dire une succession de verbes. Puis une grande phrase descriptive avec des noms et des adjectifs.



93. — LES VACANCES DU PETIT CITADIN

(suite)

II

A cheval !

Mon oncle m'attend demain ...

Je suis arrivé bien moulu' et bien écorché, mais j'ai fait celui qui n'est pas fatigué.

Les premiers moments ont été tristes.

Le cimetière est près de l'église, et il n'y a pas d'enfants pour jouer avec moi; il souffle un vent dur qui rase la terre avec colère, parce qu'il ne trouve pas à se loger dans le feuillage des grands arbres. Je ne vois que des sapins maigres, longs comme des mâts, et la montagne apparait là-bas, nue et pelée comme le dos décharné² d'un éléphant.

C'est vide, vide, avec seulement des bœufs couchés, ou des chevaux plantés debout dans les prairies !

Il y a des chemins aux pierres grises, et des rivières qui ont les bords rougeâtres, comme s'il y avait eu du sang : l'herbe est sombre.

Mais, peu à peu, cet air cru[3] des montagnes fouette mon sang et me fait passer des frissons sur la peau. J'ouvre la bouche toute grande pour le boire, j'écarte ma chemise pour qu'il me batte la poitrine.

Est-ce drôle ? Je me sens, quand il m'a baigné, le regard si pur et la tête si claire !...

C'est que je sors du pays du charbon avec ses usines aux pieds sales, ses fourneaux au dos triste, les rouleaux de fumée, la crasse des mines, un horizon à couper au couteau, à nettoyer à coups de balai...

Ici, le ciel est clair, et s'il monte un peu de fumée, c'est une gaieté dans l'espace, — elle monte comme un encens[4], du feu de bois mort allumé là-bas par un berger, ou du feu de sarment[5] frais sur lequel un petit vacher souffle dans cette hutte, près de ce bouquet de sapins...

Il y a le vivier[6], où toute l'eau de la montagne court en moussant, et si froide qu'elle brûle les doigts. Quelques poissons s'y jouent. On a fait un petit grillage pour empêcher qu'ils ne passent. Et je dépense des quarts d'heure à voir bouillonner cette eau, à l'écouter venir, à la regarder s'en aller, en s'écartant comme une jupe blanche sur les pierres !

La rivière est pleine de truites. J'y suis entré une fois jusqu'aux cuisses; j'ai cru que j'avais les jambes coupées avec une scie de glace. C'est ma joie maintenant d'éprouver ce premier frisson. Puis j'enfonce mes mains dans tous les trous, et je les fouille. Les truites glissent entre mes doigts; mais le père Régis est là qui sait les prendre et les jette sur l'herbe, où elles ont l'air de lames d'argent avec des piqûres d'or et de petites taches de sang.

Mon oncle a une vache dans son écurie; c'est moi qui coupe son herbe à coups de faux. Comme elle siffle dans le gras du pré, cette faux, quand j'en ai aiguisé le fil[7] contre la pierre bleue trempée dans l'eau fraîche !...

Je porte moi-même le fourrage à la bête, et elle me salue de la tête quand elle entend mon pas. C'est moi qui vais la

conduire dans le pâturage et qui la ramène le soir. Les bonnes gens du pays me parlent comme à un personnage, et les petits bergers m'aiment comme un camarade..

Je suis heureux !

Si je restais, si je me faisais paysan ?

Jules VALLÈS.
(L'Enfant).
Fasquelle, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Moulu : brisé de fatigue. — **2. Décharné** : maigre, sans chair. — **3. Air cru** : air vif. — **4. Encens** : résine de certains arbres d'Orient ; en brûlant, elle laisse échapper une fumée très odorante. — **5. Sarment** : branche de vigne. — **6. Vivier** : pièce d'eau vive qui sert de réservoir à poisson. — **7. Le fil** : le tranchant.

B. Questions :

Que veut dire l'enfant quand il parle d'un horizon à couper au couteau, à nettoyer à coups de balai? Pourquoi les bonnes gens du pays parlent-ils au petit garçon comme à un personnage?

Que préférez-vous : le pays du charbon ou la verte campagne? Pourquoi?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **Mais peu à peu... coups de balai.**

Lire le premier paragraphe sur un rythme vif en faisant porter la voix sur : **fouette, boire, batte.**

Lire le second paragraphe avec un étonnement enfantin, en marquant des arrêts très nets après : **drôle, sens, baigné** — de façon à détacher : **le regard si pur et la tête si claire** (faire porter la voix sur : **pur** et **claire**).

Lire le dernier paragraphe sur un ton grave d'abord, puis avec un tremblement de colère et des intonations de mépris. — Rythme lent d'abord, puis précipité.

III. — LA REDACTION

Imitez la phrase ci-après en supposant que vous arrivez au pays du charbon :

Ici, le ciel est... sapins.



94. — LE MARCHÉ

Sur la petite place, au lever de l'aurore,
Le marché rit joyeux, bruyant, multicolore[1],
Pêle-mêle étalant sur ses tréteaux boiteux
Ses fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs
Et, sur la dalle où coule une eau toujours nouvelle,
Ses poissons d'argent clair, qu'une âpre[2] odeur révèle.
Mylène[3], sa petite Alidé par la main,
Dans la foule se fraie avec peine un chemin,
S'attarde à chaque étal[4], va, vient, revient, s'arrête,
Aux appels trop pressants parfois tourne la tête,
Soupèse quelque fruit, marchande les primeurs[5]
Ou s'éloigne au milieu d'insolentes clameurs[6].
L'enfant la suit, heureuse; elle adore la foule,
Les cris, les grognements, le vent frais, l'eau qui coule,
L'auberge au seuil bruyant, les petits ânes gris,
Et le pavé jonché partout de verts débris.
Mylène a fait son choix de fruits et de légumes;
Elle ajoute un canard vivant aux belles plumes!
Alidé bat des mains, quand pour la contenter,
La mère donne enfin son panier à porter.

La charge fait plier son bras, mais, déjà fière,
L'enfant part sans rien dire et se cambre[7] en arrière,
Pendant que le canard, discordant[8] prisonnier,
Crie et passe un bec jaune aux treilles[9] du panier.

Albert SAMAIN.
(Aux flancs du vase)
Mercure de France.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Multicolore : qui a un grand nombre de couleurs. — **2. Apre odeur :** odeur forte qui a une rudesse désagréable. — **3. Mylène :** nom de la maman. — **4. Etal :** table sur laquelle on débite la viande de boucherie; ici : table sur laquelle chaque vendeur expose sa marchandise. — **5. Primeurs :** fruits et légumes obtenus avant l'époque normale. — **6. Insolentes clameurs :** cris tumultueux et injurieux des vendeurs mécontents. — **7. Se cambre :** rejette ses épaules en arrière, les reins arqués. — **8. Discordant prisonnier :** prisonnier dont la voix criarde manque d'harmonie. — **9. Aux treilles :** A travers le treillis.

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

<table>
<tr><td>Sur</td><td>la</td><td>pe</td><td>ti</td><td>te</td><td>pla</td><td>c(e)'au</td><td>le</td><td>ver</td><td>de</td><td>l'au</td><td>rore |</td></tr>
<tr><td>Le</td><td>mar</td><td>ché</td><td>rit</td><td>jo(i)</td><td>yeux |</td><td>bru</td><td>yant |</td><td>mul</td><td>ti</td><td>co</td><td>lore |</td></tr>
<tr><td>Pê</td><td>le</td><td>mê</td><td>l(é)'é</td><td>ta</td><td>lant</td><td>sur</td><td>ses</td><td>tré</td><td>taux</td><td>boi</td><td>teux</td></tr>
<tr><td>Ses</td><td>fro</td><td>ma</td><td>ges |</td><td>ses</td><td>fruits</td><td>| son</td><td>miel</td><td>| ses</td><td>pa</td><td>niers</td><td>d'œufs</td></tr>
<tr><td>Et</td><td>sur</td><td>la</td><td>dal</td><td>l(e)'où</td><td>cou</td><td>l(e)'une</td><td>eau</td><td>tou</td><td>jours</td><td>nou</td><td>velle |</td></tr>
<tr><td>Ses</td><td>pois</td><td>sons</td><td>d'ar</td><td>gent</td><td>clair</td><td>qu'u</td><td>n(e)'â</td><td>pr(e)o</td><td>deur</td><td>ré</td><td>vèle ||</td></tr>
</table>

III. — LA REDACTION

Résumez cette poésie en quelques lignes précises :

Mylène, la maman... etc....





95. — LE PETIT LOUIS BASTIDE DÉCIDE DE GAGNER SA VIE

M. Bastide persistant à ne pas trouver un travail qui lui convienne, Louis a pris une résolution. Depuis plusieurs jours, il s'est juré qu'il gagnerait sa vie. Il n'a pas la sottise de se croire capable de gagner celle de ses parents. Mais il ne veut plus rien leur coûter. Il ne veut plus être pour rien dans le tarissement des économies ... Il se les représente comme une petite citerne d'eau précieuse, en haut d'une maison tout entourée par des sables arides[1]. On ose à peine se désaltérer, à peine se laver. Chaque pot d'eau que l'on tire vous rend anxieux[2]. On se demande : « Combien en reste-t-il là-haut ? Combien la provision durera-t-elle encore ? »

S'il ne peut pas gagner la vie de ses parents, il est persuadé qu'il peut gagner la sienne, à lui. Il a fait des calculs ... Il estime qu'à condition d'être modéré, de ne jamais reprendre deux fois d'un plat à table, de dire : « Merci, je n'ai plus faim », en face d'un fromage ou d'un fruit qu'on aime — alors qu'en réalité on a encore un peu faim —; à condition aussi de ne pas trop jouer dans la cour de l'école, pour épargner les chaussures; de

surveiller ces mille gestes nerveux qu'on fait sans y penser, quand on est assis, et qui usent les vêtements, il arrivera à ne coûter à ses parents que dix-neuf sous …

Il s'agit donc de se procurer dix-neuf sous chaque jour, par son travail. Ce qui complique l'affaire, c'est que Louis continuera de fréquenter l'école … La classe finit à quatre heures. Ce n'est donc qu'après quatre heures qu'il pourra faire son métier en inconnu …

Ces jours derniers, Louis a profité de toutes les occasions qu'il avait de sortir pour mener son enquête. Il s'est déjà arrêté sur bien des trottoirs. Il a failli entrer dans plusieurs boutiques … Ses hésitations touchent à leur terme. Il se décidera aujourd'hui entre cette écaillère[3] de la rue Ramey, qu'il est venu observer pour la troisième fois, et une bouquetière[4] de la rue Muller …

Voici justement que la marchande remarque ce petit garçon, arrêté depuis plusieurs minutes, qui la contemple, elle et ses huîtres. Elle l'interpelle :

— Qu'est-ce que tu fais là, mon petit bonhomme ? C'est-y que tu as envie de manger une huître ? Allons, viens.

— Oh, non, madame, merci …

— Alors, qu'est-ce qui t'intéresse tant que ça ?

— Voilà, madame. J'ai besoin de travailler. C'est-à-dire un peu, le soir, entre quatre heures et six heures par exemple. Alors je m'étais dit que je pourrais peut-être vous porter vos huîtres dans le quartier, quand il y a des gens qui vous les demandent.

Elle dévisage ce petit. Il a un tablier noir, très propre; un cou et des mains bien lavés. Une gentille figure sérieuse, même triste. De beaux yeux honnêtes. Son béret, sa ceinture, ses chaussures, tout est « comme il faut ».

La marchande d'huîtres est soudain très émue. Elle entrevoit quelque drame de famille … La marchande imagine un pere mort subitement et ce pauvre enfant, qui a neuf ou dix ans tout au plus, obligé de chercher du travail pour apporter un

morceau de pain, qui sait ? à des frères et des sœurs plus jeunes.

Elle se sent toute « retournée[5] ».

— Mon pauvre petit ! Pour sûr que je ne demanderais pas mieux que de te faire travailler ... Tu ne peux pas croire comme ça m'ennuie. Mais les gens qui me commandent des huîtres à ouvrir, c'est pour les avoir juste au moment du dîner, tu comprends ? Si je les leur envoyais une heure ou deux en avance, ils se fâcheraient ...

Elle se tâte pour lui offrir une pièce de vingt sous, mais elle a peur de l'offenser[6] ...

— En tout cas, si tu ne trouves rien, viens me revoir ...

Louis Bastide salue bien poliment et s'éloigne. Il n'avait pas pensé à cette question des heures ...

Il se décidera donc pour la bouquetière ... Pourvu que la bouquetière ne l'envoie pas promener !

Jules ROMAINS.

(*Les hommes de bonne volonté*), « Les Humbles ». Flammarion, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Sables arides : sables secs. — **2. Vous rend anxieux :** vous donne des inquiétudes qui vous tourmentent; ce que le petit garçon redoute ici, c'est le tarissement de la citerne (c'est-à-dire des économies). — **3. Ecaillère :** marchande d'huitres et de coquillages. — **4. Bouquetière :** marchande de fleurs, de bouquets. — **5. Toute retournée :** troublée, émue. — **6. Offenser** : blesser par un geste injurieux (ou par des paroles).

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **persistant, persuadé, estimer, touchent à leur terme, contemple.**

C. Questions :

Pourquoi le petit Bastide veut-il gagner sa vie? Pourquoi la marchande d'huitres se sent-elle toute retournée?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **Qu'est-ce que... les demandent.**

Sur un ton amical et avec bonne humeur : **« qu'est-ce que... viens ».** — Avec brusquerie et sans s'arrêter aux virgules : **« Oh! non, madame, merci. »** — Sur un ton étonné et plus sérieux cette fois : **« Alors, qu'est-ce qui t'intéresse tant que ça? »** — Bien marquer les arrêts après : **madame, travailler, un peu, le soir, exemple, quartier,** et faire traîner la voix sur : **que (je m'étais dit que...),** tout cela pour reproduire le ton hésitant du petit Louis.



96. — LE FEU DANS LA PRAIRIE

I

Quelques familles norvégiennes nouvellement installées dans la Prairie[1] sont occupées à la défricher pour cultiver le blé.

Par une chaude après-midi de soleil, Kal[2] est derrière la charrue... Il s'arrête soudain et ouvre de grands yeux.

Des troupes d'oiseaux passent, et c'est un vol ininterrompu de canards, d'oies et de grandes grues noires, qui jettent de vilains cris. Et par terre aussi, le sol s'anime[3]; lièvres et lapins courent et filent dans la même direction que les oiseaux, c'est dommage de n'avoir pas un fusil; voici un loup de prairie aussi, toute une bande de loups passe en courant, comme si le diable était à leurs trousses; et que diable est-ce là? Des serpents à sonnettes qui courent sur le sol, et ils crient et sifflent d'effroi... Et au loin, Kal aperçoit un troupeau d'antilopes[4] aux longues jambes qui volent comme le vent, la tête rejetée en arrière. Qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu ? Voilà les vaches qui arrivent

de la plaine; elles sautent comme si elles couraient la prétentaine[°]; est-ce les huttes et les gens qu'elles veulent rejoindre ? Même les fauves n'ont plus peur de l'homme, un renard vient buter en plein contre la charrue de Kal, et détale à toutes jambes. Non, mais!... Qu'y a-t-il, Seigneur ?

Est-ce la pluie ? Un nuage fume en l'air, bien loin à l'ouest... Ce nuage contient comme du rouge sang, et à mesure qu'il grandit, le ciel aussi rougit ; le vent doit être bien fort qui pousse cette masse. On dirait que la plaine elle-même brûle en dedans ; çà et là une flamme jaillit; à un endroit, une lueur énorme s'élève... C'est l'incendie de la prairie, et le vent le dirige tout droit sur Kal.

Erick[°] n'a fait qu'un saut jusqu'à lui.

— Laboure, Kal! Laboure le long de ton terrain. Vite, vite ! La prairie est en feu! Brûle l'herbe autour de ta hutte!

Et il s'en va, se précipite chez le voisin, et crie de nouveau : « Laboure, laboure le long de tes champs, deux sillons, ça suffit. Brûle l'herbe autour de ta hutte. Vite, vite ! » Et il court plus loin, répète le même cri à tous.

Il le leur avait dit d'avance : s'il y a incendie de la prairie, il s'agit d'allumer un contre-incendie, de brûler l'herbe sur une certaine étendue autour de soi, ainsi le grand océan de flammes n'a plus de prise, et doit se répandre par les côtés. Et maintenant, gars et femmes s'empressent et se démènent autour des huttes, des meules de foin et des meules de paille ...

Lorsque l'incendie leur était apparu, il devait être à bien des lieues, mais le vent souffle, et il se propage plus vite que l'oiseau ne vole. Il faut du temps pour creuser ces deux sillons; le feu brille plus proche, de plus en plus proche, inquiétant surtout pour Kal, qui en est le plus près. Il excite les bœufs, et laboure, la gorge serrée... si c'était trop tard ! Il jette un coup d'œil vers l'ouest. Ça vient, la mer de feu lance en avant une flamme en pointe, de plus en plus haute, de plus en plus proche ; on sent déjà la fumée ici, on sent l'odeur d'herbe

brûlée; laboure, laboure, laboure, si tu veux sauver ton petit foyer.

Karen⁷ a été agile : autour des huttes, l'herbe est brûlée ; les vaches sont rentrées; sur le tas de blé battu, elle a jeté une bâche qu'elle a arrosée. Mais... et les enfants? Ils ne sont pas à l'intérieur : on ne les voit pas. Où sont les enfants ? Sont-ils chez l'un des voisins ? Où sont les enfants ?

Elle bondit vers Kal, qui n'arrête pas de labourer et lui crie de loin : « Kal, Kal, où sont les enfants ? »

(*A suivre.*)

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Prairie : nom donné aux vastes plaines herbeuses de l'Amérique du Nord. — **2. Kal** : le père. — **3. S'anime** : se met à bouger et comme à vivre; ce sont les bêtes qui s'agitent sur le sol. — **4. Antilopes** : genre de ruminants des pays chauds; ils sont très légers à la course; la gazelle est une antilope. — **5. Courir la prétentaine** : courir sans savoir où l'on va. — **6. Erick** : un voisin qui a de l'expérience et dont les conseils sont écoutés. — **7. Karen** : la mère.

B. Questions :

Pourquoi Kal s'arrête-t-il soudain de travailler et ouvre-t-il de grands yeux? Relevez les expressions qui montrent le mieux l'effroi des animaux. — Quel sentiment éprouve Karen en pensant tout à coup à ses enfants?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Ensemble du texte :

Faire toutes les constatations de Kal sur un ton très étonné, comme s'il répétait sans cesse : **mais enfin quoi?... qu'est-ce qui se passe?** — Puis, brusquement : **c'est l'incendie de la prairie...** — Dire les paroles d'Erick sur un ton très pressé. — Précipiter le rythme à mesure que l'incendie approche : **« le feu brille plus proche... foyer »** — Avec une soudaine inquiétude : **« Mais... et les enfants? »** — Avec angoisse et sur un ton suppliant : **« Où sont les enfants?... où sont les enfants?... où sont les enfants?... »**

III. — LA REDACTION

En quelques mots ou en une phrase précise, donnez un titre à chacune des parties de ce texte.



97. — LE FEU DANS LA PRAIRIE (suite)

II

Elle bondit vers Kal, qui n'arrête pas de labourer et lui crie de loin : « Kal, Kal, où sont les enfants ? » ...

Et Karen se rappelle : les enfants, ils sont partis à la pêche, c'est sûr, crie-t-elle épouvantée ...

Alors Kal s'arrête. Le sillon n'est pas terminé, mais il lâche la charrue et ne fait qu'un bond vers Karen :

— Que dis-tu, femme? Vite! Les enfants sont dans la prairie ?

— Oui, oui, à la rivière !

Kal se tourne du côté de la rivière, elle est bien loin, une mer de flammes ne tardera pas à s'interposer entre elle et lui ...

— Occupe-toi des bœufs ! dit-il, et il jette son bonnet et part au pas de course ...

La journée s'avance, le soleil descend à l'ouest, on dirait qu'il va tomber dans la mer de flammes et y cuire. Si loin que l'on voie vers l'ouest, la terre n'est que feu et fumée en mou-

vement. Kal a maintenant le feu sur son côté, et ce feu approche. Kal court et incline un peu sa route, mais conserve sa direction vers la rivière; l'air est de plus en plus chaud et chargé de fumée, Kal a de plus en plus de peine à respirer, mais il court. Les enfants sont-ils déjà en chemin pour rentrer, ou bien ont-ils assez d'idée pour se confier à la rivière? ... La colonne de flamme tantôt monte vers le ciel, tantôt s'abaisse, mais toujours elle s'avance et traîne derrière elle une plaine de feu. Kal détourne légèrement son chemin, et court et saute. Les enfants ! Les enfants ! Il sent qu'il lui serait maintenant impossible de rejoindre Karen, s'il voulait revenir ... Il tombe et culbute dans la fumée, mais il se relève; l'herbe brûle sous ses pieds, il saute dans le feu, ses semelles sont chaudes comme charbon ardent et comme s'il piétinait des flammes, les pieds nus; mais il saute... La rivière ! La rivière! La voilà enfin.

Sur la terre fumante et brûlante, ses jambes de pantalon roussies, il va; il sent que ses cheveux sont grillés, il ne voit que le rouge des flammes, c'est là... c'est là, il va y arriver. Le large lit de la rivière s'annonce par une couleur plus grise; le niveau a baissé, laissant une bordure de sable et de pierres. Kal fait une culbute; le voilà les pieds dans l'eau; son pantalon brûle; il s'assied dans la rivière, verse de l'eau sur ses mains, sa figure, ses cheveux. Le lit de la rivière ne donne aucun aliment à l'incendie; la mer de flammes qui dévaste les deux rives, et ne cesse d'avancer, a là une large coupure.

Mais, les enfants ? Kal se met à marcher, suivant le courant, et il appelle : « Anders! Oluf! Paulina! Siri! Siri! »

Et enfin on répond. Et à cette réponse, il s'affale. Les enfants sont vivants ! Il se remet sur pied. Ils vivent. Les enfants se sont aperçus si tard de l'incendie qu'ils se sont vus coupés. Anders, l'aîné, a usé de sa force et de son autorité pour retenir les autres. Ils sont là dans le lit de la rivière et poussent des hurlements lorsqu'ils voient leur père ...

Kal s'empresse; il est parmi eux. Il y a maintenant des

murs de flamme et de fumée des deux côtés ; la chaleur est effroyable, bien qu'il se couche ainsi que les enfants dans l'eau, de façon que les têtes sortent seules. Il comprend alors que gens, bétail, huttes, tout est condamné sans merci, là-bas, dans la mer de feu.

(*A suivre.*)

I. — LE SENS

A. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **épouvante, s'interposer, ardent, s'affale, condamné.**

B. Questions :

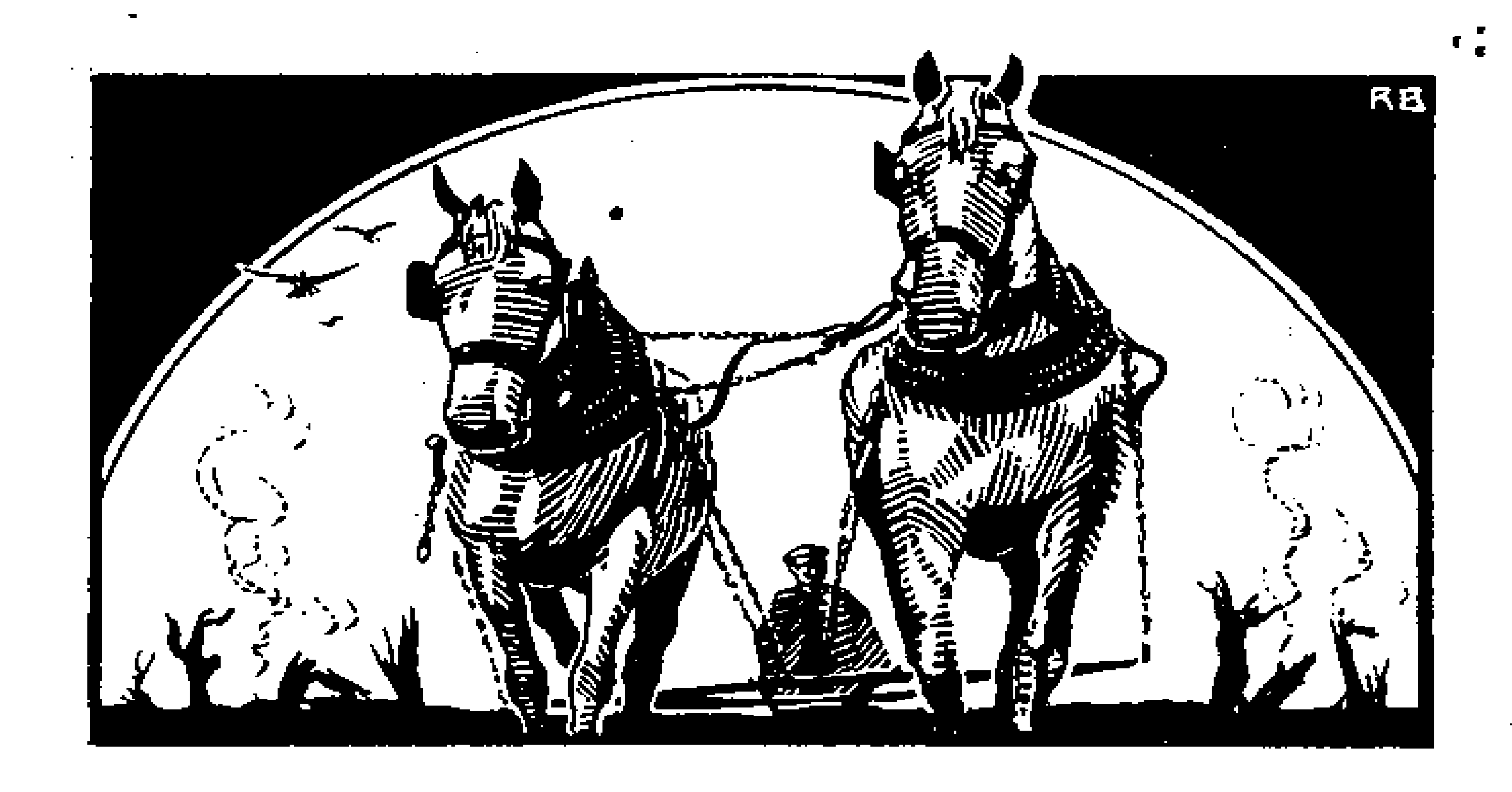
Pourquoi le père n'hésite-t-il pas à s'élancer vers la fournaise? Que signifient les hurlements que poussent les enfants à la vue de leur père?

II. — LA LECTURE

Etude d'ensemble :

Précipiter le rythme avec la course de Kal, qui devient de plus en plus folle. — Après un silence, bien mettre en relief : **et enfin on répond.** — Bien détacher les mots essentiels de la dernière phrase.





98. — LE FEU DANS LA PRAIRIE (suite)

III

Cependant, tous les gars de la colonie' s'étaient rassemblés. Ils constatèrent que la grande surface de terre défrichée récemment par Kal à l'ouest de ses huttes arrêtait le feu de ce côté-là; le vent poussait les flammes sur les premiers sillons, à quelques pas, mais il n'y avait pas d'aliment, la fumée se répandait plus loin, des étincelles aussi, mais le feu ne trouvait pas de quoi vivre, il s'arrêtait ...

Nos gens regardent donc la prairie brûler aussi loin que s'étend leur vue, au-dessus et au-dessous, et ils sont comme dans une île au milieu de cet océan de feu. Et ils courent çà et là, contemplent le spectacle et se plaignent un peu. Ils forcent les bêtes à entrer dans leur hutte; elles sont sauvées, tout est sauvé ...

Ils allèrent trouver Erick, qui était pâle, mais s'efforçait au calme. « Il n'y a plus de danger, dit-il. Et quand tout sera cultivé ici, cela n'arrivera plus. » Il parlait d'une voix essoufflée, ne pouvait tenir en place et personne ne l'écoutait. Ils ne faisaient qu'ouvrir de grands yeux et piétiner çà et là. Le

jour commençait à baisser et le feu semblait d'autant plus vif et fort ...

Karen arrive tout essoufflée, criant : « Kal !... Et les enfants! Kal... Et les enfants... ils... ils ne sont pas là ! »

Les autres se relèvent d'un bond, l'entourent, que dit-elle? Et, avec des sanglots, elle répète que Kal et les enfants sont là-bas... là-bas ! Elle montre du doigt, prête à tomber à la renverse.

Leurs regards fixent la plaine embrasée, mais ils n'ont aucune consolation à offrir. Ils restent serrés les uns contre les autres, les yeux fixes. Il devrait faire nuit noire maintenant, mais l'incendie couvre le monde entier, la terre n'est que feu et fumée, on ne voit au ciel qu'une lueur de flamme. Karen ne cesse de dire : « Kal ! Kal ! Et les enfants ! » ...

Lorsque l'aube se leva le matin, la prairie était encore enfumée, mais le vent n'emportait plus que de rares étincelles. L'air répandait une épaisse odeur d'incendie, de terre, de foin et de mousse brûlés, c'était un air roussi[2] et sec, qui rendait la respiration pénible.

Maintenant Karen voulait aller dans la prairie à la recherche.

— Impossible, dit Erick. Tout n'est que cendre et braise, si loin que tu puisses voir.

Rien n'y fit. Elle voulait partir. Elle voulait chercher les enfants et Kal ...

Karen se dirige vers la rivière. Elle est bientôt dans la fumée et les cendres ; elle lève ses jupes et marche sur la cendre et le feu; cela fait mal, mais elle pense à Kal et aux enfants. Tant pis pour les pieds, mais où sont les enfants et Kal ?

Où est la rivière? Karen n'y a jamais été. Elle sait seulement la direction. Elle trébuche sur des corps d'animaux grillés, que l'incendie a rattrapés ... Kal, Kal ! Elle se hâte, et appelle : « Kal, Kal ! »

Est-ce qu'on ne répond pas ? On dit : oui ! Et, soudain, ils s'estompent[3] dans la fumée, là-bas, c'est... c'est eux ! Kal a Siri

sur son épaule, Ola, Paulina sur son dos, les garçons marchent à côté d'eux. Ils arrivent parmi la fumée et les étincelles. Karen joint les mains; va-t-elle s'effondrer ? Non, la chaleur, sous ses pieds, fait qu'elle doit s'avancer sans arrêt.

— Siri ! crie-t-elle, un sanglot dans la voix, et elle appelle : « Kal ! Anders ! Oluf ! Paulina ! » ...

Deux jours plus tard, Kal se remet à labourer. La prairie, tout autour, est noire, et le vent, parfois, soulève de sombres nuages de cendre.

Johan BOJER.
(Les émigrants)
Taduction La Chesnais
Calmann-Lévy, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Colonie : l'ensemble des personnes qui sont venues s'établir dans ce coin de la Prairie. — **2. Air roussi :** qui a une odeur de brûlé. — **3. Ils s'estompent :** leur silhouette apparaît, voilée par la fumée.

B. Questions :

Expliquez pourquoi les maisons n'ont pas été brûlées. — Pourquoi les gens de la colonie ne peuvent-ils offrir aucune consolation à Karen ? Pourquoi Karen supporte-t-elle les brûlures sans se plaindre ?

II. — LA LECTURE

Etude du passage suivant : **Kal! Kal!... et les étincelles.**

Avec une voix déchirante : **Kal! Kal!** — Faire traîner davantage la voix sur le second **Kal** dans chacun des deux appels. — A voix basse : **« Est-ce qu'on ne répond pas ? »** — Avec une voix sourde et traînante : **oui!** — Brusquement : **« et soudain...**, etc. ». — Bien détacher : **« là-bas ».** — Faire traîner la voix sur **« c'est... »** — Puis jeter brusquement avec force : **« c'est eux! »** — Lire lentement et très simplement les dernières lignes.

III. — LA REDACTION

Résumez en une petite page les trois derniers textes. Ou bien racontez l'histoire par lettre à un ami.

99. — MA SŒUR LA PLUIE

Ma sœur la pluie
La belle et tiède pluie d'été,
Doucement vole, doucement fuit,
A travers les airs mouillés.

Tout son collier de blanches perles
Dans le ciel bleu s'est délié.
Chantez les merles,
Dansez les pies!
Parmi les branches qu'elle plie,
Dansez les fleurs, chantez les nids...

De ma bouche, elle approche
Ses lèvres humides des fraises des bois,
Rit et me touche
Partout à la fois,
De ses milliers de petits doigts.
Sur des tapis de fleurs sonores,
De l'aurore jusqu'au soir,
Et du soir jusqu'à l'aurore,
Elle pleut et pleut encore,
Autant qu'elle peut pleuvoir.



Puis vient le soleil qui essuie,
De ses cheveux d'or,
Les pieds de la pluie.

Ch. VAN LERBERGHE (1861-1907).
(La chanson d'Eve)
Mercure de France.

I. — LE SENS

Questions :

De quelles perles s'agit-il? Que veut-on désigner par les expressions : « les milliers de petits doigts de la pluie », « les cheveux d'or du soleil »? Pourquoi dit-on que les fleurs sont sonores?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Ma sœur la pluie
La bell (e)' et tiède pluie d'été
Doucement vole, doucement fuit |
A travers les airs mouillés. ||

Tout son collier de blanches perles
Dans le ciel bleu s'est délié. ||
Chantez les merles, |
Dansez les pies, |
Parmi les branches qu'elle plie. |
Dansez les fleurs, chantez les nids. ||

De ma bouch(e)' ell(e)' approche
Ses lèvres humides des fraises des bois |
Rit et me touche
Partout à la fois,
De ses milliers de petits doigts. ||
Sur des tapis de fleurs sonores |
De l'aurore jusqu'au soir
Et du soir jusqu'à l'aurore |
Elle pleut et pleut encore. |
Autant qu'elle peut pleuvoir. |

Puis vient le soleil | qui essuie |
De ses cheveux d'or |
Les pieds de la pluie. ||

III. — LA REDACTION

Il s'agit de la pluie d'été. Mais la pluie d'automne... Allons, parlez-en.



100. — LES DEUX VIEUX

Le père Perdrix, malade, ne peut plus travailler. Sa femme court tout le jour pour gagner de quoi vivre.

A midi, la vieille et le vieux déjeunaient. Quand il n'y avait pas des pommes de terre, c'est qu'il y avait des haricots. Chacun d'eux buvait de l'eau dans un gobelet. C'étaient deux gobelets blancs avec un ornement bleu : celui du vieux portait inscrit en lettres rouges le nom de Suzanne[1] et celui de la vieille le nom de Louise. Ils mangeaient très vite avec de gros couteaux de fer de six sous, qui pouvaient couper de grosses bouchées de pain, mais ne coupaient que de petites bouchées de fromage. Et tout de suite, tout de suite, la vieille prenait un panier, coiffait son vieux chapeau jaune de vieille et s'en allait dans la campagne pour y ramasser du pissenlit et du cresson. Elle apprit bien vite à connaître les prés, les fontaines, les filets d'eau et les pentes. Elle ouvrait les barrières, sautait les échaliers[2], franchissait les bouchures[3] en les aplatissant à coups de talons et portait toujours en sa jupe quelque morceau d'épine ou quelque déchirure. Elle marchait à grands pas, se baissait, ramassait le pissenlit presque avec violence, gardant de la terre aux jointures de ses doigts. Elle se fit de vieilles mains rugueuses, de la couleur des champs, de l'épaisseur des mottes. Son caraco et sa jupe s'imprégnèrent d'un

ton jaune ... Ce fut une besogne de bête au trot qui la tenait courbée longtemps et la ramenait chez elle, essoufflée, vers les trois heures. Elle versait tout dans l'eau, s'asseyait, triait son pissenlit ou son cresson. Le lendemain matin, elle promenait cela par la ville, entre sept et huit heures, entrait dans les maisons et, dans les premiers temps, elle fit bonne mesure pour avoir la clientèle ...

Le vieux s'asseyait dans la maison, auprès de la fenêtre et, regardant la rue, voyait la pluie et la sentait tomber toujours et de partout, comme une idée qu'on veut vous faire entrer dans la tête. Il avait d'abord pensé à quelque chose pour tuer le temps. Il prenait sa brouette et sa pelle et roulait sur les routes. Il était très bien placé, sa fenêtre donnant directement sur la rue : « Voici les bœufs du domaine de la Faix qui montent et il va falloir que j'aille à leur suite parce qu'un autre irait avant moi. » Parfois, un âne ou un cheval déposait son crottin presque en face de la porte : alors, le vieux se levait, saisissait un panier destiné à cet usage, puis la pelle, s'en allait faire la cueillette et donnait son coup d'œil à la rue pour voir s'il pouvait faire d'autres cueillettes encore. Quand la pluie tombait, il attendait la fin d'une ondée, sortait à sa porte, examinait le temps et partait entre deux nuages comme le serviteur du crottin, comme l'esclave du fumier. Il versait tout cela dans la cour, sur le tas, y jetait encore de la paille et toutes sortes de débris, sentait la pelote⁴ grossir et, plus tard, lorsque le moment était venu, ne songeait plus qu'à la vendre.

Charles-Louis PHILIPPE.

(*Le Père Perdrix*), Eugène Fasquelle, éditeur.

LE SENS

4A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Suzanne et Louise : noms de leurs filles. — **2. Echaliers :** sortes de petites échelles doubles disposées pour franchir les haies. — **3. Bouchures :** haies. — **4. Pelote :** le tas de fumier.

6B. Questions :

Que signifie cette phrase : **« Quand il n'y avait pas de pommes de terre, c'est qu'il y avait des haricots ? »**. — Pourquoi les couteaux ne peuvent-ils couper que de petites bouchées de fromage? — Montrez que la vieille mène une vie de « bête au trot ». — Que pensez-vous des occupations du vieux?



101. — LA FOURNÉE

Un petit garçon creusois vient de nous parler du rôle que joue dans les veillées, la grande cheminée de sa maison.

La cheminée a aussi sa vie du jour, qui est la cuisine. C'est dans mon coin qu'on installe le tourne-broche[1], et j'ai la charge de le remonter quand un timbre fêlé[2] annonce que le ressort est à bout ... C'est dans le coin de la cheminée que, de temps en temps, pour économiser le pain, on fait les « tourteaux » ou galettes de blé noir ... Les galettes cuites, soulevées du bout d'une spatule[3] de bois, vont une à une s'amonceler en colonne sur une serviette de grosse toile; pour la dernière, que j'épie parce qu'elle m'est réservée, ma grand'-mère fait fondre sur la « platine[4] » la coquille de beurre restée dans l'écuelle ...

Une fois par quinzaine, la cheminée avait un concurrent : c'était le four. Quelque soir, ma mère nous quittait après dîner et revenait toute blanche de farine en disant : « J'ai mis le levain. » Cela signifiait que le lendemain on devait « chauffer le four ».

Ici encore, ma grand'mère avait son rôle. Elle s'affairait[5] de

grand matin dans la buanderie à brûler au fond du four fagots et bûches, pendant qu'à la maison ma mère préparait la fournée. Pour ma mère, je dorais les pâtés avec une plume de coq imbibée de jaune d'œuf; pour ma grand'mère, j'allais mouiller au ruisseau le grand balai de genêt qui lui servait à retirer les braises, et c'était une belle chose que de la voir enfoncer dans la gueule d'enfer où voltigeaient de rouges incandescences[6], le faisceau ruisselant, soudain embué[7] de vapeurs éclatantes. C'était le moment d'apporter sur ma tête les « paillons » emplis de la pâte palpitante[8] des tourtes, et les planches farineuses pavées de tartes. Ma grand'mère enfournait, haletante, car il fallait faire vite pour que la chaleur ne se perdît pas. Et quand c'était fini, la gueule du four refermée sur sa pâture, elle prenait l'air de quelqu'un qui avait fait de grandes choses, se couvrait les épaules d'un châle, serrait les brides de son bonnet, et avalait un grand verre de vin rouge « pour se remettre les sangs ».

C'était l'heure de se mettre à table, car au bout d'un quart d'heure était déjà cuit le soufflé au fromage serti dans une frange dorée[9]; puis venait un pâté aux pommes de terre, dont la purée laiteuse était parfumée de persil; puis la terrine de pommes de terre en tranches, liées d'une sauce à la crème. Enfin, venaient les tartes, aux pommes ou aux prunes, suivant la saison. Et, pour le soir, on gardait le pâté aux œufs, qui se mangeait froid : coupole farcie de pommes de terre en lamelles et de quartiers d'œufs. Tout cela se présentait dans une succession invariable, et il y avait une petite déception quand l'un des pâtés, mal placé dans le four, n'était pas prêt à son heure. Le repas fini, on allait s'assurer que le pain était cuit et on tirait du four les grosses tourtes stupides; c'était là un épilogue[10] sans intérêt : le pain n'était que nourriture; avec les pâtés c'en était fini pour quinze jours du luxe[11] de la table.

J. MAROUZEAU.

(Une enfance)
Editions Denoël.

I. – LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

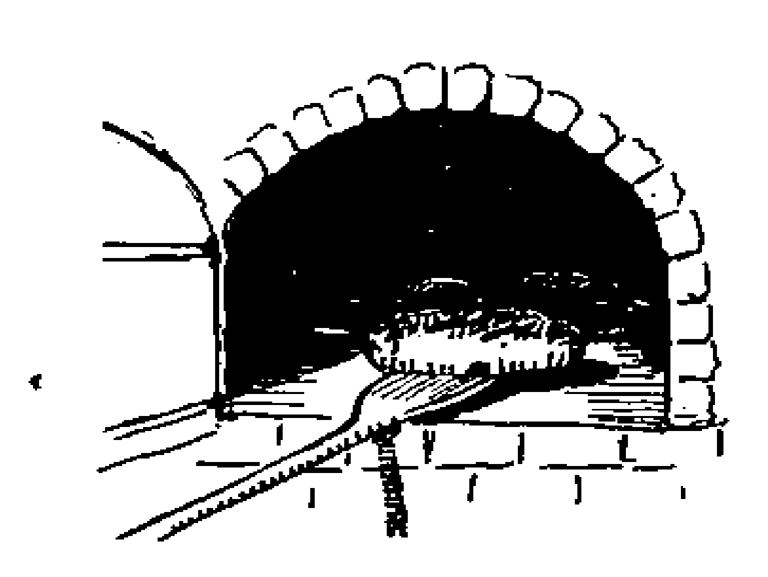
1. Tourne-broche : appareil pour rôtir les viandes au feu de la cheminée. — **2. Fêlé :** qui sonne faux. — **3. Spatule :** sorte de cuiller plate. — **4. Platine :** plaque de fer sur laquelle on cuit les galettes. — **5. S'affairait :** se donnait du mouvement, se démenait. — **6. Incandescences :** lueurs vives. — **7. Embué :** enveloppé de buée, de brouillard. — **8. Pâte palpitante :** sous l'action du levain, la pâte s'anime comme si elle vivait. — **9. Serti dans une frange dorée :** étroitement entouré d'une bordure dorée de croûte. — **10. Epilogue :** fin. — **11. Du luxe de la table :** de la nourriture de choix.

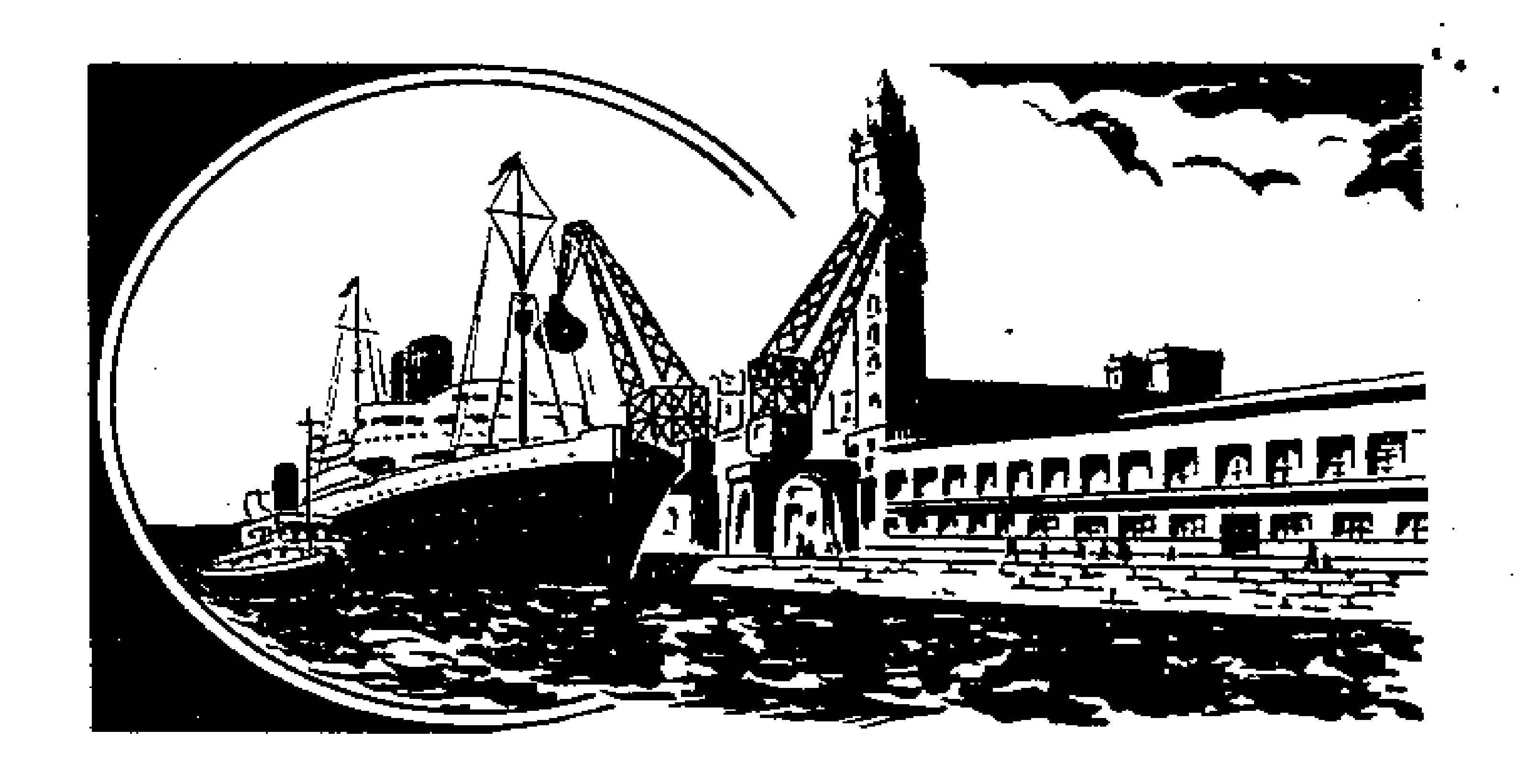
B. Questions :

Les pâtisseries dont se régale le petit garçon sont-elles des pâtisseries de luxe? — Pourquoi l'auteur dit-il en parlant des tourtes : **« les grosses tourtes stupides »?**

II. – LA REDACTION

Avez-vous vu le boulanger au travail ? Dites un peu ce qui vous a frappé.





102. — L'EMBARQUEMENT DE LA MACHINE

On venait de terminer, pour une canonnière[1] de l'Etat, une superbe machine à vapeur de la force de mille chevaux. Elle était depuis longtemps dans la halle de montage, dont elle occupait tout le fond, entourée d'une nuée d'ouvriers, debout, complète, mais non achevée. Souvent, Jack, en passant, la regardait de loin, seulement à travers les vitres, car personne, hormis les ajusteurs, n'avait le droit d'entrer. Sitôt finie, la machine devait partir pour Saint-Nazaire, et ce qui faisait la beauté, la rareté de ce départ, c'est que, malgré son poids énorme et la complication de l'outillage, les ingénieurs d'Indret[2] avaient décidé de l'embarquer toute montée et d'une seule pièce, les formidables engins de transbordement[3] dont dispose l'usine leur permettant ce coup d'audace. Tous les jours, on disait : « C'est pour demain... » ; mais il y avait chaque fois, au dernier moment, un détail à surveiller, des choses à réparer, à perfectionner. Enfin, elle était prête. On donna l'ordre d'embarquer.

Ce fut un jour de fête pour Indret. A une heure, tous les ateliers étaient fermés, les maisons et les rues désertes. Hommes, femmes, enfants, tout ce qui vivait dans l'île avait voulu voir la machine sortir de la halle de montage, descendre jusqu'à la Loire et passer sur le transport[4] qui devait l'emporter. Bien avant que le grand portail fût ouvert, la foule s'était amassée aux abords de la halle avec un tumulte d'attente. Enfin, les deux battants de l'atelier s'écartèrent, et, de l'ombre du fond, on vit s'avancer l'énorme masse, lentement, lourdement, portée sur la plate-forme roulante qui, tout à l'heure, allait servir de point d'appui pour l'enlever et que des palans[5], mus par la vapeur, entraînaient sur les rails.

Quand elle apparut à la lumière, luisante, grandiose et solide, une immense acclamation l'accueillit ...

La voilà rangée sous la grue, l'énorme grue à vapeur de l'usine d'Indret, le plus puissant levier du monde. Deux hommes sont montés sur le train qui va s'enlever avec elle à l'aide de câbles en fer se reliant tous par un anneau monstrueux, forgé d'un seul morceau. La vapeur siffle... La volée[6] de la grue s'abaisse pareille à un grand cou d'oiseau, saisit la machine dans son bec recourbé et l'enlève lentement, lentement, par soubresauts. A présent, elle domine la foule, l'usine, Indret tout entier. Là, chacun peut la voir et l'admirer à son aise ... Mais la grue commence à tourner, à se pencher du côté du fleuve pour déposer la machine sur la chaloupe[7] impatiente.

Enfin, la voilà chargée, avec son hélice et ses chaudières à côté d'elle. Debout et fière sur le pont du bateau qui l'emporte et qu'elle semble entraîner elle-même, elle se hâte vers la mer comme s'il lui tardait de manger du charbon, de dévorer l'espace... Elle est si belle à voir ainsi, que les ouvriers d'Indret, saluant son départ d'un immense et dernier hourra, la suivent, l'accompagnent des yeux avec amour...

Allons, va, machine, fais ta route à travers les mondes. Suis ta ligne tracée, droite et inexorable[8]. Marche contre le vent, contre la mer et sa tempête. Les hommes t'ont faite assez forte

pour que tu n'aies rien à redouter. Mais puisque tu es forte, ne sois pas méchante. Dirige le navire sans colère, et surtout respecte la vie humaine si tu veux faire honneur à l'usine d'Indret!

Alphonse DAUDET.
(Jack)
Fasquelle, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Canonnière: petit vaisseau de guerre utilisé aux colonies pour la défense des rivières et des côtes. — **2. Indret:** île située dans la Loire à 8 km. en aval de Nantes. — **3. Engins de transbordement:** machines pour embarquer les marchandises; elle soulèvent, transportent et déposent; on va parler des palans, du chariot, de la grue — **4. Transport:** bateau de transport. — **5. Palan:** ensemble de poulies et de cordages servant à soulever de lourds fardeaux — **6. Volée:** bras qui s'élève et s'abaisse. — **7. Chaloupe:** embarcation lourde et robuste pour le transport. — **8. Inexorable :** qu'on ne peut fléchir. Ici : qu'on ne peut faire dévier.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **hormis, mus, soubresauts.**

C. Questions :

Trouvez-vous que ce soit là un beau spectacle? Pourquoi? A quoi la machine est-elle comparée? Relevez les expressions et les passages qui le montrent. — Quels adversaires devraient avoir les machines: les hommes ou les choses? Pourquoi?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **La voilà... par soubresauts.**

Faire porter la voix sur : **énorme, le plus puissant, monstrueux, seul.** — S'arrêter assez longtemps après : **siffle** et **soubresauts.** — Lire lentement la phrase suivante : **« La volée... soubresauts. »** — Appuyer sur : **saisit.** — Suspendre la voix après : **oiseau, lentement, lentement.** — Enfler la voix en lisant : **« A présent... tout entier. »**

III. — LA REDACTION

Vous avez certainement assisté à un spectacle de ce genre : gros déchargement en gare, enlèvement d'un avion accidenté, lancement d'un navire...

Dites comment les choses se sont passées.



103. — L'HÉROÏSME D'UNE SERVANTE

Mme Aubain, sa servante Félicité et ses deux petits enfants reviennent de promenade.

Un soir d'automne, on s'en retourna par les herbages.

La lune à son premier quartier éclairait une partie du ciel, et un brouillard flottait comme une écharpe sur les sinuosités de la Touques[1]. Des bœufs, étendus au milieu du gazon, regardaient tranquillement ces quatre personnes passer. Dans la troisième pâture quelques-uns se levèrent, puis se mirent en rond devant elles. « Ne craignez rien ! » dit Félicité; et, murmurant une sorte de complainte, elle flatta[2] sur l'échine celui qui se trouvait le plus près. Il fit volte-face, les autres l'imitèrent. Mais, quand l'herbage suivant fut traversé, un beuglement formidable s'éleva. C'était un taureau que cachait le brouillard. Il avança vers les deux femmes. Mme Aubain allait courir : « Non! non! moins vite ! » Elles pressaient le pas cependant, et entendaient par derrière un souffle sonore qui se rapprochait. Ses sabots, comme des marteaux, battaient l'herbe de la prairie; voilà qu'il galopait maintenant ! Félicité se retourna, et elle arrachait à deux mains des plaques de terre qu'elle lui jetait dans les yeux. Il baissait le mufle, secouait les cornes et tremblait de fureur en beuglant horriblement[4].

Mme Aubain, au bout de l'herbage, avec ses deux petits, cherchait éperdue[4] comment franchir le haut bord. Félicité reculait toujours devant le taureau, et continuellement lançait des mottes de gazon qui l'aveuglaient, tandis qu'elle criait : « Dépêchez-vous! Dépêchez-vous ! »

Mme Aubain descendit le fossé, poussa Virginie, Paul ensuite, tomba plusieurs fois en tâchant de gravir le talus, et à force de courage y parvint.

Le taureau avait acculé[5] Félicité contre une claire-voie ; sa bave lui rejaillissait à la figure, une seconde de plus, il l'éventrait. Elle eut le temps de se couler entre deux barreaux, et la grosse bête, toute surprise, s'arrêta.

Cet événement, pendant bien des années, fut un sujet de conversation à Pont-l'Evêque[6]. Félicité n'en tira aucun orgueil, ne se doutant même pas qu'elle eût rien fait d'héroïque.

FLAUBERT.

(*Un cœur simple*), Librairie de France.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Touques: petit fleuve côtier du Calvados. — **2. Flatter:** caresser avec la main. — **3. Horriblement:** d'une manière qui fait trembler d'effroi. — **4. Eperdue:** troublée violemment, affolée. — **5. Acculé:** fait fuir jusque dans un endroit où elle ne pouvait plus reculer. — **6. Pont-l'Evêque:** chef-lieu d'arrondissement dans le Calvados ; célèbre par son fromage.

B. Questions :

Pourquoi dit-on que la servante a été héroïque? Pourquoi l'admirons-nous encore davantage?

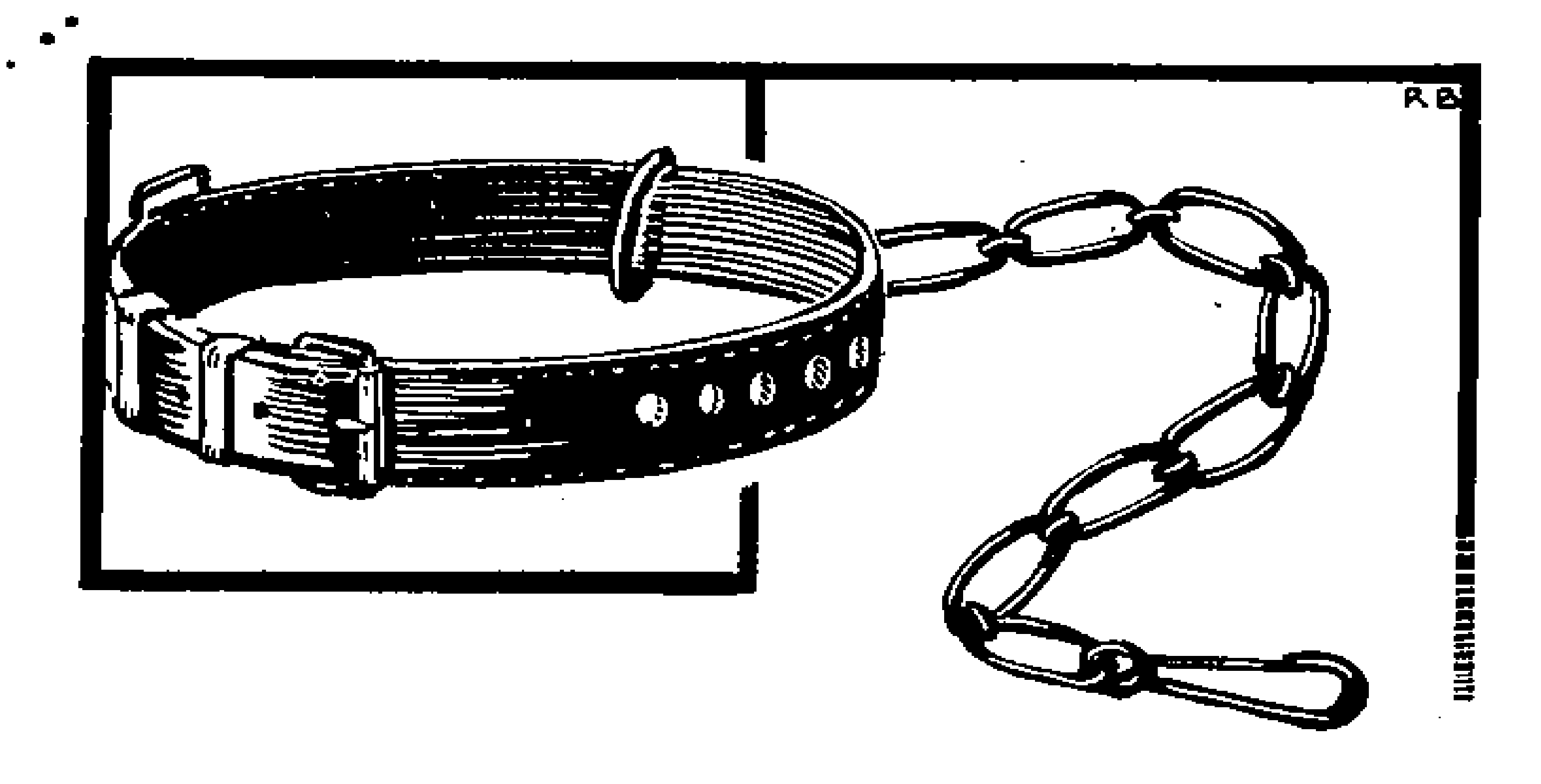
II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **Mais quand... beuglant horriblement.**

Faire porter la voix sur : **formidable.** — Sur un rythme assez rapide en s'arrêtant légèrement aux points : les trois phrases suivantes. — Crier : **« Non! Non! moins vite! »** (c'est la servante qui dit cela). — Toujours sur le même rythme assez rapide : « **Elles pressaient... rapprochaient** ». — Faire sentir la cadence du trot en lisant la phrase suivante :

Ses sabots
comme des marteaux
battaient l'herbe
de la prairie.

Faire porter la voix sur : **retourna, arrachait, jetait, baissait, secouait, tremblait, beuglant.**



104. — LE LOUP ET LE CHIEN

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé[1] par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire[2] loup l'eût fait volontiers;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin[3] était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint[4] qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien,
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables...
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin[5]. »
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire?
— Presque rien, dit le chien: donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs[6] de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »

Le loup déjà se forge[7] une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
« Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi? rien? — Peu de chose.
— Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché? dit le loup: vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

LA FONTAINE.
(Fables).

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Fourvoyé : égaré. — **2. Sire :** signifiait d'abord seigneur; puis ce titre a été décerné ensuite ironiquement au peuple. — **3. Le mâtin :** le dogue, le chien de garde. — **4. Sur son embonpoint :** pour sa grosseur. — **5. Meilleur destin :** une vie plus heureuse. — **6. Reliefs :** restes d'aliments. — **7. Se forge une félicité :** imagine un grand bonheur dont il jouirait.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **par mégarde, humblement, lui repartit, mainte caresse.**

C. Questions :

Qu'est-ce que le loup gagnerait à quitter les bois? Que perdrait-il? Que nous enseigne cette fable?

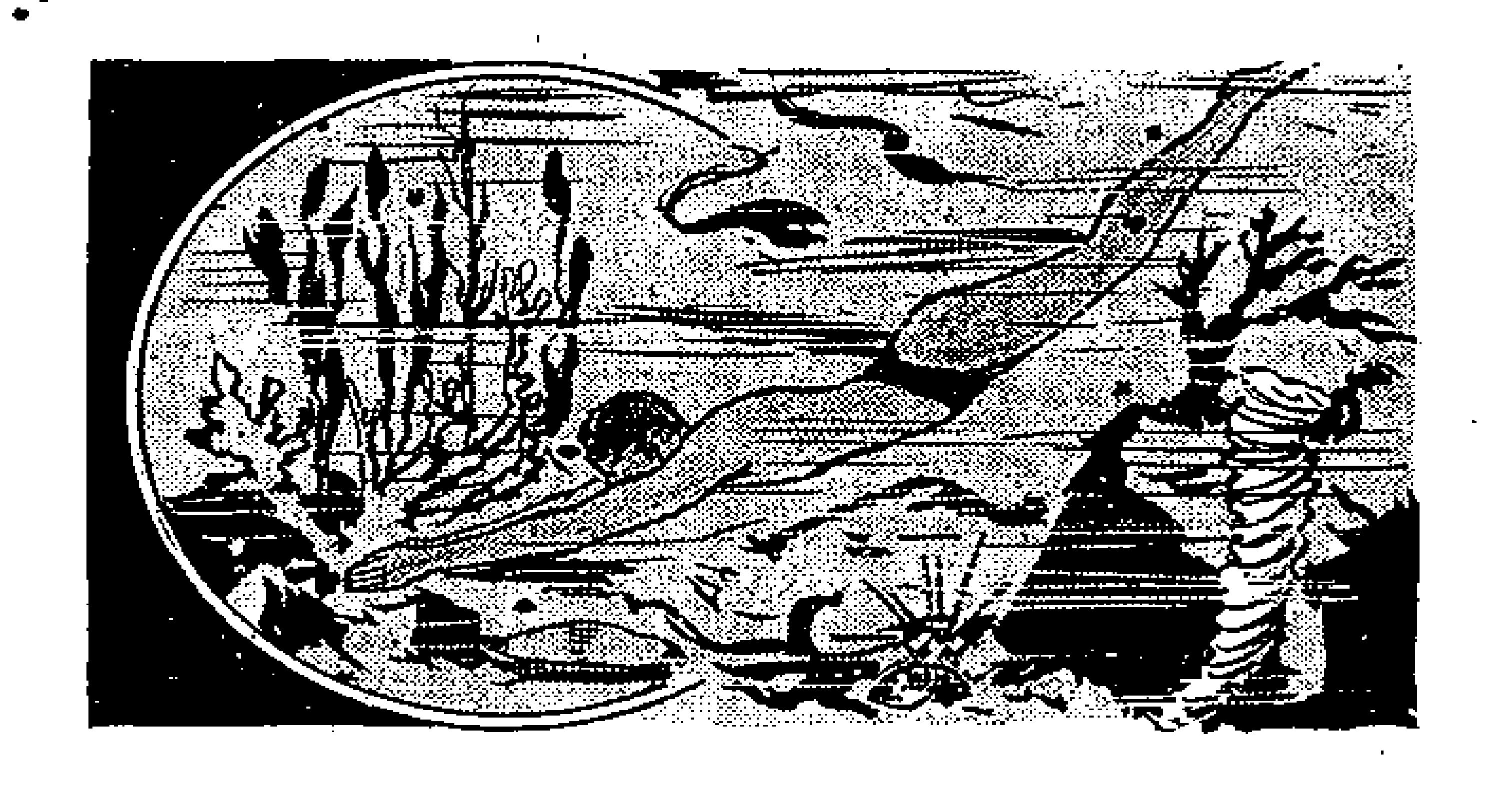
II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude d'ensemble :

1 à 12 Lire très simplement. — Marquer un temps d'arrêt assez long après : bonne garde, mégarde, hardiment. — Faire porter la voix sur : **os, peau,** puissant, **beau, gras,** poli.— Dire comme une interrogation : l'attaquer? le mettre en quartiers?
13 à 25 : Le chien prend un ton protecteur. — Faire porter la voix sur : force, toutes, poulets, pigeons.
26 à 28 : Très simplement.
29 à 37 : Question brusque et inquiète du loup : qu'est-ce là? — Avec insistance : quoi? rien? Mais encor? — Le chien répond lentement, sans se troubler.
Avec étonnement et indignation : attaché? — Avec précipitation, comme s'il était pressé de s'enfuir : « Il importe si bien, etc... »

III. — LA REDACTION

Que nous enseigne cette fable?



105. — PAUVRES PÊCHEURS DE PERLES

La scène se passe dans le golfe Persique. Il s'agit des pêcheurs d'huîtres perlières.

Les plongeurs se laissent glisser le long de la corde ... Ils se pincent le nez et disparaissent.

Le plus émouvant n'est pas quand ils plongent, c'est quand ils remontent. Ils ne reviennent pas verticalement, mais inclinés, en ligne oblique, un flanc appuyé à l'eau, les yeux fermés, le nez pincé. Ce matin, l'eau est turquoise[1], très claire. On les aperçoit alors qu'ils sont encore immergés.

Aucun mouvement de nage. La corde les tire comme des noyés. Un bruit de soie qu'on déchire. La tête passe la première, une épaule, puis un bras. Leur crâne rasé ruisselle. Chacun se raccroche à la corde avec un air de souffrance. Ils arrachent la pince. Du pouce et de l'index, ils pressent leurs yeux fermés, comme pour en exprimer[2] un mal; ensuite, ils passent leur main sur leur visage, par-dessus leur tête, comme un chat qui se nettoie ... Ils soufflent et replongent.

Les voici maintenant sur le bateau. C'est l'heure du repos. Nous nous asseyons au milieu d'eux.

— Demandez-leur s'ils sont fatigués.

Ils rient. Ils ne sont pas fatigués.

Le chahb, le banc, était à douze mètres.

— Qu'éprouvent-ils, quand ils sont en dessous ?

Ils rient. Je n'ai qu'à me pincer le nez une minute cinquante, deux minutes, et je verrai. J'essaye, Au bout de trente-cinq secondes, mon cœur frappe. Je deviens rouge. Je lâche la vanne : je veux dire que j'ouvre la bouche. Ils rient !

— Ils disent que vous n'avez pas de dispositions.

L'un d'eux appelle un gars de quatorze ans qui n'a pas encore plongé. Il lui met la pince sur le nez. Je compte les secondes. Il tient une minute vingt. L'équipe le félicite.

— Il va bientôt être bon, alors ?

— Ils disent que l'épreuve de la pression est bien plus dure.

J'ai oublié de dire que sur les dix-huit rhecs[4], onze étaient sourds ...

— Demandez au petit s'il veut devenir rhec.

— Bien sûr !

— Mais tu seras sourd comme tous ceux-là et tes yeux te feront mal.

Il rit.

— Ouvrent-ils les yeux dans l'eau ?

— Ils ouvrent les yeux et ils voient très bien.

— Ça ne les brûle pas ?

— Un peu.

— Comment font les aveugles ?

— Ils promènent leur main sur le banc ; ils ne se trompent pas. Ils ne remontent jamais du corail[4] pour une huître.

— Sont-ils beaucoup à plonger ?

— Pas beaucoup. Ils plongent surtout pendant qu'ils perdent la vue. Après, les nakudas[5] ne les embarquent plus.

— Pourquoi ne veulent-ils pas essayer le scaphandre[6]?

Les rhecs s'animèrent ... Ils étaient quinze mille pêcheurs ...

Y aurait-il quinze mille machines ? Cent scaphandres peut-être. Les scaphandriers resteraient longtemps sous l'eau, dépeupleraient les bancs. Comment vivraient les autres ?

— ... Travaillez ! Travaillez !

Ils bondirent à la relève[7].

Albert LONDRES.
(Pêcheurs de perles)
Albin Michel, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Turquoise : pierre précieuse de couleur bleue. — **2. Exprimer** : faire sortir. — **3. Rhecs** : plongeurs. — **4. Corail** : sorte de pierre calcaire blanche, rouge ou noire, sur laquelle vivent des animaux nommés polypes et avec laquelle on fabrique des bijoux. — **5. Nakudas** : armateurs, propriétaires des bateaux. — **6. Scaphandre:** vêtement hermétique fermé qui communique avec une pompe à air et permet de travailler au fond de l'eau. — **7. A la relève:** pour remplacer l'équipe qui vient de travailler.

B. Questions :

Pourquoi est-il pénible de voir remonter les pêcheurs de perles ? Quels dangers présente ce métier ? Pourquoi les plongeurs ne veulent-ils pas entendre parler du scaphandre? Que pensez-vous de cette façon de voir ?

II. — LA REDACTION

Essayez à votre tour de faire un reportage. Sujet libre naturellement. (Bien montrer aux élèves avant de donner le sujet qu'un reportage est une sorte d'enquête conduite devant nous souvent au moyen d'une interrogation discrète.)





106. — A LA FOIRE

A la foire de la mi-juin, Sicot vendit une paire de bœufs limousins huit mille francs.

Un marchand passager lui en avait offert sept mille deux cents, cinq jours plus tôt; et le bonhomme avait été bien près de conclure marché. L'orgueil, seul, l'en avait empêché. Il eût fallu, au petit jour, mener ses bœufs à la gare d'embarquement et personne ne les eût remarqués, que deux ou trois employés méprisants. Pour ces gars à casquette, un bœuf, eh bien! ce n'est pas un cheval et voilà tout ! Cela ne vaut pas la peine d'être particulièrement examiné... Bœufs, vaches, moutons, porcs, c'est du bétail à tant par wagon; et les paysans aussi pour finir le compte !

Tandis qu'à la foire !...

Ayant fait la toilette de ses bœufs, lissé le poil, étrillé[1] à fond la queue et les cuisses, adouci la base des cornes, Sicot vous les coiffa d'un beau joug neuf et, sur leur front, passa des courroies blanches dont il noua le bout pointu en deux petites bouclettes placées à distance exacte.

Lui-même avait mis sa première toilette[2], ses souliers à élastiques, sa blouse à boucle d'argent et son chapeau de paille fine. Le perruquier de Fougeray l'avait rasé et lui avait coupé

les cheveux, un peu longs et frisottants au-dessus des oreilles, mais par derrière recta[3].

En main son aiguillon de néflier, sculpté à vif dans le jeune bois croissant, il conduisit ses limousins sur le foirail. Quand il les eut attachés, il regarda autour de lui. Il y avait des bœufs d'un peu partout et de toutes les races : des vendéens, des parthenais, des nantais, des manceaux, quelques charolais, quelques limousins..., mais de comparables aux siens par la charpente et la qualité on pouvait en chercher !

Il avait eu soin de se placer au beau milieu du foirail entre deux paires de biquets[4] nantais, ossus, cornus, propres au travail, non à la boucherie. Le poil de ses bœufs luisait à côté du poil sec des autres, comme sa blouse luisait entre les vestes de cotonnade des voisins.

Les marchands tournaient autour des bêtes. Ils vinrent faire leur bruit autour des bœufs nantais; mais c'était faux jeu ; tous couvaient de l'œil la belle paire limousine. En passant, sans parler à Sicot ni faire mine de s'intéresser à rien, ils jetaient des caresses savantes, visant les maniements[5].

Survint un petit vieux ganté à l'allure de rentier. Il ne toucha point les bœufs, ne mania[6] ni la côte, ni le pavé[7], ni même les abords[7]; son regard s'arrêta seulement sur les bêtes un instant et il vint près de Sicot.

— Ces bœufs sont-ils à vendre ? demanda-t-il poliment.

Le bonhomme, de belle humeur, répondit :

— Sûrement, je ne les ai pas amenés ici pour les donner !

— Eh bien! mon ami, quel est votre prix ?

Sicot n'avait pas hâte de vendre. Il voulait d'abord montrer ses bêtes. Sûr de sa marchandise, il pouvait attendre et voir venir.

— Mes bœufs sont de première, dit-il. Ils en ont dans la culotte[7]!... Celui qui les veut, qu'il parle largement !

L'autre reprit, tout doucement :

— Mon ami, je n'ai pas de temps à perdre... voulez-vous les vendre, oui ou non ? Si c'est oui, dites votre prix.

Alors Sicot jeta gaillardement[10] :

— Huit mille francs !

— C'est entendu ! dit l'autre; je les prends !... A onze heures, soyez à la gare pour l'embarquement et le payement.

Il appela un jeune homme qui le suivait et lui fit marquer les bœufs de deux coups de ciseaux ...

Ceux qui étaient là comprirent que ce petit vieux était un gros marchand.

E. PÉROCHON.

(La parcelle 32) Plon, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Etrillé: brossé avec une étrille, instrument de fer présentant de petites lames dentelées pour enlever les malpropretés qui s'attachent aux poils — **2. Première toilette:** toilette des dimanches, celle qui est en meilleur état. — **3. Recta:** tout ras. — **4. Biquets:** ce mot désigne ici de petits bœufs. — **5. Maniements:** bosses graisseuses que l'on tâte sur le corps des animaux de boucherie pour voir s'ils sont en bon état. — **6. Mania:** tâta de la main. — **7. Pavé:** maniement situé sur l'échine. — **8. Abords:** maniements compris entre la base de la queue et la pointe des fesses. — **9. Culotte:** partie haute de la cuisse de bœuf qui déborde sur l'échine. — **10. Gaillardement:** avec assurance et bonne humeur.

B. Questions :

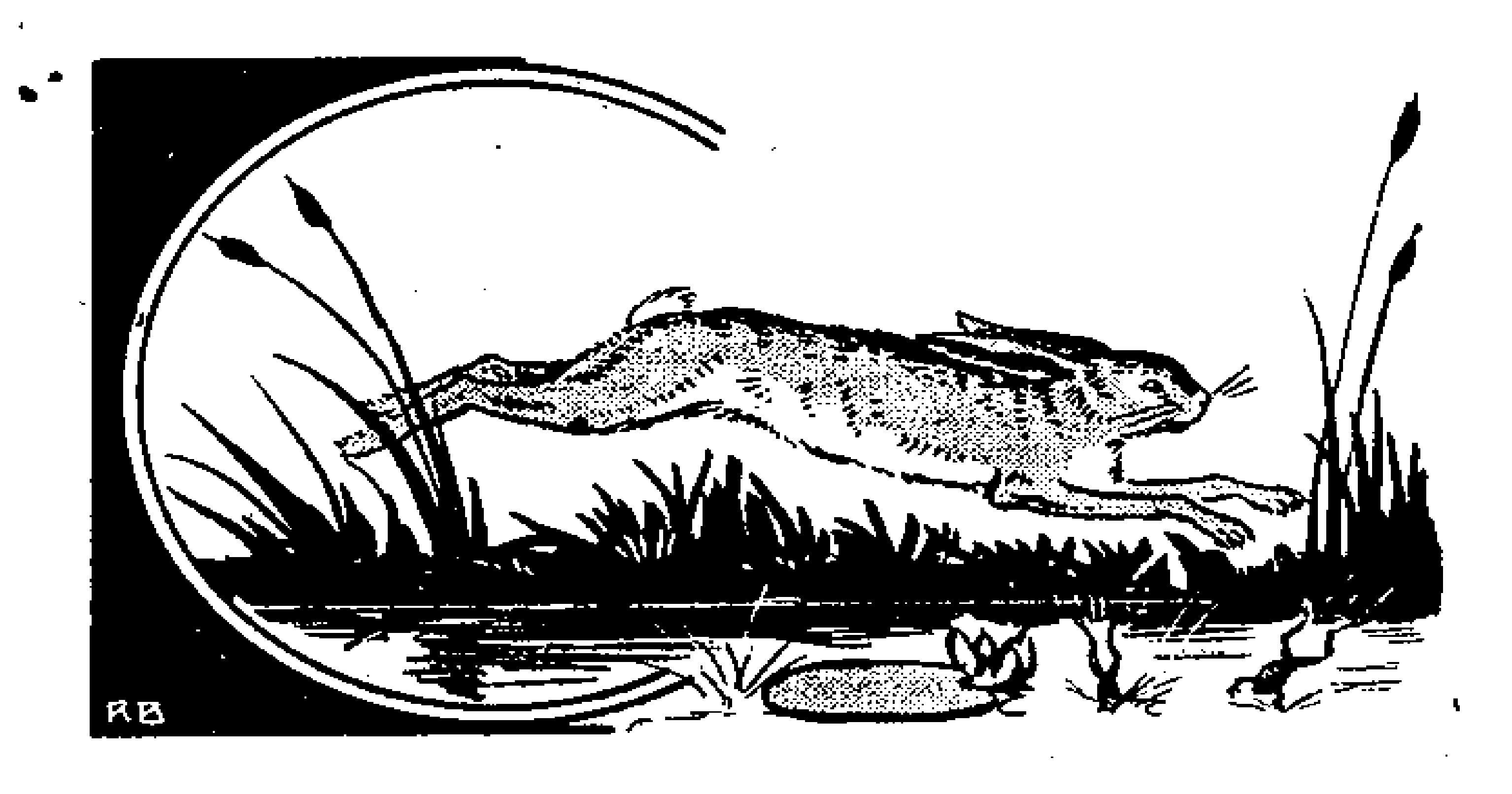
Pourquoi Sicot tient-il tant à mener ses bœufs à la foire? Quel sentiment éprouve-t-il quand il est sur le foirail? Pourquoi l'acheteur ne marchande-t-il pas?

II. — LA LECTURE

Etude du passage suivant : **Ces bœufs... le payement.**

Le ton est bien indiqué : voix douce, ton poli de l'acheteur; voix forte et assurée, ton joyeux et moqueur du marchand.





107. — LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES

Un lièvre en son gîte songeait,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait:
Cet animal est triste et la crainte le ronge.
« Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux.
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite,
Jamais un plaisir pur; toujours assauts[1] divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite[2]
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
— Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
— Et la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi. »
Ainsi raisonnait notre lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux[3], inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière[4],
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière[5].
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.

Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
« Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens! Je mets l'alarme[6] au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment? des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre[7]!
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »

La Fontaine.
(Fables).

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Assauts : attaques brusques. Le lièvre craint d'être assailli. — **2. Maudite :** que le lièvre déteste. — **3. Douteux :** au moment où il semble en paix, le lièvre se demande s'il ne va pas lui arriver malheur; il doute toujours de sa tranquillité. — **4. A cette matière :** à ces choses, sur ce sujet. — **5. Tanière :** abri caché où le lièvre se réfugie. — **6. Alarme :** trouble provoqué par l'approche d'un danger. — **7. Foudre de guerre :** un grand capitaine.

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude d'ensemble :

5 à 10 : ton plaintif. — Faire porter la voix sur : **malheureux, jamais, pur, toujours, maudite.**

11 et 12 : avec un ton d'exhortation, en élevant la voix sur « **vous** » : Corrigez-**vous** ! — Réponse immédiate et brève : « Et la peur se corige-t-elle ?

18 : De moins en moins fort : souffle, ombre, rien. — Ce dernier mot doit être dit presque à voix basse. — Faire porter brusquement la voix sur : **tout.**

24 et 25 : Sur un rythme rapide.

26 à 33 : Sur un ton amusé, en faisant porter la voix sur : alarme, **tremblent, guerre.** — En souriant : « plus poltron que soi. »

III. — LA REDACTION

Illustrez par un exemple personnel la réflexion contenue dans les deux derniers vers.



108. — ENRAGÉ PÊCHEUR

Au crépuscule, un orage livide[1] a bouleversé le val et la Loire. Il est parti, traînant vers l'occident rougeâtre une queue d'éclairs mauves[2] et de grondements lointains. A travers les dernières gouttes de pluie, les chevesnes[3] mordent avec voracité. Bailleul les compte à mesure qu'il les prend :

— Seize... Dix-sept...

Il est tard : huit heures du soir. Depuis longtemps déjà, il ne sait quelle voix lui murmure sans trêve à l'oreille : « Il faut rentrer, Bailleul... Allons, Bailleul, il faut plier bagage... Huit heures et quart... Vingt minutes de chemin... Mon vieux Bailleul, tu vas te faire sonner quelque chose. »

Il entend bien, il comprend bien : son père ne badine[4] pas quand il s'agit d'exactitude... Dix-huit, dix-neuf chevesnes. Il ira jusqu'à trente, ça ne sera pas long. Vingt !

En même temps que sa mouche sur la Loire, il voit son père sur le pas de la porte, dans la main de son père, une redoutable

montre... Huit heures vingt, ça va barder... Vingt et un chevesnes... Au temps ! Le vingt et unième est manqué.

Allez, allez, le vingt et unième! Il se fait prier, celui-là, il boude. Bailleul l'exhorte[5], doucement persuasif : « Mets-y du tien, mon vieux ! Tu vas me faire sabouler[6]... Vingt et un?... Allez, allez !... Vas-tu mordre, bougre de chameau ! »

C'est cette petite voix aigre qui l'agace, l'énerve, lui fait trembler les doigts, lui mouille l'échine d'une sueur naissante. Eh ! parbleu, il le sait qu'il est huit heures et demie bientôt ! Il n'a qu'à regarder la Loire déjà décolorée, dans la Loire, une goutte de lumière, le reflet de la première étoile.... Ah ! vingt et un ! Plus que neuf.

Il sera raisonnable : il ne dépassera pas vingt-cinq. « Tu m'entends, hé, la voix? Jusqu'à vingt-cinq. Mais à la condition que tu me laisses tranquille. C'est un pacte[7] : plus que quatre chevesnes, assez gros; et la paix. »

Les chevesnes refusent de mordre. Sur l'eau crépusculaire, Bailleul distingue à peine sa mouche. Il s'obstine à pêcher, les oreilles closes au murmure de la voix plus obstinée que lui. Il est en nage, il se crève les yeux à suivre sur le courant une petite tache grisâtre qui, peut-être, est encore sa mouche, peut-être une bulle d'air, peut-être un flocon de chardon. Il marchera jusqu'à cette pointe de grève[8] caillouteuse où l'eau frise et sautille, sans doute aux jeux d'une troupe de chevesnes. Quelle heure est-il ? Par delà les levées[9], il perçoit le silence des glèbes[10], il devine les maisons où les lumières s'allument. La Loire est un grand fleuve éternel en marge[11] des agitations humaines. Sur le bord de la Loire, il est un pêcheur égaré, une espère de ciron[12] fiévreux.

— Vingt-deux !

Il a crié tout haut, stupéfait d'entendre sa voix... Un débordement de colère et d'angoisse le bouscule, tandis qu'il soulève le poisson : « Ça y est, j'aurai beau faire, il est huit heures et demie passées. Ça y est, je n'y puis plus rien... Et tout ce temps

pour un maigre chevesne, un garbotiau! Arrive ici, toi! Où est l'hameçon ? Naturellement, il l'a avalé jusqu'aux tripes. Lâche-le ! Crache-le !... Ah ! l'animal ! »

M. GENEVOIX.
(La boîte à pêche)
B. Grasset, éditeur.

I. — LE SENS

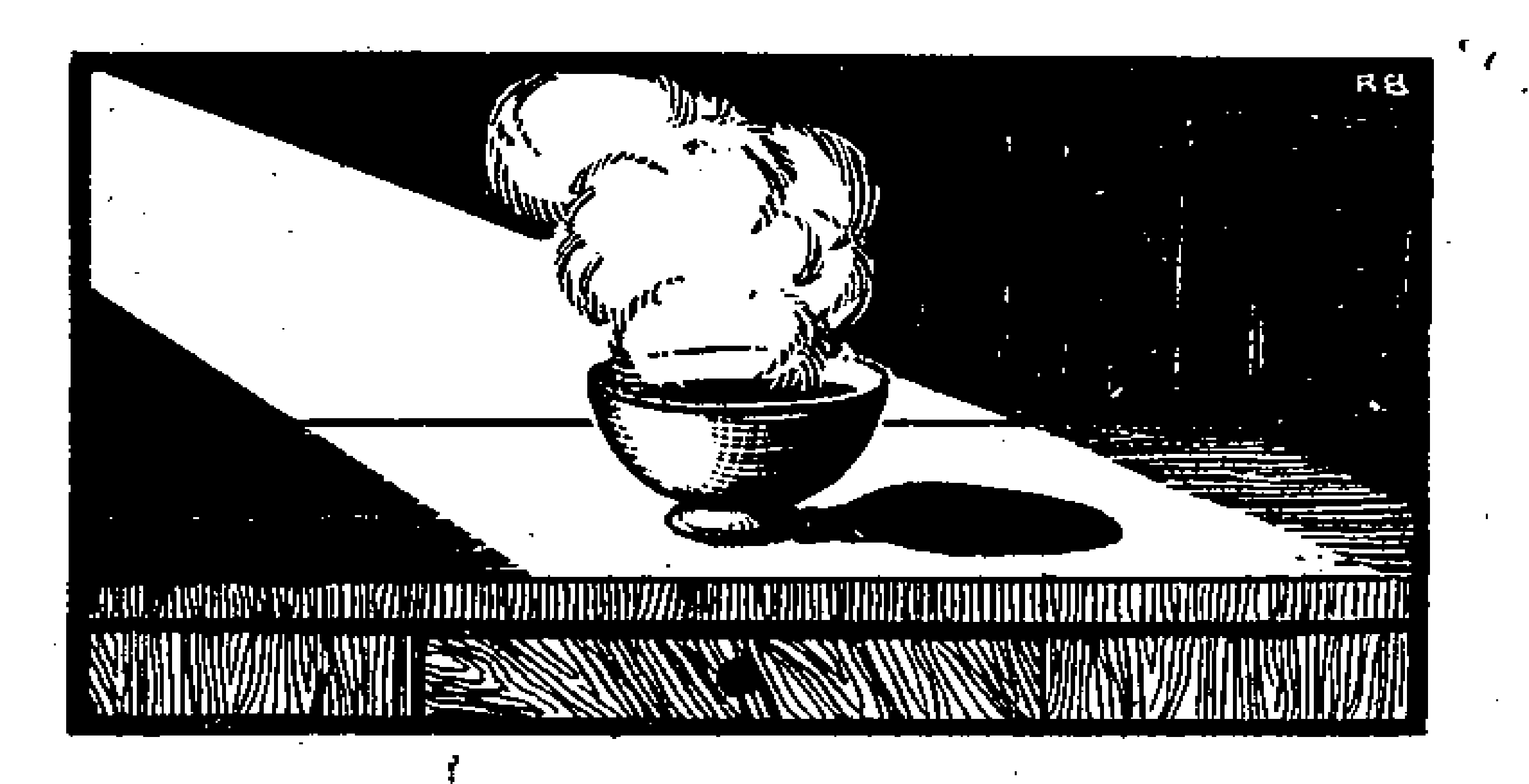
Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Orage livide: pendant l'orage, la lumière est bleuâtre, plombée. — **2. Mauves:** violet pâle. — **3. Chevesne:** sorte de poisson blanc. — **4. Ne badine pas:** ne plaisante pas, se fâche même. — **5. Exhorte:** encourage par des paroles. — **6. Sabouler:** secouer, réprimander. — **7. Pacte:** accord, entente. — **8. Grève:** sorte de petite plage. — **9. Levées:** levées de terre, digues qui longent le fleuve. — **10. Glèbes:** terres. — **11. En marge de...:** à côté de..., en dehors de... — **12. Ciron:** très petit ver qui vit dans les matières alimentaires; le pêcheur se sent tout petit au milieu du paysage assombri.

II. — LA REDACTION

Vous est-il arrivé, à vous aussi, d'entendre une petite voix bonne conseillère ? Où et quand ?





109. — LA PLACE PERDUE

Pierre Bousset est un modeste ouvrier. Il a réussi à faire, de son fils Jean, un ingénieur. Jean revient un beau jour à l'improviste[1].

Pierre Bousset travaillait dans sa boutique et ses deux ouvriers étaient non loin de lui ...

Tout à coup, Limousin leva la tête et dit :

— Ah ! le voilà !

Pierre Bousset regarda : ... c'était Jean ! Il avait un drôle d'air ... Ils pénétrèrent ensemble dans la chambre où la mère époussetait les meubles ... Marguerite, assise auprès de la fenêtre, cousait dès le matin. Il y eut un battement de cœur parce que ce ne sont pas les bonnes nouvelles qui arrivent sans qu'on les attende.

Pierre Bousset dit :

— Comment se fait-il que tu viennes aujourd'hui ?

Jean s'assit avec assez de lenteur et l'on vit autre chose[1] encore s'asseoir dans la maison.

La mère dit :

— Je parie que tu n'as pas mangé. Je vais préparer du chocolat en attendant midi.

Jean lâcha tout :

— Enfin, voilà ! Il y a qu'il y a du nouveau. Il faut que je vous le dise : j'ai quitté ma place !

— Comment !... Tu as quitté ta place !

Ils se dressaient tous les trois : Pierre Bousset avec son tablier et son dos de travail[2], et Jean s'aperçut qu'il avait les cheveux gris. La mère tenait une casserole à la main, précautionneuse comme une cuisinière, mais avec des sentiments comme si la casserole allait tomber. Marguerite pleurait déjà :

— Ah ! mon Dieu! Moi qui en étais si fière !...

Pierre Bousset dit :

— Et comment que tu as fait ce beau coup ?

C'est alors que Jean sentit son âme fléchir[3] ...

— Est-ce qu'on sait ce qu'on fait ?

— Ah! par exemple! dit le père. Tu ne sais pas ce que tu fais !

— Il y a des moments, répondit Jean, où l'on perd la tête et ensuite je ne te dis pas qu'on n'en ait pas regret.

— En fait de perdre la tête, je ne connais qu'une chose : c'est qu'on te paye, et c'est à toi de toujours obéir à ce qu'on te commande.

La mère surveillait le chocolat dont la vapeur montait avec une chaleur d'aliment fort. On aimait cela, dans la famille, comme une gâterie de dimanche matin ... Elle dit :

— Enfin, qu'il y ait ce qu'on voudra, il faut tout de même qu'il mange.

Charles-Louis PHILIPPE.
(Le père Perdrix)
Eugène Fasquelle, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. A l'improviste: sans avoir annoncé son arrivée. — **2. Autre chose encore:** le malheur!... — **3. Dos de travail:** dos voûté d'un travailleur. — **4. Son âme fléchir:** son courage l'abandonner.

B. Questions :

Que pensez-vous : 1° de la réflexion du père : **« On te paye et c'est à toi de toujours obéir à ce qu'on te commande. »**; 2° de la réflexion de la mère : **« Enfin, qu'il y ait ce qu'on voudra, il faut tout de même qu'il mange. »** ?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude du passage suivant : **Comment se... ma place!**

Sur un ton grave et inquiet : **comment se fait-il,** etc. — Lentement : **Jean s'assit,** etc. — Suspendre légèrement la voix après : **lenteur.** — Sur un ton mystérieux et à voix basse : **et l'on vit,** etc. — Avec une gaité artificielle : **je parie,** etc. — Rapidement : **Jean lâcha tout.** — Faire porter la voix sur : **voilà!, nouveau, dise,** — Faire traîner la voix sur **le a de : il y a.** — Bien détacher d'une voix ferme et avec un air de défi : **j'ai quitté ma place.** — Avec un mélange d'étonnement et d'indignation : **comment!...** etc.

III. — LA REDACTION

Après avoir fait une bêtise de moindre importance, vous êtes rentré à la maison... Racontez.





110. — VERS LES PÂTURAGES ALPESTRES...

Le soleil était venu de très bonne heure, malgré la hauteur des montagnes autour de nous; c'est qu'on était dans les plus longs jours de l'année.

Il a fait très beau, il faisait du soleil, il y avait trois mulets.

Il y avait les septante[1] bêtes du troupeau, de jeunes bêtes pour la plupart. Il y avait Crittin et son neveu, qui allaient en tête.

Crittin avait une hotte, son neveu aussi, et le premier mulet balançait sur son bât[2] une espèce de tour faite de toutes sortes d'ustensiles en bois.

Les vaches avaient des fleurs autour des cornes; les hommes avaient leurs habits du dimanche, les filles leurs plus belles robes avec des fichus de soie de toutes couleurs tombant en pointe dans le dos.

A côté du premier mulet, marchait Romain; puis venait le troupeau par groupes de deux ou trois bêtes; et il faisait clair et beau sur leurs robes tachetées, noires, noires et blanches, brunes, rousses; tandis que les hommes marchaient sur les bords du chemin.

Les garçons étaient avec les filles; le deuxième mulet venait ensuite : c'était Barthélemy qui le menait.

Ce deuxième mulet avait sur le dos toute une charge de couvertures et de paillasses, avec un sac de sel pour la léchée[3], outre quoi il portait une petite fille qu'on avait assise entre les paillasses et le sac, sur lequel pendaient ses bas en grosse laine grenat et ses souliers à bout de laiton.

Il a fait beau et clair, même il faisait déjà presque chaud, bien qu'à ces hauteurs les matinées ordinairement soient assez fraîches. Les premières mouches passaient à vos oreilles, comme quand on souffle dans une trompette. Il a fait beau, il a fait bon; chaque bête avait sa cloche ou son gros grelot de fer battu. Après elles, venait le troisième mulet, portant, lui, les provisions, c'est-à-dire du fromage, de la viande séchée et du pain pour trois semaines ...

Le troupeau venait d'entrer dans la forêt. Là, peu à peu, les bêtes et les gens s'étaient mis les uns derrière les autres, ce qui faisait une longue file entre les troncs des sapins. Le torrent avait recommencé à faire entendre son bruit. On est arrivé à des endroits où on aurait dit que les vaches avaient au cou des cloches sans battant, tandis que d'autre part elles avaient beaucoup ralenti leur allure. Le maître qui allait en tête avait ralenti le premier, réglant ainsi le pas de tout le monde. On ne pouvait même plus être deux de front; alors les garçons allaient devant, tendant la main aux filles pour les aider à passer par-dessus une grosse pierre, ou bien à franchir un de ces ressauts[4] de roc qui font comme des marches en travers du chemin ...

Ils ont fait tout ce long chemin, ce long chemin de la montagne; d'abord, dans l'herbe pleine de fleurs de tout côté par grosses taches, puis entre les sapins, sur le tapis des aiguilles tout taché lui aussi de taches rondes et brodé d'or; — les prés, la forêt, le soleil, le soleil et l'ombre; puis la grande gorge, et puis plus rien que l'ombre; puis la rocaille qui commence, les éboulis, alors le soleil de nouveau; — et là-haut on a vu leur

longue file, qui était devenue toute petite, aller en travers de l'immense pente grise, semblant à peine bouger ... Alors, quand on prêtait l'oreille, on entendait aussi un tout petit bruit comme celui d'un ruisseau dans sa rigole, ou bien comme quand un léger coup de vent rebrousse les feuilles de la haie, puis les laisse retomber...

Ce fut une jolie journée.

RAMUZ.
(La grande peur dans la montagne)
B. Grasset, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Septante: façon peu habituelle de dire soixante-dix. —**2. Bât:** sorte de selle grossière qu'on place sur le dos des ânes et des mulets. — **3. La lèchée:** on donne le sel aux vaches dans le creux de la main. — **4. Ressauts du roc:** saillies.

B. Questions :

Comment se fait-il qu'à certains endroits on aurait dit que les vaches avaient au cou des cloches sans battant? — Quel est le petit bruit qu'entendent les gens du village quand ils prêtent l'oreille? — Relevez les expressions qui montrent que la montée des bêtes est considérée comme une fête.

II. — LA LECTURE

Ensemble du texte:

Lire lentement en observant de très près la ponctuation.

III. — LA REDACTION

L'été touche à sa fin. L'automne approche... C'est maintenant le retour du troupeau... Faites-lui suivre le même chemin en sens inverse.





III. — SOUVENIR DE LA NUIT DU 4

La nuit du 4 est une nuit de persécutions qui suivit le coup d'Etat du 2 décembre 1851.

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
Le logis était propre, humble, paisible, honnête;
On voyait un rameau bénit sur un portrait.
Une vieille grand'mère était là qui pleurait.
Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,
Pâle, s'ouvrait; la mort noyait[1] son œil farouche[2];
Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
Il avait dans sa poche une toupie en buis.
On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies?
Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
Disant: — « Comme il est blanc! approchez donc la lampe.
Dieu! ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe! » —
Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.
La nuit était lugubre[3]; on entendait des coups
De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.
« Il faut ensevelir l'enfant », dirent les nôtres.
Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.
L'aïeule cependant l'approchait du foyer,
Comme pour réchauffer ses membres déjà roides[4] ..-
Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre[5]!
Cria-t-elle; Monsieur, il n'avait pas huit ans! ..-

On est donc des brigands? Je vous demande un peu,
Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre!
Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être!
Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte;
Cela n'aurait rien fait à Monsieur Bonaparte[6]
De me tuer au lieu de tuer mon enfant! »
Elle s'interrompit, les sanglots l'étouffant.
Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule :
« Que vais-je devenir à présent toute seule?...
Pourquoi l'a-t-on tué? Je veux qu'on me l'explique.
L'enfant n'a pas crié vive la République. »
Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.

Victor Hugo.
(Les châtiments).

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. La mort noyait son œil: son regard perdait petit à petit son expression; on aurait dit une lumière qui s'éteint. — **2. Farouche:** plein d'une colère sauvage. — **3. Lugubre:** qui éveille des idées de mort. — **4. Roides:** raides. — **5. Navre:** perce le cœur. — **6. Bonaparte:** il s'agit de Napoléon III.

B. Questions :

Relevez les détails qui montrent que l'enfant est jeune. — Pensez-vous que ce soit Bonaparte lui-même qui ait tué l'enfant ? Alors, pourquoi la grand'mère l'accuse-t-elle ? Etait-ce donc un crime que de crier : Vive la République!

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude d'un passage :

Ne point s'arrêter après : **propre, humble, paisible.** — Mais faire traîner la voix sur la voyelle accentuée de ces mots : **o, hum, i.**

<table>
<tr><td>L'en</td><td>fant</td><td>a</td><td>vait</td><td>re</td><td>çu</td><td>deux</td><td>bal</td><td>les</td><td>dans</td><td>la</td><td>tête ||</td></tr>
<tr><td>Le</td><td>lo</td><td>gis</td><td>é</td><td>tait</td><td>pro</td><td>pr(e)'hum</td><td>ble</td><td>pai</td><td>si</td><td>bl(e)'hon</td><td>nête ||</td></tr>
<tr><td>On</td><td>vo(i)</td><td>yait'</td><td>un</td><td>ra</td><td>meau</td><td>bé</td><td>nit</td><td>sur</td><td>un</td><td>por</td><td>trait ||</td></tr>
<tr><td>U</td><td>ne</td><td>viei.</td><td>lle</td><td>grand</td><td>mè</td><td>r(é)'é</td><td>tait</td><td>là |</td><td>qui</td><td>pleu</td><td>rait ||</td></tr>
<tr><td>Nous</td><td>le</td><td>dé</td><td>sha</td><td>bil</td><td>lions'</td><td>en</td><td>si</td><td>len</td><td>ce ||</td><td>Sa</td><td>bouche</td></tr>
<tr><td>Pâ</td><td>le</td><td>s'ou</td><td>vrait</td><td>|| la</td><td>mort</td><td>no(i)</td><td>yait</td><td>son</td><td>œil</td><td>fa</td><td>rouche ||</td></tr>
<tr><td>Ses</td><td>bras</td><td>pen</td><td>dants</td><td>sem</td><td>blaient</td><td>de</td><td>man</td><td>der</td><td>des</td><td>ap</td><td>puis ||</td></tr>
</table>



112. — PASTEUR, BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ

Dans la première période de mars, Pasteur reçut dix-neuf Russes qui arrivaient de la province de Smolensk. Assaillis par un loup enragé, la plupart d'entre eux avaient d'horribles blessures. Un pope[1], surpris par cette bête furieuse au moment où il se rendait à l'office[2], avait la lèvre supérieure et la joue droite arrachées ; son visage était une plaie béante. Le plus jeune des Russes, un paysan, au front labouré par les dents du loup, avait la tête enveloppée comme s'il eût été un blessé ramené du champ de bataille. D'autres morsures ressemblaient à des coups de couteau. Cinq de ces malheureux étaient dans un état si grave qu'il fallut les transporter directement à l'Hôtel-Dieu[3]. Le médecin qui accompagnait ces moujiks[4] raconta comment le loup, errant deux jours et deux nuits, avait lacéré[5], meurtri tous ceux qui se trouvaient sur son passage et comment il avait été abattu à coups de hache par un des plus affreusement mordus.

A cause de la gravité des morsures et afin de réparer le temps perdu par les Russes avant de se mettre en route, Pasteur décida qu'il fallait faire double inoculation[6], une le matin, l'autre le soir. On irait inoculer sur place ceux qui étaient à l'Hôtel-Dieu. Chaque matin, on vit les quatorze autres, ceux-ci

la tête bandée de linges sous le bonnet de fourrure, ceux-là les bras emmaillotés, les mains emmitainées de compresses, passer silencieusement à travers les groupes si divers des mordus. Un Basque, coiffé du béret; une famille anglaise; un Hongrois revêtu de son costume national; une paysanne française à petit bonnet; de pauvres gens de toutes les provinces : il semblait qu'on eût sous les yeux le spectacle de l'égalité devant la souffrance... A la nuit tombante, les groupes muets et résignés des moujiks revenaient dans la salle du laboratoire à peine éclairée. Pasteur! c'était le seul mot, le seul nom français qu'ils connussent. Quand ils passaient successivement devant lui, leur visage impassible[7] et triste avait un éclair d'espoir et de gratitude[8].

Pouvait-on espérer qu'ils seraient tous sauvés ? Leur état donnait d'autant plus d'inquiétude que quinze jours s'étaient écoulés entre la date des morsures et celle des premières inoculations... Lorsque trois des Russes succombèrent, l'émotion fut vive... Pasteur était accablé de chagrin...

Le retour des seize survivants fut salué en Russie avec une émotion presque religieuse. D'autres Russes avant ceux-là étaient venus, et ils étaient sauvés; et le tsar, sachant toutes ces choses, pria son frère, le grand-duc Wladimir, d'apporter à Pasteur un cadeau souverain : la grand'croix de Sainte-Anne de Russie, en brillants. Il voulut faire mieux encore : il prit part à la fondation de l'Institut Pasteur et donna cent mille francs.

René VALLÉRY-RADOT.

(*La vie de Pasteur*), Hachette, éditeur.

LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difciles :

1. Pope: prêtre russe. — **2. L'Office:** la cérémonie religieuse. — **3. Hôtel-Dieu:** grand hôpital de Paris. — **4. Moujiks:** paysans russes. **5. Lacéré:** déchiré. — **6. Inoculation:** vaccination. — **7. Impassible:** qui ne laisse voir aucune émotion. — **8. Gratitude:** reconnaissance.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **bienfaiteur, assaillir, béante, emmitainées, accablé.**

C. Questions :

Pasteur soigne-t-il les Russes pour gagner de l'argent? Quels sentiments devons-nous éprouver pour Pasteur?



113. — PRISONNIERS

Il s'agit d'un camp de prisonniers russes, en Allemagne, pendant la guerre de 1914-1918. Le récit est fait par un soldat allemand. Il peut nous aider à imaginer la façon encore beaucoup plus sauvage dont furent traités les déportés dans les camps de concentration.

A côté de nos baraquements se trouve le grand camp des Russes. A vrai dire, il est séparé de nous par des grillages de fils de fer; malgré cela, les prisonniers réussissent à venir de notre côté. Ils sont très timides et craintifs ; le plus souvent, ils sont barbus et très grands; par là, ils font l'effets d'humbles[1] Saint-Bernards[2] que l'on aurait battus.

Ils rôdent autour de nos baraquements et passent en revue les récipients aux eaux grasses[3]. On peut imaginer ce qu'ils y trouvent! Chez nous, déjà, la nourriture est peu abondante et surtout mauvaise ; il y a des rutabagas[4] coupés en six et cuits à l'eau, des carottes qui sont encore toutes terreuses; des pommes de terre piquées sont, pour nous, une grande friandise, et le régal suprême[5], c'est une claire soupe au riz, dans laquelle nagent, paraît-il, des tendons de bœuf coupés menus. Mais ils sont en morceaux si petits qu'on ne les trouve plus. Naturellement, malgré cela, on mange tout... Seuls les restes que la

cuiller ne peut atteindre sont rincés et versés dans le récipient aux eaux grasses. Il s'y ajoute encore parfois quelques épluchures de rutabagas, des croûtes de pain moisi et toutes sortes d'ordures.

Cette eau sale, trouble et peu substantielle[6] est ce que convoitent les prisonniers. Ils viennent la puiser avec avidité dans les bailles[7] puantes et ils l'emportent sous leurs blouses.

C'est une chose étrange que le spectacle de nos ennemis vus de si près. Ils ont des visages qui font réfléchir, de bons visages de paysan, un front large, un nez large, des lèvres épaisses, de grosses mains, des cheveux laineux. On ferait bien de les employer pour labourer, pour faucher et pour cueillir des pommes. Ils ont l'air encore plus bonasses que nos paysans frisons[8].

Il est triste de voir leurs mouvements et leur façon de mendier un peu de nourriture. Ils sont tous passablement faibles car ils reçoivent tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Ils ont la dysenterie[9]; avec des regards anxieux, plus d'un d'entre eux montre furtivement le sang qu'il y a sur le pan de sa chemise. Leurs dos et leurs nuques sont courbés; leurs genoux flageolent[10], leur tête regarde obliquement de bas en haut, lorsqu'ils tendent la main et qu'ils mendient, avec les quelques paroles qu'ils connaissent — lorsqu'ils mendient avec cette voix de basse, tendre et douce, qui évoque l'idée de poêles bien chauds et d'intérieurs où l'on est à l'aise dans sa patrie.

Il y a des gens qui les renversent à coups de pied ; mais ce n'est là que la minorité. La plupart d'entre nous les laissent tranquilles, quand ils passent à côté. Parfois, à la vérité, quand ils sont trop misérables, on se met en fureur et on leur envoie un coup de pied. Ah ! si seulement ils ne vous regardaient pas comme ils le font ! quelle détresse[11] il peut y avoir dans ces deux petits points que le pouce suffit à cacher — dans leurs yeux !

... Je suis assez souvent de garde auprès des Russes. Dans l'obscurité, on voit leurs silhouettes se mouvoir, comme des cigognes malades, comme de grands oiseaux. Ils s'approchent

du grillage et y collent leurs visages ; leurs doigts étreignent les mailles de fer. Souvent, un grand nombre d'entre eux se tiennent ainsi l'un près de l'autre, et ils respirent le vent qui vient de la lande et des forêts ...

Je contemple leurs silhouettes sombres. Leurs barbes flottent au vent. Je ne sais d'eux qu'une chose : c'est qu'ils sont prisonniers, et précisément cela m'émeut.

Erich-Maria REMARQUE.
(A l'ouest rien de nouveau)
Traduction Hella et Bournac
Stock, éditeur.

LE SENS

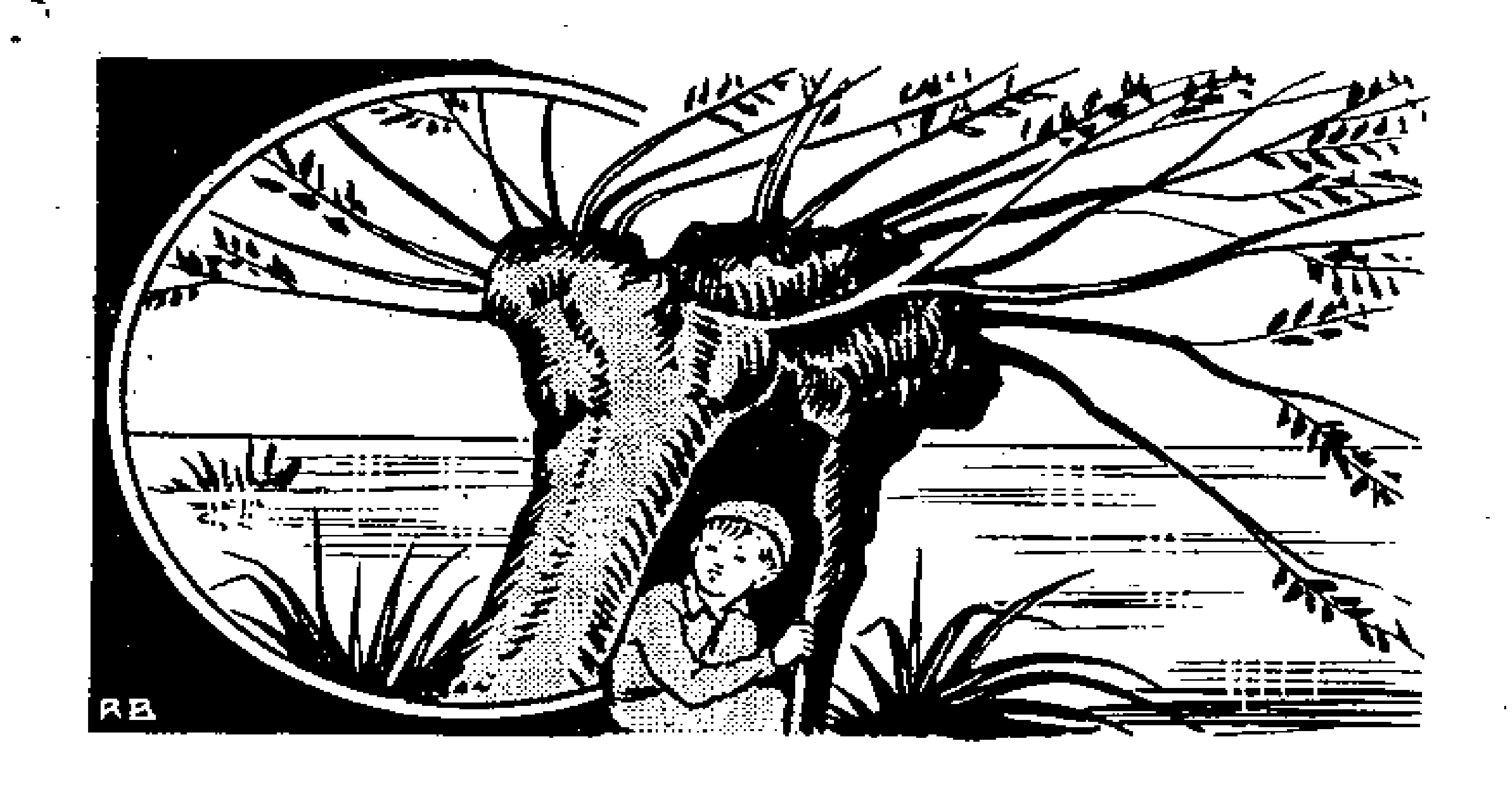
A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Humbles: contraires : orgueilleux, vaniteux. — **2. Saint-bernards:** gros chiens des Alpes, célèbres pour leur bonté. — **3. Eaux grasses :** eaux de vaisselle dans lesquelles nagent tous les débris de cuisine. — **4. Rutabagas :** gros navets à chair jaune. — **5. Régal suprême :** le meilleur mets. — **6. Substantielle :** nourrissante, réconfortante. — **7. Bailles :** grands baquets. — **8. Paysans frisons :** qui habitent la Frise, région située près de la mer du Nord. — **9. Dysenterie :** grave maladie de l'intestin qui provoque des diarrhées sanguinolentes très douloureuses **10. Flageolent :** tremblent. — **11. Détresse :** angoisse, misère.

B. Questions :

A quoi vous font penser ces prisonniers? Quels sentiments éprouvez-vous à leur égard? Que pensez-vous des gens qui les renversent à coups de pied? Que pensez-vous de la guerre?





114. — MILLY OU LA TERRE NATALE

Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries[1];
Là, mes sœurs folâtraient[2], et le vent dans leurs jeux
Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux;
Là, guidant les bergers[3] au sommet des collines,
J'allumais[4] des bûchers de bois mort et d'épines,
Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,
Passaient heure après heure à les voir ondoyer.
Là, contre la fureur de l'aquilon[5] rapide
Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,
Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort
Des brises dont mon âme a retenu l'accord[6].
Voila le peuplier qui, penché sur l'abîme,
Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,
Le ruisseau dans les prés dont les dormantes eaux
Submergeaient lentement nos barques de roseaux,
Le chêne, le rocher, le moulin monotone...

LAMARTINE.

(Harmonies poétiques et religieuses).

II. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Ombres chéries: il ne reste plus que le souvenir, l'ombre, des absents qui furent les compagnons du poète enfant. — **2. Folâtraient:** jouaient comme de petites folles. — **3. Guidant les bergers:** pour guider les bergers. — **4. Aquilon:** vent violent du nord. — **5. L'accord:** la chanson particulière.

B. Question :

Enumérez les occupations des petits enfants de Milly.

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Voi	là	le	peu	pli	er	qui !	pen	che	sur	l'a	bime |
Dans	la	sai	son	des	nids	nous	ber	çait	sur	sa	cime !!
Le	rui	sseau	dans	les	prés	dont	les	dor	man	tes'	eaux
Sub	mer	geaient	len	te	ment	nos	bar	ques	de	ro	seaux |
Le	chê !	ne	le	ro	cher |	le	mou	lin	mo	no	tone !!

III. — LA REDACTION

Vous êtes revenu un jour dans votre pays natal. Essayez de vous souvenir et dites sincèrement, simplement ce que vous avez vu et éprouvé.





115. LES SOLDATS DE L'AN II

Il s'agit des soldats de la Révolution qui luttèrent si vaillamment contre les Monarchies européennes coalisées contre la République française.

Contre toute l'Europe avec ses capitaines,
Avec ses fantassins couvrant au loin les plaines,
Avec ses cavaliers,
Tout entière debout, comme une hydre[1] vivante,
Ils allaient, ils chantaient, l'âme sans épouvante,
Et les pieds sans souliers!
Au levant, au couchant, partout, au sud, au pôle,
Avec de vieux fusils sonnant sur leur épaule,
Passant torrents et monts,
Sans repos, sans sommeil, coudes percés, sans vivres,
Ils allaient fiers, joyeux, et soufflant dans les cuivres[2]
Ainsi que des démons.
La liberté sublime[3] emplissait leurs pensées.
Flottes prises d'assaut, frontières effacées
Sous leur pas souverain[4],
O France, tous les jours, c'était quelque prodige[5],
Chocs, rencontres, combats, et Joubert[6] sur l'Adige[7],
Et Marceau sur le Rhin!
On battait l'avant-garde, on culbutait le centre:
Dans la pluie et la neige, et de l'eau jusqu'au ventre,
On allait! En avant!

Et l'un offrait la paix, et l'autre ouvrait ses portes;
Et les trônes roulant comme des feuilles mortes,
Se dispersaient au vent!
La Révolution leur criait: — « Volontaires,
Mourez pour délivrer tous les peuples vos frères! »
Contents ils disaient oui,
— « Allez mes vieux soldats, mes généraux imberbes[8]! » —
Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes
Sur le monde ébloui[9]!
La tristesse et la peur leur étaient inconnues.
Ils eussent, sans nul doute, escaladé les nues,
Si ces audacieux,
En retournant les yeux dans leur course olympique[10],
Avaient vu derrière eux la grande République
Montrant du doigt les cieux...

Victor HUGO.

(Les Châtiments).

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Hydre : serpent monstrueux dont les sept têtes repoussaient à mesure qu'on les coupait, dit la légende. — **2. Cuivres :** clairons, trompettes, etc... — **3. Sublime :** pleine de grandeur et de noblesse. **4. Souverain :** triomphant, qui établit son autorité. — **5. Prodige :** action étonnante, qui ne paraît pas naturelle. — **6. Joubert et Marceau :** célèbres généraux. — **7. Adige :** fleuve d'Italie qui se jette dans l'Adriatique. — **8. Imberbes :** sans barbes, donc jeunes. — **9. Ebloui :** fasciné, rempli d'admiration. — **10. Course olympique :** course magnifique qui fait penser à celles auxquelles se livraient les Grecs sur le stade d'Olympie.

B. Questions :

Ces soldats ont-ils du mérite à être joyeux ? Pour quel idéal veulent-ils se faire tuer ? Que veut dire le poète quand il écrit que ces soldats auraient escaladé les nues ?

II. — LA LECTURE ET LA RECITATION

Etude des deux dernières strophes :

La Révolu/ti/**on** leur **criait** | : « Volontaires, |
Mourez pour déliv**rer** tous les **peu**ples vos **frè**res ! » ||
Contents ils disaient **oui.** ||
— « Al**lez,** mes vieux sol**dats,** | mes géné**raux** imberbes ! » ||
Et l'on voy**ait** marcher ces va-nu-pie**ds** superbes
Sur le mond (e)' éb**loui** ! ||
La tris**tess** (e)' et la **peur** leur étaient **inconnues.** ||
Ils **eus**sent sans nul **dout** (e)' escala**dé** les nues ||
Si ces au/da/ci/eux ||
En retour**nant** les **yeux** dans leurs **cours** (e)' olympique |
Avaient **vu** derrière (e)' **eux** la **gran**de République
Montrant du doigt les **cieux.** ||



Phot. Braun

RUDE — LA MARSEILLAISE



Phot. Wide-World

TRAVERSÉE D'UN COULOIR DE GLACE

116. — BIVOUAC EN HAUTE MONTAGNE

Deux alpinistes, MM. Fourastier et Manhès, escaladent le Pelvoux par l'arête nord. Après des difficultés presque insurmontables, ils s'arrêtent sur une petite plate-forme où ils vont passer la nuit.

.. Nous nous mettons en demeure d'installer notre bivouac. Nous n'avons plus qu'une heure de jour à peine et il nous faut nous presser.

Le ciel s'est rapidement obscurci. De gros nuages noirs, poussés par le vent du nord, ont déjà coiffé tous les sommets; et voici que le soleil, sur lequel nous comptions tant, nous fait maintenant défaut.

La plate-forme où nous sommes n'est en réalité qu'une petite pente d'éboulis[1] où il nous est difficile de nous retourner, mais qui pourra devenir très confortable lorsque nous l'aurons aménagée.

Les sacs sont d'abord suspendus à un piton; puis, solidement assuré[2], Fourastier, pour nous donner un peu d'espace, fait basculer un énorme bloc dans le vide. C'est alors, avec un fracas épouvantable, une formidable avalanche de pierres qui dévale la face nord du Pelvoux. Le bruit s'en répercute au loin, puis n'est bientôt plus qu'un sourd grondement qui peu à peu se tait. Nous nous mettons aussitôt à l'ouvrage et, en moins d'une demi-heure, nous avons aménagé une confortable plate-forme de trois mètres carrés environ, légèrement déversée[3] vers la paroi.

La vue est impressionnante de ce balcon suspendu. Pas le moindre premier plan, pas le moindre rocher pour arrêter le regard qui plonge librement jusqu'au glacier Noir, à près de mille mètres au-dessous de nous.

Les nuages s'amoncellent de plus en plus. Nous ne pouvons

situer exactement notre position. Ce que nous savons, c'est que nous dominons nettement le col du Pelvoux.

Après avoir déballé nos vivres, assis sous le sac imperméable, nous commençons notre repas : un pot de miel et des biscottes[4], du chocolat, des fruits séchés et des amandes. Nous ne laissons rien. La gourde[6] de thé, elle aussi, est vidée.

Il fait presque nuit. Attachés chacun à un piton, nous nous enveloppons dans le sac Zdarsky[7] et la couverture de duvet. Nous sommes heureux comme si nous avions terminé. Nous savons qu'à moins d'événement imprévisible, la victoire ne peut plus nous échapper. Les nuages montent de la vallée, et bientôt nous environnent. Nous sommes plongés dans la brume et le silence.

Quelques heures passent; si nous ne dormons pas, bien allongés, nous pouvons du moins nous reposer. Je passe la tête hors du sac : nous sommes toujours dans la brume, et Fourastier ne dissimule pas son inquiétude.

Nous essayons de nous assoupir un peu; mais le vent s'élève, un vent du nord violent qui siffle sur les arêtes. Recroquevillés au fond du sac Zdarsky, dont la toile claque, nous avons l'impression que nous serions emportés si nous n'étions pas attachés. Pourtant, nous ne sentons pas trop le froid.

Trois heures. Le vent s'est un peu calmé. Je regarde le ciel : quelques étoiles scintillent à travers les brumes. Nous nous assoupissons un instant. Mais le froid très vif nous réveille. Bientôt il fera jour. Le ciel est pur; et nous fixons l'heure du départ : ce sera lorsque le premier rayon de soleil aura atteint la cime des Ecrins.

Aussitôt levés, quel n'est pas notre éblouissement! Une mer de nuages, à perte de vue, plane aux environs de trois mille mètres et ondule doucement sous les rayons du soleil.

Alexandre Manhès.

(L'arête nord du Pelvoux)

« La Montagne »
Revue du Club Alpin Français.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Pente d'éboulis: pente formée par des avalanches de roches. — **2. Assuré:** attaché. — **3. Déversée:** inclinée. — **4. Biscottes:** tranches de pain grillé qu'on vend toutes préparées. — **5. Gourde:** flacon portatif protégé par une enveloppe de cuir ou de rotin. — **6. Sac Zdarsky:** sorte de sac en toile imperméable qui sert d'abri aux campeurs.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **aménagée, recroquevillés, arêtes, scintillent.**

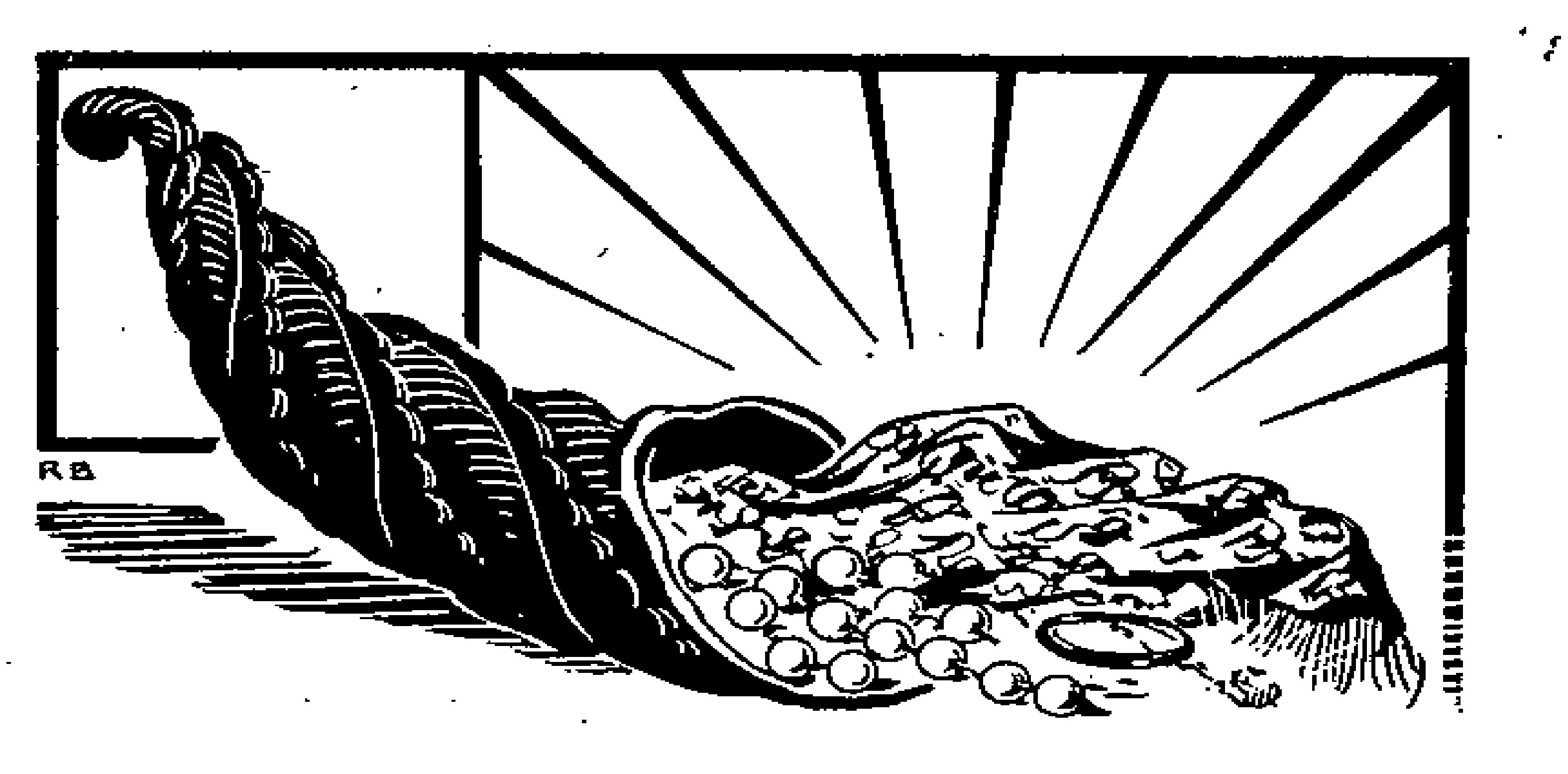
C. Questions :

Quels sont les dangers qui menacent les alpinistes ? Quelles qualités doit posséder un alpiniste ? Pourquoi peut-on comparer les nuages à une mer ?

II. — LA REDACTION

Avez-vous lu un autre récit d'ascension ? Racontez-le brièvement de mémoire. Sinon racontez également de mémoire un récit dont les héros se trouvent aux prises avec les forces de la nature (descente dans un gouffre, exploration au pôle, dans la forêt vierge, etc...).





117. — L'ELDORADO

Candide et son valet Cacambo sont arrivés après bien des aventures dans un pays merveilleux de l'Amérique : l'Eldorado.

Candide mit pied à terre avec Cacambo auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfants du village, couverts de brocarts[1] d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg; nos deux hommes de l'autre monde s'amusèrent à les regarder : leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat singulier[2]. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns; c'était de l'or, c'étaient des émeraudes[3], des rubis[4].... « Sans doute, dit Cacambo, ces enfants sont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. » Le magister du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. « Voilà, dit Candide, le précepteur[5] de la famille royale. »

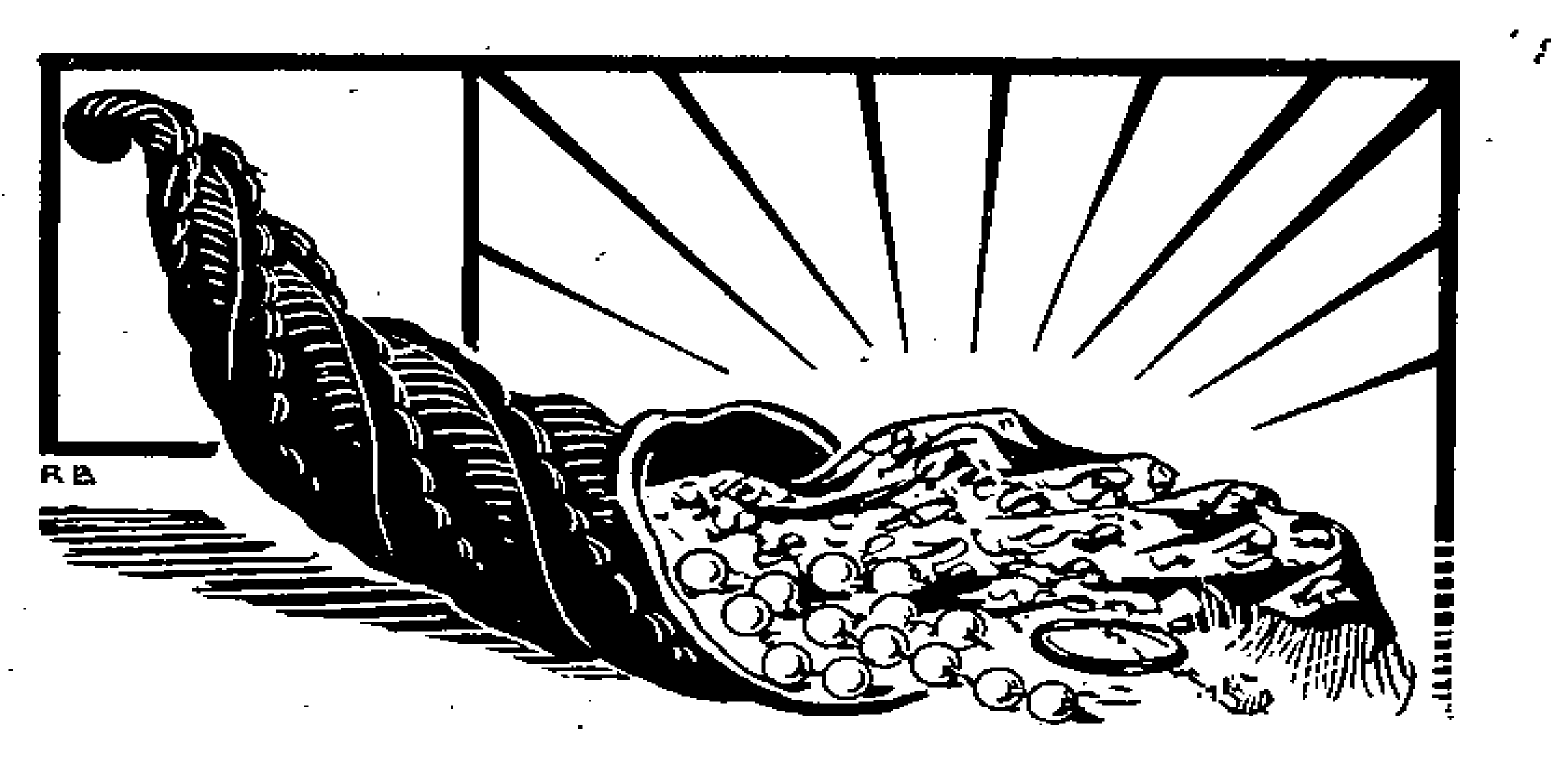
Les petits gueux quittèrent aussitôt le jeu, en laissant à terre leurs palets. Candide les ramasse, court au précepteur et les lui présente humblement, lui faisant entendre par signes que leurs

altesses royales avaient oublié leur or et leurs pierreries. Le magister du village, en souriant, les jeta par terre, regarda un moment la figure de Candide avec beaucoup de surprise, et continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis et les émeraudes: « Où sommes-nous ? s'écria Candide. Il faut que les enfants des rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or et les pierreries. » Cacambo était aussi surpris que Candide. Ils approchèrent enfin de la première maison du village; elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empressait à la porte, et encore plus dans le logis ; une musique très agréable se faisait entendre et une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. Cacambo s'approcha de la porte et entendit qu'on parlait péruvien; c'était sa langue maternelle. « Je vous servirai d'interprète, dit-il à Candide; entrons, c'est ici un cabaret. »

Aussitôt, deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On servit quatre potages garnis chacun de deux perroquets, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris[6] dans un plat et six cents oiseaux-mouches dans un autre; des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses ; le tout dans des plats d'une espèce de cristal de roche ... Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politesse extrême ...

Quand le repas fut fini, Cacambo crut, ainsi que Candide, bien payer son écot[7], en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées ; l'hôte et l'hôtesse éclatèrent de rire et se tinrent longtemps les côtes. Enfin, ils se remirent. « Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers... Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en payement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas, sans doute, de la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait



117. — L'ELDORADO

Candide et son valet Cacambo sont arrivés après bien des aventures dans un pays merveilleux de l'Amérique : l'Eldorado.

Candide mit pied à terre avec Cacambo auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfants du village, couverts de brocarts[1] d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg; nos deux hommes de l'autre monde s'amusèrent à les regarder : leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat singulier[2]. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns; c'était de l'or, c'étaient des émeraudes[3], des rubis[4].... « Sans doute, dit Cacambo, ces enfants sont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. » Le magister du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. « Voilà, dit Candide, le précepteur[5] de la famille royale. »

Les petits gueux quittèrent aussitôt le jeu, en laissant à terre leurs palets. Candide les ramasse, court au précepteur et les lui présente humblement, lui faisant entendre par signes que leurs

altesses royales avaient oublié leur or et leurs pierreries. Le magister du village, en souriant, les jeta par terre, regarda un moment la figure de Candide avec beaucoup de surprise, et continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis et les émeraudes: « Où sommes-nous ? s'écria Candide. Il faut que les enfants des rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or et les pierreries. » Cacambo était aussi surpris que Candide. Ils approchèrent enfin de la première maison du village; elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empressait à la porte, et encore plus dans le logis ; une musique très agréable se faisait entendre et une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. Cacambo s'approcha de la porte et entendit qu'on parlait péruvien; c'était sa langue maternelle. « Je vous servirai d'interprète, dit-il à Candide; entrons, c'est ici un cabaret. »

Aussitôt, deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On servit quatre potages garnis chacun de deux perroquets, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris[6] dans un plat et six cents oiseaux-mouches dans un autre; des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses ; le tout dans des plats d'une espèce de cristal de roche ... Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politesse extrême ...

Quand le repas fut fini, Cacambo crut, ainsi que Candide, bien payer son écot[7], en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées ; l'hôte et l'hôtesse éclatèrent de rire et se tinrent longtemps les côtes. Enfin, ils se remirent. « Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers... Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en payement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas, sans doute, de la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait

mauvaise chère ici parce que c'est un pauvre village, mais partout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l'être. » Cacambo expliquait à Candide tous les discours de l'hôte... « Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre ? C'est probablement le pays où tout va bien : car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. »

VOLTAIRE.
(Candide)
Renaissance du Livre.

LE SENS

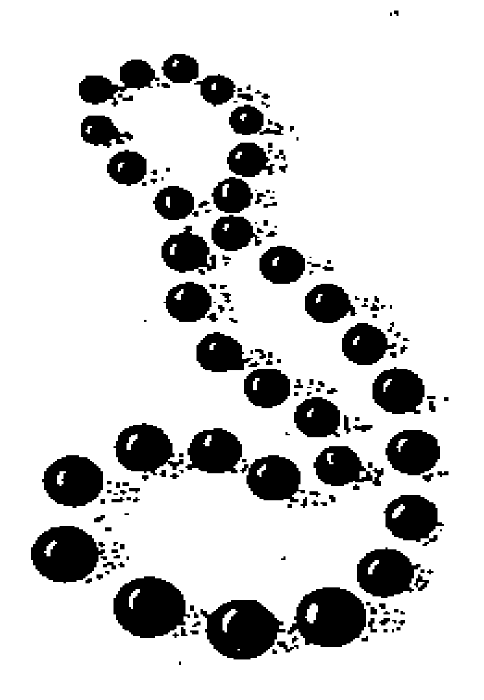
A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Brocarts : étoffes brochées d'or, c'est-à-dire portant en relief des dessins tissés avec des fils dorés. — **2. Eclat singulier** : rare, étrange. — **3. Emeraude** : pierre précieuse d'un beau vert. — **4. Rubis** : pierre précieuse d'un rouge vif. — **5. Précepteur** : celui qui est chargé de l'éducation des enfants dans une famille riche. — **6. Colibris** : petits oiseaux des pays chauds aux coloris éclatants. — **7. Payer son écot**: payer sa part.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris : **gueux, humblement, lui faisant entendre, l'hôte, convives.**

C. Questions :

Pourquoi dit-on que c'est là le pays où tout va bien? — Est-ce qu'il suffirait de ne rien payer pour que tout aille bien?





118. — PIONNIER DE L'AIR

I. — L'ACCIDENT EN HAUTE MONTAGNE

L'auteur, grand pionnier de l'air lui-même, évoque la figure de quelques-uns de ses camarades et s'adresse tout-à-coup à l'un d'eux : Guillaumet.

« Tu avais disparu depuis cinquante heures, en hiver, au cours d'une traversée des Andes[1]. Rentrant du fond de la Patagonie[1], je rejoignis le pilote Deley à Mendoza[1]. L'un et l'autre, cinq jours durant, nous fouillâmes, en avion, cet amoncellement de montagnes, mais sans rien découvrir..—

Enfin, au cours du septième jour, tandis que je déjeunais entre deux traversées, dans un restaurant de Mendoza, un homme poussa la porte et cria, oh ! peu de chose :

— Guillaumet... vivant !

Et tous les inconnus qui se trouvaient là s'embrassèrent.

Dix minutes plus tard, j'avais décollé, ayant chargé à bord deux mécaniciens. Quarante minutes plus tard, j'avais atterri le long d'une route, ayant reconnu, à je ne sais quoi, la voiture qui t'emportait je ne sais où, du côté de San Raphaël. Ce fut une belle rencontre, nous pleurions tous, et nous t'écra-

sions dans nos bras, vivant, ressuscité, auteur de ton propre miracle. C'est alors que tu exprimas, et ce fut ta première phrase intelligible, un admirable orgueil d'homme : « Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait ».

Plus tard, tu nous racontas l'accident.

Une tempête qui déversa cinq mètres d'épaisseur de neige, en quarante-huit heures, sur le versant chilien des Andes, bouchant tout l'espace, les Américains de la Pan-Air avaient fait demi-tour. Tu décollais pourtant à la recherche d'une déchirure dans le ciel. Tu le découvrais un peu plus au sud, ce piège, et maintenant, vers six mille cinq cents mètres, dominant les nuages qui ne plafonnaient qu'à six mille[2] , et dont émergaient seules les hautes crêtes, tu mettais le cap sur l'Argentine[1].

Les courants descendants donnent parfois aux pilotes une bizarre sensation de malaise. Le moteur tourne rond, mais l'on s'enfonce. On cabre pour sauver son altitude, l'avion perd sa vitesse et devient mou : on s'enfonce toujours..— On tente en vain le demi-tour pour rejoindre, en arrière, les zones où l'air vous soutenait, solide et plein comme un pilier. Mais il n'est plus de pilier. Tout se décompose, et l'on glisse dans un délabrement universel[3] vers le nuage qui monte mollement, se hausse jusqu'à vous, et vous absorbe.

« J'avais déjà failli me faire coincer, nous disais-tu... mais je n'étais pas convaincu encore. On rencontre des courants descendants au-dessus de nuages qui paraissent stables, pour la simple raison qu'à la même altitude ils se recomposent indéfiniment. Tout est si bizarre en haute montagne... »

Et quels nuages !...

« Aussitôt pris, je lâchai les commandes, me cramponnant au siège pour ne point me laisser projeter au dehors. Les secousses étaient si dures que les courroies me blessaient aux épaules et eussent sauté. Le givrage, de plus, m'avait privé net de tout horizon instrumental[4], et je fus roulé comme un chapeau, de six mille à trois mille cinq.

« A trois mille cinq j'entrevis une masse noire, horizontale, qui me permit de rétablir l'avion. C'était un étang que je reconnus : la Laguna Diamante. Je la savais logée au fond d'un entonnoir, dont un des flancs, le volcan Maipu, s'élève à six mille neuf cents mètres. Quoique délivré du nuage, j'étais encore aveuglé par d'épais tourbillons de neige, et ne pouvais lâcher mon lac sans m'écraser contre un des flancs de l'entonnoir. Je tournai donc autour de la lagune⁵, à trente mètres d'altitude, jusqu'à la panne d'essence. Après deux heures de manège, je me posai et capotai. Quand je me dégageai de l'avion, la tempête me renversa encore. J'en fus réduit à me glisser sous la carlingue et à creuser un abri dans la neige. Je m'enveloppai là de sacs postaux et, quarante-huit heures durant, j'attendis.

« Après quoi, la tempête apaisée, je me mis en marche. Je marchai cinq jours et quatre nuits »...

Antoine de SAINT-EXUPÉRY.
(*Terre des Hommes*).
Gallimard, éditeur.

1. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Andes, Patagonie, Mendoza, Argentine : chercher ces mots sur une carte de l'Amérique du Sud. — **2. Plafonnaient à six mille :** les nuages montent ordinairement moins haut; ils plafonnent ici à 6.000 mètres, c'est-à-dire qu'ils s'élèvent jusqu'à cette altitude sans pouvoir cependant la dépasser. — **3. Délabrement universel :** tout se défait, s'affaisse; le monde semble en ruines. — **4. Horizon instrumental :** un instrument de bord permet à l'aviateur de se rendre compte de la position de son avion par rapport à l'horizontale. — **5. Lagune :** Ordinairement, espace de mer peu profond entre des îlots ou des haut-fonds. Ici : l'étang entre les montagnes.

B. Assurons-nous que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer autant que possible par des expressions de même sens) : **phrase intelligible, versant chilien, mettais le cap, on cabre, me faire coincer, lâcher mon lac.**

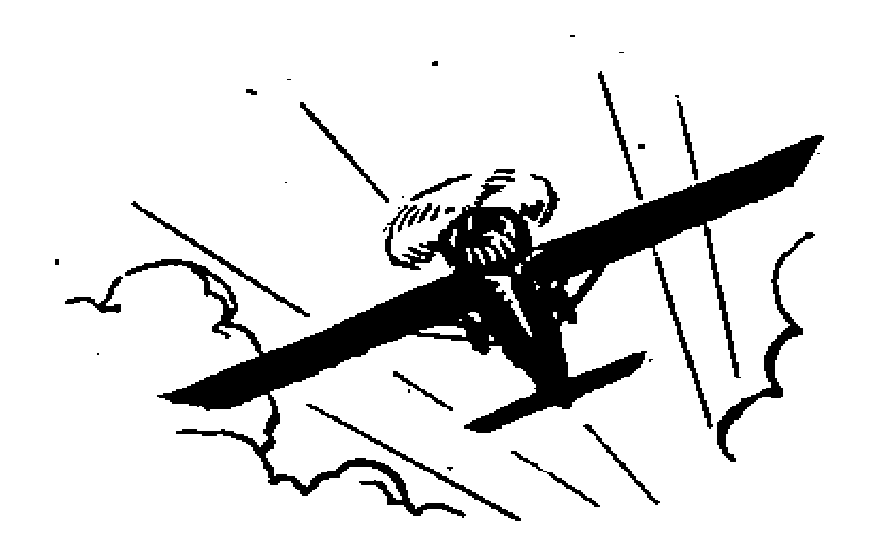
C. Questions (avant d'y répondre lire le texte suivant n° 119). Que signifie : auteur de ton propre miracle ? Pourquoi une bête n'aurait-elle jamais pu réussir l'exploit de Guillaumet ? Qu'est-ce qui lui aurait manqué ? Pourquoi la déchirure dans le ciel peut-elle être appelée piège ?

II. — LA LECTURE

Lire très simplement sans aucune recherche d'effets.

III. — LA REDACTION

Qui veut essayer de mettre ce récit en images comme au cinéma ? Donnez la suite des images que vous choisissez.





119. — PIONNIER DE L'AIR

II. — LA MARCHE HEROIQUE DE GUILLAUMET

Mais que restait-il de toi, Guillaumet ? Nous te retrouvions bien, mais calciné, mais racorni, mais rapetissé comme une vieille ! Le soir même, en avion, je te ramenais à Mendoza où des draps blancs coulaient sur toi comme un baume[1]..— J'observais ton visage noir, tuméfié[2], semblable à un fruit blet[3] qui a reçu des coups. Tu étais très laid, et misérable, ayant perdu l'usage des beaux outils de ton travail[4] : tes mains demeuraient gourdes[5], et quand, pour respirer, tu t'asseyais sur le bord de ton lit, tes pieds gelés pendaient comme deux poids morts. Tu n'avais même pas terminé ton voyage, tu haletais encore, et, lorsque tu te retournais contre l'oreiller, pour chercher la paix, alors une procession d'images que tu ne pouvais retenir, une procession qui s'impatientait dans les coulisses, aussitôt se mettait en branle sous ton crâne. Et elle défilait. Et tu reprenais vingt fois le combat contre des ennemis qui ressuscitaient de leurs cendres.

Je te remplissais de tisanes :

— Bois, mon vieux !

— Ce qui m'a le plus étonné... tu sais...

Boxeur vainqueur, mais marqué des grands coups reçus, tu revivais ton étrange aventure. Et tu t'en délivrais par bribes. Et je t'apercevais, au cours de ton récit nocturne, marchant, sans piolet, sans cordes, sans vivres, escaladant des cols de quatre mille cinq cents mètres, ou progressant le long de parois verticales, saignant des pieds, des genoux et des mains, par quarante degrés de froid. Vidé peu à peu de ton sang, de tes forces, de ta raison, tu avançais avec un entêtement de fourmi, revenant sur tes pas pour contourner l'obstacle, te relevant après les chutes, ou remontant celles des pentes qui n'aboutissaient qu'à l'abîme, ne t'accordant enfin aucun repos, car tu ne te serais pas relevé du lit de neige.

Et, en effet, quand tu glissais, tu devais te redresser vite, afin de n'être point changé en pierre. Le froid te pétrifiait de seconde en seconde, et, pour avoir goûté, après la chute, une minute de repos de trop, tu devais faire jouer, pour te relever, des muscles morts.

Tu résistais aux tentations. « Dans la neige, me disais-tu, on perd tout instinct de conservation. Après deux, trois, quatre jours de marche, on ne souhaite plus que le sommeil. Je le souhaitais. Mais je me disais : Ma femme, si elle croit que je vis, croit que je marche. Les camarades croient que je marche. Ils ont tous confiance en moi. Et je suis un salaud si je ne marche pas. »

Et tu marchais, et, de la pointe du canif, tu entamais, chaque jour un peu plus, l'échancrure de tes souliers, pour que tes pieds qui gelaient et gonflaient, y pussent tenir.

Tu m'as fait cette étrange confidence :

« Dès le second jour, vois-tu, mon plus gros travail fut de m'empêcher de penser. Je souffrais trop, et ma situation était par trop désespérée. Pour avoir le courage de marcher, je ne devais pas la considérer. Malheureusement, je contrôlais mal mon cerveau, il travaillait comme une turbine. Mais je pou-

vais lui choisir encore ses images. Je l'emballais sur un film, sur un livre. Et le film ou le livre défilait en moi à toute allure. Puis ça me ramenait à ma situation présente. Immanquablement. Alors je le lançais sur d'autres souvenirs... — »

Ce qui sauve c'est de faire un pas. Encore un pas. C'est toujours le même pas que l'on recommence... »

Antoine de SAINT-EXUPÉRY
(*Terre des Hommes*).
Gallimard, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Baume : préparation pharmaceutique employée en friction calmante. Les draps produisent la même impression de fraîcheur, de contact onctueux, apaisant. — **2. Tuméfié :** gonflé comme une tumeur. — **3. Blet :** dont la pulpe s'est ramollie en brunissant. — **4. Outils de ton travail :** ses mains qui tiennent les commandes. — **5. Gourdes :** engourdies, qui remuent avec difficulté. — **6. Pétrifiait :** changeait en pierre. — **7. Instinct de conservation :** force qui nous pousse à nous défendre contre la mort. — **8. Emballais :** je le lançais à toute allure comme un moteur qu'on accélère.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer par des expressions de même sens) : calciné, racorni, haletais, coulisses, se mettait en branle, bribes, piolet, turbine.

C. Questions : quels sont les ennemis qui ressuscitent de leurs cendres ?

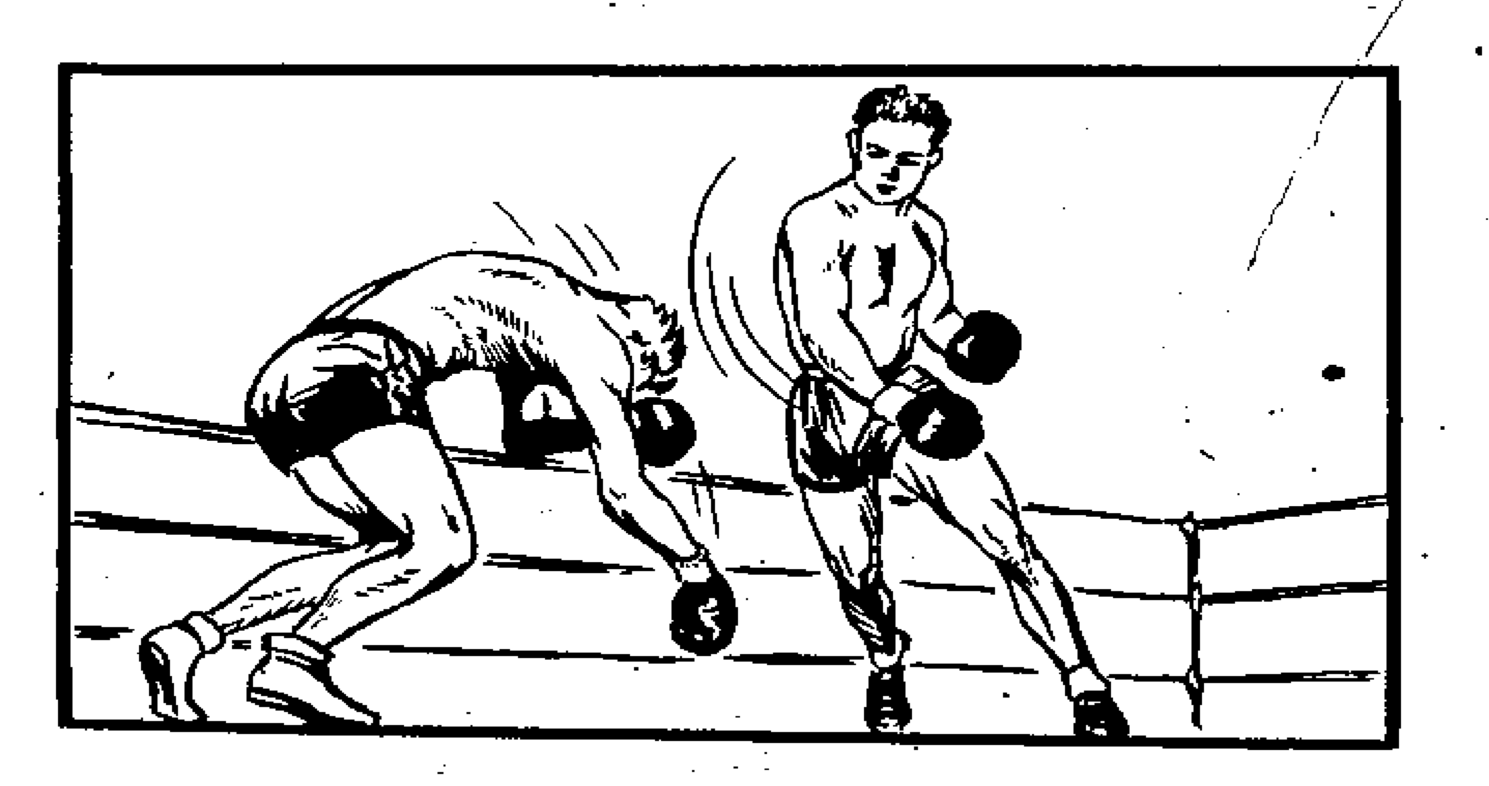
II. — LA LECTURE

Etude du passage suivant : **Boxeur vainqueur... froid.**

Lire lentement la première phrase en appuyant sur **vainqueur** et en détachant la partie centrale. — Arrêt. — Puis, brusquement, en précipitant le rythme et en enflant la voix : **Et tu... Et je...** Insister sur **quarante** degrés de **froid**.

III. — LA REDACTION

Relisez les deux textes précédents, puis racontez l'aventure de Guillaumet en rétablissant les événements dans leur ordre.



120. — COMBAT DE BOXE

I. — LES PREMIERS ROUNDS

L'Anglais Patrick Malone (Pat ou Battling pour les initiés) est venu combattre à Paris le champion du monde de sa catégorie, le jeune français Jean Serrurier. Andy Clarkson, son manager, l'a mis en garde contre la mobilité de ce dernier. Le combat commence.

Pat s'avança vers le milieu du ring, se demandant avec un peu de curiosité ce que le Français allait faire, et quand il allait commencer à courir.

Il commença à courir tout de suite, mais droit sur son homme, et lui décocha un direct du gauche sur la bouche, qui arriva comme un éclair. Surpris, Pat arriva trop tard à la parade et n'essaya même pas de prendre un contre[1]; mais il songea : « il en faudrait beaucoup comme celui-là sans plus de précautions. »

Les feintes rapides du Français, ses déplacements rapides et exactement calculés de virtuose, tout cela n'impressionna nullement Battling Malone, qui le suivit patiemment, sans hâte, amusé de voir que c'était lui qui pourchassait déjà le champion du monde, après une minute de combat.

Quand il crut le moment favorable, il se jeta en avant, le front bas, prêt à frapper des deux mains; mais avant que les muscles de ses épaules ne fussent entrés en action, un uppercut lui relevait la tête et un nouveau coup droit l'arrêtait une seconde. Quand il chargea enfin, il ne frappa que le vide et vit trop tard le corps blanc s'effacer en virevoltant sur un pied et lui échapper. Et avant qu'il n'eût repris son équilibre ramassé d'attaque, deux nouveaux coups venaient lui meurtrir les lèvres.

Cette offensive inattendue l'exaspéra comme un défi. Un instant, il se laissa emporter et devint un mécanisme affolé qui faisait jaillir ses poings devant lui, tantôt comme des pistons et tantôt comme des fléaux. Au bout de quinze secondes, il vit que le Français était toujours hors de portée et souriait. Alors il se calma subitement.

« J'ai tout le temps, se dit-il, tout le temps... »

Et il pensa avec une joie un peu féroce à la pleine heure de combat qui ne faisait que commencer, aux vingt reprises de trois minutes qu'on lui accordait pour épuiser et mettre enfin à mal ce jeune acrobate blanc.

Le gong annonça le premier repos. Tout en épongeant la figure de Pat, Andy Clarkson lui grogna à l'oreille :

— Prenez votre temps, garçon. Et ne vous occupez pas de ses taloches; il ne peut pas vous faire mal.

Après la première grande salve d'applaudissements coupés de cris, il ne venait plus de la salle qu'un murmure confus. Des voix innombrables discutaient ce prologue en attendant que le combat entrât dans la phase émouvante. Pour les soigneurs de Pat, pour ses amis, et tous ses compatriotes groupés ensemble, il semblait évident que la bataille était

gagnée d'avance. Ils comparaient du regard les deux hommes aux prises : l'Anglais avec son torse puissamment musclé, son masque qui restait patient et dur sous les coups, et ce Français aux lignes trop harmonieuses, qui apportait au combat une figure radieuse d'enfant qui joue...

Mais toute cette foule française paraissait aveugle à l'évidence, et elle montrait une confiance curieuse en son champion...

« Prenez votre temps ! », avait dit l'entraîneur. Pat commença le deuxième round en homme que rien ne presse et qui a devant lui plus de temps qu'il n'en faut pour sa besogne. Mais voici que son adversaire, après une de ces attaques inattendues et impertinentes qu'il affectionnait, esquiva deux charges coup sur coup, avec une aisance miraculeuse, qui semblait impertinente aussi. Et dans la salle, quelqu'un rit.

Ce rire de moquerie et d'insulte venant d'un français fit en un instant de Battling Malone le sauvage fou qui avait jadis terrorisé les débardeurs des docks...

Pendant une minute, le ring sembla balayé par un cyclone, et les compatriotes de Pat, dans le public, se dirent l'un à l'autre, entre deux cris d'encouragement :

— Le voilà parti ! Il veut finir le Français tout de suite...

Il aurait aussi bien pu essayer de faire à coups de poing des trous dans une ombre. Frappant furieusement des deux mains, de toute sa vitesse et de toute sa force, avec des bonds en avant et des charges continuelles, Pat semblait pousser devant lui, tout autour du ring, sans l'atteindre, un corps blanc aux gestes rythmiques qui, au milieu de cette tourmente meurtrière, poursuivait un jeu à lui, un joli jeu compliqué qui se jouait avec des entrechats, des parades tranquilles et des contre-attaques d'une prestesse inconcevable qui arrêtaient net, en le faisant plier sur les jarrets, un adversaire étourdi par sa propre violence.

Puis sa fureur tomba : il sentit de nouveau le besoin de ruse, et s'arrêta. La forme svelte qui le harcelait se figea

aussi en face de lui, et Pat, reprenant son souffle avec un peu d'effort, le front bas, distingua plus clairement les yeux fixés sur lui, attentifs, sans colère, et cette figure ingénument animée d'enfant.

Presque aussitôt, le round se terminait.

Louis HÉMON,
(*Patrick Malone*).
Grasset, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Contre : riposte arrêtant une attaque de l'adversaire. — **2. Feintes :** feinter, c'est tromper l'adversaire en lui donnant l'impression qu'on attaque d'un côté pour qu'il se découvre de l'autre. — **3. Virtuose :** personne d'une habileté, d'un talent exceptionnel. — **4. Uppercut :** coup porté de bas en haut. — **5. Gong :** plateau de métal sonore sur lequel on frappe avec une baguette également métallique pour donner le signal du commencement et de la fin des rounds. — **6. Entrechats :** en terme de danse, sauts pendant lesquels les pieds battent rapidement l'un contre l'autre. Ici, sauts de côté.

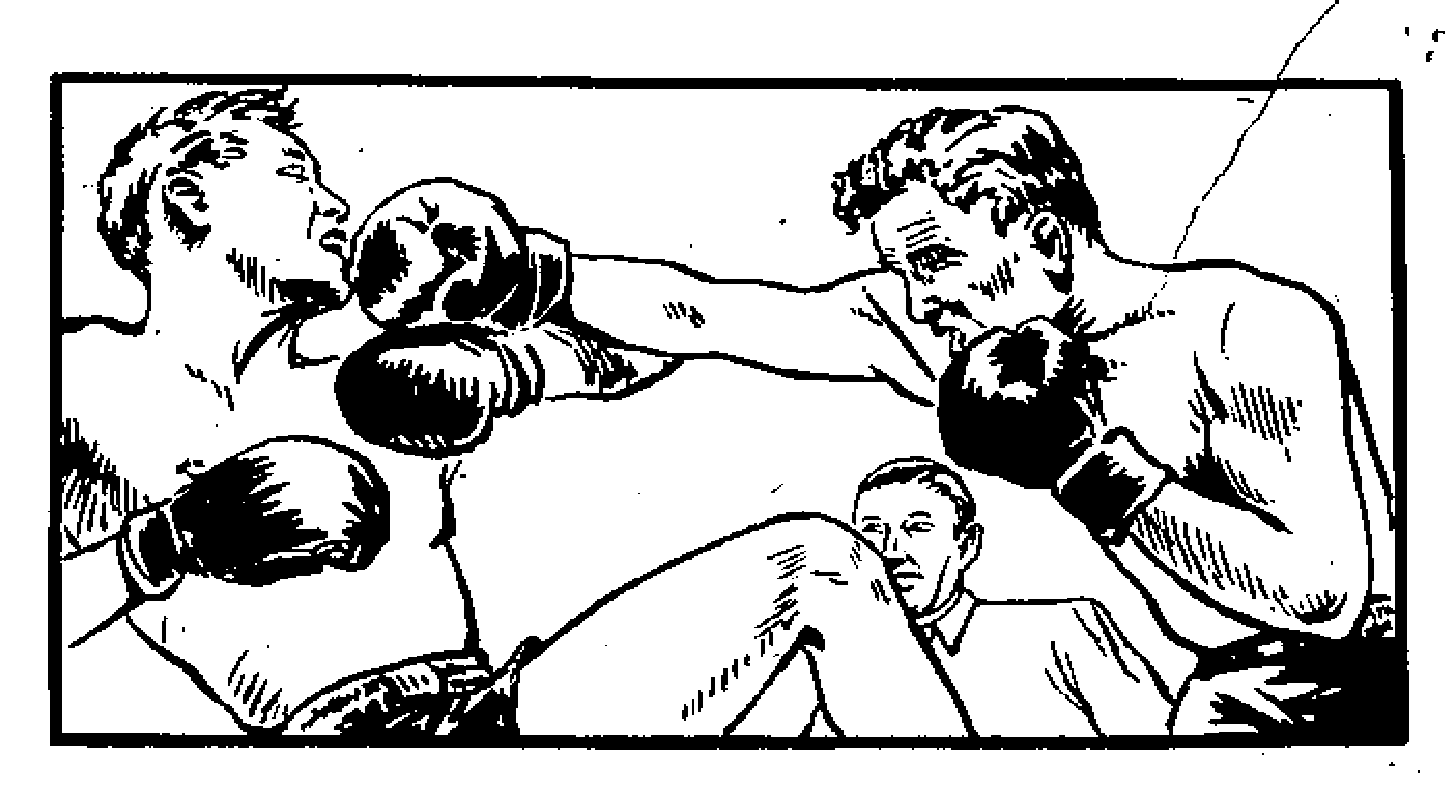
B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris les faire remplacer par des expressions de même sens) : **décocha, chargea, ramassé, radieux, impertinente, docks, tourmenté, fureur, svelte.**

II. — LA REDACTION

Notez sous forme de tableau les qualités et les défauts de chaque boxeur.

	Malone	Serrurier
qualités		
défauts		





121. — COMBAT DE BOXE

II. — LA FIN DU COMBAT

Pendant l'intervalle de repos, Andy Clarkson changea cette fois un peu ses conseils de sagesse.

— Pas si fort, Pat ! Attendez qu'il soit fatigué. Et pas si vite : donnez-lui confiance; amenez-le à se risquer.

Pat suivit ses conseils : il ralentit, feinta, rusa, feignit de chanceler. La foule s'y laissa prendre, et hurla. Mais l'adolescent qui lui faisait face contemplait ces manœuvres avec un dédain indulgent de sage, en profitait pour accentuer son offensive, mais ne se découvrait pas. Alors Battling Malone reprit de lui-même sa tactique naturelle, sa battue[1] patiente coupée de charges soudaines, certain qu'il était d'user ainsi son adversaire peu à peu.

Au septième round, la chance parut venir de son côté. Il réussit à percer de quelques durs coups au corps la défense serrée de Serrurier, et le vit faiblir. Avec une vitesse d'éclair, il se jeta en avant, frappa et toucha encore, rompit un corps-à-corps[2] d'une violente poussée, accula son homme dans un coin et, le voyant cerné, il ferma les mâchoires comme un étau et se rua à la victoire.

Une grande clameur était montée de la salle : une clameur faite de cris, de mots qu'on n'entendait pas, de gémissements de femmes qui se lamentaient d'avance. Elle s'abattit sur le ring comme une grande voix unique à la fois suppliante et brave, un cri tragique. Et voici que la svelte silhouette blanche qui flottait déjà sembla prise à la nuque par une main surnaturelle, soutenue, raidie, jetée en avant : Battling Malone se heurta à une attaque à coup sûr inattendue et plus ardente encore que la sienne, et il ne put que reculer devant la furie de cet adolescent pâle dont les yeux flambaient et qui frappait des deux mains comme un jeune héros que Zeus[2] protège..—

Après cela, le temps et tous les mots avec l'aide desquels on le mesure — secondes, minutes, reprises — semblèrent perdre toute signification pour lui, parce que sa longue tâche ingrate l'hébétait. Racontés, tous ces rounds eussent été aussi monotonement pareils que les grains d'un chapelet. Et pourtant la foule haletait, les nerfs tendus. Le jeu violent et subtil[3] qui se jouait dans le ring la fascinait, et même ceux qui riaient des efforts vains de l'Anglais se prenaient parfois à redécouvrir qu'il avait encore toute sa force et son air d'entêtement mauvais, et qu'une seule détente de ses épaules musculeuses, suffirait après tout à arrêter court leurs rires..—

Le dernier round ne fut qu'une longue mêlée confuse où alternaient les attaques avortées, les coups furieux qui s'égaraient sur les gants ou les épaules, les corps à corps qui dégénéraient en bousculades. Battling Malone, qui chargeait sans répit, insoucieux des arrêts et des contres, se jeta sur un coup du droit à la pointe du menton qui l'envoya sur les genoux. Il se releva d'un saut, fou de colère, et quand le gong annonça la fin de la reprise et du combat, il fallut que Steve Wilson et Jack Hoskins vinssent le maîtriser et l'emporter de force dans son coin.

Le geste dont l'arbitre désigna le vainqueur, l'adolescent dont le visage rayonnait; le tumulte indescriptible qui suivit; la ruée des spectateurs français vers le ring et vers leur jeune

idole[5]; le silence de mort des Anglais — tout cela blessa Patrick Malone moins que les applaudissements pourtant généreux qui s'adressaient à lui, au vaincu, et qui le faisaient pleurer de honte.

Louis HÉMON,
(*Patrick Malone*).
Grasset, éditeur.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Battue : poursuite patiente analogue à celle du chasseur qui bat les buissons pour faire sortir le gibier. — **2. Rompit un corps-à-corps :** se dégagea de son adversaire. — **3. Zeus :** dieu tout puissant de la mythologie grecque. — **4. Subtil :** qui présente des finesses difficiles à saisir. — **5. Idole :** personne ou chose vénérée objet d'un culte.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer par des expressions de même sens) : **se rua, clameur, tâche ingrate, attaques avortées.**

C. Questions : suffit-il d'être fort, d'avoir de gros muscles pour être un bon boxeur ? Un homme en colère se bat-il bien ? Pourquoi ?

II. — LA LECTURE

Etude du passage suivant : **Une grande clameur... protège.**

Lire lentement les deux premières phrases en faisant porter la voix sur **clameur** (2 fois) **s'abattit, tragique.**

Brusquement et sur un ton de surprise : **Et voici que.** Précipiter le débit avec les actions successives : **prise, soutenue, raidie, jetée.**

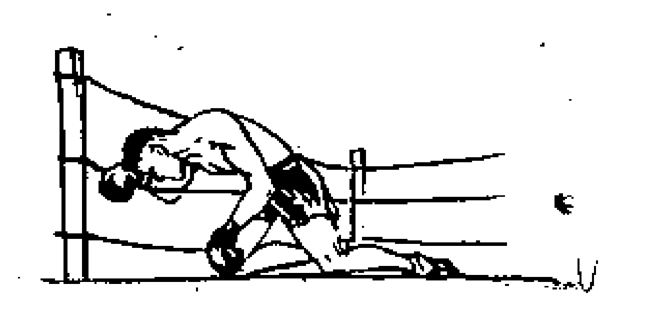
Simplement : **Batling...**

Sur un ton admiratif : **dont les yeux...**

III. — LA REDACTION

Imitation du mouvement du paragraphe étudié ci-dessus :

L'équipe de football adverse vient de marquer un but. Faites entendre la clameur de la foule jusqu'à la remise en jeu. Suit une vive réaction de l'équipe locale. Et voici que..., etc.



122. — RICHARD CŒUR-DE-LION [1]

Le poète, arrêté par les Allemands en juillet 1941 *pour un passage clandestin de la ligne de démarcation, et enfermé dans la caserne de cavalerie de Tours, laisse d'abord s'exhaler la plainte du captif puis lance un chant de liberté auquel tous les Français répondront.*

1 Je ne dois pas regarder l'hirondelle
Qui parle au ciel un langage interdit|
Ni s'en aller le nuage infidèle
Ce vieux passeur[3] des rêves de jadis|

2 Je ne dois pas dire ce que je pense
Ni murmurer cet air que j'aime tant|
Il faut redouter même le silence
Et le soleil comme le mauvais temps||

3 Ils sont la force et nous sommes le nombre|
Vous qui souffrez nous nous reconnaissons|
On aura beau rendre la nuit plus sombre
Un prisonnier peut faire une chanson||

4 Une chanson pure comme l'eau fraîche|
Blanche à la façon du pain d'autrefois|
Sachant monter au-dessus de la crèche
Si bien si haut que les bergers la voient[2]|

5 Tous les bergers| les marins et les mages[4]|
Les charretiers| les savants| les bouchers|
Les jongleurs de mots| les faiseurs d'images[5]|
Et le troupeau de femmes aux marchés|

6 Les gens du négoce et ceux du trafic|
Ceux qui font l'acier ceux qui font le drap|
Les grimpeurs de poteaux télégraphiques|
Et les mineurs noirs chacun l'entendra||

7 Tous les Français ressemblent à Blondel[6] |
Quel que soit le nom dont nous l'appelions[7] |
La liberté comme un bruissement d'ailes |,
Répond au chant de Richard Cœur de Lion |.

ARAGON,
(*Les Yeux d'Elsa*)
Editions Pierre Seghers.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Richard Cœur-de-Lion. Né en 1157, mort en 1199. Roi d'Angleterre arrêté par le duc d'Autriche à son retour des croisades et emprisonné dans une tour. — **2. Passeur des rêves :** les nuages étaient comme des bateaux de passeurs toujours prêts pour embarquer les rêves vers l'aventure. — **3. La voient :** comme l'étoile annonciatrice guide les bergers vers la crèche de l'enfant Jésus, la chanson guidera les Français épris de liberté vers le grand événement que le poète appelle de tout son cœur : la libération de la Patrie. — **4. Mages :** les rois mages qui, comme les bergers, furent guidés par l'étoile. Les marins aussi se guidaient sur les étoiles. — **5. Les jongleurs de mots, les faiseurs d'images :** les écrivains et les peintres. — **6. Blondel :** Trouvère du 12e siècle, ami et confident de Richard Cœur-de-Lion. Il se fit reconnaître de son roi, prisonnier dans une tour, en chantant une romance qu'ils avaient composée ensemble. Le poète, ici, intervertit les rôles : c'est le prisonnier qui chante. Son chant de liberté est comme un signe de ralliement pour tous les Français qui le reconnaissent et y répondent. — 7. Les patriotes résistants qui luttent pour des idées politiques ou des croyances religieuses différentes recherchent au fond une seule et même chose : la liberté.

B. Questions : Pourquoi le poète mêle-t-il toutes les conditions, tous les métiers dans son énumération ? Expliquez la comparaison contenue dans l'avant-dernier vers.

II. — LA LECTURE

Complainte mélancolique d'abord (2 strophes). Puis la chanson s'élance, exaltée (strophes 4, 5, et 6). Les deux derniers vers sont amples et assurés.

Il ne faut pas être surpris par l'absence de ponctuation très fréquente chez les poètes contemporains. La ponctuation n'a d'ailleurs rien à voir avec le rythme très facile à suivre dans ces vers où nous avons souligné les syllabes accentuées et marqué les coupes.

III. — LA REDACTION

Evoquez quelques souvenirs de l'occupation allemande et exprimez-vous aussi l'espoir que vous aviez en une libération prochaine. Si vous étiez trop petit à ce moment-là, questionnez vos parents, puis racontez.



123. — AU CAMP DE CONCENTRATION

Les extraits ci-dessous ne donnent qu'une faible idée des horreurs des camps de la mort.

Dans la trouée des sapins se dressent le mirador[1] et les mitrailleuses braquées. Le long des troncs, en marge du chemin, se tressent les barbelés. Comme des bornes, des têtes de mort sur deux tibias regardent. Un mouvement de manettes et le réseau invisible électrisé étend la zone déserte de sa présence. Les chiens bien nourris hurlent dans cette solitude. Une main levée sur un S.S.[2], une injure dite par des lèvres, l'homme est pendu. Le S.S. lève la main, un homme est fouetté, rampe, crie et supplie. Le visage du plus grand des bureaucrates devient gris lorsque les yeux du S.S. foncent de colère. Le S.S. parle et des milliers d'hommes, méthodiquement, meurent des gaz. Achtung[3]! le S.S. passe, les corps s'immobilisent, le silence se fait. Le S.S. regarde des dizaines de milliers d'êtres alignés sur une place et qu'il peut tuer impunément. La paume de sa main est comme celle de Dieu..

Franz et toute la bande des Kapos[1] se ruèrent dans les dortoirs sur les sept cents hommes affolés. Ils bavaient de colère. Les matraques tombaient, creusaient de sillons rouges les nuques et les dos. Les hommes s'effondraient, se poussaient, roulaient sous les lits, couraient, se piétinaient dans les angles, hurlaient de terreur. L'ordre vint de se mettre nu. Les vêtements furent jetés n'importe où, vite, très vite. Et la meute nue sortit dans la cour, rentra dans le Block[6], sortit encore, rentra de nouveau, haletante, affolée par les matraques. Pendant deux heures de temps. Les côtes des hommes leur faisaient mal. Les Kapos étaient blêmes de fatigue. La rage et la peur seules les tenaient. Les hommes furent condamnés à passer la nuit étendus nus sur le béton. Il fallait enfoncer au plus profond des cerveaux la peur des maîtres..—

La faim faisait des ravages. Une dizaine d'hommes armés étaient nécessaires pour protéger les bidons de soupe que l'on portait aux malades. Chaque jour, des violences se commettaient sur le terrain vague qui entourait les baraques. Tout de suite après la distribution, des groupes d'une dizaine se formaient, qui assaillaient les plus faibles, les isolés, pour leur voler la nourriture. Il y eut trois cas d'anthropophagie, et l'on dut faire garder la morgue. Pas l'ombre d'un médicament; les hommes mouraient par files. L'odeur autour des charniers était infecte. Des scènes de folie chaque nuit dans le Block des « convalescents », une succursale du Revier où l'on entassait les faibles, les agonisants, où se terraient quelques autres pour échapper aux corvées. Toutes les nuits, des hommes étaient tués et les hurlements ne cessaient pas jusqu'à l'aube..—

La grande salle du dortoir, avec ses piliers blancs, ses murs hauts, les embrasures fermées par des volets de fer. Les hommes presque tous sont couchés. Les lits s'étagent. La lumière froide éclaire la scène. Franz s'avance dans l'allée

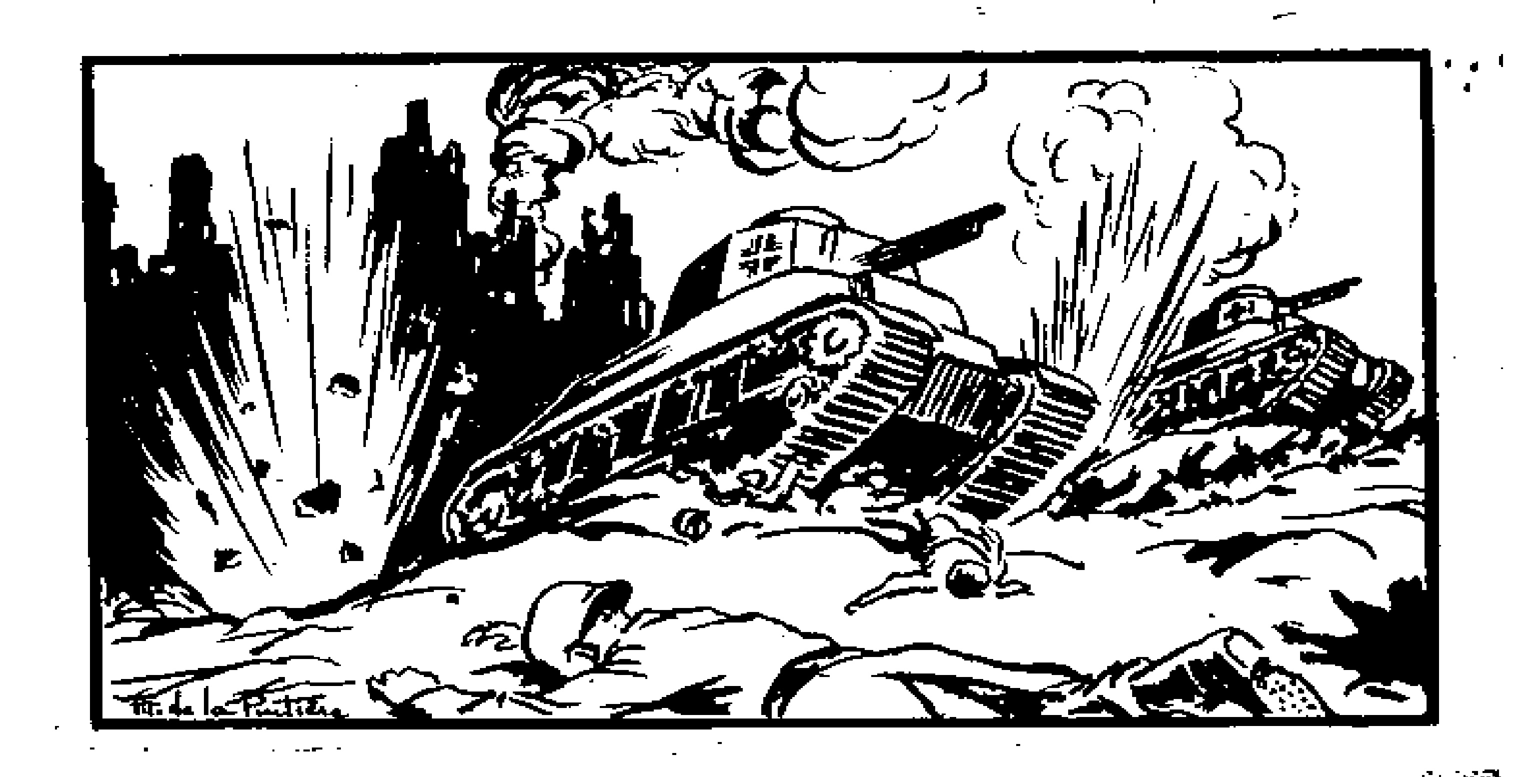
centrale. Les Ruskis et les Polaks regardent. Franz est accompagné du Kammrkapo[6] qui porte un pain. Une sorte de silence est tombé du côté des Russes. Les Français, qui n'ont rien vu, crient encore. Franz lance le pain au milieu de l'allée centrale. Le silence fait comme un vide autour du pain. Franz rit, la tête un peu rejetée en arrière. Et c'est comme un hurlement qui est venu du bas étage des lits. Deux corps se sont précipités, et, tout de suite, comme une cataracte dans ce vide, la ruée furieuse. Les poings tapent, les pieds cognent. Des ventres geignent. Le pain. Franz est devenu un peu plus pâle. Les hommes ont grimpé au deuxième étage des lits, et regardent. Personne ne parle. Rien que cette boule hurlante qui tangue au milieu de l'allée centrale. D'un bond, Franz et le Kammerkapo sont venus sur le groupe, et les matraques se lèvent, s'abaissent, se lèvent, s'abaissent. Des corps se détachent et tombent. D'autres courent. Trois restent accrochés au pain, les gueules folles. Les matraques se lèvent et tombent. Les trois se sont affaissés sur le pain sans le lâcher. Franz rit maintenant d'un grand rire. Il sent en lui comme un apaisement. Ce soir-là, Franz et le Kammerkapo[6] avaient eu un grand désir de se distraire...

David Rousset,
(*L'Univers concentrationnaire*).
Editions du Pavois.

LE SENS

Comme il convient de laisser les enfants sur leur impression, nous ne donnerons que les explications indispensables sans poser de questions.

1. Mirador : sorte de tour de surveillance construite en bois où se poste la sentinelle et qui est équipé en général d'un projecteur et d'une mitrailleuse. — **2. S. S. :** soldat appartenant à un corps spécial tout dévoué au régime nazi. — **3. Achtung :** attention. — **4. Kapo :** d'un mot italien signifiant la tête ou abréviation de kaporal ou de kamerad polizei (camarade policier). Condamné de droit commun chargé de la discipline dans les camps de concentration. — **5. Block :** bâtiment. — **6. Kammerkapo :** kapo chef de chambrée.



124. — STALINGRAD[1]

L'artillerie russe envoyait sur l'armée encerclée des milliers de tonnes de métal ardent, et, sur toute la longueur du front, des langues de flammes surgissaient. Des hommes étaient broyés, rôtis, étranglés, mis en pièces, commotionnés[2], projetés en l'air; des ruines de maisons s'écroulaient, la terre était en ébullition.

Le bombardement dura trente minutes. Ensuite, le feu des lance-mines et des batteries de projectiles-fusées dura trois heures et demie. Il y avait encore trois heures à passer avant la tombée de la nuit, trois heures d'attaque par l'infanterie et les chars. Les hommes savaient bien que les casemates et les lignes fortifiées ne servaient pas à grand'chose à des moments pareils. Lorsque les fusées blanches étaient montées dans le ciel et lorsque l'artillerie avait commencé son œuvre d'anéantissement, ils avaient quitté les casemates et les positions occupées au cours de la nuit, et avaient cherché un refuge à l'arrière dans des fentes de terrain et dans des trous. Là, ils avaient vu voler en l'air les toits des casemates, les fortifications et les chevaux de frise...—[3]

Un feu de lance-bombes qui dura trois heures et demie!...

Pendant trois heures et demie, la cataracte de fer, de fumée et de feu tomba du ciel. Et le calme qui intervenait tout à coup, ce n'était pas la fin, c'était un point culminant dans la gradation de l'horreur. Le ciel et la terre se pétrifient dans une attente; on ne doit pas respirer; on doit se faire tout petit. On est accroupi, on est à genoux, on est couché sur le ventre, on a le visage plaqué dans la boue.

Soudain la chose est là : un grondement d'acier, un grincement de chaînes, le fracas de la terre gelée, l'odeur du pétrole bouillant, l'obscurité qui tombe, qui avance comme une ombre le long d'un chemin; et un jet de neige, des morceaux de boue lancés en l'air tombent dans le trou. Les blindés roulent par-dessus les trous où l'on est accroupi. Un char s'attarde à un endroit, ce doit être un trou plus grand, le char tourne sur ses chaînes; il broie en dessous de lui le trou, les hommes et la neige.

L'artillerie, les lance-bombes, les blindés, toute cette machinerie infernale que la technique allemande a mise en œuvre à laquelle le travail allemand a donné des dimensions extraordinaires, cette machine que l'abstraction allemande a créée pour broyer d'autres peuples, la voilà maintenant avec ses dimensions encore multipliées, et elle passe en roulant sur les soldats allemands qui sont accroupis dans la terre, changés en bois, pétrifiés, tassés comme des momies.

Les chars sont passés.

Maintenant, une nouvelle vague de silence — le feu de l'artillerie est porté plus loin à l'arrière — et cette vague dure jusqu'au moment où l'on entend le bruit des hommes. On perçoit des craquements. On perçoit des fracas de tonneaux de métal bousculés, des bruits de pelles. Des grincements. Des hurlement, des ronflements, des cris; une vague de rumeurs qui monte. Et maintenant la voilà au maximum !..—

— Hourrah!...

— Hourrah!...

Le feu vole dans les yeux, les crânes se brisent comme des coquilles d'œufs, les Russes poussent leurs mitraillettes contre les ceinturons et contre les ventres, ils tirent jusqu'au bout de leurs chargeurs, puis ils jettent les mitraillettes et prennent des poignards.

Théodor PLIEVIER,
(Stalingrad).
Robert Marin, éditeur.

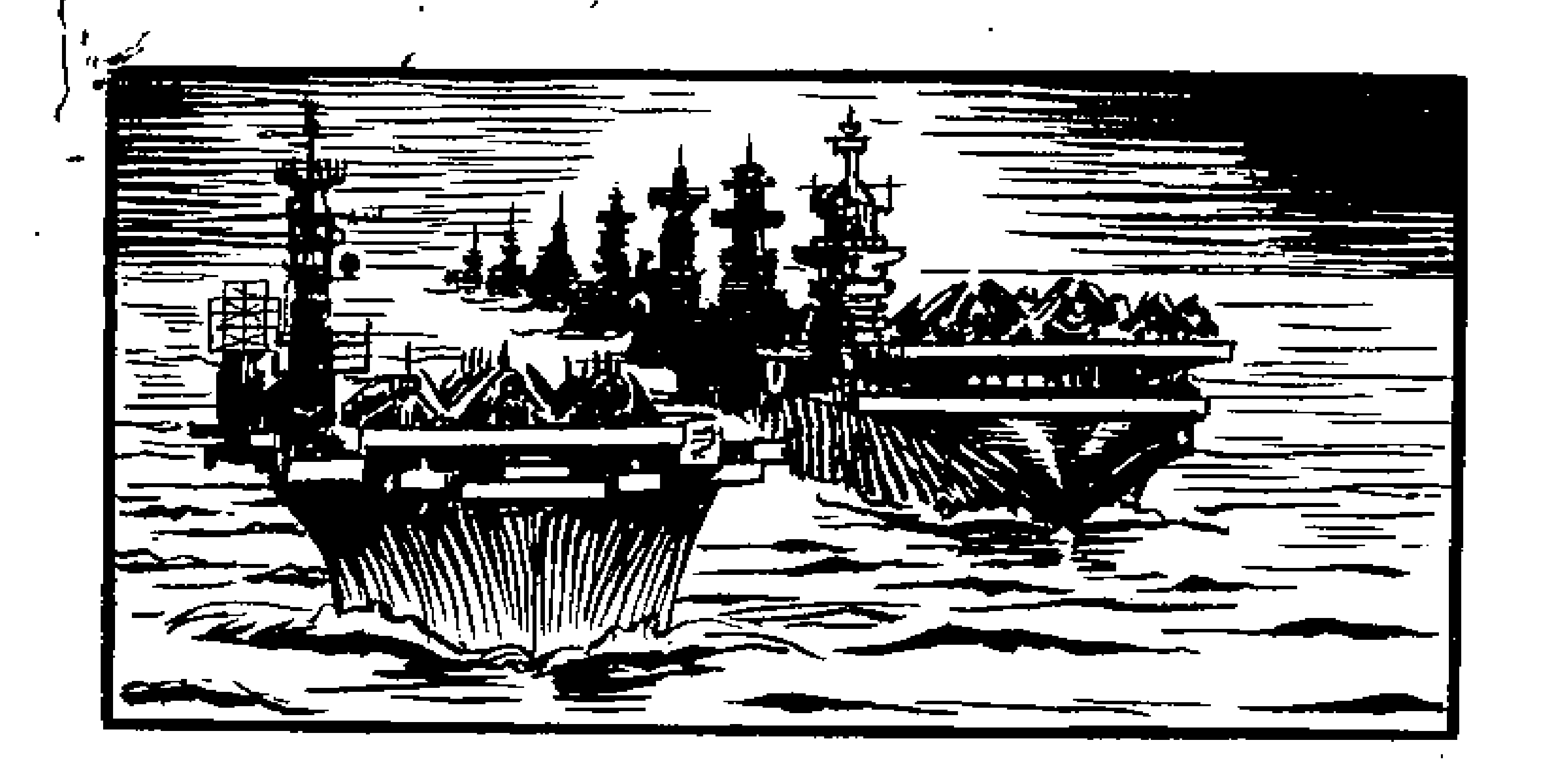
LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Stalingrad : situer cette ville sur une carte de Russie. Parler aux enfants de l'héroïque résistance des Russes. — **2. Commotionnés :** ébranlés par un choc nerveux. — **3. Chevaux de frise :** pièces de bois traversées en tous sens de pieux et de barres de fer pointues qui forment obstacle à la progression de l'ennemi. — **4. Pétrifient :** pétrifier signifie changer en pierre. Ici, tout semble s'immobiliser sous l'effet de la peur. — **5. Technique :** ensemble des procédés de la science. — **6. Abstraction :** la théorie, l'imagination. — **7. Théodor Plievier :** écrivain allemand.

B. Assurons-nous que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer par des expressions de même sens) : ardent, casemates, cataracte.





125. — MISSION AU-DELA DU CRÉPUSCULE

Ce récit authentique[1] se situe au début de l'engagement naval, maintenant célèbre, appelé la première bataille des Philippines[2].

Au cours de cette bataille navale décisive, la 58e Force d'opérations attaqua la flotte japonaise, coula au moins un porte-avions et 4 pétroliers et endommagea gravement plusieurs unités. Elle perdit 96 appareils et 49 hommes.

I. — L'ORDRE D'ATTAQUE — L'ENVOL

Ce 19 juin 1944, la division navale vivait les dernières heures du dernier jour de la poursuite. A la 58e Force d'opérations pas un homme ne l'ignorait. Au-delà de l'horizon, à l'ouest, ses avions de reconnaissance fouillaient la mer des Philippines, à la recherche d'une flotte japonaise en fuite. Sur la passerelle de commandement du porte-avions *Lexington*, le vice-amiral Marc Mitscher, commandant la 58e Force d'opérations, attendait leurs comptes rendus. D'autres porte-avions escortaient le *Lexington*, leurs ponts d'envol couverts

d'appareils prêts à décoller. Mais la nuit allait tomber dans quatre heures. Demain, il serait trop tard.

Les officiers de l'état-major de Mitscher, rassemblés autour d'un poste de radio, s'efforçaient de surprendre, dans les messages, les mots qui les jetteraient dans l'action.

« Bâtiments ennemis en vue », entendirent-ils enfin.

— Donnez-moi le message intégral! demanda l'amiral.

Deux ponts au-dessous, dans la salle radio, les opérateurs tapaient à la machine le moindre mot qui parvenait à leurs écouteurs. Très loin dans le couchant, un pilote de reconnaissance, parvenu presque à la limite du secteur qu'il avait pour mission d'explorer, avait discerné des silhouettes étranges, des taches et des rides dans l'aveuglante coulée de lumière tropicale. A n'en croire que ses yeux éblouis, on pouvait penser qu'il s'agissait de minuscules nuages et de leurs ombres sur la mer. Il fit appel à ses camarades d'équipage. Leur vue était plus perçante. Et le radio de bord d'allonger immédiatement la main vers son manipulateur :

— Flotte ennemie en vue. Position...

Le texte du message capté par le *Lexington* fut porté dans la salle des cartes. L'officier de navigation calcula rapidement les distances et jeta un chiffre sur un bout de papier.

— Eh bien! pouvons-nous lancer l'attaque? demanda l'amiral.

Pendant un moment, aucun des officiers de son état-major n'osa répondre. Les mêmes images hantaient tous les esprits : la féroce défense japonaise; le long trajet de retour au-dessus de l'océan désert; l'angoisse des pilotes épuisés, surveillant les jaugeurs d'essence dont l'aiguille au zéro implique inévitablement le contact brutal avec l'eau noire; et les dangers des appontages de nuit sur les porte-avions.

— Nous pouvons tenter l'attaque, dit enfin l'un d'eux. Mais la partie sera serrée!

Mitscher donna l'ordre d'un ton ferme :

— Attaquons!

Sa décision fut d'abord transmise à son supérieur hiérarchique, l'amiral Raymond Spruance, commandant la Cinquième Flotte, dont la marque flottait sur un navire proche. Deux minutes plus tard, un message relayé par télétypes[4] commença à s'inscrire sur les écrans lumineux des salles de veille, à bord du *Lexington*, de l'*Enterprise*, du *Princeton*, du *Bunker-Hill*, du *Hornet*, du *Wasp* et des autres porte-avions.

Les pilotes abandonnèrent leur lecture et leurs jeux de cartes. Depuis le matin, leurs feuilles de mission étaient prêtes; renseignements, météo, coucher de soleil, signaux en vigueur : tout y figurait. La seule donnée manquante jusque-là s'inscrivait maintenant en lettres lumineuses sur l'écran : position de la flotte ennemie, sa route et sa vitesse.

Les équipages commençaient à boucler leur équipement. Quand le haut-parleur lança : « Pilotes, à vos avions ! » les hommes saisirent leurs casques, leurs porte-cartes, les blocs-notes qui se fixent sur une cuisse et prirent dans le calme le chemin du pont d'envol. Les plaisanteries habituelles manquaient. Tous, ils sentaient que cette mission ne prêtait pas à rire...

Sur le *Lexington*, l'officier de contrôle aérien donna un ordre:

— Moteurs en route!

Les moteurs démarrèrent promptement et atteiguirent aussitôt leur régime de pleine puissance, tandis qu'un halo de vapeur blême s'accrochait aux extrémités des pales de chaque hélice. Le vent qu'elles refoulaient plaquait les treillis[5] sur le corps des équipiers de pont. Dans les passavants[6], les hommes s'abritaient les yeux et se bouchaient les oreilles. L'officier starter[7] vint se poster à droite du premier chasseur Hellcat à prendre le départ. Derrière les monoplaces, serrés les uns contre les autres, les avions-torpilleurs Avenger s'alignaient en masse compacte, précédant les bombardiers en piqué Dauntless. Le navire s'affermit sur son nouveau cap[8], debout à la brise, rigoureusement.

Un porte-voix hurla :

— Lancez les avions!

L'officier starter se mit à balancer un petit pavillon à damiers.

Le premier Hellcat était celui d'Henry Kosciusko. Quand le pavillon accentua son mouvement, il ouvrit les gaz, l'empennage trembla et les pneus des roues bloquées contre les cales se déformèrent. Brusquement le pavillon s'abaissa, pointé vers la proue, et le monoplan bondit en avant. Il prit de la vitesse, s'arracha soudain du pont et dégagea immédiatement sur la droite, afin que le souffle de son hélice ne vînt pas gêner le suivant.

Après les chasseurs Hellcat, décollent les torpilleurs Avenger, et enfin les bombardiers en piqué Dauntless.

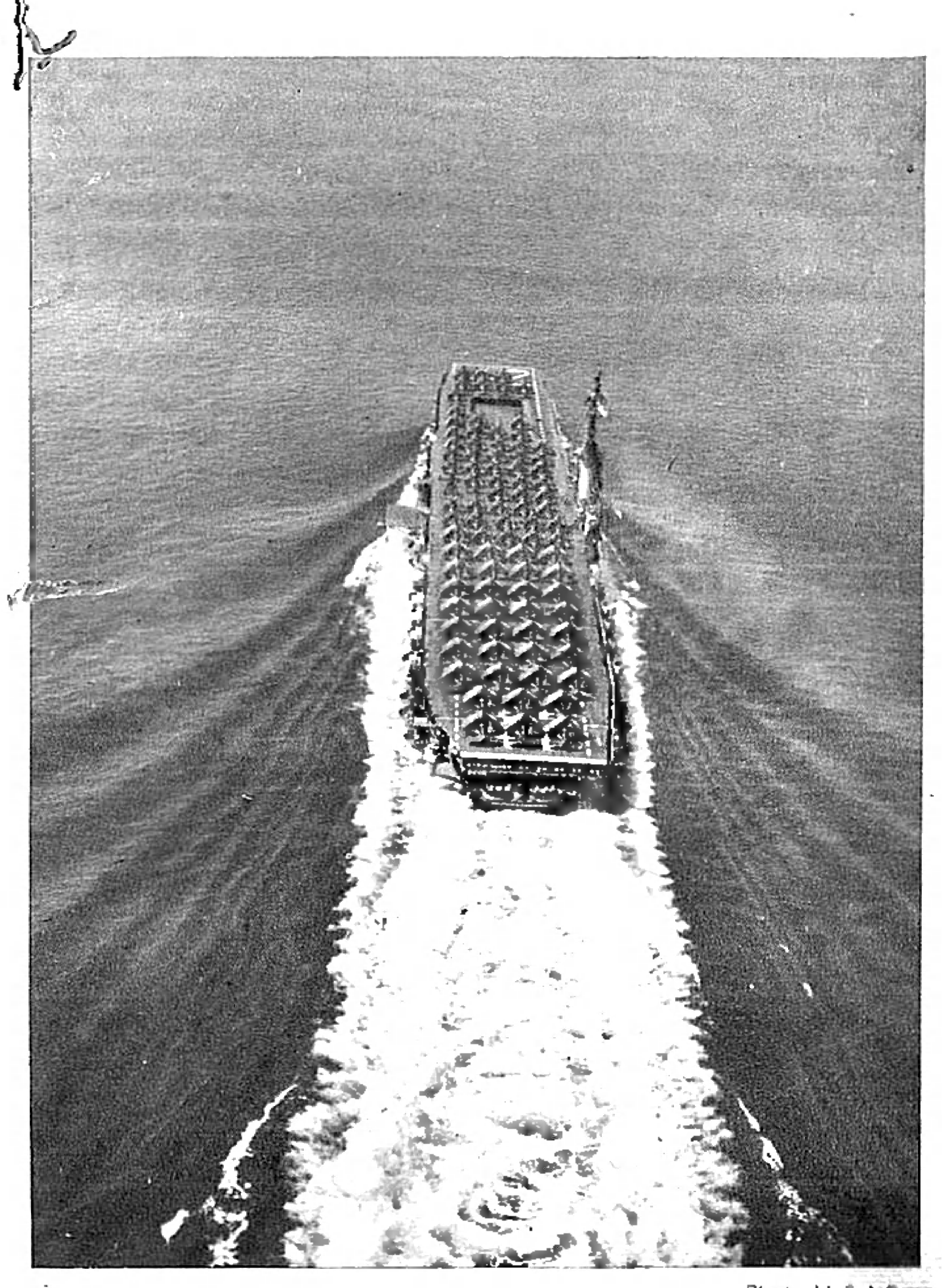
J. Bryan et Philip Reed,
(*Mission au delà du crépuscule*).
Editions Le Sillage, Paris.

LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Authentique : conforme à la réalité, absolument véridique. — **2. Philippines :** archipel volcanique de l'Insulinde comprenant plus de sept mille îles. Le situer sur la carte. — **3. Tropicale :** les régions tropicales sont situées de chaque côté de l'Equateur. La chaleur y est étouffante, la lumière aveuglante. — **4. Télétype :** sorte de machine à écrire qui imprime à distance par télégraphie. — **5. Treillis :** vêtements d'exercice en grosse toile de chanvre. — **6. Passavants :** partie du pont supérieur servant de passage entre l'avant et l'arrière. — **7. Starter :** mot anglais désignant celui qui donne le signal de départ. — **8. Cap :** la direction de l'avant d'un navire. On met le cap sur un point donné. — **9. Empennage :** queue de l'avion. Comparer à l'empennage d'une flèche.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer par des expressions de même sens) : **escortaient, messages, intégral, discerné, halo, souffle de son hélice.**



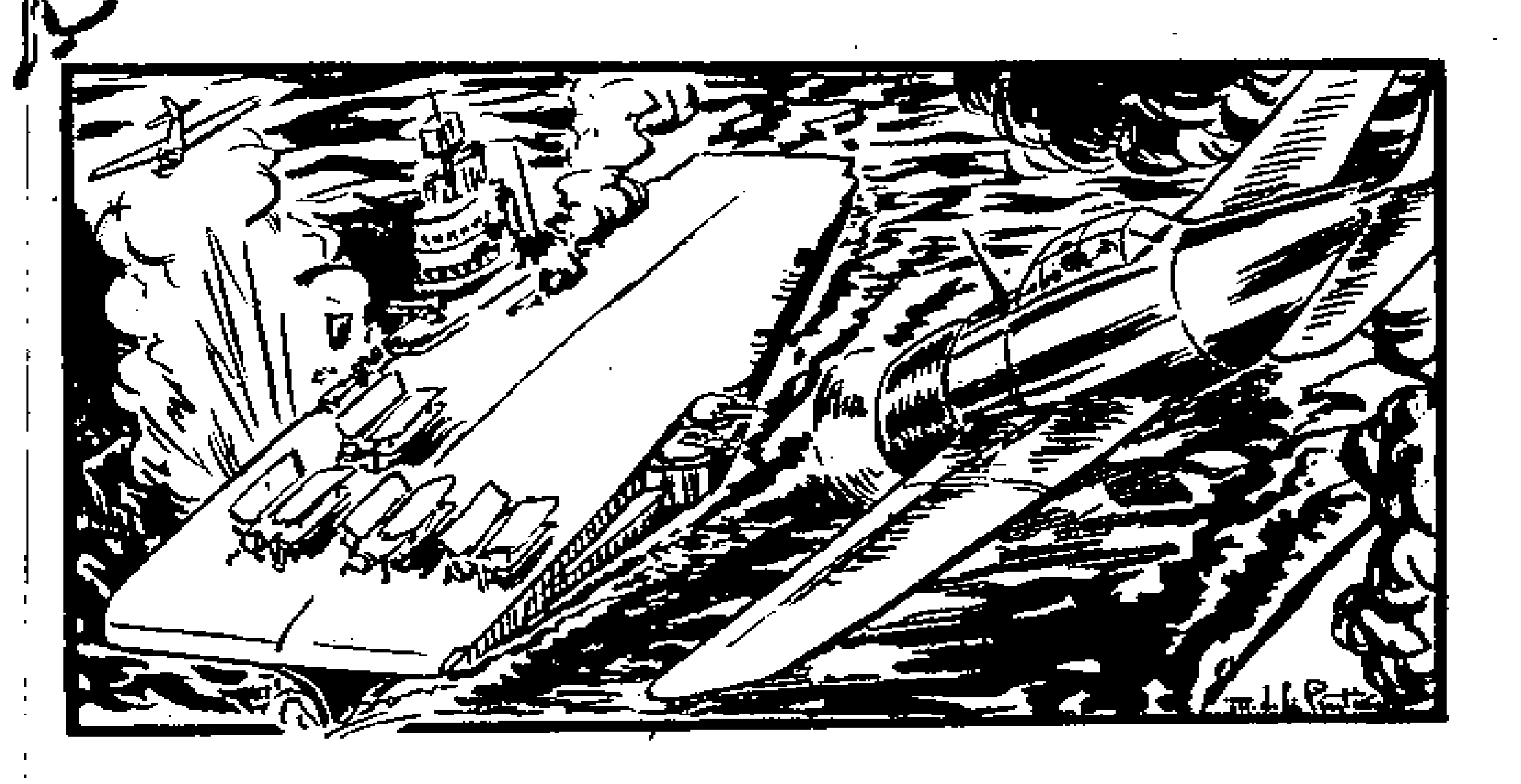
Phot. U. S. I. S.

PORTE-AVIONS EN ROUTE POUR LE COMBAT



Phot. Seeberger

LIBÉRATION DE PARIS



126. — MISSION AU-DELA DU CRÉPUSCULE

II. — LA BATAILLE

Les appareils de reconnaissance avaient signalé que la flotte japonaise faisait route vers une position très proche de la distance maximum franchissable pour les bombardiers en piqué et les avions-torpilleurs du *Lexington*. Les pilotes savaient donc que la défense adverse ne constituait qu'un des dangers de leur mission; l'autre danger, c'était l'épuisement prématuré de leur carburant.

Ils volaient depuis une demi-heure quand Weymouth, leur chef, capta le message d'un avion de reconnaissance qui précisait : « Je vous passe nouvelle position de l'ennemi... » En fin de compte la flotte japonaise se trouvait 130 kilomètres plus loin qu'avant! Weymouth modifia son cap et commença à monter doucement, attentif à économiser l'essence..—

L'éblouissement du couchant causait des méprises. Par deux fois, certains pilotes signalèrent des navires devant eux et mêmes les cataloguèrent : tant de porte-avions, tant de cuirassés, tant de croiseurs' et de destroyers'... Mais il s'avéra

que les « navires » n'étaient que de petits nuages allongé traînant bas sur l'eau. Après quoi, la radio fut silencieus jusqu'à ce qu'une voix s'exclamât soudain :

— Regardez cette tache d'huile !

— Serait-ce la flotte japonaise? demanda quelqu'un. L moitié de mon essence est déjà volatilisée !

Weymouth jugea qu'ils avaient aperçu le groupe des pétro liers. Il se sentait plein de compassion pour ses malheureu camarades placés devant une situation aussi angoissante leur carburant à demi-consommé, l'attaque à effectuer, e le long trajet de retour contre un vent de 25 kilomètres. I était navré‘, mais combien fier aussi :

« Ces garçons connaissent le sort qui les attend, songeait-il Beaucoup d'entre eux savent qu'ils boiront à la grande tass cette nuit. Et pourtant ils n'en vont pas moins crânement l'attaque! ».

Il aperçut alors la coulée d'huile, tache bronzée sur l'océan Ce n'était pas la tache aux bords irréguliers que laisse u bâtiment éventré, mais bien une longue traînée. De toute évi dence, l'ennemi devait être en train de se ravitailler en car burant quand l'alarme avait été donnée. Les navires avaien dû larguer brusquement les conduites de mazout[5] avant que les bateaux-citernes aient eu le temps d'arrêter leurs pompes Cette traînée conduirait Weymouth tout droit aux navire de ligne.

Quelques minutes plus tard, un chasseur annonça :

— Navires devant!

Weymouth regarda sa montre : 18 h. 23. A 18 h. 35, il aper çut les pétroliers. Cible magnifique qu'il avait envie de bom barder, mais le but de la mission avait été clairement précisé « les porte-avions constituent l'objectif n° 1 ».

Il poursuivit donc. Devant lui un énorme cumulus* dessi nait une enclume dans le ciel. A 18 h. 45, Weymouth modifia légèrement son cap, afin de passer sous l'abri du gros nuage A cet instant, une voix angoissée se fit entendre :

On dirait que nous tombons sur la flotte japonaise toute entière !

Les bâtiments ennemis naviguaient en trois groupes. A 20 kilomètres devant, le plus important se composait de 3 porte-avions, 2 cuirassés, 3 ou 4 croiseurs lourds, plus 4 à 6 croiseurs légers et destroyers. Le second groupe, à 20 kilomètres plus au nord, comportait un porte-avions de la classe *Shokaku*, 3 ou 4 croiseurs lourds et 5 ou 6 destroyers.

Ce dernier groupe subissait déjà l'attaque...

Comme Weymouth et ses bombardiers approchaient, le crépuscule noyait les flots. Les bâtiments japonais paraissaient en flammes, tant leurs pièces crachaient incessamment. Dans le ciel, encore baigné des dernières lueurs du couchant, l'éclatement des projectiles formait une véritable voûte. Les obus à la thermite et au phosphore laissaient de longues traînées incandescentes. Les croiseurs lourds faisaient usage de leurs pièces de gros calibre; des fragments de métal chauffé à blanc jaillissaient de leurs projectiles éclatés comme d'autant de volcans. Le barrage était d'une densité terrifiante, plus dru que tout ce que les équipages avaient rencontré précédemment. Plus impressionnant encore était le jeu démoniaque des couleurs : vert, jaune, noir, bleu, blanc, rose, pourpre. Les avions roulaient et tanguaient dans les remous des éclatements. Aucun, cependant, ne fut touché. Weymouth pressa son attaque. Il avait maintenant choisi sa proie, le porte-avions le plus au sud, et il amorça un grand virage sur la gauche qui le placerait à l'ouest de son objectif.

Le commandant donna l'ordre préparatoire — main droite levée, poing fermé — puis le commandement d'exécution — un balancement d'ailes. L'un après l'autre, ses chefs de section répétaient le signal. Weymouth jeta un dernier coup d'œil sous lui. Les deux porte-avions qui faisaient route au nord abattaient maintenant sur bâbord, et leur nouvelle route, en direction de l'ouest, annulerait pratiquement l'influence du vent d'est.

« Le rêve pour un bombardier! » pensa Weymouth.

Il était à 3.200 mètres lorsqu'il poussa le manche en avant pour amorcer son piqué, les autres avions en bon ordre derrière lui. Sa montre marquait 19 h. 04. Il y avait exactement deux heures vingt-huit minutes que le dernier appareil avait quitté le pont du *Lexington*.

Commencée là-haut, dans l'or du couchant, sa plongée s'acheva dans l'ombre du crépuscule. L'aiguille de l'altimètre dégringola de 2.740 m. avant que Weymouth larguât sa bombe. Encore 300 mètres et il esquissa sa ressource. Pendant tout le temps de son vertigineux piqué, une phrase martelait son cerveau :

« il faut que je touche... il faut que je touche... ».

Son viseur, il l'avait maintenu sur l'objectif jusqu'à être certain de l'impact. Et McElhiney, son mitrailleur, avait vu une colonne de fumée noire s'élever du pont, tout près des superstructures.

Au moment où Harrison entamait son piqué, un obus à la thermite explosa juste sous lui, projetant de tous côtés des éclats chauffés à blanc. Involontairement, il se recroquevilla sur son siège et pensa :

« si tu passes au travers — c'est peu probable, mais si ça t'arrive — il faut que tu deviennes le meilleur gars du monde! ».

Tant de fumée enveloppait son objectif qu'il pouvait à peine en discerner la silhouette. Trois gerbes d'eau fusaient presque à toucher la coque du porte-avions. Il sentit une bouffée d'orgueil monter en lui : huit bombes lancées par le 16e groupe et cinq coups au but! Il déclencha la sienne et ramena doucement le manche à lui.

Puis il interrogea Ray Barett, son mitrailleur :

— Alors?

— Juste à côté! répondit celui-ci. A 12 mètres de l'arrière, sur la droite.

Le légitime désappointement d'Harrisson ne dura pas.

— Peu importe! les cinq coups au but ont fait sauter à l'eau une ribambelle de ces bâtards, et je parie bien que j'en ai eu quelques-uns.

Les pointeurs nippons avaient maintenant bien réglé leur tir. Un projectile de 20 millimètres atteignit le réservoir tribord[10] de Cleland, tandis qu'un obus de 40 millimètres perforait son aile droite, y laissant une déchirure d'un demi-mètre. Un autre obus arracha le plancher du poste arrière. Bill Hisler, son mitrailleur, gémit :

— Bon Dieu! J'ai gagné une médaille et perdu ma patte gauche!

En fait, il n'était pas blessé. Le choc avait seulement engourdi sa jambe, Cleland ramena son avion en ligne et plaça sa bombe à 3 mètres devant l'étrave du porte-avions.

L'attaque avait pris fin sans qu'ils s'en soient rendu compte. Les équipages devaient maintenant affronter le long trajet du retour, la bataille contre l'obscurité, et l'épuisement de leur carburant.

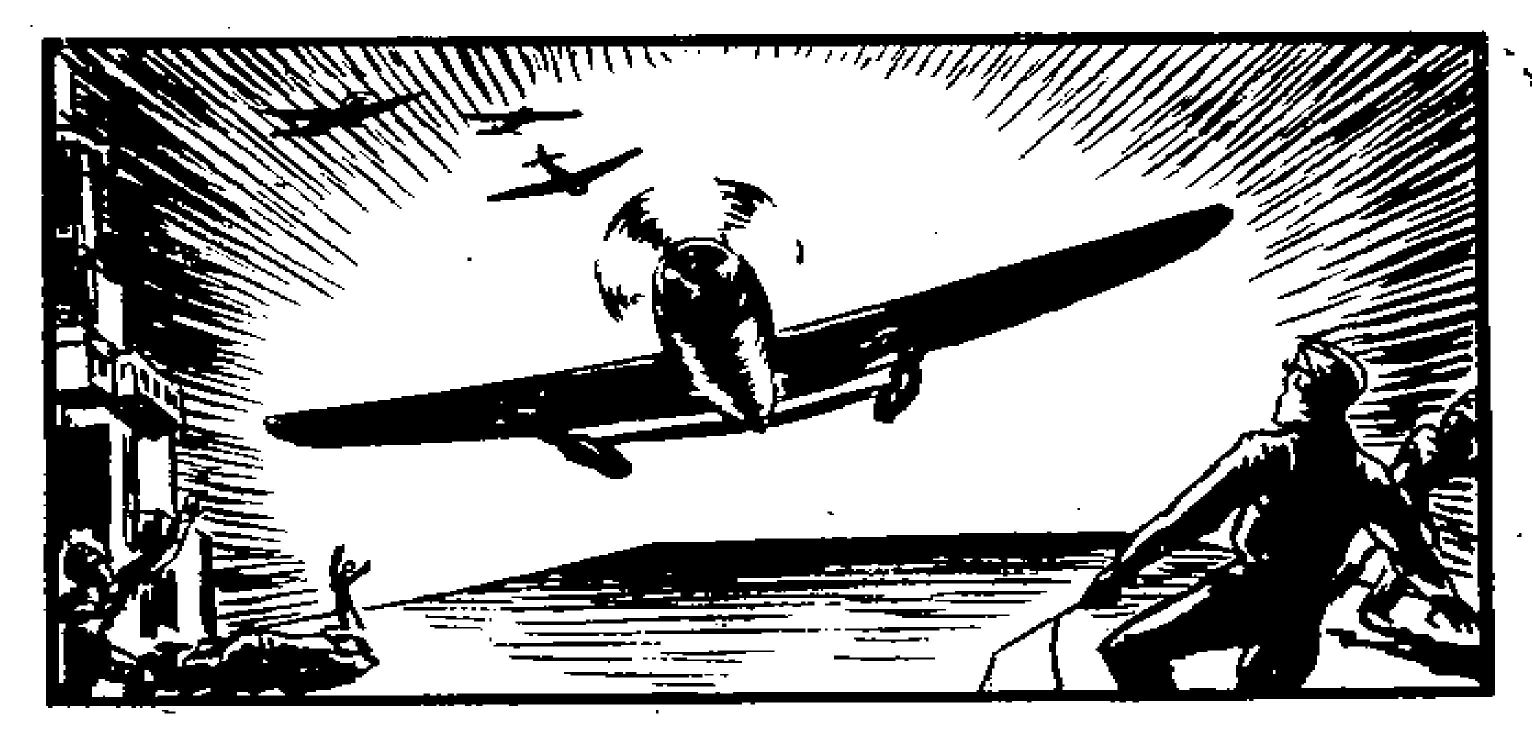
J. BRYAN et Philip REED,
(*Mission au delà du crépuscule*).
Editions Denoel.

LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Croiseurs : bâtiments de guerre plus légers et plus rapides que les cuirassés. — **2. Destroyers :** mot anglais désignant les contre-torpilleurs rapides. — **3. Il s'avéra :** il se trouva en vérité. — **4. Navré :** extrêmement peiné. Au sens propre, navrer signifie : blesser, faire une grande plaie. — **5. Mazout :** combustible liquide épais extrait du pétrole, encore appelé fuel oil ou huile lourde. — **6. Cumulus :** gros nuages blancs animés de mouvements comme une pâte qui se gonfle ou s'abaisse. — **7. Thermite :** mélange chimique donnant, une fois allumé par amorçage, du fer à l'état fondu. — **8. Bâbord :** côté gauche du bâtiment quand, le dos tourné à la poupe, on regarde vers la proue. — **9. Impact :** action de venir heurter une chose. Le point d'impact est l'endroit où un projectile vient frapper son objectif. — **10. Tribord :** côté droit du bâtiment

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer par des expressions de même sens) : **cataloguèrent, méprises, volatilisée, crânement, larguer, densité, piqué, manche, Nippons, étrave.**



127. — MISSION AU-DELA DU CRÉPUSCULE

III. — LE RETOUR

En vol normal, au régime de croisière[1] économique, un Avenger ou un Dauntless au moteur correctement réglé dispose d'une autonomie[2] suffisante pour couvrir la distance que la mission leur imposait ce soir-là. Mais la plupart des avions de l'expédition volaient en opérations depuis une dizaine de mois. Leurs moteurs n'étaient plus jeunes et consommaient beaucoup. Et puis, la mission ne ressemblait guère à un « vol normal ». Elle avait débuté par une montée à plus de 3.000 mètres avec la pleine charge de bombes. Il y avait eu ensuite le dérobement, cette rude séance de zigzags et de montagnes russes « à plein tube » pour dérouter la D.C.A. ennemie. Or, un moteur poussé à fond consomme le double de l'essence nécessaire au régime de croisière. Il s'agissait donc, pour les pilotes, non pas seulement de tailler leur route contre un vent debout de 25 km., mais encore, lorsqu'ils atteindraient l'escadre, de tourner en rond pendant un temps indéterminé dans l'attente du tour d'appontage, manœuvre qui exige du moteur qu'il tourne à plein, une fois de plus, au moment où l'on abaisse le train et les volets.

Chaque pilote faisait et refaisait le même et obsédant calcul : « distance à couvrir, 550 km... vitesse sol, 222 km/h.... Durée du vol, 2 h. 30... Marge à prévoir, 30 minutes, 45 peut-être, pour retrouver le *Lexington*, prendre rang dans le circuit d'approche et attendre mon tour d'appontage... ce sera durement tangent... »

La situation était déjà tragique pour certains pilotes des autres groupes, perdus et à court d'essence. Angoissées, plaintives ou coléreuses, leurs voix se croisaient dans l'éther* :

— Joe, je n'en ai plus que pour dix minutes. Je crois que je ferais mieux de me poser sur l'eau pendant que j'ai encore du moteur. Adieu, Joe!

— Ici le 46. Où suis-je ? Quelqu'un veut-il me donner ma position?

Les appels ne cessaient pas.

— Terminé pour moi, les amis! Impossible d'aller plus loin. J'amerris. Repêchez-moi demain matin, si possible, voulez-vous ?..—

Maintenant la fatigue physique et la tension nerveuse commençaient à se faire sentir d'une façon inconnue à ces hommes. Une sorte de vertige s'était emparé d'eux. L'obscurité était maintenant totale, l'horizon invisible, la lune absente. Des nuages masquaient fréquemment les étoiles. Les feux de route des avions, allumés en vue d'éviter les collisions, constituaient les seuls points de repère dans la nuit. Repères instables au demeurant, car les uns brillaient par intermittence, tandis que d'autres s'abaissaient soudain ou se laissaient distancer. Certains appareils n'avaient même plus de feux.

Sur l'avion de Kirkpatrick, par exemple, le feu arrière manquait. La lampe sur l'aile gauche constituait le seul repère visible pour son ailier Conklin. Par instants, Conklin était incapable de savoir s'il se trouvait à 50 mètres ou à 50 centimètres de son chef de file. A deux reprises, il dut agir brutalement sur les commandes pour éviter de justesse la collision fatale. Il commençait à perdre le sens de l'équilibre au

point de mettre en doute les indications de ses instruments de bord.

Il était exactement 20 h. 30 lorsqu'apparut le pinceau vertical d'un projecteur, à bord d'une des unités appartenant au groupe du *Bunker-Hill*.

Mais les difficultés ne faisaient que commencer...

Chaque pilote devait maintenant retrouver dans l'obscurité un des porte-avions, après quoi il lui faudrait encore accomplir impeccablement la délicate manœuvre d'appontage...

Le premier appareil se présenta, droit par l'arrière du *Lexington*. Shuff manœuvra ses palettes lumineuses pour le faire descendre légèrement. L'avion poursuivit correctement son approche. L'officier amena sa palette droite à la hauteur de sa gorge. La crosse de freinage[4] crocha le second câble d'arrêt. Le gros appareil s'immobilisa bruyamment sur la plate-forme, les roues fumantes et la béquille butant contre les contrepoids qui venaient de le freiner. Il était 20 h. 50...

Mais au lieu de se présenter en file ordonnée, les avions se ruaient maintenant vers la plate-forme, deux à la fois, et parfois même en paquet, luttant coude à coude à qui obtiendrait de l'officier l'autorisation de se poser.

Il devenait impossible de sélectionner[5] les appareils. Dans cette cohue, chacun pouvait croire que les signaux d'appontage lui étaient destinés. Et si par malheur deux avions tentaient de se poser ensemble, c'était le télescopage assuré, la mort de deux équipages et la plate-forme inutilisable pendant une heure.

Dix minutes à peine s'étaient écoulées depuis l'appontage du premier avion. L'anxiété des pilotes tournait au désespoir. Au début, ils obéissaient immédiatement aux signaux d'interdiction; maintenant, ils fonçaient jusqu'à l'extrême limite du possible, dans l'espoir que leurs rivaux céderaient la place à la dernière seconde. Certains appareils frôlèrent la plate-forme de si près qu'à maintes reprises, Shuff dut rabat-

tre le pare-vent placé derrière lui, car ils ne l'auraient certainement pas évité..—

Un appareil arriva à grande vitesse, tous feux éteints.

— Dégagez le pont!

L'officier s'aplatit sur la plate-forme une fraction de seconde avant que le bout d'aile rasât sa tête.

— Equipe 6, dégagez! Equipe 6, dégagez! hurla-t-il encore.

Quelques hommes réussirent à se jeter dans les passavants. D'autres s'allongèrent sur le pont, se couvrant la face de leurs bras repliés. Les hommes préposés aux cales demeurèrent à leur poste.

L'avion cependant franchit les barrières et s'effondra dans un sinistre fracas. Toutes les lumières s'éteignirent. Un râle bouillonna dans une gorge humaine. Quelqu'un hurla :

— Attention, bombe non larguée!

Et un lourd silence s'abattit, troublé seulement par le sifflement des extincteurs...

J. Bryan et Philip Reed,
(*Mission au delà du crépuscule*).
Editions Le Sillage, Paris.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Régime de croisière : vitesse à laquelle un avion peut voyager pendant assez longtemps sans usure anormale des moteurs. — **2. Dispose d'une autonomie suffisante :** peut de lui-même et sans nouveau ravitaillement en carburant. — **3. Ether :** régions supérieures de l'atmosphère. — **4. Crosse de freinage :** sorte de gros crochet situé sous la queue de l'avion et qui s'amarre de lui-même sur des câbles transversaux lorsque ce dernier atterrit sur le pont. — **5. Sélectionner :** trier, distinguer des autres les avions qui doivent se poser sur le Lexington. — **6. Préposés aux cales :** chargés du service des cales.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer par des expressions de même sens) : **vent debout, obsédant, palette, télescopage.**

II. — LA REDACTION

Résumez en une petite page l'ensemble des trois textes intitulés : Mission au-delà du crépuscule.



128. — PARACHUTAGE AU MAQUIS

Il y avait dans l'air comme un ronron lointain, un ronron qui grossissait, s'amplifiait... Des projecteurs jaillirent dans le pré, les faisceaux lumineux tournés vers le ciel. Un vrombissement[1] énorme remplissait tout le paysage, tous les corps, passa au-dessus des têtes et s'éloigna en queue de poisson...

Par trois fois les avions vinrent tourner autour du pré. Ce ne fut qu'à la quatrième fois, au plus gros du vrombissement, qu'apparut, contre le ciel blanc, une frange noire qui se mit à descendre lentement, pendant que le bruit des moteurs se mourait au loin. Les « containers »[2], lâchés au-dessus du champ comme une main laisse tomber une lettre dans l'ouverture d'une boîte, descendaient doucement au-dessus des têtes.

Les habitués des parachutages savent qu'on peut se trouver à n'importe quel endroit du champ, on aura toujours l'impression que les containers viennent droit sur vous et vont vous tomber sur la tête. Silencieux et lents comme des chats noirs, les objets dépassent les têtes et disparaissent dans la nuit.

Maintenant, il s'agit de les trouver. Le blé fouette les jambes qui courent, des pierres roulent, des caniveaux dérobent la terre sous les pieds, des herbes hautes, des lianes solides font des crocs-en-jambe... Une haie d'arbres en velours noir indique la limite du champ. Courir de ci, courir de là, jusqu'à ce qu'une tache blafarde, ronde, méduse immense et molle, apparaisse sur le sol. Un de trouvé! Et ça? Quel est cet amas de blancheur? Une coupe de bois? Le squelette d'une bête antédiluvienne ? Il a la courbe d'une grandiose colonne vertébrale, les rayures des côtes gigantesques... Et c'est en réalité un immense parachute blanc, strié de noir. Courons à droite, courons à gauche, cherchons. Un, et encore un, et encore, et encore... Mollement étalés, comme d'énormes mouchoirs tombés d'une poche, comme de rondes toiles d'araignées dont les fils minces et solides tiennent un cylindre noir, lourd, insoulevable, un coffre-fort! Vingt, vingt-trois, vingt-cinq... Les femmes font les chiens de chasse, les hommes chargent les containers dans la camionnette.

La camionnette souffle et pue. Elle en est à son quatrième voyage. C'est le dernier cette fois-ci, et c'est pour emmener les gens. Maintenant la camionnette roule sur une étroite route tortueuse, une route dangereuse comme les Boches, comme les containers au-dessus de la tête! Enfin on arrive, et ce n'est pas malheureux.

Une cour. La masse sombre d'une maison. Mais non, ce n'est pas le château, ne cherchez pas l'entrée de ce côté ! Ah, bon. Alors ? Alors, venez par ici. La porte ne s'ouvre pas immédiatement. Ici on prend d'étranges précautions après le remue-ménage de tout à l'heure, comme si on avait été seuls au monde. On traverse en trébuchant une longue pièce obscure qui sent le moisi. Une porte s'ouvre au fond de la pièce, et c'est une caverne.

Etroite, profonde, voûtée, les murs rugueux et dégoulinants, une caverne comme on rêve qu'est une caverne de brigands. La lumière est rouge et basse. Par terre, sur une couverture,

des armes. A droite et à gauche de la couverture, une rangée d'hommes, et, tout au fond, face à la porte, le lieutenant qui commande. On travaille à la chaîne : les armes passent de main en main vers le fond, gagnent des rayons, des recoins de la caverne. Quand il n'y en a plus, on plie la couverture. Au suivant. Le container arrive, roulé comme un tonneau par deux hommes. On l'ouvre et on tire la couverture dans laquelle sont roulées les armes, on étale la couverture comme un tapis : les armes sont là; chaque fusil-mitrailleur enveloppé d'une chemise kaki. On dirait que l'emballage a été fait par une femme soigneuse qui enveloppe ses flacons pour qu'ils ne se brisent pas pendant le voyage. On recommence à passer, trier et ranger les armes. D'autres containers arrivent, il y a des grenades, il y a du plastique[5]... Ça va vite, il faut que cela aille vite, le jour est proche. On ramasse le chocolat dont sont parsemées les armes, on ramasse les chemises kaki...—

C'est fini. Tous les containers sont vidés. On distribue les parachutes jetés les uns sur les autres, un grand tas qui monte très haut. C'est drôle à la lumière, on voit qu'ils ne sont pas tous blancs, il y en a des vert-tendre, des roses... Ça fera de belles chemises de soie, et des robes, et des torchons quand c'est de la toile. C'est la prime aux participants avec le chocolat et les cigarettes.

Au dehors, c'est l'aube. Il est temps, il est grand temps de rentrer.

Elsa Triolet,
(*Le premier accroc coûte* 200 *francs*).
Editions Denoel.

I. — LE SENS

A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

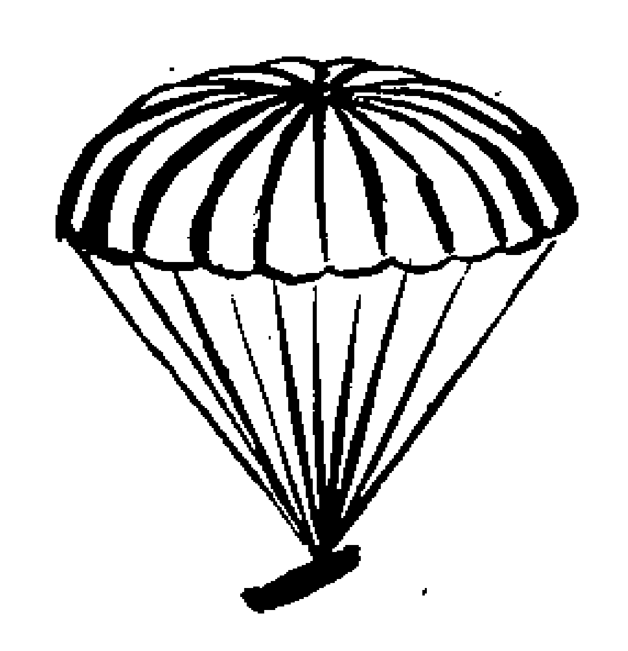
1. Vrombissement : vibration, ronflement produit par un mouvement de rotation rapide, ici par les hélices. — **2. Containers :** mot anglais signifiant contenant, sortes de boîtes cylindriques renfermant armes et vivres lâchées par parachute. — **3. Méduse :** bête gélatineuse aux formes molles flottant dans la mer. — **4. Antédiluvienne :**

qui existait avant le déluge. Les bêtes antédiluviennes ont des dimensions énormes et des formes étranges. — **5. Plastique :** explosif employé pour les sabotages.

B. Assurons-nous au besoin que les mots suivants sont compris (les faire remplacer par des expressions de même sens) : **en queue de poisson, frange, dérobent, strié, à la chaîne, kaki.**

II. — LA REDACTION

Ce parachutage vous fait-il penser à une scène analogue à laquelle vous avez assisté ou qui vous a été racontée ? Si oui, parlez-en à votre tour, ou bien racontez tout autre épisode de la guerre du maquis dont vous avez eu connaissance.





129. — LA RÉPRESSION ALLEMANDE

A peine les gens viennent-ils de s'endormir qu'une colonne de répression arrive.

Ah, que le réveil est douloureux, vaseux[1], comme on n'a pas envie de croire à ces coups à la porte, à cette voix qui dit, qui répète avec insistance : « Les Allemands en force marchent sur le village... Ils sont à trois kilomètres... »...—

Des mitrailleuses crépitaient : c'était vrai, les Boches étaient là.

Les tuiles se cassent, cristallines. Les avions piquent très bas. On dirait que les habitants du village sont déjà sous terre, qu'ils sont déjà tous exterminés, il n'y a personne, absolument personne, dans cette rue et ces ruelles. « Nous sommes encore là, n'espérez rien », vitupèrent[2] les voix de fer venant d'en haut. Ils foncent sur le village, crachent, se redressent et s'en vont tourner dans le ciel.

S'échapper tant qu'ils sont là-haut, qu'ils ne peuvent encore vous avoir que par la mort ! S'échapper avant que leurs mains immondes[3] ne s'abattent sur ce qui respire, sur ce qui

pense, sur ce qui sent. Ne pas se trouver sur leur chemin..—

Le petit chemin creux est raide. Il mène dans les coteaux, à l'abri des avions, du soleil, et il y aura là-haut des cerisiers avec des cerises pour la soif...

De là-haut, on voit le clocher du village, les avions qui tournent autour... Plus loin, plus haut ! Mettons des kilomètres entre eux et nous. Sur un cerisier, quelques cerises à moitié mangées par les oiseaux, elles sont noires, chaudes, sucrées, elles vous rendent la vie... Plus loin, plus haut !

Dans le petit bois sur la crête, il y a de l'ombre et des fraises des bois. Le ciel, bleu-azur, est vide et propre, le grand silence est parcouru de frissons que lui donnent les coups de feu, les rafales de mitraillettes, venant maintenant d'en bas..—

Au secours ! Ils jouent à leurs jeux habituels. Les hommes au piquet, les bras en l'air. On les bat avec des cordes mouillées. Le petit blessé de la maison du boulanger gît dans le jardin, les jambes tailladées, les yeux arrachés, la tête écrasée. Ils sont ivres..—

Au secours ! Ils pillent, s accagent... Ils montent dans les coteaux. Ils mettent à sac‘ les fermes, tuent le bétail, lancent les œufs contre les murs, les écrasent, s'empiffrent° de fromage, mordant dans une pile de trois, quatre à la fois, ils tiraillent à droite, à gauche, sur les fuyards, au petit bonheur..— Ils tirent sur cet homme qui sort de sa maison et ne comprend rien et tombe, ils tirent sur cette femme, sur ces enfants qui traversent la grande pelouse devant le château, qui sautent le mur, courent dans les champs.

Vers le soir, des camions venus à vide quittent le village, chargés de meubles, de bicyclettes, de radios. Les quinze cents Boches démarrent, emmenant des otages.

L'énorme gâchis°. Les trous béants des portes, des fenêtres enfoncées à coups de crosses. Toutes les maisons sont bouleversées comme celle-ci, quittée avec quelle hâte le matin même, et où l'on rentre maintenant par la brèche dans la

porte. Les cendres de la cuisinière répandues par terre grincent sous les pieds... les meubles sont renversés, cassés, les armoires vides, les tiroirs sortis et retournés..—

Et cette autre maison obscure, dans un parc crépusculaire... Le docteur traverse la pelouse entourée de grands arbres, il pousse la porte; les volets sont fermés, il veut allumer, mais l'électricité ne marche pas... il trébuche sur des effets épars, marche dans le vin renversé, met les mains dans le miel poisseux qui coule partout. Il y a par terre des matelas, il y a sur les matelas des formes... Qu'est-ce que c'est ?... Ce n'est pas ?... Ça ne peut pas ! Non, ce n'est pas ! Dieu soit loué. Ce ne sont que des effets épars. Les grands placards béants sont vides, les matelas par terre, éventrés, tout ce qui a pu être cassé, brisé, renversé est cassé, brisé, renversé... Toutes les choses délicates apportées ici du parachutage de la veille, le poste émetteur, les instruments de chirurgie, les vivres, ont disparu... Mais où sont la femme, les enfants ? Où sont-ils ? Où ?

Je m'arrête pour ne pas répondre, je m'arrête au seuil de la plus grande horreur...

Elsa TRIOLET,
(*Le premier accroc coûte* 200 *francs*).
Editions Denoel.

I. — LE SENS

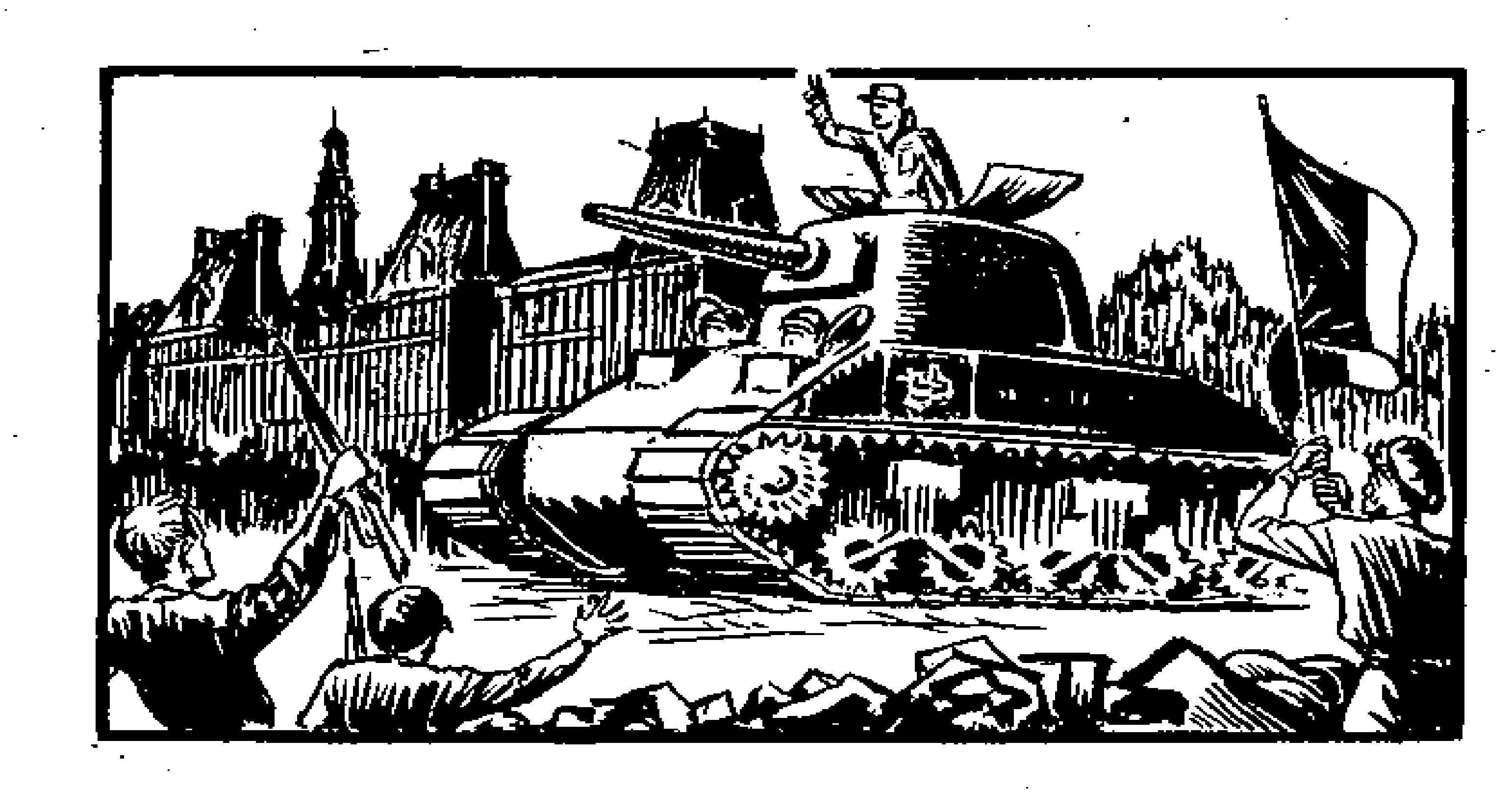
A. Expliquons brièvement les mots difficiles :

1. Vaseux : signifie en argot populaire : confus, qui n'a pas sa lucidité habituelle. Le réveil ici est un demi-sommeil. — **2. Vitupèrent :** crient méchamment, injurient. — **3. Immondes :** impures, abjectes. — **4. Mettent à sac :** pillent, dévastent, ravagent. — **5. S'empiffrent :** se bourrent, avalent avec gloutonnerie. — **6. Gâchis :** le gâchis est un mortier fait de plâtre, de chaux, de ciment et de sable détrempé avec de l'eau. Ici : désordre, chaos causé par la destruction.

B. Assurons-nous au besoin que le sens des mots suivants est compris (les faire remplacer par des expressions de même sens) : **exterminés, gît, otages, béants, parc crépusculaire, au seuil.**

II. — LA REDACTION

Un maquisard caché dans le village échappe au carnage, réussit à gagner les bois et raconte à ses amis ce qu'il a entendu.



130. — PARIS DÉLIVRÉ

Venant d'Avranches où il a débarqué avec la 2e D.B., le Général Leclerc[1] s'avance vers Paris par Le Mans et Alençon. Désireux d'éviter que les Allemands ne détruisent la capitale avant de l'abandonner, il a pris sur lui d'envoyer à la découverte un détachement de chars légers et d'autos-mitrailleuses pour établir les premiers contacts, puis il a demandé au commandement américain l'autorisation de délivrer immédiatement Paris.

Le 21, Leclerc attend jusqu'à sept heures du soir sur le terrain d'atterrissage des agents de liaison le retour de Bradley[2]. Enfin, le voilà ! Et la réponse est celle que voulait Leclerc. Il saute en jeep[3], arrive à Fleuré à neuf heures du soir, dans la nuit commençante. Avant même d'avoir sauté de voiture, il s'écrie :

— Mouvement immédiat sur Paris.

Immédiat en effet. Le lendemain, après une étape de deux cents kilomètres, ayant contourné Chartres toujours occupée, Leclerc arrive à Rambouillet. Il apprend que le détachement de découverte a pris contact par le feu, que les Allemands

résistent aux abords de Paris, non pas tant pour le défendre, mais pour préserver leur retraite, et qu'une quinzaine de chars croisent à trois kilomètres en avant de Rambouillet. Leclerc stoppe le mouvement de la division. Il faut se regrouper, établir le plan d'attaque..—

L'ordre pour le 24 était bref : « S'emparer de Paris ».

Il fit frémir de joie et d'angoisse tous ceux qui le reçurent. Certains même hochèrent la tête. On ne prend pas Paris avec une division ! « On », peut-être, mais Leclerc, si. Il avait pris Koufra[4] avec quatre cents hommes, le Fezzan[5] avec cinq mille, Alençon avec deux patrouilles de reconnaissance. Et Paris l'attendait.

Au crépuscule, il était à la Croix-de-Berny. Franchissant tous les obstacles et la plus opiniâtre résistance, les deux colonnes parallèles qui avançaient vers la capitale par le sud et l'est avertissaient de leur progression. Les 88 de la D.C.A. ont fait une besogne terrible, mais on les a réduits au silence. Tout le jour, Leclerc a craint de voir s'épanouir à l'horizon les volutes de fumée noire qui signifieraient les destructions allemandes. Minute par minute, des volontaires qui se sont échappés de la ville le renseignent sur ce qui s'y passe; il sait qu'on se bat sur des barricades, qu'à chaque instant des Français tombent; que la radio anglaise annonce la libération. Il piétine d'impatience. Il faut entrer dans Paris. Ce soir même. Tout est toujours possible.

Il avise le capitaine Dronne, le prend par le bras.

— Allez-y. Emmenez quelques chars, passez par où vous voudrez. Il faut entrer.

— Si je comprends bien, mon général, j'évite les résistances et ne m'occupe pas de ce que je laisse derrière moi.

— C'est çà. Droit sur Paris.

Le soir du 24 août 1944... Il faut avoir vécu comme l'ont vécu les Parisiens cette extraordinaire semaine de la libération, pour comprendre ce que cette date signifie. Lorsqu'on

s'y reporte aujourd'hui, on est dévoré par les souvenirs. On confond les siens avec ceux des autres, sa propre attente avec celle de tout le monde, et cela aide à sentir que ce soir-là, vraiment entre tous les soirs, Paris battait d'un seul cœur. Qui bientôt battit dans le ciel, quand le concert des cloches s'éleva, mené par la voix grave du bourdon de la cathédrale, repris par les voix plus claires des clochers de paroisse. Personne encore n'osait croire que ce fût vrai. Les rires, les larmes, les cris, le silence montaient aux lèvres et aux yeux.

« Ils sont à l'Hôtel de Ville ! » hurlaient des gens dans les rues. Mais depuis le matin que la neige noire des archives brûlées du Majestic[7] était tombée sur la ville, on avait eu tant de bonnes et de mauvaises nouvelles, tant de vraies et de fausses joies, que l'on ne pouvait s'empêcher de douter encore.

Pourtant, cela était vrai.

— Droit sur Paris ! avait dit Leclerc.

Et le capitaine Dronne avait foncé droit sur Paris, était entré avec trois chars et deux sections d'infanterie par la porte d'Italie, et ne s'était arrêté que devant l'Hôtel de Ville.

On n'a pas oublié ce que furent le délire et les batailles de rues du lendemain, les chars jonchés de filles comme des bouquets que dispersait le vent des obus, les tireurs des toits, la folie de la foule délivrée, l'entrée de Leclerc par la porte d'Orléans, le nettoyage des réduits[8] allemands, la capitulation de von Choltitz après le siège du Meurice[7].

J.N. Faure-Biguet,
(*Le Général Leclerc*).
Plon, éditeur.

I. — LE SENS

Expliquons brièvement les mots difficiles :

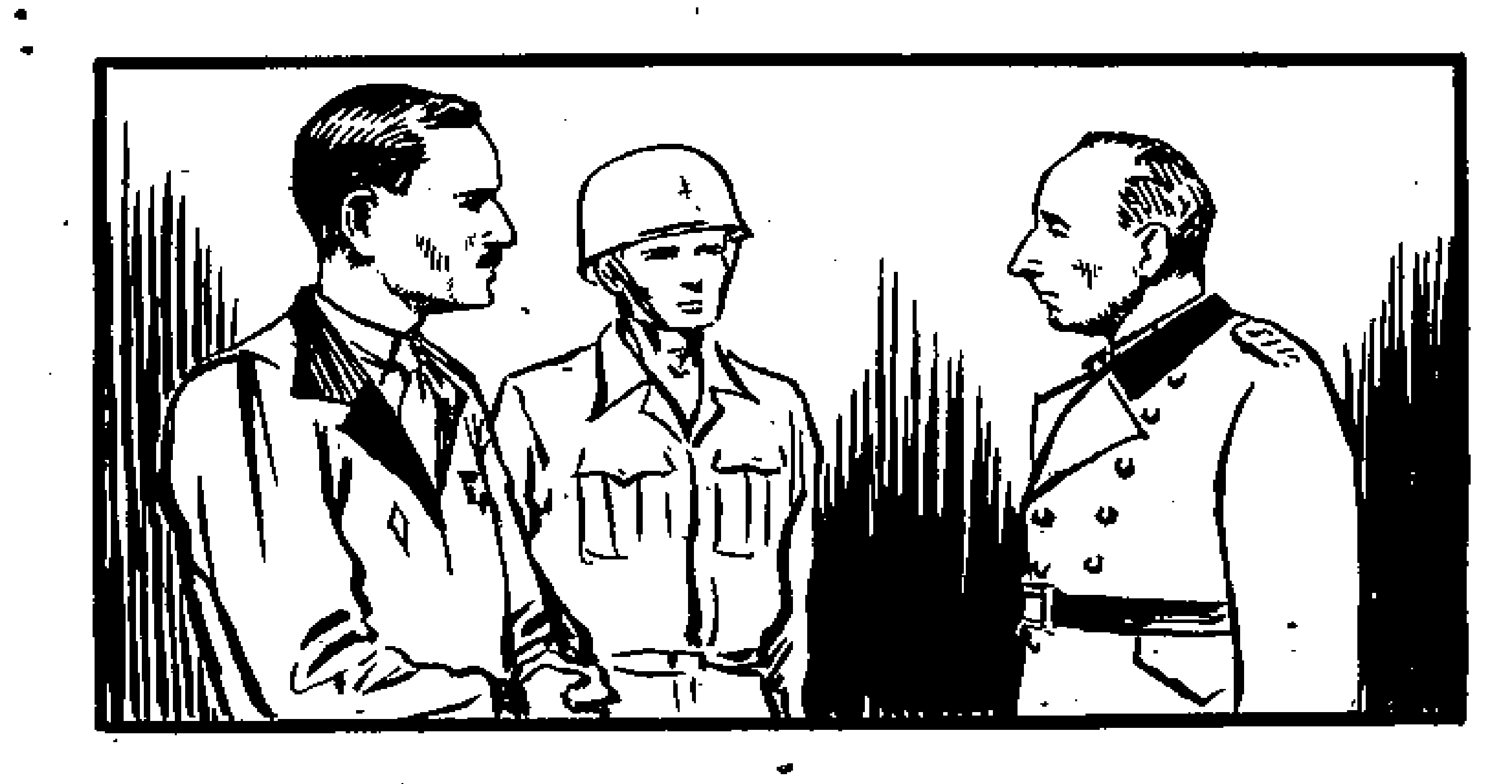
1. Leclerc : nom de guerre de **Philippe de Hauteclocque. Né en** Picardie en 1902. Passe en **Angleterre après l'invasion allemande.** Débarque au Cameroun le 23 août 1940. Organise la résistance au

Tchad. Porte des coups mortels aux Italiens à Koufra et au Fezzan. Gagne Tripoli à travers le désert. Débarque à Avranches avec la 2e D. B. Délivre Paris, Strasbourg. Plante le drapeau français à Berchtesgaden, le nid d'aigle de Hitler. Meurt dans un accident d'aviation en Afrique en 1947. Inhumé dans la crypte des Invalides à Paris. — **2. Bradley :** général américain commandant un groupe d'armées. — **3. Jeep :** petite automobile robuste capable d'évoluer en tous terrains, utilisée par l'armée américaine. — **4. Koufra :** groupe d'oasis du désert de Libye dans le sud-est de la Cyrénaïque italienne. — **5. Fezzan :** groupe d'oasis du Sahara au sud-ouest de la Tripolitaine. — **6. Réduits :** ouvrages spécialement aménagés à l'intérieur d'autres ouvrages et destinés à servir de refuges suprêmes aux défenseurs. — **7. Meurice et Majestic :** grands hôtels occupés par la police et le haut commandement allemand.

II. — LA REDACTION

Comment s'est opérée la libération de votre village, de votre ville ou de votre quartier ? Rassemblez vos souvenirs personnels ou racontez ce qui vous a été dit par vos parents ou vos amis.





131. — CAPITULATION

Il s'agit de la capitulation du commandement militaire allemand de Paris, en Août 1944, à la gare Montparnasse.

Un peu avant quatre heures, tout s'était à nouveau calmé, il y eut un grand brouhaha dans la foule massée sur la place, puis des clameurs assourdissantes. Des voitures militaires et civiles passaient devant nous, montant à la gare. Nous eûmes tôt fait de dégringoler les escaliers, de courir jusqu'au bout de la rue, de franchir le barrage et de gagner le hall de la gare. C'était le dernier épisode de la bataille de Paris.

Dans le hall, sur un quai de départ, se dressait la haute silhouette du général de Gaulle et, près de lui, celle du général Leclerc, entourés d'officiers. Tous parlaient entre eux, posément, calmement. A quelques pas de là se tenaient un général et des officiers supérieurs allemands qui regardaient à droite et à gauche, dans une sorte d'embarras morne et sans expression. A un moment donné, le général de Gaulle s'écarta de son groupe pour faire quelques pas. Il trouva devant lui le général allemand que ses yeux rencontrèrent comme sans le voir; il

tourna le dos et s'en fut. Quelques minutes plus tard, l'interprète expliquait quelque chose aux Allemands sur le ton d'une notification. Il y eut des coups d'œil sur des papiers. Le général Leclerc se pencha sur une table devant laquelle deux officiers français étaient assis. Un officier alla dire quelques mots au général de Gaulle qui fit un signe de tête. Quelques mots brefs au général allemand qui fit un lent mouvement d'assentiment de la tête et répondit par une phrase d'une voix blanche. Bientôt tout le monde se mettait en route, le général de Gaulle et le général Leclerc en tête, avec leur suite sur les talons, les Allemands escortés de leurs gardes : ces derniers allaient transmettre l'ordre du « Cessez le feu » à tous les postes qui dépendaient d'eux, c'est-à-dire à tous les centres de résistance organisés. Les prisonniers aux mains des Français répondraient de l'exécution de cet ordre par toutes les unités allemandes dans Paris. Il était clair que les officiers allemands craignaient que quelques enragés n'obéissent pas au Commandement Militaire de la Place.

Les automobiles descendirent la rampe. En bas, la foule s'ouvrit pour frayer passage et, à la vue du général allemand prisonnier, ce fut comme un roulement de tonnerre où se mêlaient l'enthousiasme et les imprécations, et qui se répercuta avec une pronfonde résonance le long des rues à la suite du cortège. Nous venions de voir, en quelques minutes, et dans une succession d'instantanés, l'épilogue de huit jours de combats livrés par le peuple de Paris, et d'une journée de bataille décisive.

Pierre BOURDAN,
(*Pages choisies. Préface de Jean Oberlé*).
Editions Magnard.

132. — LIBERTÉ

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable, sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre, sang, papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids, sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom.. —

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer, sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom.. —

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désirs
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenirs
J'écris ton nom

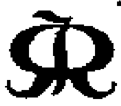
Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté.

ELUARD,
(*Dignes de vivre*).
Gallimard, éditeur.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES RÉCITATIONS



ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFF-SET
DE L'IMPRIMERIE
JEAN GROU-RADENEZ
27-29, RUE DE LA SABLIÈRE
PARIS
EN NOVEMBRE MCMLI

Dépôt légal : 4e trimestre 1951

Nº d'éditeur : 465

Nº d'Imprimeur : 1293